L'ART ET LA NATURE

TROISIÈME PARTIE (1).

LES CHAGRINS, LES TOURMENS DE L'IMAGINATION ET SA DÉLIVRANCE PAR LES ARTS.

XIII.

Les esthéticiens qui décident trop hardiment que l'art est supérieur à la nature en prennent à leur aise et posent mal la question. Ils raisonnent comme si nous avions à choisir entre une matière brute et une matière façonnée, entre un or vierge et un or travaillé, entre un diamant empâté dans sa gangue et un diamant taillé. Ils oublient que la nature est la grande, l'éternelle inspiratrice des artistes, ils oublient aussi qu'il y a un art naturel, instinctif dans toutes nos images, dans toutes les représentations esthétiques que nous nous faisons des choses. Pour le répéter une fois encore, on ne trouve pas de paysages tout faits dans la nature; ils se font dans notre imagination. Vous les voyez, tel paysan ne les voit pas. Il a peut-être de meilleurs yeux et autant d'imagi-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin et du 1er juillet.

nation que vous, mais il n'a pas celle qui joue. Conduisez ce même paysan au musée des antiques; il y éprouvera des étonnemens qui ne seront pas des admirations, et comme tel autre, il dira en sortant « qu'il vient de voir une grande diablesse de femme qui avait perdu ses deux bras. »

Pendant que nous admirons un paysage, nous sommes paysagistes à notre façon. Nous employons pour former nos images les mêmes procédés que les artistes; la seule différence entre eux et nous, c'est que les nôtres sont une propriété privée, qui n'est qu'à notre usage, qu'elles demeurent en nous à l'état de fantômes incorporels et flottans, et que l'artiste fixe les siennes, les réalise, leur donne un corps. Ces images perceptibles, se communiquant à nos sens et devenues un bien public, nous rappellent le caractère d'objets que nous connaissons, mais nous les présentent sous une forme qui nous est nouvelle. L'art reproduit des effets de couleurs et de lignes que nous avons souvent admirés dans la nature; ces couleurs ne sont plus tout à fait les mêmes, ces lignes ont une régularité, une rigueur de dessin, de symétrie, de logique qu'elles n'ont jamais dans le monde où nous vivons. L'art nous montre des assemblages de pierres qui ressemblent à des végétations ou à des organismes vivans; il nous montre aussi des hommes et des femmes en marbre ou en bronze, des scènes pleines de mouvement où rien ne se meut, des orages tranquilles et silencieux, ou par un caprice plus étrange encore, des passions furieuses qui chantent en mesure ou parlent en vers, et, si furieuses qu'elles soient, ces vers ont tous leurs pieds. Comme l'artiste a le don de nous faire voir ce qu'il a vu, nous pouvons comparer ses images aux nôtres, et comme les apparences sensibles dont il les revêt diffèrent de celles des choses, nous pouvons comparer les jouissances esthétiques que l'art est capable de nous procurer avec les joies contemplatives, les émotions sympathiques, les rêveries vagues et charmantes que nous inspire la nature, ou en d'autres termes les plaisirs que goûte notre imagination lorsque, abandonnée à elle-même, elle opère directement sur les réalités, avec les plaisirs que lui donnent les images réalisées des architectes, des sculpteurs, des peintres, des musiciens et des poètes. C'est ainsi que la question doit être posée.

Ce ne sont pas seulement les clercs de notaires, les Butscha, qui mettent les vrais printemps au-dessus des printemps peints et préfèrent une jolie femme à la Vénus de Milo. Dans l'opiniâtre et inégal combat qu'il soutient contre la nature, tout véritable artiste a été dix fois, cent fois tenté de rendre les armes; cent fois il s'est pris en pitié et a maudit sa destinée et ses défaites.

Un peintre me disait dans une heure de découragement : « Quel

est donc ce fatal penchant qui nous pousse malgré nous à donner une figure à ce que nous avons dans la tête, à montrer aux autres ce que nous avons vu, à leur faire sentir ce que nous avons senti? Eh! parbleu, j'ai tout senti, mais je n'en puis exprimer que la centième partie, tant nos moyens sont misérables! Regardez-moi dans les yeux, vous y verrez le monde; regardez mes œuvres, vous n'y trouverez que ce que j'ai pu dire, et je vous jure que ce que je n'ai pas dit était le plus beau de l'affaire. Mon sentiment est un fleuve, je suis condamné à n'y puiser qu'avec un tout petit arrosoir, et j'ai beau lui ôter sa pomme pour arroser au goulot, l'eau qui en sort n'est qu'une goutte au prix de celle qui coule là-bas. Passe encore si je peignais pour des gens qui n'aient rien regardé, rien senti, ou si je leur racontais les choses de la lune, qu'ils ne connaissent pas. Mais ce que je leur fais voir, ils l'avaient déjà vu et revu, de leurs deux yeux ou en rêve, et ces imbéciles font des comparaisons. Ils savent comme moi ce que c'est qu'une chair de femme, une chair animée, une chair vivante, qui frissonne quand on la touche, et j'ai beau me donner un mal de chien pour faire vivre celle que je leur montre, je ne réussis jamais à leur faire sentir la chair fraîche, et il me semble comme à eux que la mort a passé par là! »

Il disait encore: « Eh! oui, la nature! la nature! le reste est bien peu de chose... Cette puissance vive, immense, comme parlait le seigneur Buffon, qui anime tout, qui embrasse tout, plus riche que toutes nos idées, plus vaste que tous nos systèmes!.. Depuis cinquante ans que j'existe, je n'ai pu encore découvrir si elle était bonne ou méchante; mais pour peu que cette magicienne aime à rire, comme elle doit se moquer de nous! Tous tant que nous sommes, nous ressemblons à de gauches apprentis essayant de refaire les tours du plus grand des prestidigitateurs... Non, vraiment, la partie n'est pas égale. Elle a tout pour elle, l'infiniment petit et l'infiniment grand, des finesses de détail à rendre fous ceux qui voudraient les analyser et des immensités où nous disparaissons. Avant de peindre, Delacroix mettait quelquefois une fleur à côté de son chevalet, et il disait: « Cette fleur est mon inspiration et mon désespoir. » Là, comment voulez-vous lutter? Nos yeux, notre ouïe, notre odorat, la nature parle à tous nos sens à la fois, elle a le génie des sensations mixtes. Vous peignez le printemps. Qu'est-ce qu'un printemps qui ne sent pas bon? Je connais un aveugle-né qui se passe très bien de le voir; il le flaire et il l'entend. Mais ôtez-lui ses parfums, ce n'est plus ce doux poison qui coule jusque dans les profondeurs de l'âme. Il y a des gens qui prétendent que le chant du rossignol est, somme toute, assez pauvre et médiocre. Que Dieu bénisse leurs longues oreilles! Mais l'accompa-

gnement, le décor, qu'en disent-ils? Le rossignol ne chante pas dans une salle de concerts. A la limpidité féerique de sa voix, ajoutez le mystère des forêts, les étoiles, la lune, des odeurs d'herbe fraîche et de résine, la renaissance des choses, leur étonnement de se sentir revivre, je ne sais quoi d'indéfinissable qui se passe entre cet oiseau qui parle et tous les êtres muets qui l'écoutent. Non, la question n'est pas de savoir s'il chante aussi bien que Mme Caron, mais si une soirée de mai où l'on entend ses trilles ne fait pas chanter l'imagination plus que toutes les symphonies du monde. Et soyez sûr que Beethoven était de mon avis, que son impuissance à rendre tout ce que le rossignol lui avait dit l'a souvent fait sécher, jaunir, qu'il a maudit son clavecin comme je maudis mes pinceaux. »

Il ajouta : « Peintres, musiciens, poètes, tous les artistes sont logés à la même enseigne ; ils font ce qu'ils peuvent, et ce qu'ils peuvent est bien peu de chose. Tenez plutôt, je lisais l'autre nuit *Antoine et Cléopâtre,* et tout de suite après, j'ai relu Plutarque. Bon Dieu! quel tort l'historien ne fait-il pas au poète! La vie humaine est si belle dans ses complications, dans ses confusions, dans l'étrangeté de ses contrastes, dans la sauvagerie de ses désordres! La matière était trop riche pour être mise au théâtre, et Shakspeare a taillé, il a rogné, il a étranglé, il a étriqué. Le véritable Antoine avait une bien autre étoffe. La nature ne la plaint jamais ; elle n'en est pas à compter, ses magasins regorgent ; que lui en coûte-t-il d'habiller son monde? Toutes les fois que j'ai lu un drame dont le héros était un grand personnage historique, j'ai éprouvé la même déception. Je me disais : « Non, ce n'est pas là mon homme, on ne m'en donne qu'un petit morceau ; on m'avait promis de me faire manger la bête, on ne m'en sert que les abatis. » Ce n'est pas la faute des artistes, c'est la faute de l'art et de l'insuffisance de ses moyens. Nous avons affaire à trop forte partie ; nous sommes des gueux qui veulent rivaliser avec un millionnaire, et en pareil cas, la seule ressource des gueux est la ruse. Qu'est-ce que l'artiste? un éternel ruseur. Nous rusons sans cesse pour cacher notre misère et nos trous, pour déguiser notre indigence en richesse, nos sacrifices forcés en sacrifices volontaires. Eh! oui, nous sommes de pauvres gens et de faux grands seigneurs. Il y a pourtant des innocens à qui nous en imposons ; tels dadais se persuadent que le petit epitome de la nature que nous leur offrons en contient la substance, la moelle, le fin du fin, qu'ils peuvent se dispenser de lire son confus et fastidieux grimoire, que nous l'avons débrouillé pour eux, en rejetant la bourre et le fatras. Nous-mêmes, nous n'en croyons rien, et quand nous nous retrouvons seul à seul avec elle, nous lui disons, le genou en terre : « Toi

qui n'a jamais besoin de mentir, fais grâce à nos mensonges et à nos impostures!... » Chien de métier que le nôtre! Tel que vous me voyez, je passe ma vie à éprouver des sensations que je dois garder pour moi, à voir des choses que je ne pourrai jamais montrer, à admirer des effets de lumière si subtils, si délicats ou si puissans que je désespère de les rendre, à me débattre contre l'inexprimable, contre l'intraduisible. Quand je réussis à oublier que je suis peintre, quand je ne suis plus qu'un homme qui a des yeux et qui regarde, je découvre en moi et autour de moi tant de prodiges que je jouis d'une béatitude de séraphin contemplant son Dieu. Il y a des joies qui ne peuvent s'exprimer que par un cri; mais le cri, dit-on, n'est pas de l'art... Vous êtes un grand faiseur de complimens. Vous m'avez affirmé tout à l'heure que mon tableau venait à merveille. Allez, ne vous gênez pas, traitez-le de chef-d'œuvre. Je ne le finirai pas. Quand je le compare à l'autre, à celui qui est dans mon âme, dans mes nerfs et dans mes yeux, je ne sais que trop tout ce qui lui manque, et la nature le sait encore mieux que moi. J'ai pris mes pinceaux en dégoût, en horreur! Vous ne me croyez pas? J'ai juré de fermer boutique, je mets la clé sous la porte, je ne peindrai plus. Je me suis assez tourmenté; il est temps de songer à soi, et il n'y a qu'*elle* qui nous rende heureux. Désormais je veux jouir. Les vraies joies sont celles qui ne disent rien ou qui crient. »

Et là-dessus, ayant tout dit, il se remit à peindre.

XIV.

Il est inutile de raisonner avec un peintre découragé qui maudit son art; il se chargera lui-même de se répondre. Mais quand le subtil Butscha déclare qu'il peut se passer du Titien et de ses Vénus, qu'il ne dépend que de lui d'en trouver de tout aussi belles à Valognes, à Carentan ou en Provence, il est bon de lui représenter qu'en contemplant les Vénus du Titien, Butscha ne songe qu'à les admirer, que lorsqu'il contemple une Vénus de Valognes, il songe peut-être à autre chose. Si Butscha était un artiste, il lui serait facile de regarder les réalités des mêmes yeux qu'il étudie une œuvre d'art; mais Butscha n'est pas un artiste, il le devient en de certains momens, par occasion, et il a besoin qu'on l'aide à le devenir. C'est le premier service que lui rendent les arts.

Le plaisir esthétique, pour être goûté dans les règles, demande un certain état d'esprit qui ne nous est pas habituel et où nous ne pouvons nous maintenir longtemps sans nous faire quelque violence. Nous devons nous transformer en de purs contemplatifs, ne demandant au monde que de leur fournir des images, et il faut

aussi que rien ne s'interpose entre ces images et notre âme, où elles doivent se refléter et se peindre comme dans un miroir sans tache. Notre vie est toujours inquiète, agitée, pleine de soins, et dans notre commerce direct avec la nature, il suffit de peu de chose pour nous ramener à nos affaires. La nature ne se croit pas tenue de faire notre éducation, elle ne nous avertit point, elle ne nous dit pas comme le poète latin à son public : — « Veuillez écouter sans distraction mes acteurs. Bannissez de votre esprit les soucis et les dettes et la crainte importune des poursuites. Nous sommes en temps de fête, c'est fête aussi chez vos créanciers. Ils ne réclament rien de personne pendant les jeux; après les jeux, ils ne font de remise à personne. Mais à l'heure où je parle, le calme règne, les alcyons planent sur le forum. »

Les plus grands ennemis de nos plaisirs esthétiques sont nos appétits, toujours faciles à exciter, difficiles à distraire, et nos intérêts, que tout nous rappelle. Quand nous sommes en présence des réalités, nous avons peine à oublier qu'elles peuvent être pour nous des causes de bonheur sensuel ou de souffrance. Mais telles que l'art nous les présente et sous la forme qu'il leur donne, elles ne sont plus à notre usage, nous ne pouvons les posséder et nous n'avons aucun sujet de les craindre. Ces réalités, purement représentatives, ne nous inspirent que des passions imaginaires qui ne troublent pas les sens, quelque volupté qui s'y mêle, et ces passions, il est doux de les ressentir même quand elles sont tristes ou terribles. Lorsque j'assiste à un orage en musique, je ne pense pas à me garantir de la pluie et de la foudre, et les alcyons planent sur cette harmonieuse tempête comme sur le forum. Lorsque la beauté d'une femme nous apparaît dans un corps de marbre, ce marbre la protège contre notre désir, qui serait une impiété. Il est vrai que, dans l'art dramatique, les images revêtent des corps de chair, et que souvent les visions du poète intéressent moins que les épaules de la comédienne. Mais s'il vous vient de mauvaises pensées, c'est votre faute : la rampe allumée, la niche du souffleur, le rideau qui se lève et se baisse, tout vous avertit que la scène représente un monde fictif, où les épaules les plus belles, les plus réelles, ne doivent vous inspirer que les sentimens qu'on peut avoir pour une fiction.

Il en est du culte du beau comme de la religion, et des théâtres comme des églises, qui sont souvent profanées. Est-il si rare, comme le disait Massillon, de voir des pécheurs et des pécheresses « choisir les temples et l'heure des mystères terribles pour venir y inspirer des désirs criminels, pour s'y permettre des regards impurs, pour y chercher des occasions et pour faire de la maison du Seigneur un lieu plus dangereux que les assemblées de péché? »

Il n'en est pas moins vrai que les églises sont les endroits où les fidèles ont le moins de peine à se recueillir, et on les a bâties à cet effet; à la rigueur, ils peuvent trouver leur Dieu partout; ils sont plus sûrs de ne penser qu'à lui en venant le chercher où il demeure. Il ne tient non plus qu'à nous de savourer partout dans sa pureté le plaisir esthétique; mais on a construit les musées, les salles de concerts, les théâtres pour qu'il y eût des lieux où il ne se fît point d'affaires, où les réalités mêmes ne fussent que des apparences, et où les imaginations pussent apprendre à jouer.

Admettons cependant que Butscha ait l'âme assez contemplative pour qu'il ne se mêle aucune inquiétude de désir aux regards qu'il attache sur les Vénus vivantes d'Arles ou de Valognes, ni aucune arrière-pensée au culte qu'il rend à leur beauté. Admettons au surplus que lorsqu'il se promène dans la forêt de Fontainebleau, il lui soit aussi facile qu'à un paysagiste de transformer en paysage tel site qui lui plaît. Supposons encore qu'il ait autant d'imagination qu'un Titien ou un Théodore Rousseau. Butscha s'abuse étrangement s'il croit que les images sans corps qui flottent dans son esprit égalent en précision celles qu'un grand peintre, par un patient labeur, est parvenu à fixer sur une toile, ou qu'elles expriment aussi nettement le caractère des choses. On ne connaît vraiment le génie d'une langue que quand on l'a parlée et écrite; on ne connaît vraiment le caractère d'une figure ou d'un paysage que lorsqu'on a essayé de le rendre. Butscha est un lecteur, et il s'en tient le plus souvent aux lectures cursives; l'artiste a fait des thèmes; il ne lui suffit pas d'entendre tant bien que mal la langue de la nature, il la parle et il l'écrit.

C'est en travaillant à les réaliser que l'artiste acquiert la pleine conscience de ses images, qu'il les voit s'éclaircir, se nettoyer, s'épurer. Il ne faut pas croire que son œuvre fût déjà entièrement composée dans son esprit avant qu'il commençât de l'exécuter; ce n'était qu'une ébauche indistincte, un rudiment; mais au fur et à mesure de son travail, tout se dessine, tout se dégage. On ne prend possession de sa volonté qu'en agissant, on ne possède tout à fait sa pensée qu'en l'exprimant, on ne sait vraiment ce qu'on voulait dire qu'après l'avoir dit.

Le modèle immatériel que l'artiste se propose de réaliser dans son œuvre lui paraît exempt de tout défaut, et il désespère de pouvoir le reproduire sans le gâter, sans le mutiler. Le plus souvent, ce modèle ne lui semble si parfait que parce qu'il est encore vague, indéterminé. Nous prenons volontiers l'indéfini pour la perfection. Exprimer une idée, c'est lui donner un caractère à l'exclusion de tous les autres, et c'est un sacrifice que s'impose notre imagination; elle y a regret, comme l'avare en dépensant un écu pour se

donner un plaisir regrette tous les autres plaisirs imaginables que cet écu pouvait lui procurer. Dans ses heures de découragement, l'artiste déplore ses sacrifices volontaires comme des malheurs ou comme des crimes, et il est certain que souvent qui choisit prend le pire.

Mais il y a aussi des choix heureux qui sont des inspirations d'en haut, et rien n'est plus fâcheux, plus funeste que les demi-partis. L'artiste finit par découvrir que ce qu'il a retranché de son sujet fait valoir le reste, et il se console de l'avoir appauvri en se rappelant que les peintres, les musiciens, les poètes seraient bien fous de vouloir rivaliser d'abondance avec la nature, que leur vraie destination est de débrouiller des impressions confuses, de dissiper des nuages, de résoudre des incertitudes, d'éclaircir ce qui semblait douteux, d'accentuer ce qui n'était qu'indiqué, et que si dans le monde réel des effets à peine annoncés nous suffisent et nous plaisent, nous nous adressons à l'art pour éprouver ce genre de plaisir que nous procurent les choses prononcées. Tel paysage représente un site connu et aimé de vous, devant lequel vous avez souvent rêvé, et il vous étonne par sa nouveauté. Vous aviez tout vu, tout senti, et il vous semble que vous n'aviez su ni voir ni sentir. Incertain, suspendu, balançant entre plusieurs partis, laissant vos yeux comme votre esprit flotter au hasard d'une chose à l'autre, vous aviez raisonné longtemps sans conclure. L'artiste a conclu pour vous : le jugement est rendu, et c'est un arrêt digéré et décisif. L'histoire émouvante, passionnée que vous raconte telle symphonie, vous vous l'étiez cent fois contée à vous-même; mais votre récit était décousu, souvent obscur, et tout se tient, tout s'enchaîne, tout est pur et net dans celui du musicien. Il a eu pitié de vos bégaiemens; ce que balbutiait votre langue trop grasse, il l'articule, et cette symphonie vous fait l'effet d'une révélation : elle vous apprend ce que vous pensiez savoir; vous vous flattiez de connaître votre cœur, elle vous le découvre. Quand l'art n'aurait pas autre chose à nous donner, les Butscha ne sont pas en droit de dire qu'il ne nous sert à rien : grâce à lui, nos contemplations sont plus précises, nos émotions plus conscientes d'elles-mêmes, nos rêveries plus lucides et plus ordonnées.

Butscha est un épicurien; il ne demande à la nature que de l'aider à jouir quelque temps de lui-même, après quoi il retourne à ses affaires. La grande, l'unique affaire du véritable artiste est de manifester au monde le secret de ses jouissances et de nous communiquer son âme. C'est une satisfaction qu'il se donne au prix de grands efforts et d'un labeur dur, opiniâtre, et toujours inquiet. Il tremble sans cesse qu'interprètes infidèles, sa parole ou sa main ne trahissent sa pensée. Il efface, il rature, il corrige, il retouche, il

refait; il a des hésitations, des scrupules, et ses perplexités sont des angoisses, ses repentirs sont des tourmens. Quand il contemple son ouvrage, fruit de ses sueurs, et que son ouvrage lui déplaît, il maudit le jour où il vint au monde, il se plaint des entrailles qui l'ont porté. Toute œuvre d'art est née d'une grande joie, et c'est la douleur qui l'a bercée. Qu'importe que les yeux soient secs! il y a des larmes intérieures plus amères que celles qui coulent sur le visage. Le vrai travail, le seul fécond, est une souffrance; pour nous posséder nous-mêmes, il faut avoir pâti, et il en est des choses que nous aimons comme des femmes, elles ne sont vraiment à nous que lorsque nous avons souffert par elles et pour elles. — « Le génie, disait Buffon, n'est qu'une grande aptitude à la patience. » Le premier venu retrouve dans les chefs-d'œuvre des grands maîtres ses propres pensées et des images qui l'ont souvent hanté. Ce sont des fleurs toutes semblables en apparence à celles qu'il avait cueillies lui-même sur les chemins de la vie, et pourtant c'est autre chose : en y regardant de plus près, nous découvrons que ces roses ont fleuri sur une croix.

Ce n'est pas tout. S'il est vrai que nous mettons du nôtre dans toutes nos images, qu'elles portent la marque de l'ouvrier, il est encore plus vrai que l'artiste donne à l'œuvre qu'il a patiemment travaillée la forme de son esprit et pour ainsi dire la couleur de son âme. Tout objet se présente à l'imagination sous des aspects multiples et infiniment divers; d'habitude, ce que nous y voyons nettement, c'est ce que nous aimons voir, car pour connaître, il faut aimer. Réduits à nous-mêmes, à notre propre fonds, nous n'aurions qu'une manière d'interpréter et de comprendre les choses; mais les grands artistes ayant le don de nous communiquer leurs sensations, il ne tient qu'à eux de nous faire voir le monde de cent façons différentes, et il se fait en nous une multiplication des êtres plus miraculeuse que celle des cinq pains.

« — La manière de voir les arbres, me disait un de nos meilleurs peintres, change deux ou trois fois au moins par siècle, à plus forte raison l'idée qu'on se fait de la figure humaine. » — Les arbres de Corot ne sont pas ceux de Rousseau, et les arbres de Rousseau sont très différens de ceux de Fragonard, de Boucher, de Watteau, de Poussin ou de Ruysdaël. Le sentiment du divin tel qu'il se manifeste ou dans le Parthénon ou dans la Sainte-Chapelle, la femme vue par Michel-Ange ou par Botticelli, par un sculpteur égyptien ou par Corrège, par Rubens ou par Jean Goujon, l'amour senti par Mozart ou par Glück, la lumière comme la comprenait Rembrandt ou comme l'aimait Véronèse, les rois tels qu'ils apparaissaient à Racine ou à Shakspeare ou à Calderon, — que votre imagination soit une cire complaisante, elle recevra toutes ces empreintes.

N'est-ce pas acquérir vingt âmes de rechange que de contempler tour à tour le monde par les yeux d'Eschyle et d'Aristophane, de Lucrèce et d'Horace, de Molière et de Dante, ou de pouvoir se répéter les airs que bourdonnait la vie aux oreilles de Grétry ou de Beethoven? C'est un pauvre homme que celui qui ne vit que de sa propre substance; savoir sortir de soi, voilà le plus grand avantage qu'ait le civilisé sur les âmes incultes.

Butscha est le plus spirituel des clercs de notaire, et je le tiens pour un vrai civilisé. Il finira par comprendre que l'imagination d'autrui peut lui être de quelque secours, ne fût-ce que pour varier ses plaisirs. Quand elle ne serait ni plus riche, ni plus puissante, ni plus souple, ni plus colorée que la sienne, s'il la prend quelquefois à son service, il pourra dire comme cette paysanne infirme, qui avait fait transporter son lit d'une fenêtre d'où elle apercevait son poulailler à une autre fenêtre, donnant sur un carré d'artichauts et sur un petit pré où broutait sa chèvre : « Je ne sais pas si c'est plus joli, mais cela me change. »

XV.

Non-seulement l'art est pour notre imagination la meilleure des disciplines, et en l'assouplissant, la façonnant, il accroît son fonds naturel et lui enseigne à multiplier ses jouissances; il lui rend d'autres services plus précieux encore. Il y a presque toujours du mélange dans les plaisirs esthétiques que lui procurent les réalités; les joies qu'elles lui donnent sont souvent accompagnées d'un sourd malaise ou gâtées par des regrets, des inquiétudes, de cruels mécomptes. L'art se charge d'accommoder ses différends avec le monde, et ce médiateur est un libérateur.

Ce qui tout d'abord gâte et attriste ses joies, c'est la désolante mutabilité des choses. Rien ne reste, tout s'écoule, tout passe comme l'ombre, a dit le sage. D'une heure à l'autre, les lieux, les figures changent, et nous ne les reconnaissons plus. Un heureux concours de circonstances leur avait donné tout leur prix en leur permettant de nous révéler leur grandeur ou leur charme. Qu'est devenu le paysage qui nous enchantait? Que sont devenues les grâces dont le jeu nous avait séduits? Les circonstances ont changé, la grandeur s'est anéantie, le charme s'est envolé. Encore si l'impression que nous avons reçue des choses dans un heureux moment de leur existence demeurait en nous vive et fraîche, si nos images avaient le don d'immortelle jeunesse! Mais nous sommes soumis, nous aussi, à la loi de l'éternel devenir, et, comme nous, nos images vieillissent. Nous retrouvons, nous devinons sous leurs rides ce qu'elles étaient jadis; mais l'émotion

qu'elles nous ont causée, nous ne la ressentons plus : nous avons beau nous frapper le cœur, il n'en sort plus rien ; nous avons beau souffler sur les tisons, la dernière étincelle est morte étouffée par les cendres d'une vie qui se consume. Qui ne s'est affligé de ne pouvoir savourer de nouveau certaines ivresses qui ne grisent qu'une fois? Qui ne s'est plaint de ne pouvoir rajeunir ses amours? Qui ne s'est obstiné à chercher du regard, dans ses souvenirs, quelque chose d'à jamais disparu?

Dès que l'homme fut assez assuré de sa subsistance pour s'accorder quelques loisirs, il avisa aux moyens de fixer ses impressions, de prolonger ses souvenirs, de défendre son passé contre ses oublis et contre la fragilité de sa mémoire, et les premiers monumens d'art ressemblèrent sans doute à ces planches tumulaires des Indiens, résumé symbolique de la vie de leurs morts, où l'on voit en haut le *totem* ou animal patron du premier ancêtre de la tribu, et plus bas des signes représentant les principales actions du défunt, ses campagnes, ses prouesses, des peaux de castor rappelant ce qu'il avait aimé, des aigles, des serpens, des buffles, une tête d'élan remémorant la plus illustre de ses chasses. Ressusciter les choses en perpétuant leur image, c'est un désir naturel à un être qui se croit digne de posséder et l'espace et le temps, et qui, au soir de sa courte journée, n'est plus bien sûr de ce qu'il sentit au lever du soleil.

Ce verger fleuri où le printemps vous était apparu dans sa grâce et vous avait parlé, vous l'avez revu. Quel changement! quel mécompte! Ces feuillages d'un vert si doux et légers comme des nuées se sont épaissis, alourdis, et les fleurs sont tombées. Vous aviez bu avec délices, vous vouliez boire encore, la source avait tari. L'art vous fournit le moyen de renouveler à jamais votre impression, de revoir aussi souvent qu'il vous plaira le verger où votre cœur s'était fondu, et dont l'image commençait à pâlir. Sera-ce exactement le même verger, le même printemps? Non, mais qu'importe! Tous les vergers et tous les printemps ont un air de famille. Votre impression renouvelée sera-t-elle identique de tout point à la première? Non. Quelle que soit la matière où l'artiste réalise ses images, elle le met dans l'impuissance de rendre le détail infini des choses. Aussi bien, il a exprimé ce qu'il avait senti, et il a sa façon propre de sentir. Mais, s'il est vraiment artiste, il est homme autant ou plus que vous, et si particulier que soit son tour d'esprit, vous entrerez facilement en communion avec lui. Donnez-vous sans crainte, soyez sûr que vous vous retrouverez. En revoyant, dans quelques mois, votre verger tout en fleurs, l'art vous venant en aide, vous le verrez peut-être avec d'au-

tres yeux; et, dans le printemps qui ne fleurit qu'une fois l'an, vous reconnaîtrez celui qui ne défleurit jamais.

Notre raison, qui prend part à tous nos plaisirs esthétiques, nous avertit qu'il y a dans nos impressions quelque chose de périssable, de caduc, et que l'œuvre d'art, devant être de durée, est tenue de reproduire des images et d'exprimer des sentimens qui méritent de durer. L'artiste est un distillateur; il a vaporisé par la chaleur, il a condensé par le refroidissement, c'est ainsi qu'il extrait l'essence des choses. Quel que soit son sujet, il le réduit à l'essentiel. Les vrais portraits nous révèlent des âmes et ce qu'il y a de permanent dans une figure dont la physionomie change sans cesse. L'architecture d'une maison de plaisance ne nous apprend rien sur les idiosyncrasies du marquis ou du banquier pour qui elle a été construite; mais elle représente le caractère de toute une classe d'hommes, leurs habitudes, et tout un genre de vie. Les joies, les douleurs, les colères, les extases, les tendresses exprimées par les mélodies d'un grand musicien nous paraissent dignes d'être immortelles. Les personnages qu'a mis en scène tel grand comique, il les avait rencontrés, étudiés sur le vif; mais ce sont des souvenirs revus, corrigés, épurés; l'artiste a pris le van en main, séparé le grain de la paille et nettoyé son aire. L'art, c'est l'esprit des choses. — Et les pâtés de Chardin! dira-t-on. — Eh! oui, les pâtés eux-mêmes ont leur esprit, et, rien qu'à les voir, nous sentons bien que ceux des charcutiers ont été mis au monde pour être mangés et ceux de Chardin pour faire rêver nos yeux et pour durer.

Hélas! ils ne dureront qu'un temps. Les Raphaël poussent au noir, les Murillo s'écaillent, telle fresque du Corrège s'efface de jour en jour, plus de soixante tragédies d'Eschyle ont péri, le Parthénon n'est que la plus belle des ruines, les plus glorieux chefs-d'œuvre de Phidias ne sont qu'un vain souvenir. Les dieux sont jaloux. Quand ils détruisent ce qui vit, nous nous plaignons de leur cruauté, nous ne les accusons pas d'injustice; mais quand ils se font briseurs d'images, nous les traitons de vandales, et il nous semble que la mort s'attaque à ce qui ne devait jamais mourir. Les grands artistes travaillent pour l'éternité; tout peintre, tout musicien, tout poète qui n'a pas comme eux l'amour de ce qui dure n'est qu'un artisan.

Nous reprochons à la nature de ne donner à notre imagination que des joies fugitives; nous lui en voulons aussi de les gâter par de fâcheux accidens. En vain cherchons-nous à prendre le change, à nous faire des illusions sur ses sentimens à notre égard, sur l'intérêt qu'elle nous porte; elle s'amuse à nous prouver que,

n'ayant cure de nos plaisirs, elle ne se croit pas tenue de nous préparer des spectacles. La plante que nous avions cultivée avec amour, et dont nous attendions impatiemment la floraison, nous savons qu'elle ne vivra qu'un jour; mais peut-être ne viendra-t-elle pas à bien; nous la verrons s'étioler avant d'avoir fleuri, et elle ne fleurira qu'à moitié : il suffit pour cela d'une gelée tardive ou d'un insecte. Nos joies sont périssables, et trop souvent elles sont incomplètes.

Il y a d'heureux et de funestes accidens; ils proviennent tous de la rencontre de forces hétérogènes qui coexistent dans le temps et dans l'espace et qui s'ignorent les unes les autres. Quand la pluie tombe, elle a ses raisons de tomber; mais c'est hasard si elle nous nuit, c'est hasard si elle nous sert. Peu lui importe de féconder les champs ou de verser les blés, de déconcerter les plans d'un général, de troubler une fête ou un rendez-vous, d'enlaidir un paysage, de déranger les observations d'un astronome; elle tombe parce qu'elle doit tomber, et elle ne s'occupe que de faire son métier; que chacun fasse le sien comme il pourra! Le pommier a le droit de croître et de porter des pommes; mais le puceron lanigère a, lui aussi, le droit d'exister, et il ne voit dans le pommier qu'une table servie à son intention. Il y avait quelque chose du ciel, de l'air de l'Attique dans l'âme de Phidias et de Platon, comme dans le miel des abeilles du mont Hymette; l'air et le ciel de certaines contrées produisent des goîtreux et des idiots. Supprimez les accidens de lumière, vous n'aurez presque plus rien à regarder dans ce monde; mais supprimez la cuscute, la nielle et le mildew, et personne ne s'en plaindra. Retranchez l'accident de l'histoire, vous en retranchez le drame; mais combien de pièces, heureusement nouées, n'ont eu, par malchance, que de piètres dénoûmens!

Le hasard joue un rôle si considérable dans notre vie, que raconter notre histoire c'est raconter nos fortunes, et déjà il avait présidé à notre naissance. Un homme et une femme se sont rencontrés fortuitement, et leur santé, leur tempérament, leur humeur, leurs affaires, leurs plaisirs, les circonstances qui accompagnèrent la conception, les impressions qui ont troublé ou favorisé la grossesse, décident de ce que sera l'enfant. C'est une aventure, une fantaisie du sort que ce petit être vagissant qui semble être né malgré lui, tant il fait grise mine à la vie. Que deviendra-t-il? Nous apportons tous au monde le germe d'un caractère, d'une destinée, mais il faut que l'étoile s'en mêle : beaucoup de fleurs ne nouent pas et la vigne coule souvent. Pour qu'il y eût un Napoléon, il fallut que Charles-Marie Bonaparte, ayant connu Maria-Lætitia Ramolino, lui donnât au moins deux enfans, et

que le second naquît lorsque la Corse était réunie à la France et vingt ans avant la révolution. Si Paoli ne l'avait dégoûté de son île, si Paoli, en croisant le chemin de cet ambitieux, n'avait forcé son ardente inquiétude à s'en chercher un autre, ou si un ignare médecin avait empiré la fièvre maligne dont il faillit mourir en 1791, c'en était fait de la plus grande épopée des temps modernes. Mais, faute d'occurrences favorables, combien d'hommes, qui promettaient beaucoup, n'ont pas tenu ce qu'ils annonçaient! On accuse leur paresse; les champs ne travaillent pas quand le ciel leur refuse sa rosée. Le hasard, qui est quelquefois un grand artiste, n'est souvent qu'un bousilleur.

Plantez le même jour, dans le même terrain, deux jeunes arbres de même essence, venus de la même pépinière, élevés avec les mêmes soins: celui-ci prospère, celui-là meurt sans qu'on sache pourquoi. Presque toujours, heureux ou malheureux, qu'il fasse vivre ou qu'il tue, l'accident est un infiniment petit qui garde son secret. Les choses de ce monde ne sont pas comme les dieux d'Homère, « lesquels vivaient facilement, θεοὶ ῥεῖα ζώοντες. » Il en est qui, par un invisible secours ou une faveur du sort, forcent tous les obstacles et remplissent leur destinée; mais il y a des êtres à qui tout est contraire, dont tout traverse les inclinations, que tout dessert et moleste; pour eux, respirer est un labeur, se mouvoir est un danger, désirer est une imprudence, vouloir est une irréparable infortune. Le jeune mirza Rustan, dont Voltaire a raconté l'histoire, avait deux favoris, Topaze et Ébène, qui lui servaient de maîtres d'hôtel et d'écuyers. Topaze était blanc comme une Circassienne, doux et serviable comme un Arménien, sage comme un Guèbre. Ébène était un nègre fort joli, à qui rien ne semblait difficile, mais qui ne donnait jamais que de mauvais conseils, et, par malheur, il était plus empressé, plus industrieux, plus persuasif que Topaze. Rustan se laissa persuader par lui, et ce fut ainsi qu'il manqua sa destinée, en n'épousant pas la princesse de Cachemire, dont il s'était épris à la foire de Caboul. A son lit de mort, ses écuyers lui étant apparus, l'un couvert de quatre ailes noires, l'autre de quatre ailes blanches, il reconnut que c'étaient des esprits célestes et qu'il avait écouté le mauvais génie, qui était chargé de le perdre. Ainsi que le mirza Rustan, toutes les choses de ce monde ont leurs deux génies, et la plupart du temps, comme Ébène, celui dont le métier est de malfaire est plus empressé ou plus industrieux que l'autre.

Notre imagination ne s'embarrasse pas si les mirzas sont heureux ou non; tous les plats lui sont bons pourvu qu'ils ne soient pas manqués, et les beaux malheurs l'enchantent comme les beaux crimes. Mais quelle que soit son habileté à tirer parti de tout,

même de l'informe, même du difforme, l'accident perturbateur lui fait éprouver de grandes mélancolies toutes les fois qu'il fausse ou affaiblit les caractères et empêche les choses de montrer tout ce qui est en elles, toutes les fois qu'il les condamne à n'être qu'à moitié, sans que l'acte réponde jamais à la puissance. L'incomplet, l'incohérent, l'insipide, l'équivoque abondent dans la vie; l'imagination ne sait qu'en faire ni comment elle doit s'y prendre pour jouer avec ces tristes réalités. Combien n'arrive-t-il pas souvent que les plus belles harmonies soient gâtées par une fausse note, ou qu'il y ait un désaccord apparent entre un phénomène et son principe, ou qu'un mouvement commencé ne se continue pas, ou qu'une grande force ne produise rien! Que de causes sans effets, et que d'effets qui n'ont pas de suites! Que de vertus et de vices, que de grâces et de monstres inachevés! que de germes avortés! Combien de demi-sots qui n'ont pas le mérite d'être des animaux risibles! Combien d'êtres de nature ambiguë qui disparaissent sans avoir pu se déclarer!

Ce sentiment de l'incomplet que nous éprouvons si fréquemment dans notre vie de tous les jours et qui attriste nos plaisirs et les jeux de notre imagination, l'art nous en délivre. Il nous introduit dans un monde où il n'y a point de sots accidens, où les choses donnent tout ce qu'elles peuvent donner, où les principes engendrent toutes leurs conséquences, où rien n'avorte, où tout germe est fécond, où les sentences rendues par le destin sortissent leur plein et entier effet, où les êtres médiocres eux-mêmes atteignent pour ainsi dire à la perfection de leur médiocrité.

Le fortuit a une grande influence sur l'artiste et son œuvre, et le plus souvent ses inventions sont des trouvailles. Sans parler des hasards de sa naissance et de son éducation, les temps, les lieux, les événemens, les occasions, une rencontre imprévue, un propos saisi au vol, une figure qui l'a frappé, lui ont fourni peut-être le meilleur de son sujet. On ne cherche pas l'inspiration, on la reçoit; il a trouvé la sienne au coin d'un bois ou dans la rue, dans la solitude ou dans un salon, en regardant voler une mouche, ou dans le brouhaha d'une fête. Son œuvre est un jeu de l'amour et du hasard, mais l'amour est le plus fort; il s'intéresse trop à sa création pour l'abandonner à la fortune, et c'est lui qui gouverne la barque. Pour que Goethe écrivît *Werther*, il fallait qu'à vingt-trois ans ce fils d'un riche bourgeois de Francfort passât quelques mois à Wetzlar, qu'il se promenât souvent dans la jolie vallée de la Lahn, où il relisait l'*Odyssée*, qu'il fît connaissance avec la famille de M. Buff, qu'il rencontrât à un bal champêtre une Nausicaa qui s'appelait Charlotte, qu'elle lui parût charmante et qu'elle fût déjà promise. Il fallut aussi qu'à peu de temps de là, un jeune secrétaire de léga-

tion, amoureux de la femme d'un de ses collègues, se brûlât la cervelle avec un pistolet emprunté à Kestner, le fiancé de Charlotte. Mais Wetzlar et la Lahn, Charlotte, Kestner et le malheureux Jérusalem, Goethe, par un charme, par un enchantement, a contraint les lieux et les visages qui l'avaient inspiré à lui dire leur dernier mot, après quoi il leur a dit à son tour : Voici le mien !

Une œuvre d'art d'où l'accident serait banni ne ressemblerait plus à la vie, nous paraîtrait morte, car tout ce qui vit porte l'empreinte du hasard. Mais celui que l'artiste prend à son service est un ouvrier intelligent, qui arrange quand il a l'air de déranger, débrouille quand il a l'air de brouiller, donne aux choses tout leur prix, réveille les puissances endormies, leur fournit des occasions et loin de fausser ou d'affaiblir les caractères, les aide à se montrer tels qu'ils sont et à nous découvrir leurs dessous. Dans les chefs-d'œuvre de la peinture, de la musique, de la poésie, il semble que rien n'a été cherché, que, parmi tous les possibles, il en est un qui s'est présenté comme de lui-même à une imagination qui ne demandait qu'à jouer; mais on reconnaît bientôt que ce possible s'est changé en vérité nécessaire, que rien n'a été laissé à l'aventure, qu'il y a une fatalité dans les circonstances, que l'accidentel sert à révéler l'immanent.

Werther aurait pu ne jamais rencontrer Charlotte, et peut-être serait-il mort dans un âge avancé ; mais qu'aurait-il fait de ses années? Une sensibilité maladive le rendait impropre à la vie; un insecte venimeux, dont les blessures sont des voluptés, l'avait piqué au cœur. Charlotte nous a rendu le service de nous le faire voir tel qu'il était : il s'est révélé en se tuant. C'est par un pur accident qu'Œdipe s'est croisé dans un chemin creux avec son père qu'il ne connaissait pas; s'il l'a assommé pour une querelle de bibus, c'est qu'il était Œdipe. Changez les circonstances, ses malheurs auraient été moins effroyables ; mais il n'aurait jamais eu que de courtes prospérités, et tôt ou tard, selon toute apparence, les emportemens de son esprit, ses préventions aveugles, son humeur précipitée et violente l'auraient perdu. Le sort a voulu que Hamlet eût un père à venger; mais ce rêveur aussi tourmenté que généreux, timide dans le mal comme dans le bien, qui recule sans cesse devant l'action trop forte que sa conscience lui impose et qui cherche des prétextes à ses délais, des excuses à sa faiblesse, nous découvre dans ses incertitudes, dans ses défaillances, le fond de son âme. Comme Werther, comme Œdipe, il remplit sa destinée en la manquant, et les hasards de sa vie ne font qu'illustrer, pour ainsi dire, les fatalités de son caractère.

Tandis que l'accident naturel nous chagrine souvent par sa fâheuse inopportunité ou par ses caprices destructeurs, le hasard

intelligent dont nous sentons la présence dans l'œuvre d'art nous met le cœur à l'aise, l'esprit au large. Les surprises qu'il peut nous causer n'alarment jamais notre confiance; nous nous en remettons à lui, nous le regardons comme une providence toujours attentive, qui veille à notre bonheur, conduit tout pour le mieux et sait encore mieux que nous ce qu'il nous faut. Par un effet de la configuration du terrain ou par quelque autre motif indépendant de sa volonté, un architecte a dû commettre une faute grave contre la symétrie; mais ce qu'il y a d'irrégulier dans son bâtiment, il a su le sauver par un heureux artifice; cet accident nous plaît. A la suite d'un violent orage ou du glissement d'une couche d'argile, un de ses murs s'est lézardé; nous retrouvons l'accident naturel, et nous en voulons à la nature de se mêler d'affaires qui ne la concernent point. Nous entendons une symphonie; une phrase qui nous charmait se trouve brusquement interrompue, coupée par une autre d'un caractère tout différent. Nous demeurons en suspens, mais nous ne sommes point inquiets; nous ne doutons pas que le compositeur ne la reprenne, que nous ne la goûtions encore plus pour l'avoir attendue; nous savons que dans l'art, tout s'achève, rien ne reste en chemin. Pendant que nous sommes tout oreilles, une chaise tombe à grand bruit, une femme a une crise de nerfs ou un trombone fait un couac, et notre impatience va jusqu'à la colère. Que vient faire l'accident perturbateur dans une œuvre d'art? Il y est aussi déplacé qu'un chien dans une église. Nous n'admettons pas qu'il intervienne dans un monde où nous contemplons les réalités sous une forme qui plaît à une imagination gouvernée par la raison.

XVI.

Nous avons encore d'autres griefs contre cette adorable nature, qui, dans ses bons jours, nous gorge de plaisirs, mais qui ne nous consulte jamais pour savoir de quelle manière ou dans quel ordre nous désirons qu'on nous les serve. Nous nous plaignons souvent qu'elle met comme à dessein de la confusion dans ses spectacles, que quelquefois rien n'est à son plan, que dans les âmes comme dans les champs et les bois, les formes et la lumière ne se dégradent pas selon la valeur et l'importance des choses, que des objets insignifians acquièrent des dimensions exorbitantes et s'interposent entre nous et ce qui intéresse nos yeux. Tel paysage nous est gâté par un détail malheureux, qui occupe tant de place que nous ne pouvons nous en distraire. Dans telle scène de la vie ou de l'histoire, de menus incidens grossissent outre mesure et font tort

au reste, l'accessoire empiète, usurpe sur l'essentiel, l'inutile, qui s'étale, gêne l'important, les hors-d'œuvre nous cachent le principal, et il nous semble dans nos heures de pessimisme imaginatif que c'est une loi de nature, que l'insurrection du petit contre le grand est toujours victorieuse, que le monde est la proie des parasites.

Ajoutons que pour que nos images nous plaisent, elles doivent s'offrir à nous comme un ensemble nettement délimité, auquel rien d'étranger ne se mêle, pur de tout alliage et se détachant en pleine lumière sur son fond. Or dans le monde réel, rien ne commence, rien ne finit; le point succède au point, l'instant à l'instant, sans qu'il y ait entre eux aucun arrêt ni aucun repos. L'objet que nous contemplons, nous voudrions l'isoler de tout ce qui l'entoure et que tout s'entendît pour faire le vide autour de lui, afin de le voir lui tout seul, et souvent nous le voyons se perdre comme un détail dans un autre ensemble. La continuité du temps et de l'espace chagrine notre imagination; rien ne s'isole, rien ne se détache. Il est vrai que, par un effort de notre esprit, nous réussissons à circonscrire, à limiter nos tableaux; mais ce travail est quelquefois un labeur, et le labeur n'est pas un jeu. Ce mélange de tout, cette pénétration des choses les unes dans les autres, qui est le caractère de la nature, est pour nous une cause de grandes distractions, et souvent ce qui nous déplaît nous fait oublier ce qui nous plaît, ou un détail futile nous enlève à nous-mêmes. Nous ressemblons alors à ce prédicateur qui, en montant en chaire, avisa dans son auditoire une femme de sa connaissance qu'il croyait partie pour la campagne. Il se demanda si c'était bien elle et ce qui avait pu l'empêcher de partir. Il raisonna si bien là-dessus que lorsqu'il revint à lui-même, il ne retrouva plus son texte, et qu'il s'écria mentalement : « Mon Dieu, si vous voulez que je prêche, rendez-moi mon sujet ! » Dans nos contemplations, dans nos rêveries, il nous arrive, à nous aussi, de perdre notre sujet, et quand, revenus de nos absences, nous réussissons à le ravoir, il ne nous dit plus rien, l'heure du berger est passée.

La nature nous ravit souvent par ses magnificences, souvent aussi ses profusions nous déconcertent, nous confondent, nous lassent. Sa prodigieuse fécondité multiplie sans raison apparente les êtres et les choses; c'est un débordement de vie, une débauche de création, et nous sommes tentés de dire ce que disait Corinne à Pindare : « C'est de la main qu'il faut semer, et non à plein sac. » Parmi tous ces êtres pullulans, il en est des milliards qui, échappant à nos sens par leur petitesse, ne peuvent nous procurer aucun plaisir. Quand on les examine à la loupe, on découvre que la nature les a façonnés, parés aussi précieusement que le joaillier

travaille et sertit un bijou. Ils sont admirables, et il n'y a personne pour les admirer. Que d'attentions perdues! que de peines inutiles! que de soins gaspillés! Dans les espèces supérieures elles-mêmes, quelle surabondance de production! Que de copies tirées de méchans modèles, qui ne méritaient guère qu'on leur fît tant d'honneur! Quelle fureur de dépense! La nature nous apparaît quelquefois comme une reine fantasque, prodigue d'elle-même et follement dissipatrice de son bien.

Pour nous plaire, il faut que, s'accommodant à la débilité ou à la délicatesse de notre esprit, elle nous dérobe une partie de ses richesses et de sa fastueuse opulence. Les plus belles nuits ne sont pas ces nuits très pures où le ciel s'ouvre sur nos têtes, où les constellations se perdent dans la confusion de myriades d'étoiles et dans un fourmillement de lumière. Les plus beaux jours pour admirer un paysage ne sont pas ceux où les lointains d'une couleur et d'un ton crus nous montrent jusqu'à leurs moindres détails; nous aimons à les voir à demi noyés dans une vapeur qui les enveloppe d'une grâce discrète et, pour ainsi dire, de ce silence des formes qui plaît aux yeux. Les événemens historiques qui nous font le plus rêver ne sont pas les actions accomplies par une multitude d'ouvriers obscurs; nous ne sommes contens que lorsqu'une grande personnalité, qui s'est mise hors de pair, commande à ce qui l'entoure, concentre tout en elle comme dans le foyer d'un miroir ardent et nous semble, comme le destin, avoir tout conduit et tout voulu. Notre imagination a des goûts et même des superstitions aristocratiques; un gros oiseau l'intéresse plus que des milliers d'oisillons, et elle se plaint que la nature sacrifie trop au nombre, que la bourre abonde dans ses ouvrages.

Il y a toujours du désordre dans le luxe d'un magnifique qui dépense sans compter, sans choisir, et qui, n'estimant pas les choses à leur prix, a des caprices pour de coûteuses bagatelles qui ne peuvent plaire qu'à lui. Le monde nous paraît ressembler quelquefois à une maison fabuleusement riche, mais mal tenue, où tout foisonne, où le précieux, le vil et le bizarre s'entremêlent, se confondent dans des appartemens encombrés. Nous trouvons que le propriétaire ne s'entend pas à soigner ses effets, que les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir. Qui n'a été plus d'une fois en querelle avec la terre et le ciel? Qui ne s'est dit : « A quoi bon tant d'étoiles de médiocre grandeur? à quoi bon tant d'arbres sans apparence, qui empêchent de voir la forêt? à quoi bon tant de forces improductives et tour à tour tant d'uniformité et tant de disparates? à quoi bon tant d'êtres insignifians, tant de chenilles et de hannetons, tant de petits hommes pour qui la vie n'est qu'un poids et qui eux-mêmes pèsent inutilement sur la terre? » Il y a

dans la nature des détails qui nous transportent d'admiration; mais quand nous sommes de mauvaise humeur, nous fermons les yeux à ses divines beautés, et nos pourquoi ne finissent pas. Elle n'est plus pour notre imagination qu'une indéchiffrable énigme, qui peut-être n'a pas de mot. Chaque chose, prise à part, nous paraît merveilleusement ordonnée; l'ensemble est un chaos et un désordre éternel.

En vain, notre raison nous représente que les choses qui nous paraissent si bien ordonnées ne peuvent sortir d'un chaos, que des détails si parfaits nous répondent de la perfection de l'ensemble, que nous sommes des myopes qui n'ont qu'une vue fragmentaire de ce grand monde, que dans la grande chaîne des êtres, chaque espèce est un chaînon nécessaire et que, tout influant sur tout, l'inutile a sans doute son utilité cachée, que ce qui nous semble inexplicable s'explique *sub specie æternitatis*, que pour la nature des millions de lieues ne sont qu'un pas de fourmi, et les siècles des secondes, que l'idée de l'univers ne se réalise que dans l'immensité de l'espace et la suite infinie des temps, et que les désordres dont nous nous plaignons disparaissent dans un ordre général qui nous échappe. Mais quoi que puisse dire notre raison, cet ordre général qu'elle nous vante et qui n'est pour nous qu'un mystère incompréhensible ne nous console de rien : notre imagination n'apprécie que l'ordre qui se laisse voir, toucher, qui se manifeste à nos sens et à notre âme.

Ici encore, l'art vient à notre secours et nous délivre de nos chagrins. L'imagination de l'artiste est capable de réaliser ses images, elle est au reste toute pareille à la nôtre, et il sait ce qu'il nous faut. Besoins, plaisirs et peines, tout nous étant commun, il s'accommode sans effort à nos goûts, il nous sert comme nous voulons être servis, il nous donne ce que nous aimons, il nous soulage de ce qui nous pèse, il nous débarrasse de ce qui nous gêne. Ses plus grandes richesses, si on les compare aux magnificences de la nature, ne sont qu'une honorable pauvreté; mais rien ne vaut une maison gouvernée avec une savante économie et dans laquelle le faste est sacrifié au vrai luxe, à celui qui plaît et qui charme. Le cœur s'y sent plus à l'aise et, en quelque sorte, les yeux y sont plus riches qu'au milieu de trésors confusément entassés.

L'œuvre d'art est un monde où tout est à sa place et à son plan, où une justice distributive assigne à chaque chose le rang qui lui convient, où l'essentiel n'est jamais subordonné à l'accessoire, ni le principal à l'incident. D'autre part, c'est un monde très limité, à la mesure de notre regard et de notre esprit. Nous en pouvons faire le tour commodément. Il n'est pas de si grande fresque que

nous ne puissions l'embrasser d'un coup d'œil ; il n'est pas de comédie si compliquée qu'on ne puisse la représenter en quelques heures, et un jour suffit pour venir à bout du plus long des romans. Ajoutez que les limites dans lesquelles se circonscrit et se renferme une œuvre d'art sont nettement accusées ; elle se détache sur ce qui l'environne comme une statue de marbre sur les massifs d'un jardin où sa blancheur fait événement. Tout tableau a sa bordure, et on sait combien un tableau gagne à être vu dans son cadre. Quand un drame s'est dénoué, le rideau tombe, nous n'attendons plus rien ; quand nous avons lu le dernier vers d'un poème, nous disons : « Voilà qui est fini ! » — et c'est une vraie fin, et quand nous avons fermé notre livre, la continuité du temps est comme rompue.

Au surplus, dans cet ensemble circonscrit, il n'y a rien d'inutile. Tout détail sert visiblement à quelque chose ; les accidens sont des occasions, les accessoires sont des moyens. Tout s'enchaîne et tout s'explique ; les effets manifestent leurs causes, les causes ne manquent jamais leurs effets ; toutes les énigmes ont un mot, et il ne tient qu'à nous de le trouver. C'est ainsi que l'artiste nous délivre de nos confusions, de nos obscurités et de ce qu'un philosophe grec appelait « le mauvais infini. » Quelque étroites que soient les limites où il a renfermé son sujet, nous sentons que son œuvre est complète, qu'on n'y pourrait rien ajouter sans la gâter. Ces limites ne sont pas des bornes et nous ne sommes pas tentés de les franchir ; l'harmonie n'est-elle pas l'infini dans le fini? L'œuvre d'art est un microcosme, et nous pouvons bien dire qu'elle nous procure le plaisir des dieux, puisqu'elle nous fait éprouver la même joie que ressentirait une intelligence capable d'embrasser l'univers dans son ensemble, et de voir les détails se fondre dans l'harmonie du grand tout tel qu'il apparaît à la force mystérieuse qui l'a créé, si cette force est consciente et jouissante d'elle-même.

Dans l'œuvre d'art, tout se rapporte à une fin, et cette fin, c'est nous. Notre imagination a beau multiplier ses prestiges pour nous persuader que nous sommes la cause finale de l'univers, qu'il a été fait pour l'homme et qu'il le sait, qu'il y a sympathie entre nous et lui; il nous détrompe trop souvent par ses refus, par ses perfidies, par ses brutalités. Nous découvrons que, tout entier à ses affaires, il lui chaut peu de nous agréer, que nous faisons les frais de la plupart des fêtes qu'il nous donne à son insu, et que dans le monde réel la beauté n'est qu'un accident heureux, dont nous avons le mérite de savoir jouir. Dans le monde que l'art a créé, nous sommes vraiment la cause finale pour laquelle tout est ordonné ; c'est une maison que l'homme a bâtie pour l'homme,

et nous nous y trouvons chez nous. Tour à tour nous adorons la nature comme la plus enivrante des maîtresses ou nous la maudissons comme une ennemie; car nous sentons bien que même dans ses meilleurs momens, dans ses heures d'aimable caprice, elle ne nous aime pas, que nous la prenons quelquefois de force ou par surprise, mais qu'elle ne se donne jamais, et nous ressentons toutes les douleurs d'un amour blessé et méprisé. Nous lui avions cru de l'âme; elle n'est en vérité qu'une grande machine, produite et mue par des puissances fatales, et elle nous fait vivre ou nous détruit sans nous voir. L'œuvre d'art est le produit d'une force intelligente et sympathique, qui a pensé à nous; l'œuvre d'art est la fille de l'amour, et c'est pour cela que la beauté y est plus qu'un accident heureux, elle en est la règle et la loi.

Personne n'ignore que quand Aphrodite vint au monde, il y eut chez les dieux un grand festin, auquel fut prié Porus, génie de l'abondance. Après le repas, s'étant enivré de nectar, il sortit de la salle, se glissa dans le jardin de Jupiter et s'y endormit. Il fut aperçu par la Pauvreté, qui était venue mendier quelques restes. Elle conçut le hardi projet d'avoir un enfant de ce dispensateur suprême des trésors et des grâces; elle se coucha auprès de lui, et le fruit de cette union furtive fut l'Amour. Comme sa mère, il est toujours inquiet, rongé de désirs; comme son père, il sent en lui une plénitude de vie qui le fatigue et dont il se soulage en engendrant à l'aventure des êtres qui lui ressemblent. Mais, comme il a été conçu le jour où naissait Aphrodite, il est son servant, son humble adorateur, et dans toutes ses bonnes fortunes de dieu libertin, dans toutes ses conjonctions de rencontre, si viles que soient les créatures qu'il honore de ses caprices, c'est à la reine du ciel qu'il pense, de sorte qu'elle préside à ses engendremens, et qu'elle en est, disait la prophétesse Diotime, le destin et la Lucine. — « Tu te trompes, Socrate, ajoutait Diotime, l'objet de l'amour n'est pas le beau, comme tu parais le croire. — Quel est-il donc? demanda Socrate. — C'est la production et la génération dans la beauté. »

On peut dire aussi que le beau n'est pas l'objet de l'art. Les laideurs du corps et de l'âme, l'informe, le difforme, les passions terribles ou grotesques, les monstres et les sots, il n'est rien qui ne puisse figurer dans ses images. Mais à quelque sujet que le peintre ou le poète ait donné son cœur et marié son imagination, la beauté est sa Lucine. Violemment épris de son idée, n'ayant ni cesse ni repos qu'il ne l'ait montrée aux autres hommes, comme un amant qui regarde le monde à travers sa passion, il rapporte tout à cette idée qui le possède; il ne voit qu'elle et tout lui sert à la faire valoir, et on trouvera dans son ouvrage cette unité d'inspi-

ration et de sentiment, cette harmonie dans le caractère qui est la beauté. C'est ainsi qu'un tableau représentant trois ivrognes attablés peut être un beau tableau et qu'une comédie où il se dit beaucoup de sottises, et où se commettent beaucoup de turpitudes, peut être une belle comédie ; c'est ainsi que ses monstres eux-mêmes, un grand artiste les enfante dans la beauté et que ses œuvres sont des compositions achevées et comme une image de cet ordre universel que nous pressentons, que nous devinons quelquefois, mais dont l'art seul peut nous donner la sensation.

Il lui en a coûté ; il a peiné et pâti. Il a dû se battre contre la nature qui lui disputait son sujet ; il l'a longtemps interrogée et il lui arrachait les réponses une à une. Il s'est battu plus tard contre une matière résistante, réfractaire, qu'il force à recevoir l'empreinte de sa pensée. Il ne regrette pas ses peines ; il ressent la joie des victorieux, des dompteurs. Son bonheur est pareil à celui que goûtaient les bergers d'Arcadie assez adroits pour surprendre Pan dans son sommeil, assez audacieux pour l'enchaîner et pour contraindre le dieu des mystères et des épouvantes à leur chanter un de ces airs qui réjouissent les oreilles d'un mortel, parce qu'ils lui révèlent le grand secret et que cependant on peut les faire dire à une petite flûte inégale, à d'humbles roseaux cueillis par une main inconnue sur le bord d'un étang sans gloire et peut-être sans nom.

XVII.

L'art est la nature débrouillée, et il nous délivre de tout ce qui troublait la netteté de nos contemplations, de tout ce qui pouvait gêner nos sentimens, nos émotions et nos rêves. L'art est la nature concentrée, et il nous délivre des fatigues d'une attention dispersée qui avait peine à saisir le rapport des détails avec l'ensemble, le rapport de l'ensemble avec notre âme. L'art est la nature mise au service de l'imagination, et de force ou de gré, fournissant à l'homme des signes pour fixer à la fois ses images et pour les représenter comme il lui plaît de les voir. Architecture, statuaire, peinture, musique, poésie, la fin commune à tous les arts est de donner à notre sensibilité des jeux et des fêtes que rien ne dérange, que ne trouble aucun accident désagréable ou funeste. Mais nous avons diverses manières de sentir, et selon les signes figuratifs qu'il emploie, chaque art a sa façon spéciale de nous délivrer et de nous rendre heureux.

La nature est un grand architecte ; ses constructions nous imposent ou nous charment par la beauté, par la variété de leurs lignes courbes, droites, horizontales, perpendiculaires, obliques, qui, con-

tinues ou brisées, tourmentées ou paisibles, sévères ou mollement onduleuses, éveillent tour à tour dans notre esprit l'idée d'un effort gigantesque, d'une audace héroïque, d'un repos olympien, d'une grâce qui s'abandonne ou s'amuse. Mais quand nous nous prenons pour unité de proportion, ces lignes sont incommensurables pour les créatures bornées que nous sommes, et comme elles ne sont pas ordonnées par rapport à nous, elles nous apprennent que l'univers est immense, elles ne nous apprennent pas qu'il forme un tout harmonieux.

L'architecture, c'est le monde reconstruit par l'homme, adapté à sa taille et rendant visible à son âme l'ordre invisible dont il rêve. Son imagination créatrice, mais qui n'invente rien et vit de souvenirs, reproduira en les résumant les grands spectacles qui l'ont frappé. Ses montagnes seront des pyramides, ses pics seront des obélisques, ses cavernes seront des labyrinthes souterrains. Il imitera les vastes plaines de la mer par de longues lignes horizontales, les rochers escarpés par des tours, la voûte du ciel par des coupoles, les forêts par une végétation de colonnes, leurs perspectives fuyantes par des enfilades et des galeries, leurs berceaux par des arcades et des cintres.

Comme l'a dit Charles Blanc, l'homme a voulu aussi que ses édifices, destinés à loger des dieux ou des rois divinisés qui en étaient l'âme, offrissent quelque analogie avec la structure d'un être vivant, que des proportions nettement accusées révélassent la présence secrète d'une mesure commune à toutes les parties, que des courbes missent en évidence le jeu des forces et parussent exprimer la vie. « L'être vivant est composé d'os, de tendons, de muscles, de chairs. Par une fiction hardie, l'artiste supposera dans son monument des matières hétérogènes associées pour constituer un tout, et comme l'architecture se compose essentiellement de supports et de parties supportées, c'est surtout par la diversité des pressions et des résistances qu'il exprimera l'organisme artificiel de son édifice. Il ira jusqu'à feindre des substances molles mêlées aux corps rigides, des matières élastiques pressées par des matières pesantes, et dans ses métaphores de pierre ou de marbre il figurera des fibres délicates unies en faisceau et fortifiées par des ligatures. Au squelette ou à l'ossature du bâtiment, il ajoutera comme des muscles dont il nous montrera les attaches. Ainsi le monument s'animera, il semblera respirer une sorte de vie organique, et il sera digne d'être habité par une âme. L'architecte pourra se nommer alors, comme le nommait la poésie du moyen âge, le maître des pierres vives, *magister ex vivis lapidibus.* »

Tout n'est pas fait encore. Le monde inférieur, métaux, plantes, fleurs, doit trouver sa place dans ce temple qui est un résumé de

l'univers. « On y verra les feuilles de l'olivier et du laurier, le chardon épineux, l'acanthe, le lis marin, le persil, la rose, la coquille, l'œuf, les perles, les olives, les amandes, les larmes de la pluie, les flammes et les carreaux de la foudre. Puis des feuillages imaginaires s'infléchissent et se tourmentent pour obéir aux rigides contours qui les emprisonnent. Les animaux apparaissent ensuite, comme des emblèmes de la nature sauvage domptée par l'homme. L'Indien assoit la plate-bande de son édifice sur des éléphans, le Persan remplace le chapiteau de ses colonnes par une double tête de taureau, le Grec fait servir des mufles de lion à vomir l'eau du ciel. »

Prolongez jusqu'à l'infini une ligne qui n'est pas absolument régulière, ses irrégularités seront réduites à néant. L'architecture, qui est pour ainsi dire l'art cosmique, reproduit les lignes de la nature telles qu'elles apparaîtraient au génie des mondes, les contemplant de loin, de très loin, du fond des espaces éthérés, et elle y trouve son compte. Elle désespère de rivaliser avec la nature, qui fait tout en grand et agit par masses, sans qu'il lui en coûte rien. Elle sauve l'infériorité de ses moyens par un artifice, et pour agir sur notre imagination sans trop de désavantage, elle recourt à la méthode intensive. Ne pouvant imiter dans ses ouvrages la grandeur et l'infinie variété des lignes naturelles, l'homme devenu bâtisseur en rend l'effet plus intense en les rendant rigoureusement géométriques. Il trace de vraies horizontales et de vraies verticales; il transforme des figures vaguement esquissées en triangles, en parallélogrammes aux contours arrêtés, des courbes incertaines en arcs de cercle, d'ellipse, de parabole. Il se donne le plaisir d'enseigner les mathématiques à la nature. Dans sa bâtisse, les parties ont entre elles et avec le tout un rapport précis, déterminé; toutes les proportions en sont exactes, tout y est soumis aux lois de la symétrie. Les êtres vivans eux-mêmes, les plantes, les animaux qu'il y mêle, il les ramène à leur forme générale et typique, il en accentue le caractère, il les ennoblit en les simplifiant : il veut qu'on puisse dire qu'avant de servir à la décoration de son édifice, ils avaient séjourné dans son esprit et vécu quelque temps avec sa raison.

C'est ainsi qu'en reconstruisant le monde à son idée, il proteste contre les accidens perturbateurs, contre les désordres apparens qui l'offusquent, et du même coup contre le malheur de sa situation. Créature éphémère et chétive, qui se sent perdue dans l'abîme de l'être et qui pourtant s'intéresse passionnément à elle-même, il est bien aise de pouvoir dire : Voilà ce que je pense de moi ! Quand il édifie à ses dieux des temples qui sont comme une image abrégée

de ce grand univers et permettent de juger de la pièce par l'échantillon, il travaille à sa renommée autant qu'à la leur; pourrait-il les loger à leur goût s'il n'était leur confident et ne se sentait comme mêlé à leur vie? Lorsqu'il se construit à lui-même des demeures dont l'ordonnance est aussi savante que le décor en est riche, il glorifie la destinée humaine; lorsqu'il se bâtit d'illustres tombeaux, il fait de sa mort quelque chose de mémorable. Tous les arts tendent à une double fin; tous les arts sont une protestation contre la nature qu'ils imitent.

Qu'est-ce qu'une pyramide auprès d'une montagne? Que sont les édifices les plus imposans si on les compare au plus médiocre accident du relief terrestre? Il suffit d'un pli du sol pour dérober au regard une grande cité. Kairouan, la ville sainte, dont deux mosquées au moins sont des merveilles, est située dans une grande plaine légèrement onduleuse. Éloignez-vous-en d'une demi-lieue et retournez-vous pour la chercher des yeux; vous n'apercevez plus que la pointe d'un minaret, qui bientôt disparaît à son tour. Et pourtant les monumens de l'art, qui ne sont à vrai dire que de magnifiques jouets, font toujours sensation dans un paysage. Quoiqu'on n'y trouve aucun détail qui n'ait été emprunté à la nature ou inspiré par elle, ils portent tellement la marque, la signature de l'homme, que, tranchant sur tout ce qui les environne, ils s'imposent à l'attention.

Une villa de briques et de pierres occupe bien peu d'espace sur le penchant d'une colline et au milieu des grands bois sombres qui l'enserrent de toutes parts; elle en est cependant le centre et comme la figure principale, vers laquelle tout converge, que tout regarde. Il est vrai qu'on l'a mise au large en l'accompagnant d'un parc et de jardins. Qu'est-ce qu'un jardin? C'est la nature convertie de force à la géométrie. « Un voyageur qui aborderait dans une île déserte, a dit un critique d'art, et qui en l'explorant y découvrirait tout à coup une avenue en ligne droite ou des arbres rangés en quinconce, verrait sur-le-champ que cette île a été récemment habitée; il reconnaîtrait l'esprit de ses semblables à ces lignes géométriques que ne peut tracer sur la terre aucune autre main que celle de l'homme. » La nature ressent l'insulte qu'il lui fait; elle souffre difficilement qu'il l'humilie, la déshonore en l'asservissant à ses lois, en lui faisant porter la livrée de son imbécile raison, qui, pour croire en elle-même, a besoin de se voir. Si le jardinier n'était là pour protéger contre elle son ouvrage, elle se ferait un jeu d'anéantir ce grand parterre, de déranger le savant dessin de ces allées tirées au cordeau, d'infléchir les lignes droites, de ronger les angles, de déformer les ovales et les ronds, de remplacer les

boulingrins par des fouillis de ronces et de broussailles, d'obstruer les avenues sablées par ses folles avoines, par ses mousses voraces et ses herbes foisonnantes.

Ce n'est pas seulement son jardin, c'est aussi sa maison que l'homme doit défendre contre les entreprises, les violences ou les ruses de sa grande ennemie. Mais, dans ses défaites mêmes, il triomphe encore. Cette vieille tour qui se dresse au sommet d'un coteau n'est plus qu'une ruine, et elle commande la vallée. Elle est, aussi loin que vous regardiez, l'objet le plus intéressant, celui qui se distingue de tout autre, celui qui n'a point de double, point de similaire, et, partant, tout lui sert d'accessoire et de décor. Le vent, quand il s'engouffre dans ses baies ouvertes et dégradées, semblables à des blessures béantes, siffle un air particulier, qu'il a composé à son intention. C'est pour elle que chantent l'oiseau de jour comme l'oiseau de nuit, c'est elle que regarde le soleil lorsqu'il descend tout rouge sous l'horizon.

« Bâtissons-nous une ville et une tour qui monte jusqu'au ciel, disaient les hommes qui édifièrent Babylone, et acquérons ainsi de la renommée. » Le ciel fut jaloux, et Babylone n'est plus. Mais l'homme continua de bâtir, de tailler la pierre et de la contraindre à glorifier ses imaginations et son néant.

Si la nature est un grand architecte, elle est aussi un grand modeleur, et on ne se lasse pas d'admirer sa prodigieuse adresse à révéler par la conformation des êtres leur caractère et leur destinée. Mais comme un despote oriental voit du même œil tous ses sujets, qui, grands ou petits, sont égaux devant son orgueil, elle traite sur le même pied toutes ses créatures, elle façonne les plus viles avec autant de soin que les plus nobles. Au surplus, les destinant toutes à ne vivre qu'un jour, la matière dont elle les pétrit annonce par ses apparences leur peu de durée. Plus l'argile qu'elle emploie est fine, plus on la sent sujette à de mortels accidens; qu'y a-t-il de plus souple, de plus délicat que la chair? et qu'y a-t-il de plus corruptible? Ceux de ses modelages qui nous enchantent le plus sont les plus périssables. Elle a voulu mêler à nos jouissances favorites une secrète amertume et un avant-goût de la mort qu'elle nous prépare. Elle a voulu aussi nous signifier que les individus ne lui sont de rien, qu'elle ne se soucie que des espèces. Elle ne brise jamais ses moules; ce qu'elle y jette lui importe peu.

Quand l'homme commença de sculpter, il dit à la nature : — « Tu es une magicienne, et je me couvrirais de confusion si j'essayais de jouter avec toi. Mais je veux me procurer une joie que tu nous refuses toujours, le plus austère et le plus noble de tous les plaisirs esthétiques, celui de voir des corps réduits à la forme pure. Tu

ne saurais modeler une rose sans la revêtir d'un tissu doux au toucher, sans lui donner un épiderme d'une finesse soyeuse, une couleur qui ravit les yeux, un parfum délectable, et il en est de tes roses comme de tes corps de femmes qu'on ne saurait contempler sans qu'à la joie de notre esprit se mêle la pensée d'un usage de volupté. Parmi toutes les qualités diverses que tu rassembles, que tu combines comme à plaisir dans tes créations, j'en abstrairai une seule. Tu as aussi peu de goût pour les abstractions que pour la géométrie, et tu crois qu'elles tuent. Les miennes seront des idées vivantes, ou, pour mieux dire, elles ressembleront à des morts ressuscités qui ont laissé dans le tombeau tout ce qu'ils avaient de passager et de fortuit et n'ont conservé que ce qui méritait de vivre. Par mon art, la forme pure exprimera ce qu'il y a de constant, de permanent dans les caractères. L'âme que tu as daigné mettre en nous tantôt se répand au dehors, tantôt se replie au dedans de nous, se concentre dans son fond. Je donnerai à mes morts ressuscités une de ces âmes concentrées qui se contiennent, se possèdent et se révèlent moins par leur passion que par la résistance qu'elles lui opposent et l'autorité qu'elles ont sur elles-mêmes. Ainsi les êtres que je créerai pourront éprouver de grandes joies ou de grandes douleurs sans que leur visage se déforme; si vifs que soient leurs sentimens, ils en maîtriseront la violence, et, d'autre part, fussent-ils des types d'élégance, de délicatesse exquise, on sentira comme une force cachée sous leurs grâces légères. »

Le sculpteur dit encore à la nature : — « Tu sèmes la vie à pleines mains, et parmi la foule innombrable de tes enfans, que tu abandonnes à leur sort, il en est peu qui puissent plaire encore quand on les a réduits à leur forme en les dépouillant de tout ce qui amuse les yeux. Je ne ferai pas comme toi, je choisirai mes sujets. Bien que je me réserve le droit de sculpter des plantes ou des insectes pour les faire servir d'ornement à mes ouvrages, j'honorerai de mes attentions particulières les animaux qui ont comme nous une figure et comme nous un cœur capable d'aimer et de haïr. Mais c'est à l'homme surtout que je consacrerai mon art, à l'homme et aux dieux qu'il adore. Il a cru longtemps en reconnaître l'image dans tes astres et tes météores; grâce à moi, ils deviendront semblables à nous. Je leur ferai subir cette métamorphose sans attenter, sans déroger à leur grandeur. Si grands qu'ils soient, un homme qui se ramasse, se concentre en lui-même, leur ressemble beaucoup; car n'existant plus qu'à l'état de puissance, ses forces, qu'il n'exerce pas, ne lui font plus sentir leurs bornes et il croit découvrir en lui quelque chose d'infini. Comme j'entends que mes créatures sans souffle et sans mouvement aient l'air de vivre, tu peux compter sur ma parole, je ne sculpterai rien, pas même un

Dieu, sans t'emprunter mes modèles ; mais tout en étudiant leur figure et leur corps avec une attention fervente, avec une humble tendresse, j'en rendrai l'expression plus intense par l'accord de tous les détails, par des sacrifices, par des exagérations volontaires, et je m'arrangerai pour qu'on ne les reconnaisse plus dans mes ouvrages. »

Et en parlant ainsi, le sculpteur sentait trembler son ébauchoir dans sa main. Il avait dit : « Mon Dieu ! délivrez-moi du modèle ! » et dans celui qui posait devant lui, il discernait ces indications subtiles, ces indicibles finesses de détail, ces touches presque imperceptibles par lesquelles la nature donne un accent de vie à ses œuvres, et il se demandait avec anxiété si par un labeur opiniâtre, et en suant sang et eau, il parviendrait à les reproduire, si la nature lui enseignerait le grand secret, si ses morts ressuscités n'auraient pas l'air de fantômes, si ses idées vivantes ne ressembleraient pas à des abstractions figées. Tel est le sort de l'artiste ; il adore la nature parce qu'elle est merveilleuse ; il la maudit parce qu'elle est indifférente et qu'elle fait tout sans penser à lui.

Le sculpteur doit exprimer en même temps et par des moyens très simples ce que les êtres ont de plus général et ce qu'ils ont de plus personnel. C'est un problème dur à résoudre, et il ne gagne sa bataille qu'au prix d'héroïques efforts. Mais il a le droit de se dire, pour se consoler de ses peines, que son art honore l'humanité. Les individus sont pour la nature un jouet dont elle s'amuse quelques heures et qu'elle met au rebut. La sculpture lui arrache ce jouet des mains, et après l'avoir transformé par son travail, elle la met au défi de le briser. Elle substitue à la chair périssable une matière compacte, résistante, fière et précieuse, capable de durer autant qu'une espèce ou qu'une idée. Elle glorifie l'homme en lui donnant un corps glorieux. Elle le glorifie encore en hissant son image sur un piédestal qui l'éloigne de la terre et du haut duquel il regarde les siècles couler à ses pieds. Elle le glorifie surtout en lui créant des divinités en qui il se reconnaît. Les dieux d'Homère étaient domiciliés sur l'Olympe ; ils s'abreuvaient de nectar, ils se nourrissaient d'ambroisie, et le liquide pâle qui courait dans leurs veines était plus subtil que notre sang. Un dieu sculpté a le même corps qu'un homme de marbre, et quelque imposant qu'il nous paraisse, son âme ne diffère de la nôtre que par l'étendue de ses désirs et de ses pensées. L'Apollon Sauroctone est un olympien qui est venu habiter sur la terre et se donne le plaisir d'étonner nos yeux par son éternelle jeunesse. La Vénus de Milo est une souveraine du ciel, qui, étant supérieure aux sentimens qu'elle inspire, n'a pas besoin d'un corps de chair pour être femme, mais qui est trop femme pour ne pas vouloir régner sur des hommes. L'Hercule Far-

nèse est un homme qui, après avoir connu la fatigue et l'effort, est en passe de devenir dieu. Les bustes d'empereurs et d'impératrices, de rois et de reines, de philosophes et de savans, de bourgeois et de bourgeoises, qui peuplent nos musées, représentent les parvenus de l'immortalité, à qui leur illustre aventure semble toute naturelle. La sculpture est, de tous les arts, celui qui a le plus fait pour accroître l'importance des individus et pour que l'homme se sentît l'égal de la puissance qui le détruit. Mais la nature ne s'en doute point : elle est trop occupée à faire et à défaire des mondes.

La nature est un prodigieux dessinateur et un incomparable coloriste. Elle a fait le ciel et ses nuages; elle a fait la terre, ses rochers, ses arbres, ses fleurs, ses scarabées, ses colibris et ses paons. C'est elle qui donne à ses printemps leurs verts et leurs gris, qu'elle varie de cent façons; c'est elle qui dore les automnes et blanchit les hivers, comme les cheveux des vieillards. Mais les splendeurs et les exquises merveilles qu'elle déploie sous nos yeux, elle veut bien nous permettre de les voir, elle ne nous les montre pas. C'est la peinture qui nous les montre. Il y a, nous le savons, des accidens heureux, et il arrive quelquefois que, dans les scènes des champs ou dans les paysages de la vie humaine, l'objet dont nous sommes le plus curieux vient s'offrir de lui-même à notre regard et, en quelque sorte, nous appelle à lui. Ce que la nature ne fait que par cas fortuit, le peintre le fait toujours et de propos délibéré. Tandis qu'un ouvrage de sculpture n'est éclairé que du dehors, le peintre éclaire les siens du dedans, et cette lumière intérieure, qu'il crée lui-même, il la ménage à sa convenance, il distribue comme il l'entend ses clairs, ses obscurs, et ses vigueurs.

Une Suédoise, qui s'intéressait beaucoup au roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, avait séjourné quelque temps à Berlin dans l'espérance de le contempler un jour de près et commodément. Elle le vit une première fois comme il ouvrait la session de ses chambres; il était dans l'ombre et à peine visible, et les députés se détachaient en pleine lumière. Elle le revit passant une revue; il lui tournait le dos. La veille de son départ, elle le rencontra se promenant en voiture découverte. Il faisait un froid piquant et une grosse cravate lui cachait la moitié de la figure; l'autre moitié n'avait rien de royal : un souverain qui grelotte ressemble beaucoup à un pauvre. Méprisant les intempéries, le cocher se carrait avec majesté sur son siège; en ce moment, c'était lui qui régnait. Dans toute peinture, qu'il s'agisse d'un tableau d'histoire ou de dévotion, d'une scène de genre, d'un portrait, d'un paysage, d'une nature morte, il y a un objet principal et dominant que tout le reste accompagne, et le peintre s'étudie à mettre

La première figure à la première place,
Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur
Qui s'empare d'abord des yeux du spectateur;
Prenant un soin exact que, dans tout son ouvrage,
Elle joue aux regards le plus beau personnage,
Et que par aucun rôle au spectacle placé
Le héros du tableau ne se voie effacé.

Ce héros du tableau est un roi que ses subalternes ne cachent jamais ; il a toujours un air royal, et jamais on ne prend son cocher pour lui.

Au rebours de la nature, c'est pour nous que le peintre travaille, et à chaque instant il nous dit : Voilà! C'est un mot qu'elle n'a jamais prononcé. Le peintre sait que, comme les enfans, non-seulement nous avons la passion des images, mais nous aimons qu'on nous les montre, et, au moyen du langage muet et des signes propres à son art, il nous fournit, avec une infatigable complaisance, toutes les explications que nous pouvons désirer. Dans sa belle allégorie du printemps, Botticelli a représenté la nature sous les traits d'une femme grosse, au visage débonnaire, entourée de nymphes qui s'ébattent; la tête penchée, les doigts levés pour bénir la terre, son regard semble chercher celui de l'homme pour lui répondre de l'excellence de ses intentions. C'est bien ainsi que nous la voyons en peinture. Elle nous cherche, elle s'offre, elle se donne, elle s'accommode à nous; comme une lionne de ménagerie, elle consent à se laisser montrer et se prête aux fantaisies de son cornac.

Le peintre nous montre non-seulement ce qu'il a vu, mais ce qu'il a senti. Un paysagiste, tombant en extase devant un vieux noyer dont l'écorce blanchâtre était rougie par le soleil couchant, s'écriait : « Seigneur Dieu, quel ton! » Et de grosses larmes lui tombaient des yeux. La nature cause au peintre des émotions profondes. Il entretient avec elle des relations intimes, un commerce constant; c'est toute sa vie, sa seule raison d'exister. Il l'étudie sans cesse, et plus il l'étudie, plus il y découvre de trésors cachés ; elle lui est éternellement nouvelle. Parmi tous les artistes, le peintre est le plus amoureux, et c'est par la sorcellerie d'amour qu'il se flatte de vaincre les résistances et les refus de cette grande ennemie qu'il adore. Il l'aime éperdument, et il lui arrive souvent de s'en croire aimé. Il ressemble au petit pâtre de la légende qui, en passant au pied d'un château, aperçut, penchée à sa fenêtre, une princesse belle comme le jour; il lui jeta un baiser et crut entendre une voix très douce qui lui disait : « Mon berger, soyez le bienvenu! » Le lendemain, il ne vit plus personne, et la voix ricaneuse d'un cobold lui cria : « Adieu, toi qui fus mon berger! »

Mais un cœur bien épris ne se laisse jamais décourager; le jour où le peintre n'aimerait plus, il ne serait plus peintre.

Aussi la peinture est de, tous les arts, celui où le sujet a le moins d'importance. Boileau a dit :

> D'un pinceau délicat l'artifice agréable
> Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Tous les artifices sont vains si le cœur n'est pas pris, si le pinceau ne trouve pas de la volupté à caresser son œuvre. Une nature morte peut être un chef-d'œuvre. Pourquoi? Parce qu'elle est une œuvre d'amour. Si vulgaires que soient les choses qu'elle représente, nous nous y intéressons comme à un roman; nous les examinons avec une curiosité émue, comme nous regardons une femme, d'une figure assez ordinaire, dont nous savons qu'elle a inspiré des passions violentes.

Au témoignage de Diderot, Greuze ne commençait, ne finissait rien sans avoir appelé plusieurs fois le modèle, « et il portait son talent partout, dans les cohues populaires, dans les églises, aux marchés, aux promenades, dans les maisons, dans les rues; sans cesse il allait recueillant des actions, des passions, des caractères, des expressions. » Et pourtant Greuze aimait Greuze encore plus qu'il n'aimait la nature. On sait que Vernet lui dit un jour : « Vous avez une nuée d'ennemis, et dans le nombre un quidam qui a l'air de vous aimer à la folie, et qui vous perdra. — Et qui est ce quidam? — C'est vous. »

Les grands peintres sont de la race des grands amoureux, capables de s'oublier, de se perdre dans leur passion, et leurs œuvres baignent dans une atmosphère de tendresse. Un tableau est un sentiment traduit par des formes, par des couleurs, et son vrai prix est toujours proportionné à l'intensité de ce sentiment. Il y a cette différence entre le paysage d'un maître et le site dont il s'est inspiré qu'une âme qui s'était donnée a laissé dans tous les objets représentés un peu de sa chaleur. Dans nos entretiens directs avec les choses, nous nous imaginons qu'elles s'émeuvent, s'égaient ou s'attendrissent avec nous. Ici le miracle s'est opéré; il s'est fait un mariage entre un cœur d'homme et la nature. A la vérité, ce mariage ressemble à celui du doge avec l'Adriatique; du haut du Bucentaure, il jetait son anneau dans l'onde amère en disant : *Desponsamus*. L'Adriatique n'a jamais su qu'on l'avait si souvent épousée; mais c'était la plus belle fête de Venise, et la peinture est une des plus belles victoires que l'imagination de l'homme ait remportées sur l'indifférence de l'inconsciente Isis.

La nature est une étonnante musicienne. L'homme qui ne s'est

jamais ému en écoutant les voix du ciel, des eaux et de la terre et tout ce que disent les vagues, les torrens, les vents d'orage, les insectes, les oiseaux, la plus belle symphonie du monde ne le touchera jamais. Cependant quelque impression puissante que produise sur nous la musique de la nature, à la fois exubérante et trop courte, elle nous étonne tour à tour ou ne nous suffit pas. Les passions qu'elle exprime ne sont pas tout à fait les nôtres; elle a quelque chose de surhumain qui, après nous avoir ravis, nous dépasse et nous accable. Le murmure argentin des ruisseaux est un babil d'ondines à l'âme moqueuse, au rire sarcastique, qui nous disent leur secret dans une langue que nous ne comprenons qu'à demi; elles ne l'ont versé tout entier que dans le cœur des poissons, peuple de muets. Les vagues mugissantes de l'Océan semblent faites pour bercer des songeries de Dieu, trop pesantes pour nos têtes, et le grondement de la foudre révèle des colères qui feraient éclater notre cœur s'il venait à les ressentir.

Tous les bruits de la nature sont en quelque sorte des voix élémentaires, qui semblent venir de loin, de quelque pays étranger, d'une contrée perdue que nous n'habiterons jamais. Notre imagination réussit à se persuader que les oiseaux chantent pour elle; mais il se mêle de l'inquiétude aux plaisirs qu'ils lui donnent. Le sifflement éclatant des merles exprime des insouciances béates qui nous sont inconnues, un bonheur sans vicissitudes qui résume en trois mots sa brève histoire. Et après? Il a tout dit. Par l'indicible fraîcheur de sa voix, par l'incroyable limpidité de son ramage, par ses prodigieux coups de gosier, par ses cadences et ses trilles, par les tours de force qu'il exécute sans aucun effort, le rossignol éveille en nous l'idée d'une puissance que rien ne fatigue. Ce miraculeux passereau n'a-t-il pas réduit au silence le saint homme qui fut assez imprudent pour le mettre au défi? Évidemment il nous regarde de très haut, il ne daigne pas s'occuper de nous; comment pourrait-il sympathiser avec nos faiblesses et nos lassitudes? Il vit dans un monde où l'on n'est jamais las et dans lequel on peut se dispenser de dormir. Nous sentons bien que c'est la passion qui le fait chanter; mais nos amours n'ont jamais cette certitude victorieuse ni cet éclat de fanfare. Les Grecs prétendaient qu'à la naissance des Muses, il y eut des mélomanes qui moururent de plaisir, et qu'ils furent transformés en cigales, insectes hémiptères qui ont le privilège de chanter sans manger ni boire jusqu'à ce qu'ils meurent. La chanson perpétuelle, monotone et stridente de ces timbalières ailées n'a rien d'humain; on dirait le grésillement de la terre calcinée par le soleil, ou le cri d'une grande poêle dans laquelle frirait tout

un bois d'oliviers. Il y a vraiment de la magie dans cette affaire ainsi que dans tous les bruits de la nature, dont la musique tantôt nous transporte, tantôt nous obsède comme une incantation.

Quand l'homme s'avisa de devenir musicien, il dit à la nature : « Je n'aurai pas la présomption de rivaliser avec tes torrens, tes tonnerres, tes merles, tes cigales et toutes les forces incommensurables dont tu disposes ; mais voici ce que je ferai. Nos passions sont ton ouvrage, c'est toi qui nous les a données. Mais soit que tu l'aies voulu, soit que nous ayons usurpé sur tes droits en touchant au fruit de l'arbre de la connaissance, nous sommes devenus des êtres pensans, et nos passions s'en ressentent. La pensée, qui est à la fois une force et une faiblesse, leur a imprimé sa marque, et désormais ta musique, qui exprime les passions des choses, n'est plus une interprétation exacte des nôtres ; selon les cas, elle en dit trop ou trop peu. Je traduirai en langage humain, je transposerai, je commenterai tout ce que tu veux bien nous dire, et désormais l'homme comprendra ce que tu refuses de lui expliquer. Tout est mystérieux en lui comme en toi ; je lui dévoilerai tes mystères avec les siens. » Et ayant ainsi parlé, son premier soin fut d'humaniser les sons, afin que les passions de l'air exprimassent aussi les passions humaines. La voix seule de l'homme ou d'un instrument fabriqué par lui, dans lequel il fait passer son âme en l'emplissant de son souffle ou en lui communiquant les vibrations de ses doigts et de ses nerfs, peut rendre ce qu'il y a en nous tout ensemble de borné et d'infini, de passager et d'éternel.

L'homme est un être qui se croit supérieur à la destinée que lui fait la nature et qui, se sentant né pour être libre, prend difficilement son parti des dures nécessités qui pèsent sur lui. Cette contradiction dont il souffre, la musique l'en délivre. Elle opère sur des sons rationnels, gouvernés par des rapports mathématiques et immuables, par des nombres, et rien n'est plus inflexible que la loi du nombre. Ces sons rationnels nous font l'effet d'une matière aussi résistante que les pierres de l'architecte, que le marbre du statuaire, et cependant le musicien l'oblige à exprimer son inspiration personnelle, un sentiment qu'avant lui personne n'avait interprété comme lui. Ce génie si libre et si nécessité du compositeur est comme un symbole de notre moi, aspirant au milieu de ses servitudes à reconquérir son indépendance. Le rossignol est à la fois l'interprète et l'esclave de la nature ; il rêve d'un rêve de rossignol, et tout rossignol rêve comme lui ; aucun d'eux ne se permet d'amplifier, de broder le thème exquis, mais uniforme, invariable, que la grande souveraine lui dicte et qu'elle a composé pour toute une espèce. Les inspirations d'un Mozart ne ressemblent pas à un décret promulgué par la nature ; la loi de rigueur s'est

changée pour lui en loi de grâce, et pendant tout le temps que nous entendons chanter son cœur, nous sommes des esclaves émancipés, qui se croient rendus à leur véritable destinée, des oiseaux de haut vol, qui sentent pousser leurs ailes.

La musique humaine nous délivre encore en débrouillant les confusions de notre âme. Il y a en nous des profondeurs obscures où notre pensée ne pénètre jamais; nous avons de vagues perceptions que nous ne pouvons démêler; nous éprouvons des joies sans cause, des troubles sans motifs, des sentimens indéfinissables, qui se dérobent à toute analyse, et nous croyons nous souvenir d'aventures qui ne nous sont jamais arrivées; ce sont là les secrets de notre maison. Nous ne sommes pas seulement des esclaves qui se jugent dignes d'être libres, nous sommes des créatures à demi conscientes, qui voudraient se connaître tout entières. C'est le service que nous rend la musique, et il nous en coûte peu d'efforts; pour jouir des autres arts, nous sommes tenus d'être attentifs et réfléchis; celui-ci vient nous chercher; c'est comme un poison délicieux, qui s'insinue dans nos veines; nous n'avons qu'à le laisser faire, et tout ce qui dormait dans notre fond le plus intime se réveille. Les passions que la musique exprime, elle les excite en nous, et elle oblige nos sentimens à se reconnaître dans les images qu'elle nous en trace. Des variétés infinies d'amours, de terreurs, de joies, de tristesses, de désirs, d'espérances terrestres, d'aspirations à l'au-delà, tout ce qu'il y avait dans notre cœur de confus, d'inexplicable, elle nous l'explique.

Par des suites de sons elle forme des phrases mélodiques, qui donnent une figure à ce qui n'en avait point, et cette figure mobile, elle l'égaie, l'attriste, l'éclaire, l'assombrit, en varie à son gré l'expression. Tel motif en appelle un autre qui lui répond; j'étais seul, et me voilà deux, et nous causons, moi et lui; car la musique a le don de nous dédoubler, et nous conversons avec le second moi qu'elle suscite en nous comme avec un étranger qui a vu des choses que nous ne connaissons pas et qui nous apporte des nouvelles. Cet art évocateur donne une réalité aux fantômes de nos songes. Quand Ulysse eut immolé sur les bords de l'Érèbe une brebis et un bélier noirs, il vit accourir en foule les âmes de ceux qui n'étaient plus, et après avoir goûté le sang du sacrifice, ces ombres vaines recouvrèrent la vie et la parole. Par l'action toute-puissante de la musique, nos passions, ces filles de la nuit, se sentent vivre, se possèdent, se connaissent, et comme dans la succession de ces images sonores où elles prennent conscience d'elles-mêmes, tout se lie, tout s'enchaîne, comme tout est composé, comme toutes les contradictions finissent par se résoudre,

nous n'avons pas seulement la joie de nous sentir libres, nous pouvons croire quelques instans que nous sommes complets.

La vie de notre cœur livré à lui-même est une vie de caprice, de désordre. La musique le soumet à la loi de la cadence et du rythme, qu'elle s'est fait enseigner par la nature et qu'elle accommode à ses besoins. Le rythme naturel était l'expression d'une inéluctable fatalité ; dans la musique humaine, c'est une liberté qui se règle. Elle invite les âmes à se mouvoir en mesure, de même que la danse, cet art né d'elle et qui ne saurait se passer de son concours, apprend à l'homme à cadencer ses pas. La sculpture l'habille d'un corps glorieux ; c'est un corps glorieux que la musique donne à ses passions. Ainsi transformées, revêtues de grâce et d'harmonie, il les trouve admirables, dignes d'être immortelles, dignes d'être données en spectacle au ciel et à la terre, et ses yeux et ses oreilles faisant ensemble de continuels échanges de sensations et d'images, ces ombres vivantes le conduisent, le promènent à leur suite dans les pays enchantés où elles ont établi leur demeure. Ce sont des lieux que nous connaissions, ils sont faits de nos souvenirs; mais ils nous semblent changés : les montagnes sont plus hautes et plus fières, les vallées plus profondes, les rivières plus limpides, plus transparentes, les forêts plus mystérieuses ; les fleurs des prairies sont à la fois plus pâles et plus belles ; les plaines aux contours fuyans, incertains, s'ouvrent sur des horizons plus vastes, imprégnés d'une lumière douce, que les yeux et le cœur boivent avec délices. Ce n'est plus le monde d'ici-bas, ce sont les Champs-Élysées et leurs bois de myrtes, seul endroit où puissent vivre des joies, des tristesses, des amours, des désirs qui ne parlent ni ne crient, mais qui chantent, des ombres qui ne marchent pas, mais qui dansent, dont les larmes, qui n'ont rien d'amer, brillent comme une rosée et dont le sourire est divin. Est-ce vraiment là nos passions? Nous n'en doutons pas; c'est mieux que nous, mais c'est nous.

« Il y a des âmes, a dit quelqu'un, qui voudraient être revêtues de l'immortalité sans être dépouillées de leur mortalité, qu'elles aiment encore. » Ce vœu, la musique l'accomplit, et quiconque a le sens de cet art merveilleux peut habiter le paradis aussi souvent qu'il lui plaira. Ce paradis, où nous gagnons tout sans rien perdre, n'est que la terre changée en ciel, ou plutôt n'est que la nature changée en rêve. C'est une grande liberté que le musicien prend avec elle. Mais après tout, peut-il se dire pour mettre sa conscience en repos, que savons-nous? est-elle vraiment autre chose qu'un songe, qu'une ravissante illusion, que la plus étonnante des fantasmagories?

Enfin l'homme a créé un art dont il semble n'avoir emprunté la matière qu'à lui-même. Quoique La Fontaine ait dit que tout parle dans l'univers, qu'il n'est rien qui n'ait son langage, nous avons le droit de soutenir qu'à proprement parler, la nature ne parle pas, et la poésie est la musique de la parole. Mais de son côté elle a le droit de nous répondre qu'elle parle par nos lèvres comme elle chante par le gosier de ses oiseaux. Il lui est permis de revendiquer pour elle tout ce qui en nous est l'œuvre de l'instinct, et la première création du langage articulé ne fut pas un travail raisonné; car autrement il aurait fallu que l'homme, qui ne raisonne qu'en se parlant à lui-même, parlât avant de parler. Les langues humaines sont un produit naturel, perfectionné, transformé par notre réflexion et notre industrie, et on peut dire que la nature a fourni au premier poète la matière de son art, mais à l'état brut, comme elle fournit ses pierres à l'architecte et son marbre au sculpteur.

Plus cette matière brute a été travaillée et retravaillée par l'industrie humaine, plus il semble qu'elle soit devenue impropre à l'usage qu'en doit faire un artiste. Toute œuvre d'art est une image ou une suite d'images. Or qu'est-ce qu'un mot? Un signe abstrait, exprimant ce qu'il y a de commun dans des milliers d'objets similaires, mais non identiques, et dont je retranche tout ce qu'ils ont de distinctif. Qu'il y a de chevaux divers dans ce monde! Je n'ai qu'un mot pour les désigner tous. Chacun d'eux a sa robe particulière et sa façon de hennir et de caracoler. Le cheval est un être de raison parfaitement incolore, qui n'a jamais caracolé ni henni. Parler, c'est rapprocher deux idées exprimées par deux noms et les opposer ou les unir. Cela s'appelle une proposition, et toute proposition est un jugement, et tout discours n'est qu'une succession de jugemens dérivant les uns des autres. Juger est l'opération principale ou même unique de notre esprit, en tant qu'intelligence pure. Quand j'affirme que la chaleur est une force, j'articule une incontestable vérité; mais il n'y a dans cette vérité rien qui puisse émouvoir ou charmer une imagination.

Le langage est un instrument de l'esprit. Comment s'y prend la poésie pour le mettre au service de notre âme? Avant d'avoir pensé, nous avons senti et imaginé. Toutes les idées générales, exprimées par des mots, dérivent des représentations particulières que nous nous étions faites des choses et qui ont été rassemblées, combinées par notre raison, ou, en d'autres termes, toutes nos abstractions sont des images refroidies et figées. Le poète les ramène à leur état primitif en nous obligeant à nous représenter tout ce qu'il nous dit. Quand le prophète Ézéchiel eut été transporté dans une vallée remplie d'ossemens blanchis, il leur cria, par l'ordre de Jéhovah : « Ossemens desséchés, écoutez la parole

du Seigneur. Voici, je vais faire entrer en vous un souffle, je vous donnerai des nerfs, je ferai croître sur vous de la chair, je vous couvrirai de peau, et vous revivrez. » Ainsi fait le poète. Il souffle sur ces abstractions desséchées, il leur donne des muscles, une chair, une peau, et elles revivent. Ce ne sont plus des entités, ce sont des êtres réels et agissans, et, comme tout ce qui vit ou semble vivre, elles ont prise sur nos nerfs.

Si l'architecte a l'amour de l'ordre et le sculpteur l'amour de ce qui mérite de durer, si le peintre est capable de communiquer la chaleur de son cœur à l'inerte matière et au plus insipide modèle, si le musicien a le pouvoir et la passion d'exprimer l'inexprimable, le poète a, par-dessus tout, le sentiment et le don de la vie. Quelqu'un me dit : « J'habite une rue où les voitures circulent le jour et la nuit; et, quand je suis au lit, j'aime à les entendre passer. » Si j'ai l'imagination paresseuse, elle ne s'échauffera pas pour si peu. Mais le poète me dit dans sa langue :

> J'aime ces chariots lourds et noirs, qui la nuit,
> Passant devant le seuil des fermes avec bruit,
> Font aboyer les chiens dans l'ombre.

Je me suis ému : ces chariots ont une forme, une figure, ce sont des individus, presque des personnages, et ils agissent, puisqu'ils font aboyer les chiens. — « Le commerce, me dit un économiste, humanise et adoucit les peuples. » C'est à mon esprit seul qu'il a parlé. — « Le commerce, écrit Montesquieu, guérit des préjugés destructeurs. » Mon imagination se réveille : le préjugé est un meurtrier, les blessures qu'il fait sont redoutables, et le commerce est un médecin qui les guérit; c'est presque un drame. Mais à son tour le poète prend la parole :

> Des voyageurs lointains auditeur empressé,
> Je courais avec eux du couchant à l'aurore.
> Fertile en songes vains que je chéris encore,
> J'allais partout, partout bientôt accoutumé,
> Aimant tous les humains, de tout le monde aimé.
> Les pilotes bretons me portaient à Surate,
> Les marchands de Damas me guidaient vers l'Euphrate.

Le miracle d'Ézéchiel s'est accompli : le poète a vécu son idée, et il la fait vivre en moi.

Une abstraction qui redevient image, et, par suite, un raisonnement qui se change en récit, voilà tout le secret de la poésie. Elle est par essence l'art narratif, c'est ce qui la distingue de tous les autres. Que le poète compose une épopée, un drame, une élégie ou une chanson, qu'il raconte les affaires des autres ou ce qui

se passe dans son cœur, ou qu'il mette en scène des personnages qui se racontent eux-mêmes, c'est toujours Peau d'âne qui nous est conté, et nous y prenons un plaisir extrême, car, dès notre enfance, nous avons eu et l'amour des images et la passion des histoires qui, longues ou courtes, ont un commencement et une fin. Les arts qui parlent aux yeux et qui relèvent de l'espace immobilisent les représentations qu'ils nous donnent des choses; la peinture historique elle-même choisit dans l'action un moment qu'elle fixe à jamais; c'est un présent sans passé, sans avenir. Comme la poésie, il est vrai, la musique nous présente des images dont les parties se suivent, qui se déploient dans le temps, qui ont leurs successions et leurs progrès; mais c'est une histoire sans événemens, dont les personnages gardent l'anonyme. La musique ne nomme rien, et il n'y a pour elle ni effets ni causes. Le poète peut tout nommer, et il dispose seul d'un signe qu'on appelle le verbe, et qui, exprimant l'état de l'âme quand elle agit ou pâtit, distingue les causes des effets et ce qui est de ce qui fut et de ce qui sera. La poésie est le seul art par lequel l'homme puisse dire: « J'étais là, telle chose m'avint. » Et nous y croyons être nous-mêmes.

La poésie met tout en action, et la nature, qui est éternellement agissante et la source de toute vie, est le plus grand des poètes. Ce qui nous fâche, c'est que son poème, qui est l'univers, est écrit dans une langue que nous avons beaucoup de peine à déchiffrer et sort tellement des proportions ordinaires que des créatures bornées se perdent dans cette immensité. Assurément les espaces cosmiques ont leur histoire; à chaque instant un monde y naît ou y périt; ces catastrophes échappent à nos sens très limités, et la face du ciel nous paraît toujours la même. La terre a son histoire, qui est un drame et peut-être un drame assez sombre; mais les événemens qui ont besoin de milliers de siècles pour s'accomplir ne sont plus pour nous des événemens. Ce que nous savons de plus certain, c'est que la terre tournait le jour où nous sommes nés et qu'elle tournera encore le jour où nous mourrons.

Il n'y a pour l'homme d'histoire véritable que la sienne; elle est à sa mesure, à la taille de son imagination. A toutes les forces qui travaillent ou se jouent dans ce vaste univers, il est venu s'en ajouter une, qui se trouve sans cesse en conflit avec elles : c'est la volonté d'un être pensant, lequel s'attribue des droits que la nature lui conteste. Seul entre tous les vivans, il entend faire lui-même sa destinée, et il expie l'audace de ses prétentions par des souffrances inconnues aux lions comme aux lézards, aux plantes comme aux astres : elles sont le privilège de sa race. Ses entreprises, ses erreurs, ses égaremens, ses repentirs, ses victoires et ses défaites, ses fortunes changeantes et ses rêves immuables,

voilà ce que narrent les poètes, soit en vers, soit en prose, et en ornant leurs récits de tout ce que la mesure ou le nombre peuvent donner d'harmonie et de musique à la parole humaine.

C'est bien peu de chose dans l'histoire des mondes qu'un pauvre homme luttant contre son destin. Qu'il vainque ou qu'il succombe, Aldébaran et Sirius n'en sauront jamais rien, et la terre elle-même ne s'en émeut pas. Une fourmi s'est-elle jamais arrêtée pour écouter la plainte qui sortait d'un cœur blessé? Si la sculpture donne à l'individu une signification, une valeur qu'il n'a pas dans la nature, aucun art n'a autant que la poésie glorifié notre espèce. Elle fait de l'homme le centre d'un grand tout, dont il est la pièce essentielle et le principal souci; quel morne ennui s'emparerait des dieux désœuvrés de l'Olympe s'il n'y avait une Troie que se disputent d'héroïques et loquaces insectes bardés de fer! Lorsqu'elle s'occupe des champs, des bois et des nuits étoilées, c'est encore de nous qu'il s'agit; elle cherche dans le grand magasin d'accessoires une toile de fond, des décors où s'encadrent nos sentimens, et les choses l'intéressent bien moins que leurs reflets sur nos âmes.

La poésie nous délivre de l'oppression qui nous saisit toutes les fois que nous songeons au peu de figure que fait sous le ciel notre infinie petitesse. Les plus humbles aventures du plus obscur d'entre nous lui paraissent dignes d'être rapportées et déduites en détail. Alors même qu'elle se moque de nous, qu'elle tourne en ridicule nos faiblesses et nos vices, qu'elle nous contraint de nous égayer à nos dépens, elle nous donne une haute idée de nous-mêmes: elle nous représente que ce sont là misères de grand seigneur, et que rire est le propre d'un être pensant. Si elle nous déclare que nous ne sommes rien, elle nous le signifie dans un si beau langage qu'elle couronne de gloire notre néant. S'attendrit-elle sur nos chagrins, elle nous réconcilie avec eux par l'importance énorme qu'elle leur prête.

L'homme des poètes, c'est tantôt l'éternel patient, le grand martyr, Prométhée mangé par son vautour,

> Ariane aux rochers contant ses injustices,

et s'en faisant écouter. Le plus souvent, c'est un demi-dieu méconnu, qui réclame et reprend sa place; c'est le fils de la terre et de l'esprit, qui, fier comme Rodrigue, dit à la nature: « Quand donc sauras-tu ce que je vaux?

> . . . Connais-tu bien don Diègue? »

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

AMOUR DE JEUNE FILLE

TROISIÈME PARTIE (1).

XIV.

Quand M. d'Esparvis quitta la maison de douleurs, il emportait dans sa mémoire obsédée la plainte rauque, continue de Mme Dauny, pareille à un mugissement de bête, sans larmes, sans paroles, et l'image désolée de Lise. Cette double impression sinistre et déchirante le poursuivait. Il marcha quelque temps comme un homme ivre. Tout lui semblait changé dans ces lieux si familiers, il ne reconnaissait rien et allait, au hasard, par les rues sombres, d'un pas inégal, tantôt s'arrêtant, tantôt pressant sa marche. Une confusion de sentimens incohérens le fatiguait, parmi lesquels dominaient l'humiliation et le dégoût. La prison, le bagne! une odieuse, pesante et injuste solidarité avec un être dégradé, déshonorant. Il étouffait, et monta sur le rempart pour trouver un peu d'air; son front brûlait. La prison, l'infamie!.. ces mots le poursuivaient. Il cria presque haut :

— C'est horrible!.. je ne puis supporter cela!.. Le misérable!..

Il serra le poing, et fit craquer ses doigts comme s'il écrasait un reptile. La nuit était claire et fraîche; un mince croissant de lune pâlissait parmi les étoiles presque effacées; une sérénité mystérieuse semblait tomber du ciel comme une bénédiction sur la terre

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet.

et les hommes. Mais le jeune capitaine y restait insensible : ni son front n'était moins brûlant, ni son âme moins bouleversée; une lourde, intolérable souffrance l'oppressait. Que faire pour s'en délivrer? Des noms, des figures flottaient devant lui pêle-mêle, foule ironique ou indignée, ses camarades, ses chefs, les amis, les soldats mêmes,.. son père! ah! celui-là, il en mourrait!.. une telle alliance pour son fils, jamais il ne pourrait y consentir... Mais alors, que faire? Une voix qu'il ne voulait pas entendre lui criait tout au plus profond du cœur que de telles catastrophes délient; qu'il pouvait, sans manquer à l'honneur, reprendre sa liberté, rejeter ce cauchemar, sortir de cette boue, se retrouver comme autrefois insouciant et fier, marcher la tête haute, regarder en face... Il allait à grands pas, il courait presque sous l'aiguillon de sa pensée, le visage balayé par le vent du large... Mais, Lise, sa pauvre Lise!.. comment lui dire?.. comment se séparer d'elle? renoncer à elle? Un sanglot le jeta sans forces sur un banc; il suffoquait. Il cacha sa tête dans ses mains et pleura... Il y avait des années.., depuis la mort de sa mère, qu'il n'avait pleuré, et les larmes qu'il avait alors versées lu avaient paru moins cuisantes que celles qui coulaient en ce moment de ses yeux. Abandonner Lise, son cher, unique amour! Et l'abandonner dans ce comble d'infortune, cette absolue détresse morale, quand ce jour même encore il lui avait dit : Nous serons deux pour souffrir!..

Il lui semblait la voir flotter devant lui comme une ombre impalpable, languissante dans les blancheurs de l'aube, et son doux visage en pleurs disparaître, s'effacer à jamais...

La fatigue le ramena chez lui au lever du jour; dans le déchirement de sa conscience, l'incertitude de sa volonté, il tomba en un lourd sommeil, anéanti...

Son ordonnance le réveilla après une heure à peine de ce repos chèrement conquis, et son premier mot fut :

— C'est impossible!

Il s'habilla avec lenteur, découragement. Vivre lui était une tâche trop pesante! Le soleil l'irritait; il lui semblait hostile, à contresens, et toutes choses le blessaient. Non!.. décidément, il ne pouvait pas supporter cela! Une intolérable morsure lui tiraillait cœur! Paraître devant ses camarades, ses chefs qui tous savaient son prochain mariage et avaient lu l'*affaire*, l'immonde, infamante *affaire*, et la condamnation! Et le nom intact de son vieux père, l'honneur immaculé, seul patrimoine de la famille, est-ce que cela lui appartenait? Non! il n'en pouvait disposer! Lise aurait dû le comprendre. Il faudrait bien qu'elle le comprît un jour ou l'autre, la malheureuse enfant! Car enfin, ce n'était pas possible, un pareil mariage. Et tout en s'habillant et courant au quartier, il

entassait des argumens, des raisons, s'animait contre la contradiction de son propre cœur qui plaidait la cause de l'amour. Il arriva un peu en retard, et en entrant dans la cour de la caserne, il croisa un de ses amis; le hasard voulut que celui-ci se détournât pour gourmander un sous-officier en faute, et ce futile incident qui, en un autre temps, eût passé inaperçu, frappa péniblement Bertrand.

— Il m'évite.., il m'a tourné le dos!

Le sang lui monta au visage; déjà il s'avançait, les lèvres serrées et la tête haute, vers son ami, quand il le vit revenir à lui, l'air ouvert et cordial comme à l'ordinaire, en lui tendant la main.

— Je deviens fou! pensa-t-il.

Il déjeuna seul, dans un café, roulant et ressassant les mêmes pensées, sans fin. Il décida de ne pas aller chez Lise ce jour-là, et de lui écrire seulement le soir une lettre de vague sympathie, afin de l'amener à comprendre, à entrevoir... Mais, quand l'heure fut venue où il se rendait chez elle tous les jours, une impulsion irrésistible le mena jusqu'à sa porte; puis, subitement, il s'arrêta, la main déjà sur le marteau, et passa outre; il alla s'accouder au parapet du pont-levis, regardant sans voir l'eau bourbeuse des fossés. Un dégoût de vivre s'emparait de lui; ses indécisions le révoltaient. Avait-il perdu la direction de lui-même, tout empire sur sa volonté? Était-il tellement lié par sa passion, par les philtres innocens de la pauvre Lise, qu'il dût tout lui sacrifier, son avenir, sa dignité, son repos, le bonheur, la vie même de tous les siens?.. C'était insensé, injuste, coupable. Mais comment reprendre sa parole à cette enfant si douce et si malheureuse, et qu'il adorait? — Tirez-vous de là comme vous pourrez, ce ne sont pas mes affaires! De quelque façon qu'il s'y prît pour les décorer de beaux semblans, toutes ses explications reviendraient à cela. C'était lâche de s'en aller ainsi, tranquille, en laissant se débattre seul, dans la honte et dans l'abandon, ce jeune cœur qui était à lui... ce serait d'un monstrueux égoïsme! Eh bien, ils seraient heureux, malgré tout, si Lise l'aimait assez. Ils se passeraient des sanctions humaines, braveraient les préjugés, et seraient l'un à l'autre à tout prix.

Sur cette vague résolution, qu'il se gardait d'approfondir de peur d'y découvrir un plus monstrueux égoïsme encore, il se crut permis de retourner chez Lise.

Il la trouva bien pâle, les yeux meurtris, les joues marbrées. Dans le fond de la salle mal éclairée, Mme Dauny geignait, non plus d'une façon continue et mécanique comme la veille, mais avec des

alternatives de silence et de soupirs spasmodiques. Lise marcha au-devant de Bertrand.

— Je croyais que vous ne viendriez pas; c'est si affreusement triste ici.

— Je n'osais venir, en effet, ma pauvre Lise; comment vous consoler?

— Rien ne console.., sauf de sentir qu'on est innocent... C'est une grande force qu'une bonne conscience.

Bertrand ne répondit pas; il pensait qu'il est dur, avec une bonne conscience, de porter la peine pour les autres. Il s'assit, un peu gêné.

Lise reprit timidement:

— Avez-vous vu quelques personnes? Vous a-t-on parlé... de *cela?* Que vous a-t-on dit?

Avec un peu d'impatience, il répondit:

— Que voulez-vous qu'on dise?.. On vous plaindra beaucoup, sans nul doute... mais je n'ai vu personne.

Elle baissa la voix.

— Je comprends... Moi, non plus, je n'ai vu personne... Je n'ose sortir.., me faire voir... Combien je souffre! Bertrand, je souffre si cruellement de penser que mon malheur rejaillit sur vous.., sur vous.., mon unique ami, si noble, si généreux!

Elle leva vers lui sa petite tête fatiguée avec une expression de reconnaissance passionnée.

Cette confiance candide le fit rougir. Il prit sa main, la baisa avec une nuance d'embarras.

— Chère Lise, pourquoi dites-vous que rien ne console?.. N'est-ce rien que de s'aimer? que de souffrir ensemble? L'amour est tout pour vous, n'est-ce pas!.. qu'importe le reste?

Elle leva vers lui son pur regard...

— C'est vrai!.. qu'importe le reste?..

— Malgré tous les obstacles, les difficultés, l'opposition même de la famille...

— Votre père, n'est-il pas vrai?.. Je pense à lui avec terreur... Il refusera son consentement... vous le croyez?

— Il faut le prévoir, hélas!..

— Alors, tout sera fini!..

— Non, si vous m'aimez, Lise, ma douce, chère Lise. Tout dépendra de vous, au contraire.., de votre abnégation.., de votre force d'âme, de votre dévoûment.

— Eh! que puis-je?.. Tout le dévoûment est de votre côté, mon ami... C'est vous qui faites tous les sacrifices... J'en suis presque jalouse...

Il baissa la voix, serrant sa main plus étroitement...

— Et si.., à mon tour, je vous demandais un sacrifice.., un grand.., le plus grand?.. chère Lise...

— Oh ! dites.., dites, Bertrand, je suis prête...

Mais il n'osait; devant sa divine innocence, il n'osait lui laisser entrevoir une lâche, outrageante pensée, plus odieuse mille fois que l'abandon. Une honte le prit, un remords; mieux valait la séparation, la mort même, tout plutôt que d'offenser cette enfant... Avec un long soupir, il dit :

— Il faudra nous exiler, quitter ce pays.., la France même. Tout nous sera douleur...

— Avec vous, il n'y a pas d'exil, mon Bertrand.., pas de douleur... Je voudrais seulement que votre père ne fût pas impitoyable...

— N'accusez pas mon père, Lise.., songez...

— Ne dites rien.., ne dites rien.., je sais.— Elle mit la main sur les lèvres de Bertrand. — Je sais trop, ajouta-t-elle d'une voix brisée...

Et ce soir-là, ils se quittèrent, plus étroitement liés que la veille.

Quand il fut loin d'elle, tous les dégoûts lui revinrent à la fois, avec une colère contre lui-même qui n'épargnait pas non plus Lise. Victime innocente, assurément, elle l'était ; mais, lui aussi, était innocent et victime, et c'était à ses yeux une bien plus criante injustice ; car enfin, se disait-il, ce n'est pas mon frère à moi, cet atroce galopin!

Des jours s'écoulèrent parmi ces énervantes fluctuations contre lesquelles il se sentait impuissant. Il avait écrit à son père et fait pressentir sa résolution de ne pas renoncer à son mariage. Fort de cet acte de décision, il voyait Lise tous les jours, remettant à l'avenir, au hasard, le soin de résoudre des difficultés qui lui semblaient insolubles.

— Après tout, se disait-il, un soir qu'il rentrait plus enivré et plus désespéré que jamais, il y a toujours un moyen d'en finir et de sortir de peine en sortant de la vie! Cette pensée lui avait rendu une sorte de calme, bien qu'elle ne fût, en réalité, rien moins qu'une résolution arrêtée, mais plutôt un de ces leurres auxquels on s'attache pour reprendre haleine dans certains états d'âme si incertains, si harassés de perplexités, si fatigués de raisonnemens, qu'il faut à tout prix un temps de répit. « Il y a toujours moyen d'en sortir, » une de ces vaines et vagues pensées sur lesquelles on se repose sans les approfondir, et qui ont cela de dangereux qu'elles permettent de s'abandonner à la force du courant, sans lutter davantage. Chaque jour Bertrand cédait à l'attrait et retournait chez

Lise, et dans ces fragiles et furtives délices, dans ces joies menacées, ils s'aimaient plus encore, avec un entraînement, une ardeur douloureuse, comme en un vertige.

Ainsi que le prévoyait Bertrand, son père répondit par un cri de douleur, de supplication, presque de menace : « Tu as des devoirs envers moi, envers tes sœurs et toi-même, qui priment tes engagemens avec cette jeune fille étrangère. Tu lui faisais déjà de dangereux sacrifices, il faut t'arrêter, ne pas la suivre dans la boue où son misérable frère l'entraîne et t'entraînerait avec elle. Je t'en prie.., je te le commande avec l'autorité d'un chef de famille, gardien de l'honneur de sa maison. Ton mariage serait, songes-y, une rupture irréparable entre nous... Je ne recevrais jamais ta femme sous mon toit... Comment d'elle-même ne le comprend-elle pas? Si elle était digne de toi, elle t'aurait dès le premier jour rendu ta liberté. »

Bertrand fut blessé du ton de cette lettre; il trouva que son père faisait trop bon marché de son cœur et ne se préoccupait que d'orgueil... Il lui écrivit de nouveau, le suppliant de ne pas s'opposer à ce qu'il considérait comme un devoir d'honnête homme.

— Notre honneur, disait-il, ne dépend que de nous-mêmes, mon cher père; n'est-ce pas là ce que vous m'avez enseigné! Le mien n'est à la merci de personne et ne serait en péril que si je manquais à la foi jurée, par intérêt ou par lâcheté. Je me suis fait aimer; quand la plus atroce calamité s'abat sur cette innocente fille, dois-je l'abandonner?.. Jugez vous-même, mon père?

Il continua de plaider la cause de Lise avec toute la force de la passion, au fond effroyablement découragé.

Sa lettre envoyée, pour s'arracher au tourment de ses pensées, il alla s'asseoir au café et s'installa à une table de whist, afin d'échapper à toute conversation. Il était gêné avec ses camarades maintenant et facilement ombrageux. Leur discrétion lui déplaisait; leurs questions lui auraient déplu bien davantage.

Quelques jeunes gens de la ville jouaient au billard dans une pièce voisine avec des officiers; la porte était restée ouverte.

A un moment, M. d'Esparvis entendit qu'on parlait d'Arthur.

— Il a, paraît-il, une sœur charmante, dit un gros garçon jovial allongé sur le billard pour un carambolage délicat, ce qui l'empêchait de voir les signes qu'on lui faisait de se taire; — elle était même sur le point de faire un brillant mariage.

Un *chut* imperceptible coupa la phrase.

— Dix au tableau, Antoine, cria une voix; à vous, Marty.

Bertrand, dont l'oreille était affinée par une curiosité morbide, entendit les jeunes gens chuchoter entre eux, le bruit des billes l'empêchait de saisir le sens des paroles.

Puis, le capitaine Grollier éleva la voix :

— Allons donc! il y a des nécessités qui s'imposent... Dans ces cas-là, on prend un temps.., comme au théâtre.., et on se défile!

— Parbleu! dit un chœur de voix insouciantes.

— Ah çà, à quoi diantre pensez-vous, mon cher? s'écria le partner de Bertrand, qui n'avait rien entendu.., mes trèfles sont maîtres, et vous coupez!.. nous perdons par votre faute...

Bertrand s'excusa sur un violent mal de tête et jeta les cartes...

Il sortit... Dans ses oreilles tintait la grosse voix du capitaine Grollier : Dans ces cas-là, on prend un temps, et on se défile. » Un conseil indirect, bien sûr, et le « parbleu » qui l'avait accentué...

Il rentra et se jeta sur son lit, harassé de tristesse :

— Comme ils sont tous acharnés contre elle! se disait-il, songeant à Lise. Et il cherchait dans sa mémoire des cas analogues où l'opinion s'était montrée moins sévère : un voisin de son père, un gentilhomme, n'avait-il pas redoré son blason en épousant la fille d'un notaire condamné pour abus de confiance et manœuvres frauduleuses. On l'avait boudé quelque temps, et à cette heure, tout était effacé; il avait renoué ses relations l'une après l'autre, et faisait même partie du conseil général... Plus récemment, un de ses camarades de Saint-Cyr s'était épris de la fille d'une certaine baronne de Roylis, fort suspecte de vivre de la reconnaissance d'un riche banquier; on avait commencé par s'indigner :

— On n'épouse pas Mlle de Roylis!

Et ceux-là mêmes qui avaient protesté s'étaient fait présenter chez elle des premiers; toutes les portes étaient ouvertes maintenant à la jeune et jolie femme de son ami.

— Pourquoi serait-on plus sévère pour Lise? Elle est aussi belle... Serait-ce que j'ai moins de courage ou moins d'amour?

Il était triste, énervé, quand il arriva chez Lise.

Mme Dauny, debout, allait et venait avec agitation. Je ne sais quoi d'inquiet vacillait dans son regard.

Elle vint au-devant de Bertrand, et lui saisit les mains avec effusion :

— Merci, ah! merci, sans qu'il pût savoir à quoi s'appliquait le remercîment, et presque aussitôt elle ajouta : Maintenant, mes enfans, à quand la noce?..

Elle répéta plusieurs fois ces mots : A quand la noce? de plus en plus tristement, et finit par pleurer en cachant son visage dans son châle...

Un échange rapide de regards navrés fut toute la réponse, suivi d'un silence tragique...

— Mon père m'a écrit, dit enfin Bertrand d'une voix triste et basse.

— Il me repousse?..

— J'espère encore le fléchir... Vous savez combien je vous suis attaché, Lise!..

— Je le sais... jamais je ne douterai de vous, Bertrand.

— Vous avez raison.., je n'ai qu'une parole.

A peine eut-il prononcé ces mots qu'il les regretta, tant fut vive la souffrance qui se refléta sur la figure de Lise...

— Si cependant, dit-elle d'une voix entrecoupée, vous veniez à regretter.., si le fardeau vous semblait trop lourd, il faudrait.., oui.., il faut...

Un geste douloureux acheva ce qu'elle ne pouvait dire : tous ses membres tremblaient, ses lèvres aussi tremblaient... Il ne put supporter la vue de cette douleur :

— La vie est dure pour nous, ma bien chère... Mais ayez confiance... Je mérite, je vous le jure, que vous ayez confiance!..

Les doigts entrelacés, ils s'attachaient l'un à l'autre comme des avares à leur trésor :

— A demain! dit-elle, quand ils se séparèrent.

Avec un ferme accent, il répondit :

— A demain et à toujours!

Deux semaines s'étaient écoulées depuis le verdict qui les avait foudroyés, lorsqu'un matin Bertrand fut mandé chez le général; il s'y rendit aussitôt, agité de pressentimens.

Après quelques détours, quelques questions relatives au service, le général aborda directement la question :

— On m'assure, capitaine, que vous continuez à voir fréquemment Mlle Dauny chez sa mère; je vous sais trop galant homme pour compromettre une jeune fille si digne de compassion et si peu défendue... Je dois conclure que vous persistez dans vos projets de mariage?

— En effet, mon général, je persiste...

— Malgré le scandale de cet abominable malheur de famille?

— Malgré tout, mon général... J'en suis au désespoir... Mais cette jeune fille n'est coupable en rien... Elle n'a pas démérité, et j'ai donné ma parole...

— Permettez... Vous avez donné votre parole avant un événement qui change du tout au tout la face des choses... Votre scrupule me paraît excessif... Est-ce que votre famille, votre père, acceptent ce mariage?..

— Mon père n'a pas encore donné son consentement; mais...

— Mais, mon cher ami, il ne le donnera pas... Je vous l'affirme d'avance.

Bertrand, très pâle, répondit ;

— Malgré mon respect pour mon père et la douleur que j'en res-

sentirais... dans ce cas-là, je serais force de passer outre... La responsabilité d'un homme de mon âge ne saurait s'abriter derrière une volonté étrangère... fût-elle la plus chère, la plus vénérée.

Il avait parlé d'un ton ferme; pourtant, à l'altération de ses traits, le général Châtenay devina le drame de conscience où se débattait le jeune officier; peut-être démêla-t-il mieux que lui le dernier mot d'un secret désir...

— Il vous en coûterait plus que vous ne pensez d'infliger une telle douleur à votre père... Vous auriez, de plus, je dois vous en prévenir, à affronter l'opposition formelle de votre général... qui est, lui aussi, à sa manière, un chef de famille... Vous n'ignorez pas qu'il vous faut une permission du ministre de la guerre pour vous marier et que j'aurai à émettre un avis?.. Je ne vous cache pas qu'il sera formellement contraire à vos intentions... J'ai regret de vous causer ce chagrin. Je crois remplir un devoir strict envers l'armée et envers vous-même, mon cher ami...

Bertrand resta immobile quelques instans, en proie à cette violente et instinctive irritation que lui causait toute entreprise contre Lise.

— Mon général, dit-il enfin avec effort, comme si ses paroles lui étaient arrachées malgré lui, il ne me resterait plus qu'à briser mon épée, si...

— Êtes-vous fou? s'écria le général en frappant violemment sur son bureau; c'est de la démence! Vous voulez donc vous mettre une pierre au cou?.. Oui, une pierre au cou... Cela vaudrait mieux que d'admettre un misérable comme cet Arthur Dauny dans votre famille! Et vous allez perdre votre avenir pour une amourette! Réduire votre père au désespoir! Que le diable vous emporte!.. Comme s'il manquait de jolies filles et de braves femmes dans le monde!.. Et elle-même... cette jeune personne... si elle a un peu de cœur, elle sera malheureuse, quand elle saura le prix qu'elle vous coûte... Et puis, mon cher... des sacrifices comme ceux-là, tôt ou tard, on les fait payer... Il faudrait être un ange... et encore!..

Tout semblait conjuré contre Lise, et, par un instinct de générosité et de tendresse, à mesure que s'accumulaient les obstacles, Bertrand prenait plus vivement sa défense, et de bonne foi, contre je ne sais quelle obscure espérance qu'il sentait tressaillir en son âme et qui lui faisait horreur.

Ce même jour, il se rendit chez le conseiller, qu'il avait évité de voir pendant cette période d'irrésolution et de doute. De leur côté, M. et Mme Werner s'étaient tenus à l'écart, partagés entre l'intérêt qu'ils portaient à Bertrand et leur tendre amitié pour Lise. Ber-

trand ne doutait pas que son père n'eût écrit au conseiller, et il désirait savoir en quels termes. M. Werner ne lui cacha pas le désespoir de M. d'Esparvis et son parti-pris de résistance.

— Il vous prendra par la famine, et si vous êtes obligé de quitter l'armée, comment subviendrez-vous aux nécessités d'un ménage?.. Réfléchissez, mon pauvre enfant... Vous savez combien cette charmante Lise nous est chère, combien nous souhaitons de la voir heureuse... Mais il ne suffit pas de faire un sacrifice héroïque... encore faut-il que ce sacrifice atteigne son but! N'agissez pas à la légère... Peut-être vaudrait-il mieux patienter... gagner du temps... Qui sait?..

La journée était avancée quand M. d'Esparvis entra chez Lise. Elle était debout au fond de la salle, appuyée au grand fauteuil où s'asseyait autrefois son père; elle ne fit aucun mouvement vers lui et il fut frappé de l'indéfinissable expression de douleur et de résolution empreinte sur ses traits.

— Qu'y a-t-il, Lise?

Elle resta muette, et il fit un pas vers elle. Alors elle l'arrêta d'un signe, et, lentement, péniblement, comme si elle éprouvait une difficulté à parler :

— Bertrand, dit-elle, j'ai reçu... aujourd'hui... la visite du général Châtenay.

— Il est venu! s'écria Bertrand. Et... vous n'avez pas cru?.. Vous savez, Lise, que j'ignorais cette démarche!.. Vous savez que je l'aurais empêchée, si c'eût été en mon pouvoir?

— Je sais... oui... je sais... Bertrand, j'ai un poids trop lourd de chagrin sur le cœur pour y ajouter rien d'imaginaire... Dites-moi... Est-ce vrai qu'on vous refuse l'autorisation de me prendre pour votre femme?.. Est-ce vrai que notre mariage serait acheté au prix de votre avenir... de votre carrière... et que, pourtant, vous avez songé à me faire ce sacrifice?.. Oh! Bertrand... mon Bertrand! que je suis fière d'être aimée ainsi!.. Que je suis fière de vous... de votre cœur si tendre... si noble... de votre généreux dévcûment!

— Ma chère Lise!..

Il fit un mouvement pour se rapprocher d'elle; elle l'arrêta encore du geste. Ils étaient debout, l'un devant l'autre, séparés par la largeur de la table, et elle s'appuyait toujours au fauteuil vide, où l'ombre seule de son père mort la défendait désormais, dans l'écroulement de tout autour d'elle. D'une voix toujours plus basse et plus douce, où se concentrait toute son infinie tendresse, elle reprit :

— Laissez-moi vous dire combien je vous sais gré, quelle reconnaissance je porte en mon cœur, et qui vivra autant que moi.

Laissez-moi vous dire combien je vous aime!.. Vous ne l'avez jamais su encore!.. Il faut que vous connaissiez enfin, avant de la quitter, celle que vous aviez choisie.

— Vous quitter?.. Non, Lise! La famille, le monde peuvent vous repousser... Qui peut nous empêcher de nous aimer?..

— Oui, certes, nous nous aimerons, reprit-elle avec un accent de fervente passion... Seulement, mon ami, il nous faudra vivre séparés.

— Non, je ne puis!.. je ne veux pas de séparation, ma douce, ma chère bien-aimée.

Il s'avança, cherchant à saisir sa main; mais elle recula avec un geste suppliant.

— J'ai réfléchi, mon ami, j'ai compris, enfin!.. Je fermais les yeux pour ne pas voir, les oreilles pour ne pas entendre... Je suis si faible! Je voulais m'abuser : votre tristesse, votre abattement, la pitié de M. et de Mme Werner auraient dû m'éclairer... Il a fallu qu'un étranger vînt me dire : Vous l'aimez, et il se perd pour vous! Votre amour lui est funeste!.. Un jour, il se repentira!.. Vous le verrez malheureux, et il sera trop tard! Ah! mon ami, il ne faut pas que ce soit...

— Lise! mon enfant aimée!..

Elle reprit doucement :

— Tout ce que j'ai connu de bonheur dans ma vie, je vous le dois... J'ai eu ma part... Maintenant, tout est fini; il faut nous séparer... Je ne sais si jamais...

La voix lui manqua.

— Vous me déchirez le cœur! s'écria Bertrand, dont les yeux étaient humides. Pourquoi nous torturer ainsi?.. Espérez-vous m'empêcher de vous revoir?

— Nous ne devons pas nous revoir, mon ami, parce que... parce que je suis faible... et je vous aime trop...

Et comme il s'efforçait encore de la rejoindre, elle recula lentement à mesure qu'il avançait.

— Ne me touchez même pas la main... reprit-elle d'une voix tremblante... Je vous en prie, partez!.. Que ce soit là le dernier effort de votre amour...

— Non! s'écria-t-il, vous êtes à moi, mon trésor, ma femme, tout ce que j'aime en ce monde... Je reste!

— Ce sera donc moi qui partirai... reprit-elle avec douceur.

Et, avant qu'il eût prévu son dessein, elle ouvrit la porte et la referma sur elle. M. d'Esparvis s'élança sur ses traces; mais elle avait disparu... Il l'appela vainement à plusieurs reprises...

Il était seul désormais, et libre!.. Il contempla une fois encore, d'un regard navré, les objets familiers, médiocres et vulgaires, qui

avaient fini par revêtir une sorte de charme à ses yeux, reflet de la beauté et de l'exquise douceur de Lise. Il ne pouvait s'en arracher. Et pourtant quand, les yeux en pleurs, il sortit de la triste maison noire où il laissait derrière lui cet amas d'infortunes, il lui parut que l'air avait une pureté inaccoutumée et qu'un vent plus léger chassait les nuages au ciel avec un souffle de printemps...

Lise, réfugiée dans l'étroite spirale de l'escalier, écoutait, frémissante, oppressée, tous les bruits d'en bas; elle entendit Bertrand l'appeler, suppliant; elle l'entendit sortir, et, quand la porte se referma lourdement derrière lui, il lui sembla qu'on scellait sur elle la pierre de son tombeau. Elle gravit, en trébuchant, les dernières marches; elle courut dans sa chambre, et, sans souci d'être vue dans le désordre de son désespoir, elle ouvrit la fenêtre et se pencha pour l'apercevoir une fois encore... Il avait déjà disparu. Alors, sa force l'abandonna; elle s'abattit sur les genoux et, les bras tendus dans le vide, elle appela Bertrand.

— Reviens!.. Je t'aime... Je ne puis vivre sans toi... Oh! mon ami, mon seul, unique ami... C'est trop, mon Dieu! je ne puis supporter cela, c'est trop!

Une violente crise nerveuse tordait ses membres; elle roula, sans conscience d'elle-même, sur le plancher, meurtrissant son front et ses mains avec des cris étouffés, des sanglots sans larmes, des adjurations passionnées...

Puis le sentiment lui revint; elle se releva lentement, humiliée, brisée, rattacha ses cheveux dénoués, et ses regards, comme éblouis de douleur, erraient autour d'elle sans voir. Ils s'arrêtèrent sur la petite Vierge de plâtre, sur ses mains abaissées vers elle... Elle chercha dans sa mémoire une prière, dans son cœur raidi un bon mouvement de soumission ou de piété. Tout n'était que révolte et ténèbres et torture. Elle secoua la tête en répétant : « C'est trop! » et elle leva les yeux vers le Christ suspendu en face d'elle et dit encore : « C'est trop! Je ne peux pas le supporter. »

Une contraction de la poitrine l'étouffait; elle eut peur d'une nouvelle crise nerveuse dans cette maison funeste, dans ce désert horrible; elle eut peur d'elle-même, de ses pensées, et, jetant sur sa tête un chapeau, elle descendit. Devant la chambre où depuis le matin, sa mère, sous la garde de Françoise, tantôt gémissait, tantôt riait sans cause, elle détourna la tête, prise d'une sorte d'horreur; elle était saturée de souffrances. S'élançant dans la rue, elle sortit de la ville, courant plutôt qu'elle ne marchait avec une hâte de fuir... Jamais elle n'était sortie sans être accompagnée, et l'idée de se trouver seule en pleine campagne eût autrefois épouvanté sa timidité.

Tout lui était, à cette heure, indifférent; elle n'était plus cette

Lise craintive qu'un souffle déconcertait. Elle portait en elle une insensibilité dure pour tout ce qui n'était pas la blessure saignante de son cœur... Qu'avait-elle de plus à redouter? Cependant la rapidité du mouvement, la vive fraîcheur de l'air apaisaient ses nerfs; la fièvre du cerveau lentement tombait. Elle promena autour d'elle un regard étonné, comme si elle se fût trouvée transportée en un monde nouveau, et tout était nouveau pour elle en effet : pendant ses longs jours d'angoisse et de misères, le printemps était venu; il éclatait de toutes parts en fleurs et en parfums. Dans les jardins maraîchers autour de la ville, les arbres fruitiers disparaissaient sous la profusion des touffes épanouies, roses et blanches, et sur les larges palmes dentelées les marronniers élançaient leurs sveltes girandoles fleuries. A travers la frondaison mousseuse apparaissaient, légères et enchevêtrées, les fines ramures des peupliers; leurs petites feuilles, encore froissées par la dure pression du bourgeon, se dépliaient en répandant une odeur de baume qui se mêlait dans l'air à la senteur plus suave des chatons du saule. Une multitude de fleurettes dressaient la tête au bord des fossés; jusque sur la poussière charbonneuse du chemin, sur toutes les nudités du sol, les difformités des branches, l'intarissable splendeur du jeune printemps jetait sa frissonnante parure. Cette renaissance prodigue et cette allégresse caressaient les regards souffrans de la triste abandonnée. De tous les buissons sortait un intarissable gazouillis d'oiseaux agités dans une mêlée joyeuse. La nature menait son inexorable fête, insouciante de la peine des êtres, éternelle par-dessus tout ce qui tombe et périt.

Lise s'aperçut qu'elle se trouvait sur ce chemin de halage où elle avait fait sa dernière promenade avec Bertrand, si sûrs d'eux-mêmes alors et de l'avenir... Cette fête du printemps, cette fête d'avril fleuri, devait encadrer celle de leur mariage. Elle aussi devait porter sa gerbe de fleurs blanches, sa couronne immaculée; cette image de parure nuptiale fondit subitement ce qu'il y avait en son âme de tendu et d'aride; la dureté révoltée de son cœur se rompit en un torrent de pleurs. Assise sur une pierre, le front dans ses mains, elle épuisa longuement l'amer bienfait des larmes. Sa pauvre jeune âme, épuisée par une suite d'émotions extrêmes, surexcitée par un déploiement d'excessive énergie, par l'effort surhumain de son immolation volontaire, s'abandonna en une douleur enfantine avec des balbutiemens et des plaintes.

— Hé!.. la belle affligée!.. Voulez-vous pas qu'on vous console?

Elle se redressa effrayée; c'étaient, arrêtés devant elle, trois soldats de la garnison qui rentraient au quartier. L'aspect de ce jeune visage noyé, portant les stigmates des grandes douleurs,

arrêta sur leurs lèvres les propos insolens. Ils s'écartèrent avec de gauches excuses; l'un d'eux, un petit blond, trapu, se rapprocha d'un pas pour lui dire :

— Faut pas se désoler tout de même... Voyez-vous, la mort et le chagrin, c'est pour tout le monde; chacun son tour!..

Puis, après une minute d'embarras, ne trouvant rien à ajouter, il rejoignit ses compagnons.

— La mort et le chagrin pour tous?.. pensait Lise en le suivant du regard. Consolation farouche! Est-ce vrai que, chacun à son heure, tous doivent souffrir? Pourquoi?.. Pourquoi dans ce cadre éblouissant et doux où la joie de vivre éclate jusque dans le moindre brin d'herbe, pourquoi la souffrance des êtres?.. Pourquoi le juste et l'innocent frappés aussi bien que le coupable? Pourquoi sa mère, Bertrand, elle-même punis autant qu'Arthur? Comme un trait fugitif de lumière à travers les ténèbres douloureuses de son âme, se dressa l'image du juste par excellence, du modèle divin expirant dans les tourmens pour racheter les pécheurs... Confusément, elle entrevit un mystère dans la souffrance humaine, mystère de grâce où l'innocent expie pour le coupable, afin que tous un jour soient justifiés... Mais elle avait le cœur trop jeune, trop déchiré, le mal était trop récent, la blessure saignait trop au vif pour qu'elle pût accepter sans murmures un sublime renoncement:

— Jésus était Dieu, pensait-elle ; moi, je suis faible, sans forces, ni volonté, ni courage,.. souffrir ainsi est horrible!

Elle reprit lentement le chemin de la ville où l'attendaient, dans le vide de toute joie humaine, la raison vacillante de sa mère, la solitude, et la honte.

XV.

On croit volontiers qu'après les grandes catastrophes, après les irrémédiables écroulemens, toute lutte a cessé et qu'une sorte de repos funèbre enveloppe les victimes. Il n'en est rien ; ce qu'il y a de plus rare, — plus rare même que le bonheur, — c'est la paix; le bonheur lui-même suppose l'effort, il en faut pour le garder presque autant que pour le conquérir. Quand on a souffert, chaque jour renouvelle l'amertume des regrets, l'intarissable épreuve du souvenir, la renaissance d'espérances insensées. Tant que la vie subsiste, le labeur est sans fin ; chaque peine en engendre une multitude d'autres qui s'en déduisent fatalement comme les rejets d'une souche empoisonnée. Il n'y a pas de terre si aride qui ne porte encore sa moisson fatale de ronces et d'épines.

Pendant bien des jours, Lise attendit, ne pouvant croire que tout fût fini entre deux cœurs qui s'étaient si étroitement liés l'un

à l'autre, et que Bertrand pût accepter sa sentence sans tenter de la revoir. Elle l'attendait avec un mélange de désir, de passion, en même temps que de crainte. Elle avait le sens trop juste et trop ferme pour ne pas comprendre que l'avenir, tel qu'ils l'avaient rêvé, était muré devant eux, elle ne pouvait en imaginer un autre, et pourtant se résigner à admettre que tout fût fini et qu'ils ne dussent plus se revoir, elle le pouvait encore moins. Jamais la présence de Bertrand ne lui avait causé autant d'émotion que le faisait son souvenir ; à l'idée de le revoir, tout son être moral défaillait; s'il s'était présenté subitement à ses yeux, elle avait peur de ne pouvoir se retenir de tomber à ses pieds. Elle ignorait, dans son inexpérience, qu'il y a pour les êtres purs un profond abîme entre les entraînemens de l'imagination et le consentement de la volonté, et que celle-ci ressaisit, aux prises avec le péril, l'empire facilement livré parfois aux égaremens du rêve.

Peu à peu, cependant, jour par jour, le sentiment de l'irréparable s'enfonçait en son âme. La tendre compassion de ses amis en était un des signes : elle sentait que M. et Mme Werner avaient approuvé son renoncement, parce que tout autre dénoûment leur paraissait impossible. Mais combien lui était incompréhensible et barbare, la facile résignation de M. d'Esparvis! Quoi! pas une tentative pour la revoir, pas un mot de regret! pas un souvenir!..

Ce qu'elle ignorait, c'est que le jour où ils s'étaient séparés, il avait reçu un ordre de départ qui ne souffrait pas de délai. On s'était défié de son courage ; et le jeune capitaine avait dû le soir même rejoindre un détachement qui tenait garnison dans une petite place voisine de la frontière, et exécuter une série de manœuvres et de marches qui l'avaient forcément distrait, en même temps qu'elles l'arrachaient à la tentation de revoir Lise.

Dès qu'il fut assez calme pour le faire, il lui écrivit, protestant de son invincible tendresse et la suppliant de ne pas fermer irrévocablement l'avenir, de ne pas tuer l'espérance. Lise baisa cette lettre en pleurant; pourtant, elle eut le courage de ne pas répondre.

Le temps, l'avenir, que pouvaient-ils? Le poids de honte ne pèserait-il pas toujours sur elle désormais?

Trois mois s'écoulèrent; M. d'Esparvis écrivit plusieurs fois encore des lettres, qui toujours restèrent sans réponse.

Un jour, Mme Werner dit à Lise :

— J'ai vu tantôt le capitaine d'Esparvis.

Lise changea de couleur.

— Il est ici?..

— Non!.. il n'a fait que traverser, et est reparti... Il voulait te voir... J'y ai mis bon ordre...

— Oh! madame! s'écria la pauvre enfant avec un gémissement.

— Voyons, mon cœur, sois raisonnable... Qu'aurait-il pu résulter de bon d'une entrevue, je te le demande?.. Je lui ai dit : Êtes-vous libre? Avez-vous le consentement de votre père, celui de votre général, ou bien des moyens d'existence assurés?.. Non, n'est-ce pas? Alors laissez-la tranquille,.. laissez-la souffrir en paix,.. vous oublier, si elle peut.

— L'oublier?.. Ah! madame, si vous saviez combien je l'aime!

— Eh! c'est justement pour cela que je l'ai fait partir... On l'envoie en garnison à Versailles...

Lise songea que Versailles est bien près de Paris, que Bertrand irait chez le général d'Aurevelle, et qu'elle aurait la consolation d'entendre parler de lui. Peu de temps après, en effet, elle sut, par Nicole, qu'il s'était présenté chez son père.

« Il est triste, et je fais de mon mieux pour le consoler ; nous parlons de toi, cela seul l'intéresse. L'autre soir, au ministère de la guerre où l'on donnait une petite sauterie, il avait une figure de telle désolation que je n'ai pu m'empêcher de le faire asseoir près de moi, et j'ai entamé l'intarissable chapitre de tes perfections. Nous nous entendions à merveille ; il s'est laissé distraire petit à petit et a fini même par danser avec moi, une valse que j'avais promise à M. de Feugrix. Double bénéfice : faire plaisir à ton ami et mortifier un peu M. de Feugrix, qui m'accable maintenant de ses attentions. Il est bon de lui apprendre à choisir ses momens et le rôle qui lui convient : comme paratonnerre un jour d'orage, il peut avoir son prix, comme valseur il est ridicule,.. à son âge. »

Lise relut deux fois cette lettre.

— Elle consolera si bien Bertrand, qu'il m'aura vite oubliée, pensa-t-elle amèrement. Et comme rien ne lui semblait au monde plus ravissant ni plus joli que Nicole d'Aurevelle, elle arriva vite à cette conclusion que Bertrand l'aimerait, qu'il saurait lui plaire et qu'ils seraient heureux, tandis qu'elle... Eh bien ! elle n'aurait qu'à mourir alors, oubliée, trahie par deux des êtres qu'elle aimait le plus au monde.

Une nouvelle lettre de Nicole la délivra, du moins, cette cruelle chimère.

« Écoute mon histoire, ma Lisette, et tâche de me comprendre. Je t'ai dit, n'est-ce pas? que, depuis le fameux coup de tonnerre qui me précipita dans les bras de M. de Feugrix et lui dessilla les yeux, cet ami de papa m'honorait d'une attention très particulière, à tel point que j'en étais parfois embarrassée, moi qui ne m'embarrasse de rien. Si loin qu'il fût dans un salon, du coin de droite ou du coin de gauche, je sentais toujours son monocle braqué sur moi ; il m'observait, m'étudiait, il se disait : « Qu'est-ce que c'est que cette petite femme-là? qu'est-ce qu'il y a là dedans? » Moi,

cela m'amusait et je prenais des airs variés, pour le dérouter, tantôt d'une exubérante gaîté, tantôt d'humeur rêveuse, contemplant, à regard perdu, un angle du plafond comme si j'y cherchais l'énigme de ma destinée; ou bien je m'exerçais à marcher à petits pas comptés, les paupières baissées avec une modestie à ravir les séraphins; enfin j'usais de toutes les petites féeries à ma portée pour qu'il arrivât à se dire : « Elle est unique! » Et tu vas voir si j'ai réussi!

Le 9 juin, c'est mon jour de naissance, et je savais qu'il viendrait m'apporter, selon l'usage, son petit cadeau, autrefois des poupées, maintenant quelques menus objets à l'usage des jeunes personnes; une année, c'était une corbeille à ouvrage, avec tous les petits outils pour filet, crochet, tricot, couture, etc.; une autre fois, une pochette de moire ou une table à ouvrage, et toujours les inévitables ustensiles pour ouvrages de demoiselle. Je m'étais dit: « Cette fois, ce sera un nécessaire de poche, » et j'attendais sans impatience, je te le jure. A l'heure dite, — il y avait un dîner en mon honneur, ce jour-là, chez mon père, et j'avais obtenu une sortie de faveur, — M. de Feugrix arrive, me baise la main et m'offre le « joujou traditionnel dans un joli écrin. » Le nécessaire, j'en étais bien sûre! et je suis prise d'une envie de rire, qui me faisait trembler les doigts et embrouiller les faveurs bleues, au lieu de les dénouer. Enfin, j'y arrive, j'ouvre l'écrin, et que vois-je? une ravissante petite agrafe en brillans, d'une forme exquise et d'un goût parfait. J'étais si surprise et si contente de ce joli bijou, au lieu des insipides emblèmes de la « jeune personne laborieuse, » que je ne pensais pas à le remercier... Mon père avait mis son lorgnon; il examine l'objet, fronce le sourcil et commence à gronder et à dire qu'une demoiselle de mon âge ne doit accepter que des fleurs ou des bonbons, et je ne sais quoi encore. M. de Feugrix s'excuse sur le privilège dû aux vieux amis et entortille une phrase où il me priait de garder cette épingle en souvenir de lui, d'un ton et dans des termes à faire croire qu'il nous disait un éternel adieu... Moi, je n'y avais pas pris garde, mais mon père s'inquiète. « Ah! çà, mon cher... Vous dites cela d'un air!.. Comme si vous faisiez votre testament... Ce n'est pas quelque nouvelle histoire, j'espère... Il n'y a rien sous roche?.. hein?..» Il avait baissé la voix, et lui faisait des signes d'intelligence que je comprenais parfaitement; cela voulait dire : Vous ne vous êtes pas mis quelque mauvaise affaire sur les bras?.. Quelque nouvelle aventure, un duel peut-être?

Il répondit avec un soupir.

— On est fou à tout âge... je songe à quitter Paris... à faire un long voyage.

Mon père stupéfait:

— Un long voyage?.. pourquoi?.. A quel propos?.. Où irez-vous?

— Très loin... n'importe où.

— Autour du monde, alors? reprit mon père.

— Ou du demi-monde, hasardai-je à demi-voix.

Mon père me foudroya du regard, mais j'avais bien vu qu'il mordait sa moustache pour ne pas rire. M. de Feugrix se tourna vers moi.

— Un voyage de mortification, mademoiselle,.. pour expier une folie impardonnable à mon âge...

Moi, je me mis à rire.

— Si c'est cela qu'il vous faut, des mortifications, cela se trouve partout... Si vous voulez, je m'en charge...

— Celles qui me viendraient de vous me seraient trop sensibles, mademoiselle... Je ne pourrais pas les supporter.

A ce moment, on annonça diverses personnes, entre autres, M. Perrolly, le président, l'ami de papa, qui s'avança pour me complimenter et m'offrit... un nécessaire de poche... C'était fatal! je ne pouvais pas y échapper... Le lendemain, il fallait réintégrer le couvent; ce n'était pas gai. Je me levai le plus tard que je pus et je passai languissamment dans la salle à manger. Mon père n'y était pas. George déjeune seul de bonne heure, à cause de ses cours de droit. Il n'y avait que miss Ellen qui tambourinait sur les vitres, en attendant sa côtelette et son thé; miss Ellen n'aime pas à attendre, moi non plus, et je me mis à tambouriner à côté d'elle. Mon père ne venait pas. J'appelai David, son domestique, et lui demandai si le général n'était pas, par hasard, sorti. Il m'assura qu'il était encore dans son cabinet de travail; impatientée, je prends sur moi d'aller le chercher. Je traverse le grand salon en courant et j'allais entrer chez mon père, quand j'entends sa voix tout près et en même temps le bouton tourne : de peur d'être surprise le nez contre la porte, je me jette d'un bond derrière un paravent, où je me tapis et me fais toute petite. Mon père passe sans me voir, avec une personne qu'il reconduisait, et j'entends qu'il dit: « Je ne demande pas mieux que de prendre vos intérêts dans cette affaire, mon cher ami. Vous savez ma grande estime pour vous et toute mon amitié; mais, je vous le répète, prenez garde; défiez-vous d'un entraînement irréfléchi... Que diable! l'amour n'a qu'un temps... A votre âge, je vous le dis sans détour, vous auriez plus de chances de bonheur, en vous mariant avec une personne sensée, d'âge proportionné,.. une veuve?.. Non?.. Vous ne voulez pas de veuve... Soit! je n'insiste pas, les goûts sont libres... Mais, j'ai peur que vous ne compromettiez le repos de

votre vie dans une aventure... j'ose le dire,.. un peu hasardeuse. »

Derrière mon paravent, je pousse un rugissement... silencieux; je venais de reconnaître M. de Feugrix. Oh! monstre! pensais-je, toujours des aventures, alors?.. Et cela ne vous empêche pas de me cribler de regards incendiaires!.. Si papa le savait!.. Heureusement que je ne suis pas facile à incendier. M. de Feugrix serra la main de mon père, en le remerciant :

— Je compte sur vous... Je suis bien fou, peut-être... Mais que voulez-vous?.. Je l'adore.

Tu ne peux pas imaginer le ton dont il dit ce mot : « Je l'adore! » C'était irrésistible! Et je m'expliquai, à ce moment, ses succès près des femmes... Ils causèrent quelques instans dans l'antichambre, à voix basse, à cause des domestiques; puis, mon père passa dans la salle à manger; je me hâtai d'en faire autant. Il semblait d'assez mauvaise humeur et répondit brusquement au bonjour que je lui adressai. Il me regardait en dessous, de façon à me mettre fort mal à l'aise; je n'avais pas la conscience très nette, à l'occasion de la soirée de la veille, où nous avions fini par danser, et où j'avais fait un petit brouillamini intentionnel, suivi d'un léger conflit entre deux de mes danseurs. Je me disposais donc à retourner au couvent sans tambour ni trompette, aussitôt après le déjeuner et j'eus un peu d'émotion quand mon père m'appela avec assez de rudesse :

— J'ai à te parler! Miss Ellen voudra bien attendre que tu m'aies expliqué ta conduite.

Je le suivis, fort penaude. Il s'assit, prit un air de juge et me fit signe de m'asseoir en face de lui.

— Voulez-vous m'expliquer, mademoiselle, ce que c'est que toute cette histoire?... Voilà de jolies manières pour une personne bien élevée.

Je balbutiai :

— Je vous assure, papa, que c'est tout à fait un malentendu... Réellement, je me suis embrouillée...

— Embrouillée?..

— Oui, papa; j'ai confondu les numéros, la cinquième avec la sixième... C'est très difficile, quand tout le monde parle à la fois, de ne pas faire d'erreurs... J'ai confondu... Alors, M. de Montauzan...

— Ta, ta, ta, ta!.. Qu'est-ce que tu me chantes là?.. Il s'agit bien de M. de Montauzan!.. C'est de Feugrix que je te parle... Est-il vrai, oui ou non, que tu te sois jetée à son cou... comme une évaporée, une folle?.. Hein?.. Veux-tu me faire l'amitié de me répondre?..

Mes joues étaient cuisantes à force d'être rouges, et tu juges comme je maudissais ce monstre de perfidie qui m'avait trahie et me valait cette algarade...

— C'était l'orage, et... il tonnait, et... j'ai, j'ai eu peur,.. très peur, je vous assure, papa...

— Peur, toi!.. Allons donc!.. A d'autres... Tu as joué la comédie, et une comédie fort déplacée,.. fort inconvenante... Je voudrais bien savoir si c'est au couvent qu'on vous apprend ces façons-là... Je ne manquerai pas d'en faire mes complimens à Mme la supérieure...

— Oh! non, papa, je vous en prie... Je serais perdue de réputation et mise à l'index de la communauté... On est si prude, au contraire, là-bas.

— Alors, vous avez trouvé cela toute seule, vous?.. Joli naturel!.. Je vous félicite... Je dois supposer que vous aimez M. de Feugrix, pour vous jeter ainsi à sa tête...

— Moi!.. Oh!.. par exemple!

— Comment, « par exemple? » Il en est bien convaincu. Et comme c'est un galant homme, il vous fait l'honneur de vous demander en mariage...

J'étais abasourdie :

— Quoi! c'était moi cette personne « qu'il adore? »

J'avais prononcé ces derniers mots exactement comme M. de Feugrix; mon père ne put s'empêcher de sourire.

— Ainsi, vous avez entendu?.. Cela complète vos talens, d'écouter aux portes...

— Oh! pour cela, non, je vous jure, papa... C'est le hasard qui m'a fait entendre, et j'étais bien loin de croire... D'autant plus que vous ne l'encouragiez guère, mon cher papa.

J'avais repris tout mon aplomb; c'est étonnant ce que cela donne d'assurance la certitude d'être aimée!

— Certes, je ne l'ai pas encouragé! Et, sans cette aventure grotesque où il a cru voir une preuve de vos sentimens pour lui, je ne vous aurais pas parlé de ce projet de mariage... Mais, après une telle inconséquence,.. et Dieu sait si c'est la seule!

— Absolument, mon cher papa...

— Enfin, êtes-vous disposée à épouser M. de Feugrix?..

— Je... je ne sais trop,.. cela demande réflexion...

— A quoi diable réfléchissiez-vous quand vous vous pâmiez dans ses bras?.. Écoutez-moi bien, ma fille, reprit mon père d'un ton grave, je n'entends rien à vos simagrées et à vos manèges; si vous n'aimez pas M. de Feugrix, s'il ne vous plaît pas de l'épouser, je n'ai nul désir de vous contraindre... Je dois avouer que la différence d'âge entre vous me semble très grande, — trop grande!

Vingt-trois ans, si je ne me trompe, c'est beaucoup. Il sera vieux quand vous serez encore jeune, ce qui est un grand inconvénient pour tous les deux. Il est donc nécessaire que vous vous consultiez et ne donniez pas votre consentement à la légère... De Feugrix est un très galant homme, il a une grande fortune... Je crois qu'il peut rendre une femme heureuse, à la condition qu'elle soit sage et douce... Comme tous les hommes dont la jeunesse a été dissipée, il a une médiocre opinion de votre sexe, et n'a pas tout à fait tort... Si donc votre damnée coquetterie lui donnait quelque ombrage, je vous préviens qu'il serait jaloux et vous rendrait la vie dure, très probablement. Ne faites donc rien à la légère; prenez votre temps!

Cela m'allait parfaitement, ces atermoiemens, que je me flattais de prolonger à mon gré...

— Je réfléchirai, répondis-je très délibérément, et vous rendrai réponse quand je serai décidée.

— Et combien vous faudra-t-il de temps pour vous décider?.. Un mois?.. Six semaines?..

— Au moins trois ou quatre mois, je ne suis pas pressée...

— Cela se peut, ma chère... Mais de Feugrix, qui n'a plus dix-sept ans, est plus que vous avare du temps; apprenez à penser un peu aux autres... Je crois qu'un délai de trois mois sera suffisant... Je vous répète que vous n'êtes nullement obligée de consentir à ce mariage; et, si vous y sentez quelque répugnance, je vous conjure de ne pas hésiter à le dire... Il y va du bonheur de toute votre vie... Mais, ma chère Colette, comme je ne me sens pas désormais la vocation de veiller sur une jeune princesse de votre acabit, vous trouverez bon que je vous laisse dans votre couvent jusqu'à votre mariage...

Les trois mois sont écoulés, ma Lisette, et je vais aujourd'hui même donner ma réponse... J'ai revu souvent M. de Feugrix au parloir; il est plein de bonté, d'indulgence, et il semble m'aimer si passionnément! Il y a des mots qu'il murmure d'une façon absolument délicieuse!.. C'est peut-être la grande habitude qu'il en a... Mais je ne veux pas penser à cela... Figure-toi que je suis jalouse! Quand il me dit : « Je vous aime, » je lui fais jurer qu'il ne l'a jamais dit de la même manière à personne, et il le jure. Et quand il me baise la main, il faut que ce soit un baiser tout à fait inédit, — nouvelle manière. — Enfin, ma Lisette, pense à moi, prie pour moi; c'est à toi, la première, que j'annonce mon consentement. Le sort en est jeté, et bientôt je signerai mes lettres d'Aurevelle de Feugrix; mais, pour toi, je suis et resterai toujours ta tendre et fidèle petite Colette. »

Le mariage eut lieu dans les premiers jours de septembre. M. et

Mme Werner firent à cette occasion un séjour prolongé à Paris, et les nouveaux époux partirent, après la noce, pour un voyage en Italie. George voyageait de son côté. Lise n'avait reçu de lui aucun autre témoignage de sympathie que de brefs billets de discrète condoléance.

Elle entra dans une période de vie absolument incolore, dévastée. Elle ne quittait guère la maison, la sombre maison où s'était nouée et dénouée la courte fête de ses fiançailles; elle s'y repaissait d'une lente et consumante douleur. Elle aurait eu besoin de toutes ses forces pourtant. L'intelligence de sa mère s'éteignait par degrés, avec de passagers réveils effrayans, des crises désespérées que la raison et la volonté ne modéraient plus. Lise tremblait qu'en un de ses paroxysmes elle n'attentât à sa vie; le médecin l'avait prévenue de redoubler de vigilance, et cette terreur troublait ses jours et ses nuits.

Les lettres de Nicole de Feugrix étaient son unique distraction, encore se faisaient-elles plus rares; les préoccupations de son existence nouvelle, le monde, les voyages, le scrupule délicat de ne pas entretenir son amie de brillans plaisirs dont elle était privée ou d'impressions intimes qu'elle devait ignorer, apportaient une gêne à ses épanchemens. Lise, de son côté, avait au plus haut point cette fière pudeur de l'âme qui cache ses blessures sous un triple voile de silence. Dans cette vie sourde et muette, rien du dehors ne pénétrait, Lise soignait et surveillait sa mère; en son cœur aimant se développait un sentiment passionné, nouveau, une sorte de tendresse protectrice, vigilante et anxieuse pour cette créature infortunée qui était sa mère et qui devenait son enfant par son infirmité et sa faiblesse. Elle ne la quittait ni jour ni nuit. Dans les beaux jours, elle emmenait la malheureuse insensée sur le rempart, où elles s'asseyaient et regardaient jouer les enfans du quartier et les jeunes recrues faire l'exercice sur l'esplanade. Pendant les jours d'été, elles allaient jusqu'aux glacis et passaient là de longues heures sur l'herbe rase, sous l'ombre molle de quelque sureau en fleurs ou contre le tronc d'un saule. Lise apportait son ouvrage, mais elle ne travaillait guère. La rareté de toute distraction donnait un prix infini au moindre brin d'herbe; une touffe de roseaux balancés et plians, une bardane en fleurs, un roncier chargé de ses baies noires et lustrées, les fines colorations de l'air selon la saison et l'heure, le chant lointain des travailleurs alangui par l'espace, ou celui de l'alouette tombant du ciel joyeux, tout était surprise et caresse apaisante. Elle jouissait aussi du bien-être de sa mère, du calme relatif que lui communiquait la pacifique nature; son regard, alors, semblait perdre sa mobilité effarée, reflet d'une pensée hagarde qui cherche son point de repère

dans les impressions extérieures et ne les associe plus; ses mains, toujours agitées et tâtonnantes, se reposaient; une coloration montait à ses joues. Lise, alors, souriait, et si le vent dérangeait le voile ou le châle de sa mère, elle les rajustait avec une sollicitude coquette. « Pauvre maman!.. Maman jolie! » disait-elle câlinement en baisant cette morne figure jaune qui, même aux heures flatteuses de la jeunesse, n'avait jamais eu ni grâce ni beauté, mais la tendresse aveugle y mettait son charme.

Cependant les mois passaient, puis les années. Il y avait quatre ans déjà qu'un soir d'avril, Lise et Bertrand s'étaient séparés dans cette salle basse, plus sombre maintenant et plus fanée. Il y avait plus longtemps encore que Lise n'avait revu ses amis d'enfance, George et Nicole. George était maintenant attaché à la légation française à Buenos-Ayres; Nicole habitait, la plus grande partie de l'année, une terre que M. de Feugrix possédait aux environs de Poitiers. Ils ne passaient qu'un mois ou deux à Paris. La naissance successive de deux garçons avait empêché Nicole de rendre visite à ses grands-parens Werner. Plus d'une fois, dans le secret de sa pensée, Lise s'était demandé si le hasard seul des circonstances tenait ses deux amis, le frère et la sœur, si obstinément éloignés d'elle; elle en doutait, lorsqu'un jour elle vit entrer George. Avec un cri de joie, elle s'élança au-devant de lui. Il prit ses deux mains et la regarda avidement, ému de la trouver si changée.

— Ma pauvre petite amie!.. que de choses accomplies,.. que de chagrins!

— Je pensais ne vous revoir jamais, George?

— Comment aurais-je pu ne pas venir en ce moment?.. J'ai demandé un congé et je suis parti... Et me voilà près de vous.

Elle le regardait étonnée:

— Pourquoi?.. Pourquoi spécialement en ce moment?

— Se peut-il que vous ignoriez?.. C'est impossible... Ma grand'-mère assure que vous devez tout savoir, et que vous évitez d'en parler... par fierté,.. par force d'âme...

— En vérité, je ne vous comprends pas,.. que voulez-vous dire, George?..

Et tout à coup il se fit comme une trouée de lumière en son esprit.

— Il se marie?.. Est-ce cela? demanda-t-elle d'une voix altérée.

George ne répondit que par un signe. Elle resta longtemps silencieuse, regardant devant elle, dans le vide...

— Cela devait être... Je me l'étais dit souvent, et pourtant!.. quel mariage fait-il?

Elle parlait comme en rêve, inconsciemment, avec une voix éteinte, incolore.

— Il fait un riche, très riche mariage... Un mariage de raison, de convenances,.. voilà tout... Chère Lise, regardez-moi, je ne puis supporter cet air égaré, souffrant...

De la même voix morte, indifférente, elle demanda :

— Qui épouse-t-il?

— Vous la connaissez... Se peut-il que vous ayez ignoré cela?

— Je vis si loin de tout!.. Qui est-ce?..

— C'est Victoria Sarlout.

— Ah!.. elle est belle!.. Et bonne aussi... Il sera très heureux...

Puis, avec une subite amertume, elle reprit :

— Ainsi, vous avez tenu à m'apprendre vous-même cette heureuse nouvelle, George?..

Il rougit violemment.

— Je ne croyais pas vous l'apprendre, Lise... Et je pensais que c'était le moment de me rapprocher de vous tendrement, ma pauvre amie, de vous rappeler que vous n'êtes pas seule au monde, que je vous appartiens;.. aujourd'hui, comme autrefois, vous êtes ce que j'aime le plus au monde... C'est le moment de vous redire que vous pouvez disposer de moi à votre gré, que je vous suis tout dévoué...

Elle murmura :

— De quoi sert le dévoûment?

Sans répondre, il continua :

— Si vous le vouliez,.. si vous aviez assez d'affection pour ne pas vous trouver malheureuse avec moi!.. Ai-je besoin de vous rappeler mon seul, grand et unique désir,.. le même, toujours le même?

Les yeux de Lise étaient pleins de larmes :

— Mon bon, cher George,.. je serais trop ingrate si j'acceptais ce que vous m'offrez,.. ce don de vous-même... Oui, je serais ingrate et méprisable... Laissez-moi parler... Je sais ce que je suis et ce que vous êtes... Je sais ce que penseraient ceux qui vous entourent, ceux qui vous aiment, qui ont le souci de votre bonheur et de votre honneur, qui est aussi le leur... Le malheur a cela de bon qu'il éclaire notre route d'une lumière implacable... Je suis en dehors des conditions ordinaires,.. en marge de la vie,.. dépossédée du droit d'aimer, de songer à un avenir... Souvenez-vous qui est mon frère?.. Il ne doit jamais être le vôtre...

— Lise, ma chère petite Lise, nous sommes jeunes... Qui sait?.. Ne fermez pas l'avenir...

Elle secoua tristement la tête.

— Le poids de honte sera toujours là... Mon ami, mon plus cher ami, tâchez de m'oublier... C'est si facile à d'autres...

Elle s'arrêta, la gorge serrée; puis, d'une voix basse :

— Quand doit-il venir ?

— Il ne viendra pas... Le mariage aura lieu à la campagne des Sarlout, dans l'Oise.

— Tant mieux!.. je n'entendrai pas les cloches.

Elle serra, en frissonnant, son châle autour de ses épaules.

XVI.

Cet été-là, la chaleur fut extrême, et cette chaleur eut une fâcheuse influence sur Mme Dauny, dont les rares instans lucides s'éclipsèrent définitivement; son excitabilité devint excessive. Lise n'osait plus la mener dans la ville, ni même le dimanche à la paroisse. Elle se réfugiait avec elle dans une chapelle voisine, celle des Petites-Sœurs-des-Pauvres, où elles se cachaient en quelque coin obscur. Son âme était en harmonie avec toutes ces misères, ces infirmités, sans espoir, de la vieillesse. Souvent, elle priait dans l'ombre du petit sanctuaire, grossièrement décoré de fleurs et de fanfreluches en papier doré. Le mauvais goût de cette décoration l'avait rebutée d'abord, maintenant elle en était attendrie : c'était l'œuvre de tous ces misérables, de ces doigts tremblans, usés par le travail, de ces yeux ternis par l'âge et par les pleurs. Il lui semblait que le Seigneur Jésus en devait être réjoui plus que des broderies d'or et de soie et des fastueuses orfèvreries des cathédrales.

Vers le déclin du jour, elle emmenait sa mère au dehors, sur la pente des glacis, comme autrefois, et, si elle n'était pas trop agitée, elles s'enfonçaient dans la campagne solitaire où les enfances, les hébêtemens de la pauvre Mme Dauny n'avaient pas de témoins : elle pouvait à son gré courir ou s'arrêter, chanter, faire des extravagances. Lorsqu'elle s'était ainsi fatiguée en plein air, la malade avait un meilleur sommeil.

Un soir qu'elles se promenaient, Mme Dauny avait ôté son chapeau, et, le tenant par les rubans, s'amusait à le faire tourner comme un moulin ; ce jeu lui plaisait, et elle riait. Il arriva qu'ouvrant tout à coup les doigts, le chapeau violemment lancé s'envola dans un buisson, où il resta accroché à une branche d'aubépine. Lise se mit en devoir de l'atteindre, mais la branche était haute, les épines le retenaient, elle dut pénétrer dans le fouillis des ronces et des houblons emmêlés, non sans essuyer plus d'une égra-

tignure. Quand elle eut réussi enfin à détacher le chapeau, elle s'aperçut que sa mère avait continué de marcher et se trouvait déjà fort loin d'elle. Elle l'appela sans parvenir à la faire s'arrêter et se mit à courir pour la rejoindre, mais soit frayeur, soit malice, Mme Dauny prit également sa course à travers champs, avec des enjambées énormes, sautant et gesticulant; malgré ses efforts, Lise perdait du terrain; elle s'arrêta, appela, supplia sa mère avec des mots tendres, mais celle-ci était surexcitée par cette course qui lui fouettait le sang et doublait sa folie. Elle commença à arracher l'un après l'autre ses gants, ses chaussures, son châle, sans cesser de fuir. Lise espérait que les forces de sa mère s'épuiseraient et désirait presque qu'un faux pas la fît tomber, afin de la rejoindre; mais la pauvre insensée semblait infatigable, et Lise voyait avec désespoir la distance s'accroître entre elles : suffoquée, à bout d'haleine, elle fut obligée de s'arrêter. Mme Dauny aussi s'arrêta, mais quand sa fille hasarda un pas vers elle, elle repartit aussitôt en la menaçant et l'injuriant, avec des gestes inouis, grossiers même, qui pénétraient d'horreur sa malheureuse enfant :

— Était-ce possible que ce fût là sa mère, si décente d'habitude et de cœur si modeste? était-ce elle, cette furie échevelée, hagarde, avec ses vêtemens lacérés et ses attitudes révoltantes...

— Mère! Mère!.. Ma pauvre, pauvre maman!

Ses jambes fléchissaient; elle ne se soutenait plus. Que faire?.. Où trouver de l'aide?.. Elle jeta autour d'elle des regards éperdus; à quelque distance, au milieu du chemin, un homme, arrêté, tourné de leur côté, semblait s'amuser beaucoup de cette poursuite. Elle pensa que c'était un marinier, car dans cette course désordonnée, elles avaient décrit un demi-cercle et s'étaient rapprochées de la rivière que Lise évitait toujours soigneusement. Depuis un instant, la terreur même lui était venue que Mme Dauny, dans son égarement, s'allât jeter dans l'eau. Elle fit des signes à l'homme pour qu'il arrêtât sa mère, il ne sembla pas comprendre et resta immobile, les mains dans les poches, piqué sur le chemin. Elle le héla à plusieurs reprises, en multipliant ses gestes; il ne bougea pas.

Mme Dauny, cependant, courait droit sur lui sans le voir, à quelques pas, elle l'aperçut, jeta un cri perçant et essaya de rebrousser chemin. Mais l'homme avait enfin pris son parti de l'arrêter, il étendit les bras pour la saisir. Affolée, elle fit un crochet, lui échappa, et, comme une biche aux abois, sauta d'un bond dans le canal. Lise avait vu la scène de loin; demi-morte d'effroi, elle s'abattit sur les genoux, puis aussitôt se releva, et, ramassant toutes ses forces, elle arriva enfin sur la berge où sa mère gisait sans connaissance. Des gens étaient autour d'elle, des laboureurs

chargés de leurs instrumens de travail et qui regagnaient la ville, leur journée faite. Parmi eux, tout ruisselant d'eau, l'homme se secouait :

— Elle n'est pas morte, n'ayez pas peur!.. c'est le froid qui l'a saisie... Elle n'a pas eu seulement le temps de boire la valeur d'un verre.

A genoux près de sa mère, Lise lui soutenait la tête, frictionnait les membres, la poitrine et faiblement le cœur commençait à battre :

— Que faire?.. Comment la ramener? s'écria Lise avec angoisse.

Un des paysans répondit :

— Dame!.. Il n'y a pas de maison par ici, proche.

Un autre ajouta :

— Nous pouvons bien la porter, quand le diable y serait... A trois que nous sommes... Il n'y a pas si loin d'ici à la ville.

— Tout de même! répondit l'homme.

Avec les râteaux et le manche des faux, on fit une sorte de brancard, sur lequel on étendit quelques vêtemens, et Mme Dauny, incapable de remuer, y fut posée toute transie dans ses lambeaux mouillés; Lise arracha de sa propre toilette tout ce qu'elle en put détacher et en enveloppa la poitrine, et le corps, et le lamentable cortège s'achemina vers la ville à travers les claires ombres du crépuscule d'été : les cigales chantaient dans l'herbe, les rainettes dans les fossés; le vol bourdonnant de gros insectes en quête d'un gîte traversait l'air tranquille et, de bien loin, une chanson marinière descendait le cours de l'eau, portée par un souffle léger. Et cette beauté des choses était cruelle pour Lise, qui, morne et brisée, marchait près de sa mère dont elle ne pouvait détourner les yeux. Les porteurs causaient de la catastrophe. L'homme, qui avait retiré de l'eau Mme Dauny, contait son aventure :

— Je la voyais de loin, disait-il, dévalant à travers champs, avec la vitesse d'un lièvre, se démenant et gesticulant comme une damnée, et je pensais : en voilà une qui en a plus que son compte. Je croyais qu'elle sortait de quelque ribote... Et puis voilà que j'aperçois l'autre qui courait après elle et me faisait signe de l'arrêter. Je me dis : — Ma foi! non, il faut que chacun s'amuse... Et ça m'amusait, cette chasse... Et puis les gens qu'on ne connaît pas, on ne se mêle pas de leurs affaires, n'est-il pas vrai?.. C'est seulement quand la vieille dame a été tout près que j'ai vu que c'était la mère Dauny, alors?..

— Vous connaissez ma mère? demanda Lise, dont l'attention, absorbée dans les soins qu'elle donnait à Mme Dauny, fut subite-

ment éveillée; elle releva la tête et aussitôt reconnut celui qui venait de parler.

— Je le crois, que je sais votre nom, répondit-il d'un air gouailleur... Il faut que le bain que je viens de prendre à votre service m'ait bien changé pour que vous vous en étonniez, mademoiselle Lise.

C'était bien toujours le même être malingre, avec le dos rond, la tête dans les épaules et sa figure chafouine, futée. Les cheveux avaient bruni et, sur la lèvre que tiraillait un tic intermittent, quelques poils de couleur rousse figuraient une moustache.

— C'est vous qui avez retiré ma mère de l'eau, monsieur Lassagne... J'étais si troublée,.. je ne vous ai même pas vu... Pardonnez-moi de ne vous avoir pas remercié... J'ai eu si peur, et je suis bien inquiète encore... Ma pauvre mère est glacée, ses dents claquent...

— Bon! un verre de thé au rhum bien chaud la remettra sur ses pieds... Je savais bien que vous me reconnaîtriez, malgré le temps écoulé... Une figure comme la mienne, ça ne s'oublie pas, un vrai bijou d'homme, n'est-ce pas?..

Il avait une façon de la regarder, furtive et perçante, qui allait d'une rapidité étrange à droite et à gauche, en haut, en bas, ramassant tout en quelque sorte d'un seul coup.

Lise, gênée, avait repris sa place près de la civière. Arsène Lassagne continua :

— Vous ne m'aimiez guère autrefois, et c'est vrai que je vous ai joué plus d'un méchant tour... Mais il y a longtemps de cela et je pense que vous ne me gardez pas rancune, hein?..

— Ce ne serait pas le moment de m'en souvenir, quand vous venez de sauver ma mère.

— Oui, ça efface bien des choses... Pourtant je ne veux pas me surfaire, l'eau n'était guère profonde et la pauvre bonne femme en eût été quitte pour barboter désagréablement. Quelle idée a-t-elle eue de faire ce plongeon? C'est donc sûr qu'elle a l'esprit chaviré?..

Lise ne répondit pas. On arrivait à la ville; le pas lourd des porteurs martelait sourdement le pont-levis et le sinistre cortège s'enfonça dans la rue assombrie où quelques passans s'arrêtèrent et des voisins se mirent aux fenêtres pour le voir passer; on s'informait, on questionnait; Arsène, délibérément, répondait : — C'est la mère Dauny, qui s'est fichée à l'eau. — Lise, d'une main mal assurée, se hâtait d'ouvrir la porte pour se soustraire à la curiosité, à la compassion maligne du public. Elle s'empressa ensuite de congédier les hommes avec une récompense. Devant Arsène, elle s'arrêta hésitante :

— Je n'ose vous rien offrir, monsieur Lassagne, dit-elle en levant vers lui ses grands yeux timides.

Il eut un petit ricanement :

— Pas d'argent, bien entendu,.. entre amis : non! Mais je serais très récompensé par... un baiser... Ça va-t-il?

Elle se jeta brusquement en arrière :

— Excusez-moi, monsieur Lassagne,.. une fille doit garder ses baisers pour sa mère.

— Tous?.. Vraiment!.. Allons! je vois qu'on est encore dure pour ce pauvre Arsène... Il faudra bien pourtant faire la paix un jour; j'y mettrai de la patience, car vous êtes devenue diantrement jolie, mademoiselle Lise.

Il fit claquer sa langue contre sa joue avec cette gaminerie qu'elle connaissait de longue date, et compléta la pantomime par deux ou trois grimaces de son répertoire.

La vieille Françoise intervint à propos :

— Sans vous commander, m'sieur Arsène, si vous passiez en rentrant chez le médecin... M'est avis que la pauvre dame a besoin de ses soins...

— Bon! bon!.. je file... A bientôt, mademoiselle Lise... Sans rancune, hé!

Il s'en alla avec ce mouvement de l'épaule et ce déhanchement bizarre qui lui étaient particuliers.

Mme Dauny, débarrassée de ses vêtemens mouillés, enveloppée de linge sec et entourée de bouteilles d'eau chaude, commençait à se réchauffer. Pendant la nuit, elle fut prise d'une fièvre intense; les efforts réunis de Lise et de Françoise suffisaient à peine à la maintenir. Elle délirait et le médecin se montra inquiet.

Le jour suivant fut mauvais, et, vers le soir, la toux et un redoublement de fièvre accusèrent les symptômes d'une fluxion de poitrine. Le délire était permanent, et ce terrible délire de la fièvre semblait à Lise moins cruel que les divagations accoutumées de sa démence; c'était l'effet d'un mal connu, accidentel, qui ne rejetait pas sa pauvre mère hors des conditions ordinaires de l'humanité.

Vers le huitième jour, le mal, qui avait un instant paru céder, empira de nouveau et l'on désespéra. Sauf Lise, qui ne pouvait admettre un instant la possibilité de perdre sa mère, tous considéraient sa mort comme un bienfait. Vers le soir de ce huitième jour, après quelques instans d'une somnolence bruyante et oppressée, Mme Dauny se dressa tout à coup et appela sa fille; ses yeux avaient retrouvé leur expression d'autrefois :

— Suis-je malade?.. qu'est-ce que j'ai?.. demanda-t-elle d'une voix faible.

— Chère maman,.. tu as été bien, bien malade... Mais tu te trouves mieux, n'est-ce pas?..

— Je vais très bien... Donne-moi un bouillon...

Elle parlait d'une voix brève, haletante, et but quelques gorgées. Lise la soutenait, essuyait son grand front dévasté que baignait la sueur.

La malade se laissa retomber sur ses oreillers, joignit les mains, et ses lèvres s'agitèrent sans bruit de paroles :

— Veux-tu que nous fassions ensemble une prière?..

— Je le veux bien... avec le curé aussi.

Lise tressaillit. Mme Dauny continua :

— Il y a longtemps,.. longtemps que je ne l'ai vu... J'ai été... absente peut-être?.. en voyage quelque part...

Elle regarda sa fille avec un air de doute pénible :

— Où suis-je allée?.. Là-bas!

Elle eut un sanglot!

— Avec lui, là-bas?.. je ne me rappelle rien.

La force lui manquait, elle resta quelques instans silencieuse, puis elle fit plusieurs questions avec beaucoup de calme, et ayant aperçu Mme Werner, qui se dissimulait dans un coin, elle lui parla doucement avec la déférence d'autrefois. La raison était revenue, et son extrême faiblesse l'empêchait seule de relier ses souvenirs. Le prêtre, que Françoise avait couru chercher, arriva, elle se confessa avec une pleine possession d'elle-même et une grande foi, cette foi des simples d'esprit qui n'ont jamais discuté ni douté et qui emportent intact leur héritage, tel qu'il leur fut transmis dans le berceau. Quand ce fut fini, elle appela Lise de nouveau, et prenant sa main tout humide de larmes entre ses doigts alourdis, elle la pressa sur ses lèvres et murmura :

— Ma bonne fille!

Lise éclata en sanglots; il y avait des années que sa mère ne lui avait dit une douce parole; ces trois mots furent sa récompense; tout son cœur se fondit.

Mme Dauny était tombée dans un assoupissement, agité de rêvasseries, interrompu à tout instant par la toux qui lui déchirait la poitrine.

Lise épiait anxieusement le lever du jour dans l'espoir d'une accalmie après les heures toujours plus fatiguées de la nuit. Quand les premiers rayons filtrèrent entre les rideaux, la malade se souleva et promena autour d'elle un regard ennuyé, perplexe; ses traits avaient repris l'expression découragée qui avait été celle de toute sa vie :

— Il faudra tout ranger, dit-elle d'une voix embarrassée... tout mettre en ordre.

— Que dis-tu, mère?

Mme Dauny continua en mots hachés,.. décousus :

— Tu auras soin,.. bien soin de lui, de ton frère... quand il reviendra.

— Nous serons deux pour le soigner, mère.

Elle ne sembla pas entendre et se laissa retomber en arrière, comme si elle voulait dormir; l'oppression augmentait; elle murmura des mots inintelligibles mêlés à des prières. Lise écoutait de toute son âme, cherchant à saisir ses dernières pensées, ses volontés suprêmes. Au bout de quelques instans, Mme Dauny rouvrit les yeux, et jeta à travers la chambre le même regard préoccupé, avec un plissement de front qui creusait deux grandes rides pitoyables. D'une voix éteinte, haletante, elle soupira :

— Que d'embarras! Seigneur! que de tracas!

Lise se pencha sur elle :

— Qu'est-ce, chère maman? Quoi donc?

— Pour l'enterrement.

On l'entendait à peine; elle tourna la tête vers la ruelle et répéta : « Que d'embarras! » avec un long soupir qui fut le dernier.

XVII.

Quand toutes les affaires de la succession eurent été réglées par les soins de M. Werner, il se trouva que Lise et son frère possédaient chacun une somme de soixante mille francs environ, sans compter la petite maison au pignon pointu qui demeura indivise entre eux. Les valeurs constituant la part d'Arthur furent déposées chez un banquier, en attendant sa libération.

Lise se proposait de mener une vie si étroite et retirée que son mince revenu devait lui suffire, lorsque le décès de sa marraine, Mlle Dauterghem, la rendit propriétaire d'un legs de cent mille francs. C'était l'aisance assurée. Après la mort de sa mère, elle avait repris sa petite chambre du pignon et Françoise, désormais établie à demeure, couchait la nuit près d'elle dans la première des mansardes. C'était un arrangement de convenances auquel Lise s'était prêtée à regret; elle avait besoin de solitude, de silence, et fuyait même ses vieux amis. L'arrivée de Mme de Feugrix vint faire violence à cette passion de solitude. Il y avait cinq ans que Nicole d'Aurevelle était mariée et Lise ne l'avait pas, depuis cela, revue. Aussi, son cœur battait d'impatience, tandis qu'assise près de M. Werner sous la vérandah, elle attendait la venue de la voyageuse. L'heure avait sonné lentement et le dernier tintement du carillon se balançait encore dans l'air paisible lorsqu'un claquement de fouet sonore, un bruit de grelots annoncèrent l'omnibus

du chemin de fer. Il franchit la grille, roula rapidement sur le sable grinçant jusqu'au perron. Un homme de haute taille sauta vivement du siège où il était assis près du cocher et, jetant son cigare à demi consumé, s'avança vers Mme Werner qui l'embrassa dans une effusion de joie empressée. Avec sa tournure élégante et sa fine moustache retroussée, on lui eût donné trente-huit ans au plus; mais quand il se découvrit pour recevoir l'accolade de sa grand'mère, son front un peu dégarni et quelques cheveux argentés sur les tempes accusèrent plusieurs années de plus. Après un rapide coup d'œil sur le nouveau-venu, Lise s'était tournée vers Nicole qui, du fond de la voiture où elle était embastionnée au milieu des bonnes, des nourrices, des babies et d'une foule de menus bagages, souhaitait à tous la bienvenue :

— Bonjour, bonjour, que je suis heureuse de vous voir! Grand-père, grand'maman, chère vieille maison... Et toi?.. C'est toi, ma Lise chérie, pourquoi te caches-tu comme une petite violette dans ce coin? Que tu es gentille d'être venue!.. Vite, qu'on me débarrasse de ces marmots et de ces paquets.

Aux premiers mots qu'elle avait prononcés, Lise avait éprouvé une indicible émotion; tout un amas de jours désolés, des années de calamités, d'humiliations, de flétrissures secrètes et publiques s'étaient en quelque sorte anéantis au son de cette voix jeune, de cette voix gaie, moqueuse, tendre, coquette, colère et caressante, cette chère voix qui lui disait tant de choses sans avoir besoin de rien exprimer; c'était elle, sa petite amie d'enfance, la même, encore la même! Il lui semblait qu'elle allait redevenir la Lise d'autrefois. Des larmes coulaient sur ses joues jusqu'aux lèvres de Colette qui, sortie de ses entraves, l'embrassait sans se rassasier.

— Pauvre Lise! tendre chérie! disait-elle, en sentant couler ces grosses larmes tièdes.

— Et tes enfans? Où sont tes enfans?

M. Werner s'était emparé de l'aîné qui chevauchait ses genoux déjà; la grand'mère *dodinait* l'autre, cependant que la nourrice, rengorgée sous sa couronne de grosses coques en ruban cerise et balançant fastueusement ses longs rubans flottans, examinait dédaigneusement ce qui l'entourait, dans la persuasion commune à beaucoup de créatures de son espèce que changer de département, c'est aller en province.

— Il faut aussi que je te présente mon mari, dit Colette avec son joli rire gai en tirant Lise par les deux mains, et que tu voies à quelle espèce de monstre je me suis donnée... Frédérick, je vous prie de faire connaissance avec ma petite amie; et surtout n'allez pas en devenir amoureux!

M. de Feugrix s'inclina courtoisement, mais dans l'attention avec

laquelle il l'observait, Lise devina tout autre chose que de la sympathie, une défiance mêlée de froideur.

— Il cherche la tare, pensa-t-elle, la marque de famille.

Une rougeur monta à ses joues, elle ressentit un insurmontable malaise, et presque aussitôt saisit un prétexte pour se retirer.

Dès le matin, le lendemain, Colette était chez elle. Assise l'une près de l'autre dans la petite salle basse, elles causaient les mains dans les mains.

— Que c'est bon de se retrouver et de s'aimer toujours!.. Mon mari te plaît-il?

— Il est parfaitement bien.

— Un peu marqué pour moi, avoue-le...

— Mais non, il me semble tel qu'on pouvait le souhaiter. Tu es heureuse, n'est-ce pas, ma Colette? Comment ne pas l'être avec un mari qu'on aime et des enfans beaux comme des anges.

— Oui, oui, sans doute. Pourtant, j'ai bien des soucis, va!

— Toi?.. des soucis?

— Cela t'étonne? Si tu savais que de contrariétés, de tourmens! Je... enfin, c'est incroyable et grotesque, je suis jalouse!.. jalouse de Frédérick!

— Pour plaisanter, bien sûr? C'est un jeu...

— Pas trop! L'idée qu'il pourrait trouver une autre femme plus jolie ou plus aimable que moi me rend folle. Et je le surveille. Est-ce drôle d'être jalouse d'un vieux mari?..

— Peut-être y a-t-il beaucoup d'amour-propre dans ce sentiment-là?

— Tout ce que tu voudras, chérie, mais j'entends être seule à lui plaire.

— Quelle femme est plus gentille que toi? je suis sûre qu'il t'adore!..

— Certainement, il devrait m'adorer, c'est ce que je lui dis sans cesse: Appréciez votre bonheur!.. Sais-tu ce qu'il me répond?.. Qu'on l'apprécie mieux par comparaison... et il rit, et il se moque de moi. Alors, que veux-tu? Je lui fais des scènes.

— Des scènes? petite Colette!

— Oh! des vraies... et après nous nous réconcilions. Rien de plus agréable, vois-tu, que les raccommodemens. Une réconciliation bien faite vaut presque une lune de miel.. Mais quelquefois j'en suis pour mes crises de nerfs, il s'en va en haussant les épaules... Ou bien, il sifflote avec agacement des choses désobligeantes. Depuis quelque temps, je ne réussis plus nos réconciliations.

— C'est peut-être que tu en as abusé.

— Que veux-tu? Il faut pourtant bien mettre un peu de mouvement dans la monotonie des joies conjugales. Le mariage, c'est

comme certaines médecines qu'il faut agiter quand on s'en sert,.. sous peine d'avaler de l'eau claire.

— La méthode me paraît dangereuse.

— Puisqu'il faut à monsieur du nouveau, je lui en sers de ma façon.

— Si tu essayais de la douceur.

— Il est certain que ce serait neuf. Mais, tu sais, ce n'est guère mon genre.

— Ah! Colette, chère mignonne, tu te donnes bien de la peine pour gâter ton bonheur. Ton mari t'aime...

— Je l'espère bien, ce serait un peu fort, par exemple, qu'à quarante-cinq ans, il n'aimât pas une petite femme de mon âge, vingt ans à peine, et tournée comme je suis. Mais il ne me suffit pas d'une place d'honneur dans le sérail... ni d'une bonne amitié à la papa. Je ne l'ai pas épousé pour qu'il se tranquillise à domicile, afin d'être mieux en verve près des autres. Je suis jeune, moi, très jeune et je sors de mon couvent. M. de Feugrix s'est amusé longtemps, lui, il a fait les quatre cents coups, qu'il prenne garde à lui, M. de Feugrix!

— Fi, Colette... Tu ne penses pas un mot de ce que tu dis.

— Allons! ne te scandalise pas. Nous n'en sommes pas là... Et je dis plus de folies que je n'en fais. Parlons un peu de toi, ma chérie, de ton pauvre cœur tant de fois frappé.

— Rien à en dire, Nicole, tout est ruine en moi, autour de moi.

— Tu as vu George, cependant, et celui-là t'est bien dévoué... En voilà un qui t'adore...

— Moi aussi, je l'aime tendrement, répondit Lise simplement.

Avec un peu d'hésitation, Mme de Feugrix reprit :

— Et qu'avez-vous dit ensemble? Je ne sais rien. Il est toujours muet comme une oubliette, mon cher frère.

— Tu veux savoir s'il a pris envers moi quelques engagemens? Rassure-toi, il est libre, plus libre que jamais.

Pour cacher son embarras, Nicole attira Lise sur son cœur et l'y retint pressée.

— Tu sais comme je t'aime, comme je serais heureuse de tout ce qui mettrait un lien de plus entre nous. Ce n'est donc pas de moi, tu peux en être sûre, que viendraient jamais des objections.

La tête haute, ses grands yeux tristes fièrement arrêtés sur Mme de Feugrix, Lise répondit d'une voix ferme :

— Les objections sont venues de moi. C'est de moi toujours qu'elles viendront. Rassure-toi, rassure ta famille.

Il y eut un court silence un peu gêné. Nicole reprit :

— Mon mari te trouve charmante, délicieuse, une vraie beauté patricienne.

Lise sourit faiblement sans répondre. En elle-même, elle pensait : de quoi sert la beauté ? Comme elle avait dit un jour : de quoi sert le dévoûment ?

Nicole se leva :

— Onze heures déjà ! On va m'attendre pour le déjeuner.

Elle tenait Lise embrassée et, de la main, caressait doucement sa joue.

— J'ai bien pensé à toi, pauvre petite, quand Bertrand s'est marié. Ce moment a dû t'être si cruel !

— Oui, j'ai souffert. Je savais pourtant que cela arriverait, cela devait arriver.

— Tu ne l'as pas revu !

Lise tarda à répondre :

— Un soir, très tard, de ma fenêtre, j'ai aperçu, adossée au mur de l'autre côté de la rue, une ombre noire, immobile. Il faisait nuit ; je ne distinguais qu'une haute masse confuse et, comme j'ignorais qu'il fût dans la ville, — je vis dans un tel silence, un tel oubli de tous, — je ne pensai pas que ce pût être lui. Je me retirai de la fenêtre.

— Alors il est parti !

— Non. Beaucoup plus tard, je m'approchai de nouveau : il était là encore. Cette fois, j'eus un pressentiment de sa présence. Je fermai la fenêtre, il s'éloigna. Je le reconnus alors à sa démarche.

— Est-il revenu ?

— Il n'est pas revenu, et je ne me mets plus à la fenêtre, car un autre vient maintenant se poster là, insolemment, sous mes yeux, devant ma maison, non pas dissimulé dans l'ombre discrètement, mais s'affichant, lui, s'étalant, s'efforçant par tous les moyens d'attirer mes regards. Celui-là dont le seul nom me fait horreur, c'est un ancien ami d'Arthur, je t'en ai parlé autrefois.

— Arsène Lassagne ?.. tu le haïssais...

— Et maintenant, il me fait peur.

— Il faudrait te plaindre, s'il t'importune.

— A qui ? de quoi ? Il a droit de passer dans la rue et même de s'y arrêter, il a le droit de se trouver sur mon chemin, comme par hasard, quand je sors, et d'entrer dans l'église, si j'y vais. C'est un supplice pour moi, mais qu'y faire !

— Je ne sais pas. Consulte grand-père. Onze heures et demie ! Décidément je serai grondée. A bientôt, chérie, n'est-ce pas ?..

Malgré l'amitié et les instances de Nicole, Lise apporta une extrême réserve dans ses relations avec son amie ; son tact très sûr l'avertissait que M. de Feugrix ne pouvait voir sans quelque déplaisir une intimité entre elle et sa femme ; elle avait trop de fierté pour forcer les sympathies qui se refusaient.

Ce lui fut presque un allègement quand arriva pour Colette le moment du départ.

L'insolente importunité d'Arsène Lassagne, dont elle s'était plainte à son amie, n'était que trop réelle et avait fini par lui devenir une véritable obsession; ce n'était pas sans peine qu'elle avait réussi jusqu'alors à le tenir à distance. Un jour qu'elle passait par une rue déserte assez loin de sa demeure, elle le vit tout à coup devant elle. D'où sortait-il? Elle ne put l'imaginer. La rue était droite et longue; un instant auparavant, il n'y avait personne. Par un mouvement instinctif, elle obliqua vers le côté opposé de la rue et, la tête baissée sous son voile, hâta le pas dans l'espoir de n'être pas reconnue. Il l'avait vue et suivit son mouvement.

— C'est donc un parti-pris de me fuir, mademoiselle Lise, dit-il, après avoir salué légèrement. Il me semble qu'un vieil ami, qui a eu la chance de vous rendre récemment un petit service, aurait le droit d'attendre un meilleur accueil! Je me suis présenté chez vous dix fois sans être reçu.

Très troublée, Lise répondit :

— Je vous prie de m'excuser, monsieur Lassagne; seule comme je suis, sans famille ni protection, il m'est impossible de recevoir aucun jeune homme, il me semble que vous devez le comprendre.

Il la regardait un peu en dessous avec ses petits yeux plissés et moqueurs.

— Pourquoi donc ne pourriez-vous pas recevoir qui vous plaît, mademoiselle Lise? Qui peut vous en empêcher?

— Les plus simples convenances.

— Oh! oh! les convenances! Et qui en est juge, de ces hautes convenances? Les badauds de la rue?.. Ou l'épicier du coin?.. A moins que ce ne soit la fruitière d'en face? Ce sont bien les seuls êtres, j'imagine, qui s'intéressent à vos faits et gestes... Ah! il y a aussi M. le conseiller Werner et sa pie-grièche de femme!

— Ce sont, en effet, mes meilleurs conseils et mes seuls amis.

— Et moi donc, belle Lise, ne suis-je pas votre ami? Ah! vous êtes un peu ingrate, *mam'selle*... Après cela, ça fait peut-être partie des hautes convenances, l'ingratitude?

Il ricanait en la regardant du coin de l'œil et, dans le balancement de sa marche déhanchée, son coude par instans frôlait celui de Lise.

— Voyons! pourquoi me fuyez-vous? Est-ce rancune éternelle pour quelque mauvaise farce de gamin? Vrai! cela n'en vaut pas la peine!

Elle le haïssait, le méprisait, en elle-même elle l'accusait d'avoir été le mauvais génie du faible et indolent Arthur, mais elle n'osait lui dire à quel point il lui était odieux. Il continua :

— Les hautes convenances, voyez-vous, mademoiselle Dauny, il y a des situations, des conditions de vie qui en dispensent et qui mettent à l'aise ; ce sont des balivernes... à l'usage des gens du monde. Quand on n'en est pas et que certaines raisons vous en ferment l'accès, il faut s'affranchir bravement et n'écouter que le mouvement de son cœur et la voix de sa conscience. Voilà comme je suis, moi ! Et vous voyez que je ne parle pas trop mal quand je veux m'en donner la peine.

Il se rengorgea avec une majesté comique, puis aussitôt éclata de rire :

— Qu'en pensez-vous, ma chère mademoiselle Lise ?

Elle tenait les yeux baissés pour cacher les larmes qu'avaient fait monter à ses yeux ces brutales allusions à sa vie humiliée. Elle n'eût voulu pour rien au monde lui laisser voir qu'il pouvait agir en quelque façon sur son âme. Elle raffermit sa voix pour répondre :

— Les conditions de ma vie, je ne les ai pas choisies, et...

Il se reprit à rire bruyamment :

— Parbleu ! je le crois sans peine ; ni vous ni moi n'avons choisi notre lot en cette vallée de misère. J'aurais mieux aimé naître sur les marches d'un trône, comme on dit dans les livres, ou dans la poche d'un Rothschild qu'au fond d'un sale cabinet de consultation. C'est bien clair !.. Ah ! à propos, savez-vous que mon père a renoncé à sa clientèle pour se retirer à la campagne ?.. Cela vous est bien égal ! pour moi, ça a son importance. Le bonhomme tombait en enfance, fini, ramolli. Il a dû renoncer à tuer lui-même ses malades, et les a passés à un camarade... Le meilleur, c'est que ma mère tient maintenant les cordons de la bourse. Avec elle, il y a moyen de s'entendre. Elle n'est pas si ladre que le vieux grippe-sou, ce qui me permet de vivre agréablement de mes rentes... Je tenais à vous dire cela, parce que... Enfin, j'y tenais... Mais vous aviez commencé à exprimer votre manière de voir sur votre situation spéciale.

— Je voulais dire que si je n'ai pas choisi les conditions de vie qui me sont faites, je reste juge du moins de ce qu'elles m'imposent. Vous parliez de conscience tout à l'heure, monsieur Lassagne ; la mienne me défend d'ouvrir ma maison à un homme de votre âge, elle m'avertit aussi que cet entretien a déjà trop duré. Veuillez me quitter ici, je vous prie.

— Non pas, non pas !.. Les occasions de vous voir sont trop rares, charmante Lise.., et trop précieuses pour que je ne profite pas de ma bonne fortune jusqu'au bout. Le jour baisse, d'ailleurs, dans quelques instans, il fera nuit. Vous êtes fort loin de chez vous, permettez-moi de vous le faire observer. Vous êtes dans un quar-

tier mal famé... si j'ose appeler sur ce détail l'attention d'une personne si soucieuse de sa bonne renommée. Vous avez tourné à droite tout à l'heure, dans votre empressement à me fuir, il aurait fallu tourner à gauche. Hé! hé!.. Cette petite erreur de jugement, eh! eh! eh!..

Il triomphait devant la consternation de Lise et son effroi.

— Cette petite erreur, dont je suis loin de me plaindre, me fait un devoir de vous couvrir de ma protection quelque temps encore. J'oserai même vous prier d'accepter mon bras... bien gentiment.

Il fit un mouvement pour s'emparer de la main de Lise; mais elle le repoussa si vivement qu'il perdit presque l'équilibre.

— Malepeste! quelle vigueur, s'écria-t-il en riant. Un peu plus, je roulais dans le ruisseau... Vous avez un sentiment des convenances quelque peu épileptique, belle demoiselle! Et dire pourtant que si je me nommais d'Esparvis ou d'Escarbagnas, ou quelque chose dans ce goût-là, vous seriez souple comme un gant, de douce et tendre composition, quitte à être ensuite bel et bien plantée là, au jour de la déveine!

Lise s'arrêta brusquement, les yeux étincelans, les lèvres tremblantes :

— Monsieur Lassagne, dit-elle par mots entrecoupés, car les battemens de son cœur l'empêchaient de respirer, ne dites pas une parole de plus, je vous défends d'outrager mes amis et moi-même. Laissez-moi... ou je sonne à cette porte, la première venue, et je demande protection contre vous... C'est lâche, vraiment, c'est indigne...

— Paix! paix donc!.. je plaisante... Ne peut-on badiner un peu sans vous mettre dans ces états-là?.. Non,.. écoutez-moi quelques instans encore, tenez! jusqu'à ce bec de gaz qu'on allume là-bas, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer...

Elle fit un geste incrédule :

— J'ai des nouvelles de *là-bas*, dit-il d'une voix plus basse avec un coup d'œil significatif et il se rapprocha, sans qu'elle cherchât à l'empêcher.

— Il vous a écrit?

— Pas lui-même... Un autre!.. J'ai quelques amis... Ah! dame! ajouta-t-il avec une ironie agressive, car son regard fureteur avait surpris sur le visage transparent de la jeune fille une involontaire expression de mépris, ce ne sont pas des comtes ni des barons... bien qu'il y en ait plus d'un là-bas... C'est une société fort bien composée, je vous assure, charmante Lise! Arthur reviendra de là, s'il le veut, avec de belles connaissances.

Lise reprit, sans s'arrêter aux méchancetés d'Arsène :

— Que vous apprend-on de lui?

— D'excellentes choses... Il s'est signalé par sa bonne conduite dans une circonstance... délicate,.. une révolte prête à éclater... Il a prévenu à temps l'administration, et déjoué le complot.

— Il a dénoncé, alors?..

— Averti... dénoncé... que vous êtes chatouilleuse, mademoiselle Lise!.. Il a fort bien agi, en tout cas,.. au double point de vue de la morale qui vous est chère et de son intérêt... qui lui est fort cher à lui. Le sang allait couler... Au lieu que tout s'est bien passé... N'est-ce pas gentil?.. Les meneurs seront punis, mais ne vous attendrissez pas sur leur sort : quoi qu'il arrive, ils ne l'auront pas volé... Enfin, on a fait un rapport au ministre et l'on espère pour Arthur un adoucissement de peine ; qui sait ?.. peut-être sera-t-il entièrement gracié ?..

Lise resta quelques instans pensive, elle reprit : — Il reviendrait alors ?..

— Le plus vite possible, naturellement... Mais, nous voici arrivés au bec de gaz... Je n'ai qu'une parole et je vous quitte... Donnez-moi une poignée de main, que diable! pour la bonne nouvelle... Personne ne vous verra, vous ne serez point compromise... Une poignée de main, s'il vous plaît! Il la suivait, la main tendue, nasillant du ton dont les mendians demandent un petit sou.

Elle avança avec répugnance le bout de ses doigts gantés, dont il s'empara avec un déploiement affecté de reconnaissance, courbant l'échine et saluant jusqu'à terre.

— Ce n'est pas chaud, mais c'est un commencement... Grâces vous soient rendues, sévère beauté.

Il tourna les talons et s'éloigna en riant.

Lise ne put fermer l'œil de la nuit ; cette rencontre avec Arsène, ses insolences, ses galanteries plus révoltantes encore, et par-dessus tout la libération possible d'Arthur, mettaient le comble à sa détresse intérieure. Elle avait pensé jusqu'alors au retour de son frère comme à une éventualité lointaine, quasi-fabuleuse, dont il n'y avait pas à se préoccuper à l'avance. Et maintenant, s'il revenait, que ferait-elle? Elle ne voyait d'autre alternative que de rester avec lui ou d'entrer au couvent; l'un et l'autre partis l'épouvantaient.

Elle alla confier ses appréhensions à M. Werner qui la rassura quelque peu; la nouvelle transmise par Arsène était suspecte, ce n'était qu'un prétexte sans doute pour aborder Lise. Il convenait d'en attendre la confirmation avant de se tourmenter. Alors même qu'Arthur serait gracié, il était fort vraisemblable qu'il ne se soucierait aucunement de rentrer dans sa ville natale.

Lise, un peu réconfortée, reprit courage.

XVIII.

La pluie tombait depuis le matin, lente, obstinée, épaisse de toutes les scories suspendues dans l'atmosphère, salissante, noire de toutes les fumées que vomissaient les feux de charbon, une pluie de décembre glaciale, tournée vers le soir en givre et fouettée par une bise qui pleurait sans relâche dans les tôles des cheminées.

Assise sur une chaise basse, dans la chambre qui avait été celle de son père et de sa mère, où elle les avait vus mourir l'un après l'autre, un livre à la main, au coin de son feu, sous la clarté voilée de sa lampe, Lise écoutait, distraite, le râle d'une girouette, dont le grincement lui disait des choses du passé, — musique sans parole, impressions confuses d'une énervante mélancolie où la pointe aiguë de certains souvenirs apportait par instans une brusque secousse. « N'oublierai-je jamais?.. » et elle ajoutait : « Voudrais-je oublier?.. » Elle savait que non, que les pensées qui l'occupaient tenaient une trop large place au plus profond de son cœur pour qu'elle pût les en arracher sans cesser d'être elle-même, sans se devenir à elle-même une étrangère dont l'insignifiance lui ferait horreur. Que serait la paix achetée à ce prix? Mieux vaut souffrir et aimer.

Un coup de marteau à la porte extérieure coupa court à sa rêverie. « Qu'est-ce que ce peut être?.. Une lettre?.. l'heure du facteur est passée. Une dépêche?... » Elle écouta. Françoise se hâtait de descendre de sa mansarde, en faisant claquer ses semelles contre les marches. La porte ouverte, la bise s'engouffra, apportant un bruit d'averse, et une voix parla du dehors. Lise ne pouvait entendre les paroles, mais une intuition vive, un pressentiment subit la saisirent au cœur, l'étouffèrent; toute tremblante, elle se dressa et recula instinctivement au fond de la chambre, comme pour mettre plus grande la distance entre elle et le nouveau-venu : « C'est lui! oh! Seigneur, c'est lui! » Elle serra fortement l'une contre l'autre ses mains froides, et ses yeux, machinalement, cherchèrent autour d'elle un appui, une issue... Déjà, par l'entre-bâillement de la porte, dans la pénombre de l'escalier tournant, mal éclairé par le lumignon fumeux de Françoise, apparaissait lentement, degré par degré, une figure qu'elle n'osait regarder.

— C'est moi!.. me voilà... Eh bien, c'est moi,.. tu ne me reconnais pas?

Elle voulut parler, un sourire convulsif et tremblant fut sa seule réponse. Il s'était avancé pour l'embrasser, puis s'arrêta.

— Drôle d'accueil!.. Ah! çà, suis-je de trop ici,.. dans ma maison?.. Il faut le dire!

Sa voix était basse, traînante, molle et rauque à la fois; c'était bien sa voix, mais transposée, faussée, une voix qui causait un malaise comme un instrument désaccordé, et tout, en sa personne, donnait l'impression de cette disparate, de ce déséquilibre. Lise avait fait un suprême effort, et, avec ce même sourire frémissant, pareil à la contraction nerveuse qui précède les larmes, elle s'avança et l'embrassa.

— C'est cette longue barbe, balbutia-t-elle, et puis, la surprise... Tu aurais dû me prévenir.

— Bah!.. pour le plaisir que je te cause!.. Je suis parti dès que j'ai eu la clé des champs... C'est ce que j'avais de mieux à faire. Je suis glacé,.. transi,.. moulu... Donne-moi de l'eau-de-vie, s'il y en a!

Elle se hâta de sortir, empressée de se soustraire un instant au supplice de le voir. Qu'il était changé, le malheureux! non pas seulement par l'altération matérielle des traits, bien plus encore par une sorte d'expropriation, de substitution accomplie d'un être inconnu à l'être primitif. Que restait-il du petit frère d'autrefois, qu'elle se souvenait d'avoir entendu admirer si souvent, alors qu'on arrêtait l'heureuse mère à la promenade pour la complimenter sur ses deux enfans? Que restait-il de cet innocent aux yeux candides, qu'elle avait aimé servilement, si soumise à ses volontés de frère aîné, que l'idée d'une résistance ne lui venait même pas? Qu'y avait-il de commun entre cet Arthur du premier âge et l'homme dégradé, usé, épaissi sous une boursouflure blême, l'œil éteint, la lèvre flétrie, contractée, qu'elle voyait devant elle comme un ennemi? Il l'attendait dans la chambre, assis, le front penché, les mains tendues vers la flamme. Il tourna vers elle ses paupières rougies, par l'action subite de la chaleur sans doute, et saisit avidement le verre et le flacon de genièvre qu'elle apportait.

— Tu es bien las?

— Harassé,.. pris de vertiges comme si j'avais la fièvre; c'est l'air libre qui me monte à la tête... Et puis,.. après tout, c'est assez triste de ne pas retrouver ici la pauvre vieille... De loin, je me figurais que ça ne me ferait rien du tout, car... c'est bien elle qui m'a perdu par sa stupide résistance et son avarice... Tonnerre!.. quand j'y pense!.. Elle s'est tant débattue pour quelques billets de mille francs, elle a disputé si longuement qu'elle m'a laissé prendre... Ah! je ne l'ai pas pleurée, non!.. Quand j'ai su sa mort, je me suis dit : « De quoi lui sert, à cette heure, l'ar-

gent qu'elle me refusait !.. » Pourtant, j'aurais été bien aise de la trouver ici à mon arrivée...

— Elle a parlé de toi avant de mourir...

— Elle ne m'a pas déshérité, j'espère?

— Pas un instant elle n'en a eu la pensée... Elle a désiré que cette chambre devînt la tienne et qu'elle fût tenue prête toujours à te recevoir... Elle t'a toujours aimé plus que tout au monde...

— Pas tant que son argent !..

— Ne dis pas cela,.. c'est toi qui as manqué de confiance... Si tu avais avoué la vérité?..

Il se leva brusquement.

— Assez! Laissons cela... J'ai eu le temps de ressasser en moi-même mes griefs... Ne m'irrite pas!.. Ainsi, ce sera là ma chambre?

Il marcha à droite et à gauche d'un pas traînant, et son dandinement lourd rappelait à Lise la démarche fatiguée de son père.

— En ai-je passé des jours d'ennui et des soirées de misère dans cette baraque!.. Il y en a qui se souviennent de leur enfance et qui la regrettent; pas moi, toujours!.. Il y en a qui se souviennent de leur père avec attendrissement; pas moi, toujours!

— Arthur, je t'en prie, laisse en paix nos morts.

Il se versa un verre de genièvre et le but d'un trait.

— Ah! dame, je viens d'un lieu où la sensiblerie n'a pas cours, où les vieux préjugés de famille ne pèsent pas lourd... La voix du sang? Bast! les beaux sentimens?.. Ah! bien oui!.. On se souvient des taloches, gifles, coups de pied et autres caresses paternelles.

— Mon père t'aimait, et ses duretés le rendaient plus malheureux que toi-même.

— Allons donc!

Il haussa les épaules, marcha encore et but de nouveau.

— Tout de même cela fait plaisir d'être là, les mains dans les poches, devant un bon feu, tandis qu'il y en a qui reçoivent sur le dos la pluie et la grêle, ou qui vont grelotter toute la nuit, le ventre creux, sur une méchante paillasse, mal couverts, et qui se lèveront, rompus de tous les membres, avant le jour. C'est bon d'être libre!.. Donne-moi à boire, je veux me griser... Il faut bien faire la fête pour mon premier soir de liberté... J'aurais voulu amener Lassagne... Il n'a pas voulu,.. à cause de toi...

— Tu l'as vu déjà?..

— Il est venu au-devant de moi à la gare... C'est là un ami comme il n'y en a pas deux... Pourtant tu le rebutes, à ce qu'il paraît... Il ne veut pas venir par peur de te déplaire!..

Lise baissa la tête sans répondre. Arthur but encore, et d'une voix plus haute reprit :

— Tu ne prétends pas me priver de mon ami, pourtant,.. mon seul ami?.. Quand j'arrive, après tant d'années d'injustes misères, tu ne vas pas faire la mijaurée et me gâter ma vie?

Il but encore coup sur coup plusieurs verres.

— Que j'ai soif,.. tonnerre!.. Il n'y a plus de schiedam. Lise, donne autre chose... A boire! Lise,.. je brûle, j'étouffe...

Elle approcha de ses lèvres un verre d'eau fraîche; il le repoussa brutalement, le verre tomba et se brisa sur le plancher... Alors sa tête s'abattit, pesante, inerte, entre ses bras croisés sur la table, et bientôt il s'endormit en répétant :

— A boire!

Navrée de dégoût, sa sœur enleva doucement les objets fragiles qui se trouvaient à sa portée et se retira. Un ronflement embarrassé, bruyant, l'accompagna jusqu'à sa chambre, où elle s'enferma, tremblant des pieds à la tête.

— O cruelle vie!.. cruelle, hideuse! murmurait-elle avec un désir désespéré de fuir, de disparaître...

Dans sa tête enfiévrée se heurtaient des légions de pensées noires, de projets désolés, sans qu'elle pût s'arrêter à aucun... Ainsi mise en demeure subitement de prendre un parti, elle ne savait à quoi se résoudre... La nuit passa sans repos, sans sommeil.

Le lendemain, quand elle aborda son frère, elle le trouva dégrisé et plus calme; presque aussitôt, il lui annonça son intention d'aller se décarêmer à Paris. C'était la meilleure nouvelle qu'elle pût attendre.

Après avoir pris chez le notaire tout l'argent disponible sur sa part d'héritage, il partit le soir même avec son ami Lassagne.

Lise était présente quand celui-ci vint chercher Arthur pour le conduire à la gare; son premier mouvement avait été de se retirer, son frère la retint.

Arsène, à qui ce premier mouvement n'avait pas échappé, se confondit en salutations d'un respect ironique.

— Je vous ramènerai ce cher Arthur sain et sauf, mademoiselle Lise... Comptez sur moi pour le soigner comme une mère soigne son enfant... Je n'ai rien tant à cœur que de vous plaire.

Lise, sans le regarder, murmura quelques mots de vague remercîment.

Il reprit en la transperçant de ses yeux effrontés :

— N'emporterai-je pas un regard un peu doux, un seul regard, belle demoiselle?.. Allons! levez les yeux, osez me contempler un

instant.., contempler le joli garçon qui vous adore... Plus d'une l'a fait sans en perdre la tête, je vous jure...

— Laisse-la tranquille, s'écria Arthur avec humeur. Si tu la persécutes ainsi, reprit-il quand ils furent seuls, elle ne pourra jamais te souffrir... Qu'y gagnerons-nous?

— Vieille habitude d'enfance... C'est plus fort que moi... J'aime sa colère, ses airs effarouchés, l'indignation de ses yeux si doux, le dédain de sa lèvre dont le coin se relève...

— Quel lyrisme!.. Deviendrais-tu amoureux de Lise?..

— Amoureux?.. J'en ai l'encolure, vraiment... Je m'amuse, voilà! Pourtant, elle est gentille, c'est sûr... Et ce ne serait pas un mauvais calcul peut-être de prendre quelque empire sur cette fillette...

— Tu comptes pour cela sur tes grimaces?

— Dame! chacun s'y prend comme il peut... Je n'ai pas la prétention de la séduire par mes agrémens personnels, ni par l'éclat de mon génie, ni la bonne odeur de mes vertus... Je me rabats sur les grimaces... C'est plus habile que tu ne penses... Elle se révolte, s'indigne, elle me déteste... Je lui fais peur et j'occupe sa pensée, son imagination, je lui deviens une obsession, une idée fixe... Et qui ne sait la puissance d'une idée fixe? Si je le voulais, j'arriverais à me faire épouser.

Arthur éclata de rire.

— Travaille, beau ténébreux... Si tu réussis, je te promets ma bénédiction.

— Je te le répète, ce ne serait pas une mauvaise affaire.., nous ferions une bonne maison à nous trois. Elle a des rentes par sa marraine.., il me reviendra aussi quelque bien, quand j'aurai liquidé papa et maman... Tu finirais tes jours entre nous, bien tranquille.., bien choyé...

Arthur ne répondit pas; il songeait:

— Pourquoi pas, après tout?.. Lise est douce et finirait par s'habituer à lui... Ce beau-frère là, du moins, ne me mépriserait pas.

P. Caro.

(La dernière partie au prochain n°.)

LA

GUERRE D'ESPAGNE

FRAGMENS DES MÉMOIRES MILITAIRES DU COLONEL VIGO-ROUSSILLON.

DEUXIÈME PARTIE (1).

Prise d'assaut de Zamora.

Un jour, le général commandant la division me donna l'ordre de partir, avec mon bataillon et deux pièces de canon, pour aller soumettre la ville de Zamora. Cette ville avait fermé ses portes au général M.., qui s'était présenté avec une brigade de cavalerie, et il attendait de l'infanterie pour la forcer.

En arrivant devant la place, je fis faire halte à mon bataillon et fus seul la reconnaître. Pendant ce temps, mes deux pièces de canon, qui avaient été obligées de faire un détour, arrivèrent.

Je vis, au premier coup d'œil, qu'en m'emparant d'un couvent qui était à l'extérieur, mais dont les toits dominaient la ville de

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

très près, je pourrais établir sur ces toits des tirailleurs qui balaieraient le rempart et le rendraient intenable, de façon à favoriser les approches de la porte que j'avais choisie pour point d'attaque.

Je fis partir, pour flanquer ma droite, mes voltigeurs et la 4e compagnie. J'ordonnai à l'officier qui les commandait de s'établir dans un autre couvent voisin de la porte de Cubillos, et de fusiller de là tout ce qui paraîtrait.

J'envoyai à ma gauche la 2e compagnie pour occuper les maisons et les jardins qui bordaient le Duero. Je restai au centre avec trois compagnies. Comme l'on ne pouvait entrer dans le couvent du centre par la porte, parce qu'elle faisait face à la ville, je fis pratiquer par l'artillerie une brèche sur la face opposée du mur d'enceinte du couvent. Dès que cette brèche fut ouverte, je fis monter sur les toits deux compagnies qui ouvrirent aussitôt leur feu contre les défenseurs du rempart et les contraignirent promptement à l'évacuer. Sous cette protection, mes deux pièces furent mises en batterie et tirèrent sur les canons des remparts, mais elles eurent peu d'effet.

Je fis alors amener mes pièces à bras devant la porte que je voulais enfoncer. Bientôt nous vîmes sortir de la terre par les trous que les boulets faisaient dans cette porte. Elle était murée et remblayée : on ne pouvait l'enfoncer. Ayant remarqué que le pied des remparts était accessible, je voulus tenter une escalade.

Je fis réunir au couvent du centre toutes les échelles qu'on put trouver; on en fabriqua d'autres avec des palissades, on amena des charrettes, des meubles, tout ce qui pouvait servir à s'élever pour atteindre le rempart, et pendant qu'on préparait les échelles, je fus visiter ma droite, où le feu était très vif. Je voulais examiner si l'escalade ne serait pas plus facile de ce côté. J'étais encore occupé à étudier le rempart sur ce point quand je vis, de loin, une des compagnies que j'avais laissées en réserve quitter son poste et courir vers la ville. Je soupçonnai aussitôt que quelque étourdi avait marché sans mon ordre. Je retournai promptement au centre et je vis mes grenadiers, perchés sur une mauvaise échelle, s'efforcer d'atteindre la muraille : quelques-uns y étaient déjà parvenus. Je fus saisi d'indignation contre les officiers que je crus les auteurs de cette désobéissance, surtout contre le capitaine des grenadiers, officier brave, mais très enclin au pillage. J'étais certain que c'était à ce mobile honteux qu'il fallait attribuer ce trop grand empressement et ce mauvais exemple. Cet officier était sur le mur quand j'arrivai au pied. Je lui criai de rallier ses grenadiers et d'attendre que je fusse monté. Il fit néanmoins un pas vers la

ville. Je tenais à la main un fusil à deux coups. Je le couchai en joue et lui criai : « Je vous tue, si vous faites un pas de plus. » Il s'arrêta. Voulant profiter de l'avantage déjà obtenu, je me précipitai sur l'échelle et par là sur le mur. J'arrêtai la tête de mes gens. J'ordonnai au reste du bataillon de me rejoindre par tous les moyens possibles. Aussitôt qu'il fut réuni, j'envoyai deux compagnies occuper le pont sur le Duero. Je me rendis, avec le reste de mon monde, sur la grande place, nettoyant au fur et à mesure les rues transversales à coups de fusil. J'envoyai en même temps ouvrir les portes à la cavalerie et à un bataillon du 45e qui arrivait avec le général D... La cavalerie entra de suite, traversa la ville et le pont du Duero et se mit à la poursuite des fuyards.

Les défenseurs de Zamora étant, pour la plupart, vêtus en paysans et sans uniformes, s'étaient bornés à jeter leurs fusils dans le fleuve en passant le pont; mais en prenant la fuite, ils avaient fait preuve d'une mauvaise conscience. Ils furent atteints dans la plaine par la cavalerie et généralement sabrés.

J'eus la satisfaction de voir, après l'avertissement que j'avais donné à l'un de leurs chefs, mes soldats rester à leur poste, tandis que ceux amenés par le général D... commirent des excès de toute sorte jusque sous nos yeux (1).

(1) On ne peut nier que les Français, et plus encore leurs alliés, Allemands, Hollandais, etc., aient commis des excès en Espagne. Le vin, si abondant dans ce pays, a un grand attrait pour les peuples du Nord; les Anglais sont tombés dans le même piège, la correspondance de Wellington en fait foi. Nos excès s'expliquent, jusqu'à un certain point, par l'attitude des habitans à l'égard des vainqueurs. En abandonnant les fermes, les maisons, les villages; en détruisant les vivres, en coupant les communications, en attaquant les convois, les Espagnols avaient rendu, dès le début, la maraude *nécessaire;* et la maraude conduit généralement au pillage et à l'indiscipline. La maraude ne recherche que les vivres et les fourrages; mais les hommes qui la pratiquent peuvent être tentés, quand ils trouvent des maisons abandonnées encore pourvues de leurs meubles. On en emporte au camp voisin, et le pillage commence. S'il fait froid, on brûle les portes, les fenêtres, les meubles, et on détruit pour brûler. Le pillage commence par en bas; il remonte dans les divers degrés de la hiérarchie et atteint quelquefois les plus élevés, ceux où l'on dispose de plus larges moyens de transport. Depuis bien longtemps, et dans toutes les armées, on a considéré une maison abandonnée par ses habitans comme une épave, comme un navire que son équipage a laissé au gré des flots et qui appartient à ceux qui peuvent le ramener au port. Napoléon a fait de grands efforts pour combattre le pillage; il disait à ses généraux : « Ne pillez pas, je vous donnerai plus que vous ne pourriez prendre. » Et, en leur distribuant ses conquêtes, il leur a beaucoup donné. Cependant, il a signalé à Sainte-Hélène, parmi ses maréchaux, ceux qu'il appelait des *déprédateurs*. C'est là un des maux qu'engendre la guerre! Mais, tout en reconnaissant que le vice a existé, il faut se méfier des calomnies et se défendre des exagérations. Au milieu des colères et de l'indignation qu'avait soulevées la capitulation de Baylen, on avait osé dire que le général Dupont et ses lieutenans avaient capitulé pour sauver les richesses que con-

L'affaire avait été heureuse. Il n'y avait eu, dans mon bataillon, que deux hommes tués et quatre blessés. Nous avions pris à l'ennemi douze pièces de canon et trois mille fusils. Il nous fut impossible de connaître exactement le nombre des hommes que nous avions eu à combattre, parce qu'un certain nombre des défenseurs, dès qu'ils nous virent parvenus sur les remparts, jetèrent leurs armes, se cachèrent et se mêlèrent avec les habitans. Cependant, nous en avions tué, dans les rues, beaucoup qui se défendaient et qui cherchaient à fuir. La cavalerie acheva le reste.

Outre les trois mille fusils que nous avions ramassés, beaucoup d'armes avaient été jetées dans le Duero.

Je logeai mon bataillon dans deux couvens, l'un de religieuses, l'autre de moines, et, quoiqu'ils fussent abandonnés, les soldats y trouvèrent des vivres en abondance et de quoi faire bonne chère.

Le 12 février, nous étions partis à trois heures du matin, afin d'arriver à Benavente de bonne heure, quand, au village de San-Benian, nous rencontrâmes le reste de la division qui se rendait à Zamora.

Je fus rendre compte de ma mission à mon général de division. En me revoyant, la première chose qu'il me demanda, et en secret, ce fut ce qu'étaient devenues les caisses publiques?

Je lui répondis que les généraux qui étaient là avaient dû s'en occuper. Il en fut mécontent et me dit aussitôt : « Puisque vous aviez enlevé la ville d'assaut, il fallait vous emparer de la caisse et m'en rendre compte. Entendez-vous? »

Je ne répondis rien. Je rentrai au régiment.

Le colonel me fit compliment sur le succès de mon expédition; il ne put me dissimuler quelques regrets de ne pas l'avoir conduite lui-même. Il me demanda si j'avais fait de bonnes affaires.

Je lui répondis que je ne m'étais occupé que de ma troupe et des mouvemens des ennemis, ce qui l'étonna beaucoup.

Les guérillas et les habitans eux-mêmes massacraient les hommes isolés et les blessés; mais comme ils craignaient les représailles, ils employaient tous les moyens possibles pour faire disparaître les traces de leurs crimes.

Le 12 août 1809, le 8e de ligne passa le Tage à Tolède. Nous

tenaient leurs fourgons. Heureusement pour eux, cette capitulation ayant été violée par les Espagnols, ces fourgons furent arrêtés, ouverts, pillés, et il fut manifeste, pour les Français comme pour les Espagnols, que les fourgons de ces généraux ne contenaient rien de suspect. S'il y a eu des pillages en Espagne, on peut cependant affirmer que la grande majorité des Français en est revenue les mains absolument nettes. (P. V. R.)

fûmes prendre position sur des hauteurs voisines, qu'occupe le couvent de la Cisla. Un camp français était dans le voisinage.

Il était nuit close quand nous arrivâmes sur ce plateau, et nous n'avions pas dîné. Nos ordonnances nous firent promptement une soupe à l'oignon. Je trouvai à cette soupe un goût détestable, ainsi qu'à tout ce que l'on avait préparé pour ce dîner, et même à l'eau rougie que nous buvions. Je ne pus avaler que deux ou trois cuillerées de cette soupe. Je pensai que la cause de ce dégoût subit était en moi, et, comme tout le monde ne paraissait pas l'éprouver au même degré, je me crus malade.

Le lendemain, de bonne heure, on vint me dire que l'on avait retiré une tête du puits du couvent, et que plusieurs corps humains étaient encore dans ce puits, qui avait fourni de l'eau pour tout le camp, par la raison qu'il n'y en avait pas d'autre. Ces corps étaient ceux de soldats français, on n'en pouvait douter. Depuis quand étaient-ils là? Personne ne voulait le dire. Je compris pourquoi j'avais trouvé si mauvais goût à la soupe que l'on nous avait servie la veille et à l'eau que nous avions bue. A cette nouvelle, plusieurs de mes jeunes officiers furent pris de vomissemens. Pour moi, je n'en fus pas incommodé; mais ce goût détestable me resta et m'ôta l'appétit pour quelque temps. Je fus même assez longtemps avant de pouvoir manger de la soupe dans laquelle avait cuit de la viande.

Le lendemain, nous traversâmes, à Mora, le champ de bataille d'Almonacid, où, l'avant-veille, le 4e corps avait battu 30,000 Espagnols commandés par le général Vénégas.

Mon ancien régiment, le 32e, s'était distingué à ce combat; mais il avait laissé sur le terrain de braves soldats blessés, qui n'avaient été ni relevés, ni pansés, parce que les chirurgiens français et le personnel des ambulances, laissés à Almonacid pour soigner les blessés des deux armées, avaient été égorgés par les guérillas. Je fis rechercher avec soin et relever mes anciens camarades.

On ne pouvait douter qu'un certain nombre de blessés eussent été achevés.

Ces excès et ces cruautés devaient amener, de temps à autre, de terribles représailles.

Un jour je reçus du général de brigade l'ordre de partir la nuit, avec mon bataillon, le plus secrètement possible, afin de surprendre la population d'un village qui s'était jointe à quelques guérillas et avait égorgé huit de nos soldats. Je pris la précaution de demander un ordre écrit. Celui qui me fut remis portait :

« De faire *main basse* sur tous les hommes, de n'épargner que les femmes et les enfans. »

Je partis pour exécuter cet ordre désagréable.

Craignant la vengeance des Français, tous les habitans, qui sentaient leur cas pendable, avaient pris la fuite et s'étaient réfugiés dans un bois. Je pris mes mesures pour que ce bois fût, pendant la nuit, complètement cerné et pour que tous les hommes qu'on y trouverait fussent tués à coups de baïonnette. Cette scène d'horreur eut lieu un peu avant le jour; mais les cris des hommes que l'on tuait, ceux des femmes et des enfans qui les voyaient arracher de leurs bras, ces cris perçans répercutés, au milieu du calme de la nuit, par les échos de la forêt, jetaient dans l'âme une horreur que je ne puis décrire (1). J'avais défendu, sous peine de mort, qu'aucun soldat touchât aux femmes, à l'argent ou aux bijoux, et ma défense fut rigoureusement observée.

Cette vilaine expédition terminée, nous rentrâmes dans nos cantonnemens.

Quelque temps après, le roi Joseph, apprenant le massacre de toute la population mâle d'un village, gronda le général qui avait fait périr ses fidèles sujets. Le général de division dit au général de brigade qu'il avait outrepassé ses ordres en agissant si sévèrement contre les habitans de ce village. Le général L... voulut en rejeter la faute sur moi, en disant qu'il m'avait ordonné de *me saisir* des coupables et non de les tuer. J'avais été appelé chez le général de division avec le général L... On allait m'accuser d'avoir outrepassé mes instructions quand je tirai mon ordre de ma poche et en fis la lecture. Le général L... prétendit alors que faire *main basse* voulait dire arrêter les paysans, mais non pas les tuer. Je répondis que, quand il s'agit de meubles, faire main basse peut vouloir dire *les prendre,* mais, qu'à la guerre, faire main basse sur les gens veut dire les tuer, et que, d'ailleurs, la phrase suivante : « N'épargnez que les femmes et les enfans, » complétait et expliquait le sens de la première.

Le général de division fut de cet avis, et tout fut terminé. Tout le monde reconnut que je n'avais fait qu'exécuter un ordre rigoureux, et l'on me plaignit de l'avoir reçu.

Si le général L... avait eu, de bonne foi, l'intention de faire seulement arrêter les coupables, il faudrait attribuer à son ignorance de la valeur des mots la mort d'hommes innocens; car, parmi les victimes, se trouvaient certainement les coupables de l'assassinat de nos soldats, mais très probablement aussi des innocens (2).

(1) Que l'on rapproche cet épisode de ceux qui précèdent, du puits du couvent de la Cisla, du massacre des ambulances et des blessés sur le champ de bataille d'Almonacid, et l'on aura un sommaire de la guerre d'Espagne.

(2) Nous avons beaucoup pratiqué en Algérie, depuis la conquête, le principe de la

Le 7 avril, la division se mit en marche. Nous avions reçu l'ordre d'aller rejoindre, en Estramadure, les deux autres divisions du 1er corps, qui, avec la division allemande Leval, avaient remporté sur l'armée espagnole la célèbre victoire de Medellin.

Nous arrivâmes le 19 à Mérida, où se trouvaient le quartier-général du maréchal Victor et ses deux autres divisions. A notre arrivée, les officiers de la 2e division furent, en corps, faire une visite au maréchal duc de Bellune. Il nous parla de la bataille de Medellin avec beaucoup de modestie, et à juste titre, car il avait fait tout ce qu'il fallait pour la perdre. Voici son récit : « Je savais que le général Cuesta était, depuis trois jours, en position à Medellin, avec 50,000 hommes. Puis on m'écrivit qu'il s'était retiré. Je me mis en marche, le croyant parti. J'envoyai le général Sémélé, mon chef d'état-major, avec de la cavalerie, à Mérida, pour y établir nos logemens.

« Je fus bien étonné, après avoir passé la Guadiana sur le pont de Medellin, d'apercevoir les Espagnols en bataille et en très bon ordre. La division allemande et la 3e division étaient déjà engagées. Je donnai l'ordre de repasser le pont. *Heureusement l'on ne m'obéit pas, et c'est ce qui nous a donné la victoire.* »

Nos camarades confirmèrent ce récit et y ajoutèrent ce qui suit : « Comme l'on commençait le mouvement de retraite, un caisson d'artillerie se brisa sur le pont et l'encombra. Alors le général Lasalle, commandant la cavalerie, les colonels Lacoste du 27e léger, Mouton-Duverney du 63e, Combette du 94e, Pêcheux du 95e, prirent sur eux de marcher à l'ennemi. Ce mouvement jeta la terreur dans les rangs des Espagnols et amena la victoire la plus complète. Les ennemis se débandèrent, suivis par toute notre cavalerie, qui en sabra un très grand nombre. Quatorze mille hommes furent, en une heure, jetés sur le carreau. On fit peu de prisonniers parce que, au commencement de l'action, et comme les Français commençaient leur mouvement de retraite, les Espagnols massacrèrent des prisonniers à la vue de l'armée, en criant : « Aujourd'hui, point de prisonniers. » Déjà, en arrivant sur le champ de bataille, nos soldats avaient vu des cadavres, criblés de coups, accrochés aux oliviers, c'étaient des hussards du 4e régiment, tombés aux mains des Espagnols quelques jours auparavant; 62 chasseurs à cheval avaient subi le même sort. Nos soldats, exaspérés, ne firent, à leur tour, point de quartier. Une grande

responsabilité collective. Chaque tribu est responsable des crimes commis sur son territoire et doit faire la police chez elle. Si ce principe n'est pas absolument équitable, il est *indispensable*, en présence de populations fanatiques, et il n'y a pas d'autre moyen d'obtenir la sécurité des voies de communications. (P. V. R.)

partie des bataillons de Cuesta se composaient de volontaires de nouvelles levées; ces hommes étaient terrifiés. On vit des bataillons entiers ne point faire feu, demandant, à genoux, la vie à nos soldats qui les égorgeaient, sans pitié, à coups de baïonnette. Tous les fuyards, qui cherchaient à gagner la montagne, furent atteints et massacrés par notre cavalerie. »

Le soir, les Espagnols n'avaient plus un bataillon entier. La bataille de Medellin avait été le coup de grâce de l'armée qui, sous les ordres du vieux général Cuesta, avait été réunie pour couvrir l'Andalousie (1).

La bataille de Medellin avait été livrée par environ 12,000 Français contre plus de 40,000 Espagnols, sur lesquels on en tua environ 14,000. Elle fut, dans ces proportions, une des plus sanglantes du siècle et contribua beaucoup, malheureusement, à développer le caractère de férocité qui caractérisait la guerre d'invasion en Espagne et en Portugal.

Le 18 novembre, étant très malade de la fièvre, je partis pour Madrid. Ce qui diminua mes regrets, c'est que le 1er corps ne devait pas assister à la bataille d'Ocaña, qui fut livrée le 19. Le maréchal Soult avait remplacé le maréchal Jourdan en qualité de major-général; il n'aimait pas le maréchal Victor, qui le lui rendait bien. Le major-général avait fait remplacer, dans la Manche, le 1er corps par le 5e, beaucoup moins nombreux que lui. Il est probable que, sans ce changement, la bataille d'Ocaña eût été pour nous une victoire moins meurtrière.

Vers le milieu de décembre, le bruit courait à Madrid que l'on allait exécuter enfin l'expédition d'Andalousie, dont on parlait depuis si longtemps. Je désirais beaucoup en faire partie. Je quittai Madrid le 18 décembre et rejoignis mon régiment le 22, à Daymiel.

Campagne d'Andalousie.

La paix avec l'Autriche avait été signée, le 14 octobre 1809, sous forme d'un traité auquel on avait donné le nom de traité de Vienne. C'était depuis 1792 le quatrième traité de ce nom.

(1) Après avoir eu la conscience de reconnaître devant les officiers que la bataille de Medellin avait été livrée en dehors de lui et malgré lui, le maréchal Victor et son état-major ne se montrèrent pas aussi sincères dans les rapports qu'ils adressèrent au roi d'Espagne et à l'empereur. Ils imaginèrent, après l'événement, un plan, un dispositif de bataille, des manœuvres, qui avaient décidé la victoire. Ces rapports ont trompé tous les historiens. (P. V. R.)

L'empereur, tout plein de l'idée d'en finir sur-le-champ en Espagne en y envoyant de très grandes forces, sans rien distraire cependant de celles qui étaient encore en Autriche, commença par faire marcher vers les Pyrénées tous les corps, tous les renforts qui se dirigeaient vers le Danube. Dans sa pensée, le chiffre des renforts destinés aux armées d'Espagne était de 150,000 hommes, et, comme élément de victoire plus important encore, il songeait à aller reprendre lui-même la direction des opérations dans toute la Péninsule. Les victoires d'Almonacid, de Medellin, d'Ocaña, la prise de Girone, et surtout l'avis de l'arrivée prochaine de ces renforts avaient relevé le courage du roi Joseph et de son état-major. Le roi demandait avec instances de faire immédiatement une expédition en Andalousie. Le maréchal Soult, qui, depuis Oporto, n'était plus du tout pressé de rencontrer les Anglais, appuyait la proposition du roi. L'empereur hésitait.

Son avis était qu'il eût été préférable de chasser, avant tout, les Anglais du Portugal, de leur enlever Lisbonne, de les contraindre à se rembarquer et de leur fermer ensuite tous les ports.

A cela, on objectait qu'il fallait préalablement s'emparer de Cadix, car si, en perdant leur base d'opération de Lisbonne, les Anglais en trouvaient une autre à Cadix, l'on aurait remplacé une difficulté par une autre. Le roi Joseph assurait, d'après les renseignemens qu'il avait recueillis, que l'Andalousie serait conquise et Cadix pris avant un mois; qu'il était préférable de n'entrer en opérations dans les montagnes de la vallée du Tage qu'après l'hiver.

L'empereur finit par se rendre à ces raisons et autorisa l'expédition à laquelle devaient prendre part les 1er, 4e et 5e corps et, comme réserve, la division Dessoles. Le 2e corps (ancien corps du maréchal Soult) devait occuper la haute vallée du Tage, vers Alcantara, pour observer les Anglais, qui, après le combat de l'Arzobispo, s'étaient retirés vers Lisbonne et Coïmbre. Le roi Joseph allait disposer, après l'arrivée des renforts, d'environ 60,000 hommes pour franchir la Sierra-Morena et entrer en Andalousie.

Le général Areizagua commandait devant nous les débris de l'armée espagnole réduite à 25,000 ou 30,000 hommes.

Le 4e corps (Sebastiani) s'avançait par la route de Valence, sur Sanroute et Villa-Manrique. Le 5e corps (Mortier) suivait la route de Séville. Le 1er corps prenait la route d'Almaden, afin de tourner le défilé de Despeña-Perros que le maréchal Mortier abordait de front. Nous devions ensuite descendre sur le Guadalquivir entre Baylen et Cordoue.

Nous nous mîmes en marche le 13 janvier 1810. Nous fûmes

bivouaquer au village de Caracuelo. Nous y séjournâmes. Les mauvais chemins que nous allions rencontrer, en traversant la Sierra-Morena, ne nous permettant pas de conserver avec nous notre artillerie et nos bagages, ils passèrent par Santa-Cruz et devaient suivre, par la grande route, le quartier-général du roi Joseph.

Le 18, nous logeâmes à Almaden del Azogue, où se trouvent les fameuses mines de mercure, depuis longtemps exploitées par l'Espagne, pour fournir à ses colonies d'Amérique le mercure nécessaire au traitement de l'or et de l'argent. J'eus la curiosité de visiter ces mines, qui sont très profondes et renfermaient toute une population d'ouvriers et de condamnés.

Le 22, nous passâmes le Guadalquivir à Bujalance et nous dirigeâmes vers Séville.

Depuis l'occupation de Madrid par les Français, Séville était devenu le siège du gouvernement national, de la junte centrale. De là, on dirigeait les armées espagnoles, on adressait des instructions aux juntes provinciales. Il y avait donc un sérieux intérêt politique à occuper Séville et à disperser la junte centrale.

Un conseil de guerre présidé par le roi et comprenant les maréchaux, ministres et généraux, fut tenu à Carmona.

On y agita la question de savoir si, au lieu de perdre du temps devant Séville, qui se préparait à résister, il ne serait pas préférable de laisser le 1er corps faire seul le blocus de Séville et d'aller avec le reste de l'armée, aussi vite que possible, fermer l'accès de Cadix à tous les chefs de l'insurrection, à la junte centrale, aux troupes espagnoles dispersées qui s'y réfugiaient de toutes parts, et qui allaient y retrouver les Anglais. En effet, les Espagnols, témoignant à leurs alliés une certaine méfiance, n'avaient pas voulu leur livrer leur principal établissement maritime, l'arsenal de la Corogne. Ils avaient consigné leur flotte dans la rade extérieure et limité à 4,000 hommes les forces qu'ils pourraient débarquer à Cadix. Le roi Joseph insistait pour que l'on commençât par le blocus de Cadix, et il avait, pour cela, de bonnes raisons. Il entretenait des intelligences dans Séville; on lui faisait espérer qu'après que les premiers accès de la fureur populaire seraient calmés, il pourrait voir s'ouvrir devant lui, sans combat, les portes de la capitale de l'Andalousie. Le roi exposait que la possession de Cadix avait un bien plus grand intérêt que celle de Séville. Car on était toujours sûr de renverser les murs de Séville avec du canon, mais on ne l'était pas de franchir les lagunes qui séparent Cadix de la terre ferme, quand on aurait perfectionné leurs défenses, et il n'y avait qu'un coup de main, une surprise, une apparition subite de

nos troupes qui pussent nous livrer, tout d'abord, cette place importante.

On savait que les troupes qui avaient été destinées à s'opposer à notre marche à travers la Sierra-Morena s'étaient dirigées sur Jaën, afin de couvrir Grenade, mais que d'autres, qui, d'Almaden, s'étaient retirées sur Cordoue, ne s'y étaient pas arrêtées et avaient été jusqu'à Cadix, où elles espéraient trouver des vivres et un asile assuré, sous le canon des flottes anglaises. On savait encore que la junte allait s'y transporter. Le roi et beaucoup de généraux étaient donc d'avis de courir d'abord à Cadix. Le maréchal Soult, major-général, s'y opposa de toutes ses forces. Il savait les Anglais dans la place, et, depuis les mauvais tours que les Anglais lui avaient joués à la Corogne et à Oporto, il n'aimait pas à les rencontrer. Il annonçait que l'on allait se heurter à un siège formidable comme celui de Saragosse. Il dit au roi Joseph : *Répondez-moi de Séville et je vous réponds de Cadix.* Par malheur on le crut et on céda à son opinion. Cette erreur nous coûta cher, et les Anglais conservèrent toujours une forte tête de pont à Cadix, comme à Torrès-Vedras, à l'embouchure du Tage. C'est la possession de ces deux places, devenues, avec le concours de leurs flottes, d'excellentes bases d'opérations, qui leur a permis de nous chasser de l'Espagne, après quatre années d'une guerre acharnée, et de nous reconduire jusqu'au-delà des Pyrénées, jusqu'à Bordeaux et Toulouse. Les divergences qui s'étaient manifestées dans les avis de nos chefs nous avaient retenus les 23, 24, 25 et 26 janvier à Montilla, pendant que l'on discutait à Carmona.

En présence de l'opposition du maréchal Soult, on laissa le 4e corps se diriger vers Grenade pour conquérir ce royaume et occuper Malaga. La division Dessoles resta en réserve sur la Sierra-Morena pour assurer nos communications. Le 1er corps et celui du maréchal Mortier (le 5e) devaient attaquer Séville.

Le 31 janvier 1810, le 1er corps déboucha de San-Juan de los Panaderos dans la belle plaine de Séville, pour investir la ville, que les habitans avaient fortifiée en y construisant des retranchemens armés d'artillerie. Toutes les cloches sonnaient, la populace, accumulée sur les remparts et les toits des maisons, poussait des cris furieux et nous adressait toutes les injures que l'on peut imaginer. Nous bivouaquâmes aux environs. Les Espagnols faisaient un grand feu d'artillerie sur nos avant-postes. Ils avaient l'air de vouloir se défendre à outrance, mais pendant ce temps, les membres de la junte centrale, les gens riches ou compromis partaient pour Cadix, Gibraltar ou le Portugal.

Je reçus dans la nuit l'ordre de prendre position avec les volti-

geurs du régiment, au pont de la Guadaïre, affluent du Guadalquivir. Je devais intercepter ainsi la route de Cadix, mais il était trop tard, tout le monde était parti.

Vers quatre heures du matin, je sortis, seul, pour étudier les abords de ma position et marchai vers la ville. Je fus frappé du profond silence qui régnait partout, même dans les ouvrages élevés par les défenseurs de la place. J'y envoyai une patrouille, elle me rapporta que les ouvrages ennemis étaient abandonnés; j'en fis immédiatement mon rapport.

Entrée à Séville.

Le 1er février, de grand matin, les portes de Séville étaient ouvertes et des députations étaient venues trouver le roi. Dans la journée, le roi Joseph, à la tête de l'armée, fit une entrée solennelle. Nous trouvâmes dans Séville des magasins de toutes espèces, considérables, une fonderie de canons en bon état, et une belle artillerie de siège précieuse pour le siège de Cadix.

Le 2, nous quittâmes Séville pour marcher sur Cadix.

Le 4, nous étions à Xérès, jolie petite ville célèbre par ses vins. Nous passâmes la nuit du 5 au couvent de la Chartreuse. Dans la journée, j'avais été chargé de faire, avec mon bataillon, une reconnaissance du pont de Souasso, qui, jeté sur le canal du Santi-Petri, relie l'île de Léon et Cadix avec la terre ferme. Arrivés à une portée de canon du pont, j'arrêtai le bataillon près de la ferme de Guera, et je fus, avec mon adjudant-major, examiner le passage. En approchant suffisamment, nous vîmes qu'une arche avait été coupée, que la rupture de voie pouvait avoir de 25 à 30 pieds de long, qu'il était facile de la réparer, puisque les batteries élevées de l'autre côté du pont, dans l'île de Léon, n'étaient pas encore armées. J'en rendis compte sur-le-champ au maréchal Victor. On n'en tint aucun compte. Mon ordonnance me rapporta simplement l'ordre de rentrer au régiment.

Le 6 février, la division se rendit à Puerto-Real (1).

(1) La baie de Cadix s'ouvre dans l'Atlantique, au dehors du détroit de Gibraltar, entre le cap Trafalgar et l'embouchure du Guadalquivir. Elle semble avoir été produite par un affaissement de la côte qui aurait respecté, en partie, une falaise en ligne droite. Cadix est bâti sur une sorte de plate-forme rocheuse qui forme l'extrémité nord-ouest de cette falaise. Celle-ci se prolonge en une étroite langue de terre, qui, en s'élargissant brusquement, forme l'île de Léon. Cadix est ainsi dans une île. La terre ferme qui l'avoisine est marécageuse, sillonnée de lagunes et couverte de marais salans. Elle n'est séparée de l'île de Léon que par un canal sinueux d'eau salée appelé le Santi-Petri. Un fort de ce nom défend l'entrée sud de ce canal. Au nord,

Nous trouvâmes la ville de Puerto-Real abandonnée, tous ses habitans avaient pris la fuite et s'étaient réfugiés à Cadix ou à San-Fernando, dans l'île de Léon. Il était nuit; nous nous logeâmes comme nous pûmes et nous gardâmes soigneusement.

Au moment où l'avant-garde de la division arrivait à Puerto-Real, le général espagnol, duc d'Albuquerque, que nous avions combattu dans la Sierra-Morena, achevait d'embarquer ses troupes pour les faire passer dans l'île de Léon.

Il est hors de doute que si, au lieu de séjourner en Andalousie pour attendre le roi Joseph, pendant les débats de Carmona, et orner son entrée à Séville, le 1er corps avait marché résolument sur Cadix, il serait arrivé à la côte avant la plus grande partie des troupes espagnoles.

Il eût été possible alors de s'emparer, par surprise, de l'île de Léon, peut-être même de Cadix, qui n'avait encore que peu ou point de garnison; mais nous avions manqué le moment.

Avant l'arrivée des membres de la junte centrale, venant de Séville, il s'était établi à Cadix une junte locale insurrectionnelle, qui avait renversé les autorités royales et pris la direction de la défense. C'est elle qui avait fait commencer des travaux de fortification dans l'île de Léon, appelé des troupes espagnoles qui atteignirent le chiffre de 18,000 hommes, et qui avait autorisé, *ensuite*, le débarquement de 4,000 Anglais.

On avait fait espérer au roi Joseph que ses partisans parviendraient à lui faire ouvrir les portes de Cadix, comme celles de Séville, mais le marquis de Guera, envoyé en parlementaire, de Puerto-Real à Cadix, avait été arrêté par les insurgés. La sommation de capituler, adressée par le maréchal Victor à la junte, n'avait produit aucun effet.

La réponse avait été hautaine et même outrageante. Les Anglais débarquèrent; la côte se couvrit de redoutes et de batteries, ar-

il débouche dans la rade intérieure près l'arsenal maritime de la Corogne. A l'entrée nord de ce canal se trouvent la baie de Puerto-Réal et cette petite ville.

Dans son ensemble, la baie de Cadix a la forme d'un 8 penché dont le diamètre serait orienté nord-ouest-sud-est. La boucle sud-est forme la rade intérieure, la boucle nord-ouest la rade extérieure. L'étranglement constitue une sorte de chenal, large d'environ 1,000 mètres, défendu du côté de la terre par deux forts, dont il sera souvent question ici: le Trocadero, voisin d'un village de ce nom, et le fort de Matagorda. Le fort de Puntalès, dans l'île de Léon, croisait ses feux avec ceux du Trocadero à 600 ou 700 mètres. Un canal, partant de Puerto-Real, débouche entre le Trocadero et Matagorda. Une petite rivière, le San-Pedro, se jette dans la rade extérieure, à l'ouest de Puerto-Real. Cette rade reçoit encore, au nord, le Guadaleté, dont elle est l'estuaire. A l'embouchure de cette rivière se trouvent la ville et le port de Santa-Maria.

mées de grosse artillerie, et il fallut renoncer à entrer à Cadix autrement que par la force.

Siège de Cadix (prise du Trocadero).

Le Trocadero était un gros village traversé par un large canal venant de Puerto-Real (1). Le 7 février, vers dix heures du matin, je quittai Puerto-Real, avec mon bataillon et deux pièces de canon, pour aller occuper le village du Trocadero, dont mes voltigeurs avaient reconnu les abords, la nuit précédente. Le village était abandonné. Pour y arriver, nous étions obligés de passer sous les canons d'un vaisseau de 74 et d'une nombreuse flottille qui firent sur nous le feu le plus vif. Nous prîmes de grandes distances et passâmes à la course, presque un à un. Je fus assez heureux pour ne pas perdre un seul homme en traversant, en plein jour, un défilé où, par la suite, on ne se hasardait que la nuit. Je m'établis derrière les maisons du Trocadero, qui nous garantissaient du feu de l'artillerie ennemie.

Dans la nuit suivante, je fis passer 60 hommes dans l'île Saint-Louis. J'avais tenté de la faire occuper pendant le jour, mais un boulet de canon avait coulé, dès le début, la seule chaloupe qui fût à ma disposition, au moment où, pleine de soldats, elle quittait le rivage. Heureusement personne n'avait péri. Je fis travailler à un épaulement, au centre du Trocadero. J'y plaçai ma pièce de 8 et gardai l'autre (de 4) mobile, pour le cas où les ennemis tenteraient un débarquement.

Pendant la nuit du 8 au 9 un vaisseau et des chaloupes canonnières, portant des pièces de 24 et des mortiers de 12 pouces, tirèrent constamment sur les maisons qui nous abritaient. La nuit était obscure, il pleuvait. Les équipages des embarcations tiraient aussi des coups de fusil. Je défendis d'y répondre, car ces agaceries n'avaient d'autre but que de savoir où nous étions, pour diriger leur feu dans l'obscurité. La canonnade ayant duré toute la nuit, j'avais été sur pied sans cesse, craignant qu'elle ne fût le prélude d'un débarquement.

La matinée ne réalisa pas cette prévision, cependant la flotte continua de diriger contre nous une multitude de coups de canon qui criblaient les maisons et les murs du Trocadero. Avant notre arrivée, les Espagnols avaient ruiné en partie les forts de Mata-

(1) Ce canal, et un autre qui lui est perpendiculaire, séparent de la terre ferme une portion assez improprement nommée île Saint-Louis.

gorda et de Saint-Louis, qui battaient le goulet de Cadix. Ils avaient fait sauter les fronts qui regardaient la mer, desquels nous aurions pu gêner beaucoup leurs navires. J'avais reçu l'ordre d'établir un poste dans les ruines du fort Saint-Louis (appelé aussi fort du Trocadero). Le 9, vers quatre heures après midi, le général Leval, commandant notre division (1), et le colonel du 8e, M. Autié, vinrent me voir. Le général, voyant le poste établi au fort, entouré par un grand nombre de chaloupes, qui, de loin, nous semblaient disposées pour un débarquement, m'ordonna de faire soutenir ce poste (il était de 60 hommes) par le reste de la compagnie à laquelle il appartenait. Le capitaine et ce qui lui restait d'hommes étaient retranchés dans une maison du Trocadero. Je fis observer au général que le vaisseau et les canonnières pouvaient faire beaucoup de mal à ce détachement qui allait être obligé de marcher à découvert, en plein jour, sur une langue de terre où il se trouverait entre deux feux. Le général persista.

En conséquence, je donnai l'ordre au capitaine de cette compagnie de se rendre, autant que possible à la course, avec tout son monde, au fort Saint-Louis.

Dès que ce détachement sortit de la maison qui l'abritait, il fut salué par un feu roulant de coups de canon. La marée était haute et mettait l'artillerie des navires au niveau de la côte, ce qui favorisait son tir. Je vis partir ces hommes avec anxiété ; ils purent arriver cependant, avec la faible perte de deux hommes tués et six blessés, mais tous gravement, atteints par des boulets, des éclats de bombe ou de grosse mitraille. La canonnade dura jusqu'après le coucher du soleil, et je passai encore cette nuit debout, inquiet de mon détachement qu'il m'eût été difficile de soutenir.

Le 10, un bataillon du 54e vint me relever au Trocadero. Je rentrai à Puerto-Real, où l'on me logea. Le même jour, une division de chaloupes canonnières et bombardes vint tirer sur la ville. Plusieurs habitans furent tués ou blessés.

Le 14 février, je montai la tranchée au Trocadero. J'y passai deux jours très tranquille. Je m'amusai à perfectionner la défense de ce poste, en faisant percer des galeries dans les maisons, à la manière des Turcs. Je fis encore construire un épaulement, pour y placer du canon, et une traverse avec des tonneaux remplis de terre.

Le 22, j'étais encore de garde au Trocadero. Au moment où je

(1) Le général Leval, qui commandait à Talavera une division allemande, avait remplacé, dans le commandement de la 2e division du 1er corps, le général Lapisse tué à cette bataille.

quittais Puerto-Real pour m'y rendre, le général, commandant la brigade, vint m'apporter l'ordre de faire reconnaître le fort de Matagorda. Ce fort se trouvait à l'extrémité de la presqu'île comprise entre le canal de Puerto-Real et l'embouchure du San-Pedro, à la pointe la plus voisine de Cadix. J'y envoyai aussitôt un capitaine en qui j'avais confiance, escorté de 50 hommes. Au retour, cet officier me rapporta que ce fort était occupé par des Anglais, qu'ils travaillaient à perfectionner ses défenses du côté de la terre, et qu'il avait vu des canons dans les embrasures. En effet, au jour, je fus m'en assurer par moi-même.

Lors de notre arrivée, le fort de Matagorda était occupé par des Espagnols. Ils l'avaient évacué presque aussitôt, en faisant sauter, comme je l'ai dit pour le fort Saint-Louis, les fronts qui battaient le goulet de la rade intérieure de Cadix, et en conservant intacte la gorge, c'est-à-dire ceux qui regardaient le Trocadero. Puisqu'il n'y avait plus personne, nous aurions pu nous y établir alors, sans la moindre perte, ou tout au moins faire sauter, à notre tour, ce qui nous faisait face. Nous avions négligé ces précautions élémentaires; les Anglais avaient pris possession du fort de Matagorda, et, comme il se trouvait entre notre position du Trocadero et la future redoute Napoléon, de laquelle on espérait pouvoir bombarder Cadix, nous dûmes en entreprendre le siège.

Le 23, nous fûmes vivement canonnés par le vaisseau, le fort Matagorda et toute la flottille. Nous répondîmes à tout ce tapage avec deux mortiers de 12 pouces et deux obusiers qui produisirent peu d'effet. Le lendemain, nous reçûmes deux pièces de 24, qui furent mises en batterie devant le fort de Matagorda. Elles ouvrirent leur feu, mais elles ne tardèrent pas à être réduites au silence, la batterie étant complètement bouleversée.

Le 25 février, je retournai à Puerto-Real; le roi Joseph y vint. Je commandai chez lui la garde d'honneur. Le roi me fit présent, à titre de souvenir, d'une belle bague en diamans.

Le 26, la brigade quitta Puerto-Real, pour être campée à son tour.

Nous fûmes campés près du moulin de Guera (la droite au San-Pedro), en face de Cadix et à moitié chemin du Trocadero.

Le 28, je montai la tranchée. L'ennemi lança du fort Puntalès des boulets rouges, des bombes incendiaires et des fusées à la congrève sur le Trocadero et sur notre camp. Il en voulait surtout à une flottille que nous avions organisée et qui stationnait dans le canal de Puerto-Real. Son intention était de l'incendier. Il ne réussit à mettre le feu nulle part. Le lendemain, pour se dédommager de cet insuccès, l'ennemi fit sur le Trocadero un feu si violent que

toutes les maisons furent criblées; mais nous avions construit de si bons abris que je ne perdis personne.

Le 3 mars, une tempête très violente du sud-ouest s'abattit sur la rade extérieure de Cadix. Cinq vaisseaux de ligne, dont un (*la Conception*) de 120 canons, 2 frégates et environ 80 bâtimens marchands, presque tous chargés, furent jetés à la côte, presqu'en face de notre camp, vers l'embouchure du San-Pedro. Il y avait, parmi eux, un transport portant 400 hommes du 4e régiment d'infanterie anglaise. Ces soldats et la plus grande partie des équipages furent faits prisonniers de guerre. Quant aux navires, après en avoir enlevé les marchandises les plus précieuses, nous y mîmes le feu et tout fut détruit.

Le 4, j'étais encore de service au Trocadero. Un grand trois-mâts marchand, américain, disait-on, mais affrété par les Anglais, et un brick anglais, étaient échoués en avant de mes postes, entre le fort Matagorda et le vaisseau embossé. Dans la nuit, un matelot déserta et vint à nous. Il me dit qu'à la marée haute les Anglais devaient envoyer des embarcations pour relever ces bâtimens. Après avoir pris des renseignemens sur la destination, le chargement, la force des équipages de ces navires, et après avoir accepté la proposition du déserteur, qui offrait de nous servir de guide, je résolus de les brûler, comme les autres. Je savais bien que la cargaison du trois-mâts était riche et valait plus de 1,500,000 francs, qu'il avait à bord des piastres d'argent, en caisses, pour une somme considérable. Cela ne me tenta pas. Je ne voulais, à aucun prix, exposer la vie de mes soldats, qui, par suite du voisinage du vaisseau et du fort, aurait été fort menacée, s'ils avaient fait le moindre bruit en cherchant à decharger le navire. Je préférais tout brûler. Je prescrivis au capitaine Saint-Criq, qui commandait mes voltigeurs, de faire emporter par chacun de ces hommes des planches pour les placer bout à bout, et former sur la vase, dans laquelle les navires étaient échoués, une piste qui permît de les atteindre sans enfoncer. Je remis au capitaine une bouteille d'esprit-de-vin. Je lui ordonnai de partir à la nuit close, de faire marcher ses hommes dans le plus grand silence, de monter à bord du trois-mâts, qui était au vent du brick, de faire l'équipage prisonnier et de l'envoyer à terre, de répandre ensuite l'esprit-de-vin sur les lits de la chambre de poupe, occupée par les officiers, d'y mettre le feu, et de revenir en silence. Tout cela fut exécuté comme je l'avais indiqué. Les deux bâtimens étaient très voisins; en un instant tous deux furent en flammes. J'envoyai l'équipage du trois-mâts au quartier-général, celui du brick anglais s'était échappé avec une embarcation. La violence du feu et les étincelles, que le vent portait jusque

sur le vaisseau embossé, le contraignirent de filer ses amarres et de s'éloigner. Le brick anglais était chargé de morues sèches, sa fumée était d'une odeur horrible. Le vent la portait exactement sur le fort de Matagorda. La garnison anglaise en fut très incommodée ; cette fumée dura pendant toute la journée du 5 mars, elle était si épaisse que la garnison n'y voyait pas à quelques pas. Ce jour-là, le fort de Matagorda ne tira pas un coup de canon.

Quand on apprit au quartier-général, par le capitaine du trois-mâts américain, la valeur des cargaisons que j'avais fait détruire, on blâma ma rigidité. Les amateurs de piastres, et ils étaient nombreux, pensèrent que si je n'en voulais pas pour moi, j'aurais dû leur en faire part. Mon colonel surtout exprimait les plus vifs regrets. Je répondais, à tous ces propos, que j'étais habitué à ne jamais rien prendre pour moi, et que j'avais dû empêcher les soldats de se livrer à un pillage, qui non-seulement aurait pu faire manquer l'expédition, mais qui, par suite de la proximité des batteries anglaises, aurait été pour eux un grand danger.

Le 12 avril, les Anglais jetèrent beaucoup de bombes dans notre camp, au moyen de deux grosses bombardes qu'ils étaient venus mouiller en face. Une vingtaine de chaloupes-canonnières, soutenant un grand nombre d'embarcations chargées d'hommes, se portèrent vers l'embouchure de la rivière le San-Pedro, à laquelle s'appuyait la droite de notre camp. Elles simulèrent des préparatifs de débarquement pour nous tâter. Il y avait, en cet endroit, une batterie de deux canons de 24 qui tira très juste et éloigna ces embarcations.

Nous avions pris les armes pour nous opposer au débarquement dont on nous menaçait, cela fut heureux, car, pendant que notre camp était évacué, plusieurs baraques sur lesquelles tombèrent des bombes sautèrent en l'air. Les Anglais tirèrent sur notre camp toute la journée. Il était labouré, de toutes parts, par des boulets de gros calibre, et bouleversé par les trous des bombes. Personne, cependant, par miracle, ne fut atteint dans mon bataillon. Il m'arriva ce jour-là deux incidens assez extraordinaires. Quand nous rentrâmes, j'étais sur pied depuis le matin, j'étais fatigué. Vers le soir, je m'étais jeté sur un pliant qui me servait de lit, dans ma baraque ; une bombe, que je n'entendis pas, car je dormais profondément, tomba près du pignon auquel était appuyé le chevet de mon lit. L'ébranlement qu'elle imprima au sol en faisant son trou me réveilla, mais je ne savais ce que c'était ; quand, une seconde après, cette bombe, en éclatant, enlève tout le derrière de la baraque, et me jette, avec mon lit, sans me faire aucun mal, à l'autre extrémité, à la porte d'entrée.

Mon adjudant-major, M. Duval et moi, nous nous mîmes tout de suite à l'ouvrage pour réparer notre baraque avant la nuit. M. Duval, voulant scier une planche, l'avait placée sur une chaise; pour la maintenir, il me pria de monter sur le tout. A peine y étais-je, qu'un boulet de 36 passe entre les jambes de M. Duval, enlève deux pieds à la chaise, et me fait tomber, sans autre accident pour l'un ou l'autre. Nous continuâmes, mais l'adjudant-major me dit: « Mon commandant, si vous voulez reconstruire votre baraque aujourd'hui, vous ferez bien d'en demander la permission aux Anglais. » Cependant nous eûmes un abri pour la nuit.

Le 14, j'étais de service au Trocadero. Les ennemis redoublaient leur feu sur les ouvrages que nous construisions. Nous ripostions de notre mieux. Un coup de canon, parti d'une batterie de trois pièces de 24, que nous avions établie à l'entrée du canal de Puerto-Real, porta sur la soute aux poudres d'une chaloupe canonnière espagnole. Ce navire sauta et ses débris coulèrent. Irrités de cet échec, les ennemis firent sur nous le feu le plus vif. J'eus trois hommes tués et six autres estropiés. De Puerto-Santa-Maria à Puerto-Real, et de là au fort Santi-Petri, l'on avait construit une foule de redoutes et de batteries. Elles devaient être armées de 250 pièces en bronze de gros calibre, venant de Séville ou fondues par nous à Séville. On y fondait aussi de grands mortiers à plaques, dits à la Villentrois, qui devaient lancer de grosses bombes de la redoute Napoléon (près du fort Matagorda) dans la ville de Cadix, et jusqu'à 2,400 toises (4,800 mètres). Tous ces travaux commençaient à inquiéter l'ennemi.

Le 17 mars 1810, les flottes anglaise et espagnole tentèrent de détruire, à coups de canon, les batteries que nous construisions. Elles lancèrent contre celles-ci plus de 2,000 boulets de gros calibre et 500 bombes.

Je perdis trois hommes tués par une de ces bombes. Ces malheureux dormaient couchés autour de leur feu. La bombe éclata au milieu d'eux. Ils furent pulvérisés. On ne put retrouver aucuns vestiges de leurs corps, pas même de leurs fusils. Une bretelle, seulement, qui avait appartenu à l'une de ces armes, fut recueillie sur un toit.

Le 21 mars, nos batteries démasquèrent leurs feux sur la gorge du fort Matagorda, et, en même temps, elles tirèrent à boulets rouges contre le vaisseau embossé, qui servait de batterie flottante à l'ennemi.

Ce vaisseau, mouillé à petite portée, eût dû être brûlé; mais le général d'Aboville, commandant supérieur de l'artillerie, devait

venir de Puerto-Real, pour assister à ce tir à boulets rouges. Le général se fit attendre et arriva en retard. La marée descendait et le vaisseau put filer ses câbles et se laisser aller à la dérive. Il eut plusieurs fois le feu à bord, mais l'équipage parvint toujours à l'éteindre et le vaisseau fut rejoindre la flotte en grande rade.

Le fort Matagorda faisait, pendant ce temps, un feu très vif et très juste contre une batterie de huit pièces de 24, que nous avions construite derrière une maison, et dont les ennemis ne connurent l'existence que quand on eut fait tomber le masque et quand elle ouvrit son feu. Cette batterie fut bouleversée.

Le feu ayant cessé le soir, on travailla toute la nuit à la réparer.

Le 22 mars, nos batteries recommencèrent leur feu sur le fort Matagorda. Elles tirèrent en salves et parvinrent à le ruiner. Sa garnison avait fait une très belle défense. Vers onze heures du matin, des embarcations de la flotte vinrent chercher ce qui restait des défenseurs. J'envoyai aussitôt ma compagnie de voltigeurs reconnaître les restes du fort. Elle en prit possession et s'établit au milieu des ruines. Un major d'artillerie anglais, plusieurs officiers et beaucoup de soldats de cette arme avaient été tués dans le fort de Matagorda. Nous y trouvâmes 17 bouches à feu en bronze, des bombes et des munitions d'artillerie. L'ouvrage était devenu intenable. Avec ses débris, on travailla à construire une batterie qui dominait la baie de Cadix. Cet emplacement était le point le plus rapproché de la ville. Sur la plage, et un peu au nord du fort Matagorda, on construisit la grande redoute Napoléon, ouvrage superbe, qui balayait une partie de la rade, et d'où on pouvait envoyer des bombes dans Cadix.

Le 23 avril, nous quittâmes le camp du Trocadero. Nous étions relevés par la 1re brigade de notre division. Nous fûmes occuper les positions qui lui avaient été assignées antérieurement, le long de la côte, depuis l'embouchure du San-Pedro jusqu'à celle du Guadalquivir. Mon bataillon fut campé entre les rivières du Guadaleté et du San-Pedro, près de Santa-Maria.

Le 15 mai, mon bataillon, relevé au camp, entra à Santa-Maria.

C'est une jolie petite ville qui ne ressemble en rien aux autres villes de l'Espagne; il est vrai qu'il y réside beaucoup d'étrangers. Les habitans sont polis; ils forment des sociétés aimables. De belles promenades, situées dans la ville même, sont très agréables; on y jouit d'une très belle vue sur la rade extérieure de Cadix. La campagne des environs est riante et fertile. Santa-Maria était, avant le siège, la promenade favorite des habitans de Cadix.

J'assistai à une course de taureaux. Huit de ces animaux et beaucoup de chevaux y périrent; des hommes coururent les plus grands risques d'y perdre la vie. Cette fête déplut aux Français, mais elle fit les délices des Espagnols.

Le 7 juin, nous quittâmes Santa-Maria pour aller occuper San-Lucar de Barrameda, à l'embouchure du Guadalquivir. Nous fûmes cantonnés dans cette petite ville, qui est, pour ainsi dire, le port de Séville. C'est là que mouillent les navires en provenance ou à destination de cette ville. La population de San-Lucar est, en grande partie, composée de pêcheurs.

Pendant mon séjour à San-Lucar, un navire espagnol, chargé d'huile d'olives, descendit le Guadalquivir, venant de Séville et mouilla devant San-Lucar. Comme je soupçonnais qu'il avait l'intention de porter son huile à Cadix, je le fis arrêter et le plaçai sous la garde de corsaires français, mouillés devant le fort, près de l'embouchure de la rivière. Le capitaine, contrarié, vint chez moi et m'offrit de l'argent pour le laisser passer. Je le mis à la porte et je fis mon rapport à l'état-major-général. On envoya un officier-général, qui reçut ce capitaine, causa avec lui et l'autorisa à partir. Une heure après, on expédia un corsaire, pour le surveiller, parce que, disait le général, il lui avait affirmé et bien promis qu'il n'irait pas à Cadix. Avant que le corsaire eut pu le rejoindre, ce navire était sous la protection de la flotte ennemie, et nous le vîmes tous mouiller devant Cadix.

Le 21 juin, je rentrai à Santa-Maria. Nous en repartîmes le 20 juillet pour retourner au camp du Trocadero. Nous travaillâmes à la construction de batteries nouvelles. On se canonnait journellement de part et d'autre sans grand résultat. Tout ce tapage n'aboutissait à rien. Nos batteries étaient trop éloignées de Cadix pour l'atteindre efficacement. On avait essayé de nouveaux mortiers à la Villentrois, de 8 pouces, qui lançaient, disait-on, des bombes à 3,200 toises; mais on ne put réussir à les faire éclater.

Le 5 novembre, je fus camper avec mon bataillon entre les deux ponts de Santa-Maria.

Une flottille française, organisée dans le Guadalquivir et venant de San-Lucar, tenta de venir à Santa-Maria. Elle soutint un combat en plein jour contre celle des ennemis. Protégée par le fort Sainte-Catherine et les batteries de terre, elle passa sous le feu des vaisseaux sans trop de pertes et vint mouiller dans le Guadaleté.

Je restai quinze jours à Santa-Maria et retournai ensuite, avec mon bataillon, au camp du Trocadéro.

Pendant ce temps, notre flottille avait pu se rendre, en longeant

la côte, du Guadaleté dans le San-Pedro. On aurait voulu l'amener dans le Santi-Petri, pour en favoriser le passage, mais il aurait fallu lui faire doubler la presqu'île, qui porte le fort Matagorda pour atteindre le grand canal de Puerto-Real. Ce trajet, de plus d'une lieue sur la grande rade, en présence de l'immense flotte anglo-espagnole, paraissant trop dangereux, la flottille fut enlevée du San-Pedro et mise à terre, bateau par bateau. On les plaçait sur des glissoires et des semelles, portant sur des rouleaux, puis à force de bras, on les faisait traverser la presqu'île jusqu'au moulin de Guera, où ils étaient remis à flot. De là, ces bateaux furent conduits, par le grand canal, au Trocadero, où ils furent mouillés et embossés. Ils servirent, en attendant mieux, à la défense de ce poste.

Défense du Trocadero.

Mon bataillon était de garde au Trocadero le 25 décembre. Je fus réveillé au point du jour par une canonnade extraordinaire. Craignant qu'elle ne fût le prélude d'une attaque, je me levai aussitôt.

Au moment où je venais de quitter le pliant sur lequel je couchais, un boulet de 36, après avoir percé la maison, le coupa en deux, juste à la place que mon corps occupait. Si j'avais différé de me lever de quelques secondes seulement, j'avais vécu!

Le feu ayant cessé, je remarquai beaucoup de mouvemens entre la côte ennemie et la flotte. Toute la flottille anglo-espagnole était en ligne, en face du Trocadero et semblait préparer l'attaque. Je craignais qu'à ce moment l'ennemi ne cherchât à nous tourner, en profitant d'un large canal perpendiculaire à celui de Puerto-Real, que je croyais praticable, même pour de grosses embarcations, quand la marée était haute.

Je voulus aller reconnaître cette passe. Je montai dans un petit canot avec quatre officiers qui tenaient les avirons, je gouvernais. Nous prîmes ce canal, traversâmes l'île Saint-Louis et débouchâmes dans la grande rade intérieure de Cadix. Nous côtoyions l'île pour aller reconnaître les passes jusqu'au moulin de Guera; mais nous y arrivions à peine, quand nous vîmes toute la flottille ennemie s'avancer ensemble, sur une seule ligne, vers nos postes. C'était l'attaque! Nous reprîmes au plus vite le chemin du Trocadero. Pour atteindre l'entrée du canal qui nous avait amenés, nous dûmes défiler sous le feu, à petite portée, des canonnières. Nous ramions ferme et allions très vite. Nous essuyâmes une grêle de boulets qui ne nous fit d'autre mal que de nous couvrir d'eau.

Notre canot, très petit, offrait peu de prise aux coups de canon. Nous arrivâmes au Trocadero sans accidens, quoique plus de cent coups de canon eussent été dirigés contre notre petit bateau. Un seul aurait suffi pour le couler. Peu d'instans après, la flotte et la flottille firent sur nous un feu diabolique, à la faveur duquel des bateaux anglais s'approchèrent et essayèrent d'incendier notre camp et surtout notre flottille en lançant contre eux une grande quantité de fusées à la congrève. Elles n'allumèrent rien et ne firent d'autre mal que de blesser deux hommes. Nos batteries et nos canonnières répondirent au feu des Anglais et les maintinrent à distance. La canonnade dura jusqu'à la nuit. J'avais eu 2 hommes tués et 4 estropiés au Trocadero.

Nous avions habituellement à l'entrée du canal du Trocadero, pendant la nuit, en avant de nos batteries, de petits postes et des sentinelles sur des bateaux. C'était une précaution nécessaire contre les débarquemens et les surprises. De leur côté, les Anglais essayaient souvent de surprendre ces postes et de les enlever avec leurs embarcations. Ils y étaient parvenus quelquefois pendant les nuits bien sombres de l'hiver. J'avais remarqué que, depuis quelque temps, ils renouvelaient ces tentatives presque toutes les nuits. Afin de leur en ôter l'envie, je fis mouiller, à la nuit tombante, sous le feu de la belle batterie de Saint-Louis, un mauvais canot, dans lequel mes soldats avaient figuré, avec des mannequins et de vieux uniformes, des hommes assis ou couchés. Avant l'obscurité, quatre pièces de 24, chargées chacune de deux paquets de grosse mitraille (grappes de raisins), avaient été soigneusement pointées sur ce canot. Une corde, supportée par des flotteurs en liège, formait autour du canot, à 2 toises environ, une ceinture correspondant, par un long fil de fer, à une sonnette placée dans la batterie.

Dans la nuit, des embarcations, qui avaient remarqué ce poste, s'en approchèrent sans bruit et fondirent dessus avec rapidité. Le signal retentit, et au moment où les canots ennemis étaient groupés autour du piège, les quatre coups de canon, portant à la fois, mirent en pièces les bateaux anglais, leur tuant ou blessant beaucoup d'hommes. Cette leçon leur ôta pour longtemps l'envie de surprendre nos gardes. Cette malice avait fait le bonheur de nos soldats, dont un grand nombre n'avait pas dormi pour jouir du spectacle.

***

UN

ENSEIGNEMENT NOUVEAU

Voilà donc encore un changement grave dans notre enseignement public! Je connais bien des gens qui seront disposés à s'en plaindre. On fait aujourd'hui à l'université deux reproches tout à fait contraires : tandis que les uns l'accusent d'être routinière et de ne pas suivre assez docilement les progrès du siècle, d'autres lui en veulent mortellement d'abandonner les traditions anciennes et de faire trop de concessions à l'esprit nouveau. Je crains bien que, depuis quelques années, nous n'ayons donné à ces derniers trop de raisons d'être mécontens. C'est un grand danger de modifier sans cesse les programmes de nos écoles : on fatigue les élèves, on déconcerte les professeurs, on irrite les familles, on trouble l'opinion, en passant aussi brusquement d'un système à l'autre, et en condamnant le lendemain ce qu'on approuvait la veille. Tout ce qu'on peut dire pour défendre l'université, c'est que, si le mal est réel, il n'est pas nouveau ; voilà plus de quarante ans que nous en souffrons. Depuis l'essai malheureux et maladroit que fit M. Fortoul du régime de la bifurcation, il ne se passe guère d'année où l'on ne tente quelque réforme qui sera supprimée ou modifiée l'année suivante. Il n'est donc pas juste de prétendre, comme on le fait, que cette épidémie d'innovations ne date que de 1880. Elle est l'indice d'un malaise qui remonte plus loin; et, si, dans ces dernières années, les changemens ont été plus fré-

quens et plus profonds, c'est qu'il est dans la nature de toute espèce de maladie de s'accroître et de s'aigrir par sa durée.

Le public a le droit d'être tenu au courant de toutes les réformes qu'on essaie d'introduire dans l'éducation : elles peuvent avoir de trop graves conséquences pour qu'on néglige de l'en informer. Sans doute, l'enfant n'est pas uniquement ce que le fait l'école; dès qu'il en est sorti, ou même pendant qu'il y séjourne encore, il rencontre d'autres courans auxquels il ne peut résister et qui l'entraînent dans des directions contraires : on a souvent rappelé que les libres penseurs du XVIIIe siècle se sont formés dans les collèges des jésuites. Il n'en est pas moins vrai que la façon dont on élève la jeunesse peut exercer une grande influence sur l'avenir d'un pays. L'histoire le montre à chaque instant; et, pour ne pas sortir du siècle dernier, je crois bien qu'on n'a pas assez fait la part qui revient à l'éducation dans les grands événemens qui en ont marqué la fin. La génération qui a fait la révolution française n'avait pas été bien élevée : on s'en aperçoit plus d'une fois à la manière dont elle parle et dont elle agit. Certes il y avait à reprendre dans l'éducation que donnaient les jésuites, mais ce fut bien pis quand on les eut chassés. Ce grand acte s'accomplit fort à la légère. Il ne semble pas qu'on se soit donné la peine de prévoir et de prévenir le désarroi que le départ de la compagnie allait jeter dans l'instruction de la jeunesse. Quand les jésuites se furent dispersés, les villes, qui reprirent l'administration de leurs collèges, ne surent comment les remplacer. Les oratoriens et les doctrinaires n'étaient pas assez nombreux pour suffire à tout. On enrôla au hasard et en toute hâte quelques prêtres ou quelques laïcs qui avaient plus de bonne volonté que de savoir et ne s'étaient pas préparés à cette tâche. L'enseignement donné par ces maîtres improvisés ne pouvait pas avoir beaucoup de solidité et de profondeur : tout y était en surface. C'est là que les futurs orateurs des assemblées de la révolution s'imprégnèrent de rhétorique, qu'ils firent la connaissance de cette antiquité de convention, de ces Grecs et de ces Romains de théâtre, qui tiennent tant de place dans leurs discours. Il est bien fâcheux, non-seulement pour eux, mais pour nous, pour la grande œuvre qu'ils ont entreprise, pour l'état social qu'ils ont constitué, qu'on ne les ait pas nourris d'une littérature plus sévère et qu'on leur ait enseigné l'histoire avec si peu de critique. C'est ainsi que ces petites révolutions qui se font dans les écoles intéressent tout le monde et que, comme elles peuvent influer sur les affaires d'un pays, il est bon de les porter à la connaissance du public. Je vais donc essayer de dire aussi brièvement que je le pourrai ce que c'est que cet « enseignement moderne » qu'on vient d'instituer et comment on est arrivé à l'établir.

I.

Les changemens qu'ont subis les programmes scolaires depuis 1880 tiennent à deux causes principales. C'est d'abord la nécessité où l'on s'est trouvé d'introduire dans nos classes des enseignemens nouveaux, ou de les mieux traiter qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Les sciences physiques et naturelles, les langues modernes, la géographie, l'histoire, deviennent tous les jours plus exigeantes; elles ont l'opinion publique pour elles, et il n'est pas possible de les éconduire. En même temps qu'on essayait de les satisfaire, il est arrivé, par une coïncidence fâcheuse, qu'on a imaginé de se plaindre de ce qu'on appelle le *surmenage*. Il s'est formé une sorte de complot d'élèves paresseux, de mères tendres et de médecins complaisans qui se sont entendus pour déclarer qu'on demande trop à la jeunesse, et que le poids des études, que nous avons, nous autres, si allégrement porté, est devenu trop lourd pour les épaules des gens d'aujourd'hui. On les a écoutés, — car on écoute tout le monde, — et l'on a fait ce qui était possible pour les contenter. Je me figure que ces jeunes gens, quand ils sont sincères, doivent un peu rire sous cape de la peine que nous prenons pour les empêcher de mourir de fatigue. Quoi qu'il en soit, les matières qu'on doit enseigner dans les classes augmentant sans cesse, et le courage des écoliers faiblissant toujours, il a bien fallu amputer quelques parties de nos vieilles études pour faire place aux nouvelles, et naturellement on a pris sur le latin et sur le grec ce qu'on donnait aux autres sciences. C'est ainsi que les vers latins ont disparu définitivement de nos programmes. Je sais des gens qui ne s'en consolent pas; Sainte-Beuve, qui les aimait beaucoup, en aurait certainement pleuré; mais, puisqu'il fallait une victime, les amis de l'antiquité se sont résignés au sacrifice. Le moyen de se révolter contre la nécessité!

L'autre raison qu'on a eue de changer notre ancien système d'études soulève plus de discussions. Elle touche à la politique, ce qui l'a fait trouver beaucoup plus grave que la première, quoiqu'en réalité elle me semble moins sérieuse. Il y a des gens qui regardent comme un axiome qu'un gouvernement nouveau doit commencer par établir une éducation nouvelle, et qu'on ne peut pas élever les enfans pour la république comme on le faisait pour la monarchie. Ce principe posé, on cherche de quelle manière on pourra modifier les études pour les rendre véritablement républicaines; et tout de suite, sans hésiter, on propose de les débarrasser des langues anciennes. Le grec et le latin sont suspects d'aristocratie. Ce sont des langues de luxe, qui ne conviennent qu'à des

gens de loisir, et qui même ne leur servent de rien, puisqu'on ne les parle plus. La démocratie, qui se pique avant tout d'être utilitaire et pratique, ne veut donner aux jeunes gens que des connaissances dont ils puissent tirer un profit immédiat. C'est dans cet esprit qu'à la fin du siècle dernier, à la place des universités et des collèges qu'on venait de détruire, on institua les écoles centrales. Dans ces écoles, le latin et le grec avaient fort peu de place: sur quatorze professeurs, deux seulement étaient chargés des belles-lettres et des langues anciennes. Mais en revanche on y enseignait les mathématiques, la physique, la chimie, les arts mécaniques, l'astronomie, l'économie politique, le dessin, la bibliographie, la grammaire générale, toute l'encyclopédie. Il était entendu qu'elles devaient rester entièrement étrangères aux divers cultes; et non-seulement elles les tenaient à l'écart, mais elles aspiraient à les remplacer: les instituteurs publics devenaient « des officiers de morale, » et devaient remplir « quelques-unes des fonctions bienfaisantes auxquelles les prêtres étaient autrefois appelés. » C'était l'aurore d'un temps nouveau! « Ainsi, disait-on, devait finir le siècle qui avait perfectionné l'esprit humain et préparé le plus grand bonheur des peuples. » Il semblait que ces écoles, dans lesquelles on se plaisait à placer les bustes de Brutus, de Guillaume Tell et de Rousseau, allaient accomplir toutes les promesses, opérer toutes les réformes que les grands esprits annonçaient depuis cinquante ans. Aussi furent-elles accueillies avec enthousiasme par les partisans des idées nouvelles; en certains pays, on les ouvrit au son des cloches et au bruit du canon (1). Mais, hélas! elles ne durèrent que quelques années. Aucune des espérances qu'elles avaient fait naître ne fut réalisée, et ce n'est qu'après un siècle écoulé qu'elles ont revu le jour; car on peut dire qu'à tout prendre, notre « enseignement moderne » n'est qu'une autre forme, un peu modifiée et perfectionnée, de celui qu'on essaya de donner dans les écoles centrales.

Nous voilà donc à peu près au point où nous étions à la fin du siècle dernier; mais ce n'est pas d'un bond que nous y sommes revenus. Nous avons marché pas à pas, par étapes successives, passant d'une réforme à une autre, et il n'est pas sans intérêt de voir quels chemins nous avons suivis.

Quand Napoléon créa l'Université, la réaction triomphait : en toute chose, on voulait retourner au passé. Il fut donc entendu

(1) J'ai pris ces détails dans le livre de M. Picavet sur les *Idéologues*. — Il serait bien à désirer que quelqu'un nous fît une étude complète et impartiale sur les écoles centrales.

qu'on rétablirait les collèges à peu près comme ils étaient au moment où la Convention les avait fermés. On aurait dû pourtant se rappeler que ce régime qu'on mettait tant d'empressement à restaurer était depuis longtemps l'objet d'attaques violentes. On lui trouva mille vertus après qu'une bourrasque l'eût renversé ; pendant qu'il était debout, il était loin de sembler irréprochable. Les méthodes étaient presque restées les mêmes depuis la Renaissance : on n'enseignait guère dans les collèges que les langues anciennes, et on les enseignait à tout le monde, sans distinction de fortune ou de position ; or déjà l'abbé Fleury avait dit, en plein XVIIe siècle : « Les gens d'épée, les praticiens, les financiers, les marchands et tout ce qui est au-dessous, enfin la plupart des femmes peuvent se passer du latin : l'expérience le fait bien voir. » On ne voulait tenir aucun compte de la partie de la nation vouée aux professions industrielles, à l'agriculture, au commerce, et l'on oubliait cette vérité proclamée par Richelieu « qu'un État bien réglé a plus besoin de maîtres ès-arts mécaniques que de maîtres ès-arts libéraux. » On paraissait ignorer le grand mouvement de réformes qui avait agité la fin du XVIIIe siècle, les efforts des parlementaires, les systèmes des philosophes, les projets des législateurs pour créer une éducation nationale. Heureusement, ces souvenirs sont de ceux qui peuvent s'obscurcir un moment, mais qui ne s'effacent pas. Une fois la première ardeur de réaction passée, ils se réveillèrent. On se dit que, dans un pays où les conditions étaient si diverses, on ne pouvait pas condamner tout le monde à passer sous le joug des mêmes études. On s'enquit de ce qui se faisait dans les pays voisins, et l'on apprit qu'ils avaient créé des enseignemens particuliers pour le commerce et l'industrie, et qu'ils s'en trouvaient bien. Des hommes politiques qui ne passaient pas pour de grands révolutionnaires, le duc de Broglie, Guizot, Saint-Marc Girardin, Rémusat, prirent l'initiative des réformes; Cousin, qui revenait d'Allemagne, où il avait vu les *Realschulen*, fit entendre sa voix solennelle : « Un cri s'élève d'un bout de la France à l'autre, disait-il, et réclame pour les trois quarts de la population française des établissemens intermédiaires entre les simples écoles élémentaires et nos collèges : c'est une affaire d'État. » On se mit donc à l'œuvre, mais mollement, sans conviction, sans décision, sans direction. Pendant tout le gouvernement de juillet et le début du second empire, on hésita, on tâtonna, on fatigua le public de circulaires et de projets de loi ; on institua, sous des noms différens, quelques classes de commerce dans quelques collèges favorisés ; mais rien ne réussit jusqu'au ministère de M. Duruy, qui, en 1865, créa l'enseignement spécial.

II.

Il y a vingt-cinq ans de cela, — *grande mortalis ævi spatium* — mais je me rappelle comme si c'était hier l'effet que produisit la loi de M. Duruy. Elle fut loin d'être accueillie comme elle méritait de l'être. Les plus bienveillans se contentaient de louer du bout des lèvres et d'applaudir du bout des doigts. Le grand nombre se montrait sceptique et inquiet. Quant à l'opposition, dont c'est le métier d'être injuste, elle feignait la plus vive indignation contre un ministre qu'elle accusait de bouleverser l'instruction publique. M. Duruy avait cette mauvaise chance que les gens même de son parti lui étaient contraires. Il marchait seul, ou presque seul, soutenu par la main puissante qui l'avait élevé, attaqué ouvertement ou dans l'ombre par tout le monde et recevant des coups de tous les côtés. Mais il allait toujours droit devant lui, et sa ferme attitude finit par avoir raison de toutes les résistances. Peu de ministres ont été aussi maltraités, pendant qu'ils étaient au pouvoir; il y en a peu aussi auxquels, après quelques années, on ait rendu une plus éclatante justice. Il a cette fortune rare d'assister au triomphe de ses réformes; il peut se dire que nous marchons aujourd'hui de l'impulsion qu'il a donnée; et ce succès est encore une leçon pour nous : il nous montre combien pèsent peu, dans les affaires humaines, la sagesse apparente des routiniers, les grands airs des hommes d'État, les railleries piquantes des gens d'esprit. De ceux-là, les uns mettent tous leurs soins à conserver et n'y arrivent pas toujours; les autres, je veux dire les gens d'esprit, sont excellens pour détruire. On ne fonde quelque chose qui dure qu'à deux conditions : c'est de croire et de vouloir.

Je ne veux pas dire assurément que M. Duruy ait eu le premier la pensée de créer cet enseignement intermédiaire entre l'école et le collège: nous venons de voir qu'on y songeait depuis longtemps. Mais ce que personne n'avait pu faire, M. Duruy eut l'honneur de l'exécuter. Les tentatives avortées de ses devanciers, loin de diminuer son mérite, rendent son succès plus éclatant. Il ne pouvait pas se dissimuler les difficultés qu'il aurait à vaincre. Sans doute, il savait qu'il ne trouverait pas d'opposition sérieuse dans les chambres. — Qui aurait osé alors résister à la volonté d'un ministre? — Non-seulement elles consentirent à voter la loi qu'on leur proposait, mais elles la votèrent même à l'unanimité. Seulement, elles entendaient bien ne rien payer. M. Duruy se passa d'argent, ce qui est le plus grand de tous les miracles. Et notez que tout était à faire et qu'il fut forcé de tout créer à la fois. On man-

quait de professeurs : — il fonda l'école normale de Cluny pour en former. L'éducation de ces jeunes gens achevée, il fallait constater leur savoir, honorer leur condition, leur donner des titres à l'estime de leurs collègues et au respect de leurs élèves : — il institua pour eux un concours particulier d'agrégation. Mais les examens ne donnent pas l'expérience, et il était à craindre que des maîtres jeunes et qui débutaient n'eussent quelque peine à se diriger dans un enseignement nouveau, où il n'y avait pas de traditions établies : — il fit rédiger des programmes étendus qui devaient leur tracer la route. Enfin, il n'ignorait pas qu'une innovation aussi considérable risquait de mécontenter ceux mêmes qui étaient chargés de l'exécuter : c'était le plus grand danger que pouvait courir sa réforme. Les recteurs des académies, les inspecteurs de l'Université sont des conservateurs de nature et de fonctions, qui tiennent aux anciennes méthodes et n'aiment guère qu'on dérange les habitudes prises. Sans faire aucune résistance ouverte, ils peuvent, par une mauvaise volonté secrète et des lenteurs calculées, nuire à ce qu'ils ont l'air de vanter, et perdre ce qu'ils devraient faire réussir. M. Duruy sut animer, par ses circulaires, ces personnages d'ordinaire si graves et si froids, et il s'en fit, contre toute attente, les collaborateurs les plus dévoués. C'est ainsi qu'en quelques mois tout fut sur pied et marcha.

A cet enseignement qui venait de naître, il fallait donner un nom : on l'appela l'*enseignement spécial*. Ce n'était pas un nom heureux; il manquait de propriété et de précision, et l'on discuta beaucoup avant de se résigner à l'accepter. On finit pourtant par le prendre, parce qu'on n'en trouva pas d'autre. Il avait, d'ailleurs, une qualité précieuse, nous dit naïvement le rapporteur de la loi, c'est qu'il était vague, et que chacun l'entendant comme il voulait, il mettait d'accord tout le monde.

L'enseignement spécial devait être établi, dans les lycées et collèges, à côté de l'enseignement classique; c'était une nécessité : où aurait-on pris 50 ou 60 millions de francs pour bâtir des maisons nouvelles d'éducation? Il n'y avait pas moyen de les demander aux chambres, qui, nous l'avons vu, ne voulaient rien donner. D'ailleurs, M. Duruy trouvait un avantage à faire vivre sous la même discipline, dans une égale communauté de goûts et de sentimens, ces enfans d'origine et de destinations différentes. « Ce contact, disait-il, profitera aux uns et aux autres. Il est bon que ceux qui seront plus tard agriculteurs ou industriels, avocats ou médecins, aient vécu dans l'intimité du collège et gagné ensemble les mêmes récompenses, en attendant qu'ils gagnent celles que l'État réserve à tous les représentans distingués des diverses professions sociales. »

Le cours d'études était calculé pour durer quatre années, et garder les enfans de douze à seize ans environ. Mais, par un artifice ingénieux, chaque année formait un tout complet en soi, en sorte que si les exigences de la vie forçaient l'élève à quitter prématurément l'école, il était assuré, à quelque époque qu'il en sortît, d'emporter un ensemble bien déterminé de connaissances. Pour ceux qui allaient jusqu'au bout on institua un diplôme de fin d'études, décerné par un jury spécial, qui témoignait qu'ils avaient satisfait leurs maîtres et profité de leurs classes. Le diplôme ne donnait accès à aucune carrière particulière, mais on espérait que certaines administrations publiques, que les chefs d'usine, de grandes fermes, de maisons de commerce le prendraient en sérieuse considération, et qu'il pourrait procurer des positions avantageuses à ceux qui l'auraient obtenu.

Les matières que comprenait l'enseignement spécial étaient souvent les mêmes que dans l'enseignement classique, mais elles devaient y être traitées d'une autre façon, et dans un autre esprit. M. Duruy, dans les instructions qu'il donnait aux recteurs, en leur envoyant ses programmes, insistait avec une grande élévation sur la manière dont ils devaient être appliqués. « Vous recommanderez aux professeurs, leur disait-il, de ne jamais mettre en oubli qu'il ne s'agit point, dans l'école spéciale, de préparer, comme au lycée classique, des hommes qui fassent des plus hautes spéculations de la science et des lettres leur étude habituelle, mais des industriels, des négocians, des agriculteurs. Depuis le cours préparatoire jusqu'à la dernière année, il faudra diriger constamment l'attention des élèves sur les réalités de la vie ; les habituer à ne jamais regarder sans voir ; les obliger à se rendre compte des phénomènes qui s'accomplissent dans le milieu où ils sont placés, et leur faire goûter si bien le plaisir de comprendre que ce plaisir devienne un besoin pour eux ; en un mot, développer dans l'enfant l'esprit d'observation et le jugement, qui feront l'homme à la fois prudent et résolu dans toutes ses entreprises, sachant gouverner ses affaires et lui-même. En même temps que les sciences appliquées mettront son esprit dans cette voie pratique, les cours de littérature, d'histoire et de morale lui donneront le goût de s'élever au-dessus des réalités du monde physique, pour arriver au beau, au bien et à Dieu, d'où viennent et en qui se confondent toutes les perfections. »

Ainsi fut créé d'un seul coup, en quelques mois, par une volonté énergique, cet enseignement sur lequel on discutait depuis plus d'un siècle ; et il réussit. Ces classes ouvertes si brusquement se remplirent, et depuis elles ne se sont pas vidées : ce qui prouve bien que l'institution répondait à un besoin sérieux.

III.

Ce n'est pas à dire assurément que l'enseignement spécial, tel qu'il sortit des mains de M. Duruy, fût parfait : il était naturel que l'expérience révélât quelques défauts dans une création presque improvisée. La machine était à peine en marche qu'on s'aperçut qu'en certains endroits elle avait besoin d'être réparée. L'école de Cluny ne rendit pas tous les services qu'on attendait pour assurer un bon recrutement des professeurs et maintenir le niveau des examens. La cohabitation des élèves de l'enseignement spécial et de l'enseignement classique, dont on espérait de si bons résultats, produisit au contraire des effets fâcheux. Le nouveau-venu fut regardé par l'ancien possesseur comme un hôte suspect (1) qui venait vivre à ses dépens et se glissait chez lui pour le dépouiller. Le diplôme de fin d'études, qui ne menait à rien, ne tenta presque personne. Le soin qu'on avait pris de ne pas lier fortement les diverses années entre elles pour que, si l'on était pressé, on pût s'arrêter en route sans trop de dommage, favorisa les désertions. On prit l'habitude de quitter l'école après la seconde ou la troisième année. C'est à peine si quelques élèves d'élite, un cinquième tout au plus, persistaient jusqu'à la fin.

Mais voici un inconvénient plus grave et dont le remède était plus malaisé à trouver. On était parti de ce principe qu'il faut que chaque classe de la nation puisse recevoir l'éducation la mieux appropriée à ses besoins et à ses goûts, et, dans cette pensée, on avait cru devoir fonder un enseignement intermédiaire entre l'école primaire et le collège classique. Rien de plus juste : c'était un vide qu'il fallait remplir. Seulement, la distance qui s'étend des métiers manuels aux professions libérales est très grande. En réalité, ce n'est pas une seule classe d'hommes, mais plusieurs, qui peuplent l'intervalle. Il y a là des couches superposées, qui sont très différentes les unes des autres. Si l'on prend les deux termes extrêmes, d'un côté ce qui confine à l'ouvrier, de l'autre ce qui touche à l'avocat et au médecin, on se trouve dans des mondes qui se ressemblent fort peu, et il est difficile que l'éducation qui convient aux uns puisse tout à fait suffire aux autres. La loi de M. Duruy avait la prétention de les contenter tous à la fois; de là certaines contradictions qui sont visibles dans la loi elle-même ou dans les actes législatifs qui l'accompagnent. Cet ensei-

(1) L'expression est de M. Gréard, dans son mémoire sur l'enseignement spécial, lu au conseil académique de Paris, en 1881. Je me suis beaucoup servi de ce mémoire qui contient des renseignemens très précieux.

gnement qu'on appelle *spécial*, ce qui veut dire apparemment qu'il doit se rapporter à certains métiers particuliers, on lui attribue ailleurs la mission de donner à l'enfant une éducation *générale*, qui le prépare à toutes les situations de la vie. Tantôt, on déclare « qu'il est fait pour communiquer à la jeunesse des connaissances qui soient communes aux diverses professions ; » tantôt « que les sciences n'y doivent être enseignées qu'à un point de vue tout à fait usuel, et dans leurs rapports avec l'agriculture et l'industrie. » Ces contradictions sont la preuve que l'enseignement spécial fut, dès son début, tiraillé entre des tendances contraires. Il avait affaire à une clientèle nombreuse, très variée, à des gens dont la position sociale n'était pas la même et qu'il ne pouvait pas satisfaire de la même façon. Suivant qu'il s'adressait aux uns plutôt qu'aux autres, il devait prendre un caractère différent.

Il est visible que M. Duruy s'était surtout préoccupé des plus humbles, de ceux qui sont les plus voisins de l'école primaire. Le maximum de quatre années, qu'il fixe à son enseignement spécial, montre bien qu'il est destiné à ceux qui, comme il dit, ne disposent pas d'un grand capital de temps et d'argent. Encore a-t-on prévu le cas où cette période de quatre ans paraîtrait trop longue, et, si les nécessités de la vie les y forcent, on leur ménage les moyens de la raccourcir. En si peu de temps, on n'a guère le loisir d'apprendre des curiosités ; aussi M. Duruy insiste-t-il partout sur le caractère pratique et presque professionnel qu'on doit donner aux études. « Je ne crois pas, dit-il, qu'il soit possible de mettre l'atelier dans l'école, au moins dans les nôtres ; mais je pense qu'on peut faire au collège spécial l'éducation de la main, comme on y fera, par la musique, celle de l'oreille, par le dessin, celle des yeux, par la gymnastique, celle du corps tout entier. Je trouverais donc excellent qu'on habituât les élèves à manier quelques outils, non pas en vue de leur apprendre un métier, mais afin que leur main, exercée à tenir le marteau ou la lime, le rabot du menuisier ou le ciseau du tourneur, fût prête pour les travaux de l'apprentissage, comme leur esprit le sera pour ceux du bureau ou du laboratoire. » Ce sont donc, sinon des contremaîtres, au moins des chefs d'atelier, des directeurs d'usine, des gérans de fermes agricoles, que M. Duruy veut surtout former. L'enseignement qu'il a créé s'adresse à des gens qui sont au-dessus des ouvriers, mais tout près d'eux.

C'est justement vers le côté contraire que nous nous sommes tournés. L'enseignement spécial, comme nous l'avons fait, ou défait, n'a pas autant le caractère professionnel et pratique que celui de M. Duruy ; il n'y est plus question du rabot et de la lime. On voit bien qu'il est destiné à des classes plus élevées ; nous

voulons surtout y attirer les jeunes gens, qui, par leur situation et leur fortune, sont tout à fait voisins de ceux qui fréquentent les lycées; et même nous espérons prendre à l'enseignement classique une partie de sa population pour remplir nos établissemens nouveaux. Voilà ceux pour qui sont faits nos programmes, et il est naturel que, les élèves ayant changé, l'enseignement ne soit plus le même. C'est ce dont il faut d'abord se pénétrer si l'on veut comprendre les modifications qu'il a subies.

Pour l'approprier à sa destination nouvelle, on s'y est pris à deux fois. En 1881, on remplace les quatre années de M. Duruy, dont chacune formait en soi un petit ensemble, par deux séries de cours, l'une de trois, l'autre de deux ans, avec une année préparatoire pour les élèves qui viennent de l'enseignement primaire et ne sont pas suffisamment initiés à l'étude des langues modernes. Le premier cours suffit à la rigueur à ceux qui sont les plus pressés de prendre une profession lucrative : ils peuvent quitter l'école, au bout de trois ans, avec un ensemble régulier de connaissances. Les deux ans qui restent doivent former une sorte de division supérieure pour ceux qui ont le désir et les moyens de pousser plus loin leurs études. La sanction de ces études, quand on les aura terminées, doit consister dans un examen particulier, qui remplace le modeste diplôme de M. Duruy et qu'on appelle « le baccalauréat de l'enseignement spécial. » Ce nom, à lui seul, constitue une innovation grave; il annonce la prétention de mettre les deux enseignemens, l'ancien et le nouveau, sur la même ligne. Il est vrai qu'on ne précise pas encore à quelles carrières le nouvel examen pourra conduire, mais on fait déjà savoir que certaines administrations publiques et certaines écoles du gouvernement sont disposées à s'en contenter et qu'il est appelé à partager bientôt les privilèges du baccalauréat classique, en attendant qu'il le remplace.

Cinq ans plus tard, en 1886, nouvelle réforme, mais dans le même sens, complétant et précisant la première, et qui montre encore mieux où l'on voulait aller. Cette fois, l'année préparatoire disparaît, les deux cycles sont supprimés. Il ne s'agit plus que d'une suite d'études se liant les unes aux autres, et continuées sans interruption pendant six ans. Dans l'intervalle, le baccalauréat spécial a conquis les avantages qu'il souhaitait et qui le font définitivement le rival du baccalauréat classique. Il ouvre la porte de l'École Saint-Cyr, de l'École polytechnique, de l'École normale supérieure, pour la section des sciences, de l'institut agronomique, des écoles de pharmacie; il permet de se présenter à la licence ès-sciences; il suffit à ceux qui veulent entrer dans les administrations centrales des ministères et dans les postes et télégraphes.

Voilà pour qui cet enseignement est fait; le baccalauréat spécial,

qui en est la sanction, nous indique qu'il doit préparer aux fonctions administratives, aux écoles de l'État, qu'il forme de grands industriels et de grands propriétaires. Il s'adresse surtout à des classes riches, distinguées, les mêmes à peu près qui se dirigent d'ordinaire vers les professions libérales. On voit qu'il n'a rien de commun avec ce que M. Duruy appelait un jour « l'instruction secondaire du peuple. » Ne laissons donc pas dire, comme on le fait habituellement, qu'il convient mieux qu'un autre à la démocratie. C'est un mot qui sonne bien, et qui aide singulièrement aujourd'hui à la fortune des institutions. Mais il ne serait pas ici à sa place : en réalité, il ne s'agit que d'un enseignement de haute bourgeoisie, semblable à celui qui se donne dans les lycées. Il m'est impossible de voir comment on a pu dire qu'il convient mieux à un gouvernement qu'à un autre et pourquoi l'on a mêlé la politique à ce qui n'est au fond qu'une question de pédagogie.

Il n'en était pas de même de l'enseignement spécial comme M. Duruy l'avait conçu. Celui-là pouvait se targuer d'être démocratique, au meilleur sens du mot, car il voulait relever le peuple sans abaisser personne. Il lui fournissait des écoles qui lui manquaient et comblait vraiment une lacune dans l'instruction nationale.

Cette lacune n'existe plus aujourd'hui, grâce au développement qu'on a donné à l'enseignement primaire supérieur. Cet enseignement avait été créé, comme tant d'autres choses, par la loi de 1833, qui fait un si grand honneur à M. Guizot et qui est restée la charte de notre éducation populaire. Mais le gouvernement de juillet, qui le mit dans la loi, n'eut pas le temps de l'en faire sortir. Il était obligé de courir au plus pressé et il avait bien assez à faire de pourvoir les communes d'écoles, et les écoles d'instituteurs. Naturellement la loi de 1850 le passa sous silence. C'est seulement depuis quelques années qu'on essaie de l'organiser, et ces essais ont été heureux. Il a cet avantage de ne laisser aucune équivoque sur le but qu'il se propose d'atteindre et d'indiquer nettement à qui il est destiné : — « Ceux qui viendront à nos écoles, dit le rapporteur chargé d'en préparer les programmes, ce seront les enfans des agriculteurs, des artisans, des petits boutiquiers, qui, avant d'embrasser, sous leur propre toit, le métier ou la profession de leurs parens, voudront, au pays même ou dans le voisinage, sans luxe et à peu de frais, fortifier les connaissances insuffisantes et précaires du certificat d'études, et aussi en savoir, s'il est possible, un peu plus que leurs parens eux-mêmes sur leur profession future. Ce seront ceux dont les familles, pouvant à la rigueur se passer de l'aide effective des enfans au sortir de l'âge scolaire, les laisseront, comme ils disent, continuer encore deux ou trois ans, mais en demandant à l'école que, pendant ce délai, tout le temps ne soit pas

occupé par l'enseignement général et qu'au moins une partie des travaux et des exercices puisse quelque peu rapprocher le terme de l'apprentissage. » — A ces jeunes gens il faut un peu de connaissances générales, car « l'éducation de l'esprit précède celle de la main; » mais encore plus de pratique et d'applications : c'est aussi ce qu'on a fait. Le cours d'études dure trois ans. La première année, qui résume et complète les leçons de l'école primaire, réunit tous les élèves dans un enseignement commun. Dès la seconde, ils se séparent en quatre sections diverses : la section normale, qui contient ceux qui ne se préparent pas encore à une profession particulière et veulent seulement apprendre un peu plus qu'ils ne savent; puis les sections industrielle, commerciale et agricole. Je n'ai pas besoin de dire que, dans chacune d'elles, les matières de l'enseignement sont appropriées à la destination des élèves; et l'on ne se contente pas de leur apprendre la théorie des professions qu'ils doivent exercer, on leur en montre la pratique. Ils fréquentent l'atelier du fer et l'atelier du bois, ils manœuvrent les machines, ils sèment et ils labourent. Il faut croire que cet enseignement avait sa raison d'être, qu'il devait être impatiemment attendu et souhaité, puisqu'il a obtenu du premier coup un succès éclatant. Il n'est presque que d'hier, on peut même dire qu'il n'existe pas tout à fait encore, car il n'a pas reçu son organisation définitive (1), et il compte déjà plus de vingt-cinq mille élèves.

Voilà comment il s'est fait que, l'enseignement spécial se détournant de plus en plus des classes qui sont intermédiaires entre le peuple et la bourgeoisie pour s'élever plus haut, l'enseignement primaire supérieur a recueilli cette partie de son héritage; et il est vraisemblable qu'elle ne dépérira pas entre ses mains.

IV.

Reste l'autre partie, celle qui concerne les jeunes gens d'une situation un peu plus relevée, et qui ont assez de fortune et de loisir pour pousser leur éducation plus loin. C'est elle que nous venons de voir successivement renforcée et fortifiée jusqu'à devenir presque une rivale de l'enseignement classique. Quoiqu'on s'en soit beaucoup occupé depuis dix ans, on a jugé qu'il y restait quelque chose à faire, qu'il fallait coordonner et achever les réformes qu'on avait ébauchées en 1881 et en 1886, et c'est le travail qui a rempli la dernière session du conseil supérieur de l'instruction publique.

(1) Le projet de règlement organique pour les écoles primaires supérieures, préparé par une commission, ne sera admis au conseil supérieur de l'instruction publique que dans une prochaine session.

Le premier résultat de ce travail a été de rompre définitivement les derniers liens qui attachaient l'enseignement nouveau à celui de M. Duruy. Les modifications qu'on lui avait déjà fait subir l'en avaient rendu sans doute très différent ; mais on n'osait pas l'avouer encore ; on voulait continuer à se mettre sous ce patronage protecteur. A la fin du rapport qui annonce les réformes de 1886, on lit encore ces mots : « Au moment où une nouvelle constitution va être donnée aux études spéciales, il ne faut pas les laisser oublier leur origine ni leur destination. Créées en vue des besoins de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, c'est à ces besoins qu'elles doivent se faire honneur de répondre. Toute autre visée fausserait la direction de l'enseignement et en compromettrait le succès. » Aujourd'hui on laisse entendre ouvertement qu'il a des ambitions plus hautes. C'est un enseignement tout à fait parallèle à l'ancien, de même nature et de même importance, qu'il s'agit de fonder. Et d'abord, au lieu de parler « des besoins de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, » on déclare qu'il est fait surtout pour les jeunes gens qui se préparent à entrer dans les grandes écoles scientifiques, et qu'il convient de l'approprier à cette destination.

Veut-on dire que l'enseignement ancien fut incapable de former des gens de sciences et de préparer des candidats aux écoles de l'État? Assurément non, car il a longtemps suffi à cette tâche, et l'on ne voit pas que ceux qui ont passé par cette école aient eu à le regretter. Sans doute, il leur fallait d'abord achever leurs classes et traverser la rhétorique et la philosophie, ce qui retardait un peu le moment où ils abordaient leurs études spéciales. Mais ils y arrivaient avec un esprit plus ferme, mieux préparé, et ils y faisaient en somme des progrès plus rapides que s'ils y étaient entrés de plain-pied et dès le premier jour. Encore aujourd'hui on remarque, à l'École polytechnique et ailleurs, que les élèves qui ont fait de bonnes études littéraires sont en général aux premiers rangs. Ce qu'il y aurait donc de plus sage, et peut-être de plus sûr, pour ceux qui veulent parcourir les carrières scientifiques, ce serait de prendre l'ancien chemin, celui qu'ont suivi nos plus illustres savans, les d'Alembert, les Cuvier, les Bertrand, les Berthelot, les Pasteur, et qui les a menés si loin et si haut. Mais la jeunesse de nos jours aime les routes plus directes ; elle est pressée et inquiète. Ce qui jusqu'à un certain point justifie son empressement, c'est que toutes les carrières sont encombrées, que, quoi qu'on veuille faire, on est sûr de rencontrer tant de concurrens devant soi qu'il semble qu'on ne se prépare jamais assez tôt pour les dépasser. Voilà comment il arrive que sur 1,600 élèves, qui peuplent nos classes de mathématiques spéciales, il n'y en a que 229 qui aient fait leur philosophie. En général, c'est vers la troisième que ces impatiens

désertent l'enseignement classique; et comme, à cet âge, ils ne pouvaient pas entrer tout de suite en mathématiques élémentaires, on avait créé une classe particulière pour eux, qu'on appelait les mathématiques préparatoires, et où l'on faisait tout juste assez de latin pour que l'élève fût capable de traduire tant bien que mal une version, quand il lui faudrait passer son baccalauréat ès-sciences. Qu'il y eût là quelques réformes à faire, il est difficile de le nier. « Ce n'est pas assurément un système d'études bien organisé pour la culture méthodique et progressive de l'esprit que celui qui, faisant du latin, depuis la sixième jusqu'à la troisième, le centre et l'instrument principal de l'éducation, réduit tout à coup presque à rien cette étude (une classe par semaine) et invite en quelque sorte à la dédaigner, au moment même où elle était au point de porter le plus de fruit (1). » Il était donc naturel qu'on se dît qu'une organisation pareille, qui force à dépenser sans profit tant d'efforts et de temps, était vicieuse, et qu'on pouvait lui en substituer une autre, qui serait plus logique et plus profitable. « Au lieu d'entreprendre, puis, à moitié route, d'abandonner presque entièrement l'étude du latin et du grec, ne vaudrait-il pas mieux prendre franchement, dès l'origine, le parti de s'en passer, à condition qu'on ne s'en passerait que pour élargir, fortifier et prolonger d'autant la part et l'action de tous les autres élémens de l'éducation littéraire, esthétique et morale : langues vivantes, histoire et philosophie. Il a paru qu'un tel système, appliqué suivant les méthodes classiques, par des maîtres formés eux-mêmes à ces méthodes, et trouvant à la fin sa sanction dans un baccalauréat organisé sur ce même plan et dans ce même esprit, ne donnerait guère lieu de regretter le précédent. » Voilà, en quelques mots, ce qu'on a voulu faire, et comment est né « l'enseignement moderne.»

Il me semble pourtant que le régime ancien, quoique assurément peu regrettable, avait un avantage qui n'est pas sans quelque importance. L'élève ne quittait l'enseignement classique qu'à quatorze ou quinze ans. Il avait vu assez de latin et de grec pour savoir qu'il n'y prendrait jamais aucun goût; on lui avait assez montré de mathématiques pour qu'il fût certain qu'il était apte à les comprendre. Il se prononçait donc, entre les lettres et les sciences, en connaissance de cause. A la vérité, il avait payé cette expérience un peu cher, par la perte de quelques années de travail (en supposant qu'elles fussent perdues); mais au moins il savait ce qu'il faisait. Aujourd'hui, c'est à douze ans qu'il doit se décider. Ces deux routes qui se présentent à lui, il n'y a jamais mis les pieds, il ne les a vues

(1) Je cite ici et plus loin les termes mêmes de la note qui précède le projet de réorganisation de l'enseignement secondaire spécial.

que de loin, et on lui demande de choisir entre elles! voilà les embarras de l'ancienne bifurcation qui recommencent.

Ces embarras, qui sont déjà graves pour ceux qui se destinent aux carrières scientifiques, le seront bien plus encore pour les autres; car enfin on suppose que l'enseignement nouveau n'attirera pas seulement les jeunes gens qui doivent être ingénieurs ou officiers, mais ceux aussi qui ne viennent chercher à l'école qu'une culture générale de leur esprit. De ceux-là, on pense bien qu'il y en aura, puisque, comme nous le verrons tout à l'heure, on leur réserve une classe spéciale. Or on comprend que pour eux le choix soit plus difficile encore que pour ceux qui songent à Saint-Cyr ou à l'École polytechnique. Entre les sciences et les lettres, la différence est tranchée; il y a là une diversité de nature; mais entre un enseignement un peu plus ou un peu moins littéraire, où il entre un peu plus ou un peu moins de mathématiques ou de langues vivantes, il n'y a qu'une différence de degrés, et l'on ne voit pas nettement quelles raisons pourront décider un enfant à choisir l'un plutôt que l'autre. On dit d'ordinaire, dans les documens officiels, que ceux-là se décideront pour l'enseignement nouveau qui ne se trouvent « ni l'aptitude, ni le goût, ni le loisir d'étudier les langues anciennes. » C'est une phrase toute faite, mais qui, à ce qu'il me semble, ne donne pas une entière satisfaction à l'esprit. D'abord il ne faut pas parler de loisir. Quand l'enseignement spécial ne durait que quatre ans, on pouvait le recommander à ceux qui n'ont ni le temps, ni les moyens de faire de longues études. Aujourd'hui, il en dure six, juste un an de moins que l'enseignement classique. L'économie est médiocre, et ne peut pas être une raison suffisante pour attirer la jeunesse de ce côté. Je crois aussi qu'on se fait quelque illusion quand on dit que certains élèves n'ont pas d'aptitude pour les langues anciennes, et qu'à la place il faut leur enseigner les langues vivantes. Il est possible que ces dernières soient plus utiles que les autres, mais elles ne sont pas plus faciles. La grammaire des peuples primitifs est toujours la plus simple et la plus logique. A mesure que les nations se fréquentent, elles se communiquent leurs façons de parler comme leurs usages; leurs idiomes s'empruntent des mots et des tournures, se mêlent et se compliquent. Il me semble donc qu'un jeune homme qui est capable d'apprendre l'allemand et l'anglais apprendrait, s'il le voulait, le grec et le latin. D'ailleurs il faut songer que l'enfant, à son entrée dans ces écoles, aura onze ou douze ans, et qu'il lui sera impossible de savoir s'il est plus apte à apprendre les langues modernes que les anciennes; il ne saura pas davantage pour lesquelles il a le plus de goût, n'en connaissant aucune. C'est donc sa famille qui choisira pour lui, et, comme

c'est l'usage, elle consultera plutôt ses convenances particulières que le goût et les aptitudes de l'enfant.

Supposons donc un père qui est décidé à faire de son fils un ingénieur ou un officier, ou qui croit, comme on l'a tant de fois répété depuis quelques années, qu'il lui serait non-seulement inutile, mais nuisible d'étudier les langues anciennes. Il souhaite trouver pour lui une instruction appropriée à l'état auquel il le destine, et où l'on apprenne surtout ce qu'il a besoin de savoir; mais en même temps, comme il appartient au même monde que ceux dont les enfans vont dans les lycées et suivent les études classiques, il voudrait que cette instruction fût aussi élevée que l'autre, et que l'estime publique pût les placer sur le même rang. Voilà le problème à résoudre. La difficulté ne consiste pas uniquement à laisser de côté l'étude du latin et du grec, — on s'en passait déjà dans les écoles fondées par M. Duruy; — mais à donner sans elles une instruction littéraire qui soit aussi solide et aussi complète, et qui rende les mêmes services. C'est la prétention de ceux qui viennent de créer l'enseignement nouveau, et ils croient y avoir entièrement réussi (1). J'avoue, pour ma part, que je ne partage pas leur confiance; mais enfin l'épreuve va être faite, et l'avenir décidera.

Disons un mot de la manière dont cet enseignement est organisé. On vient de voir qu'il doit durer six ans; c'est ce qu'avait déjà réglé le plan d'études de 1886. Seulement on a fait une innovation qui a plus de portée qu'il ne le paraît. Les classes, dans l'enseignement spécial, étaient désignées d'après l'ordre naturel : on passait de la première année à la seconde, jusqu'à la sixième, qui était la plus élevée. Dorénavant on suivra l'ordre inverse, comme dans l'enseignement classique : la classe la plus basse s'appellera la sixième, d'où l'on montera en cinquième, puis en quatrième, etc. Celle qui suit la seconde et qui correspond à la rhétorique et à la philosophie de nos lycées s'appelle la première. Jusqu'à la première, les élèves sont réunis ensemble et reçoivent les mêmes leçons; mais là, ils se séparent. Ceux qui se préparent aux écoles de l'État suivent la première-sciences, où naturellement les mathématiques ont la plus grande place. Les autres, ceux dont j'ai parlé tout à l'heure, et qui tiennent surtout à l'enseignement littéraire, forment la première-lettres. Le baccalauréat se passe en deux fois, comme dans l'enseignement classique. Dans le premier examen qu'on doit subir à la fin de la classe de seconde, les épreuves sont les mêmes pour tout le monde, puisque l'enseignement a été commun. Après la classe

(1) Voyez, sur le caractère des programmes de l'enseignement classique français, l'article de M. Brunetière, dans la *Revue* du 1er mai.

de première, elles diffèrent, suivant que les élèves appartiennent à la section des lettres ou à celle des sciences.

Quand il s'est agi de donner un nom à l'enseignement qu'on venait d'établir, on a été assez embarrassé. L'administration proposait de l'appeler « enseignement classique français ; » mais on y a trouvé quelques inconvéniens. Lui donner le nom d'enseignement français, n'était-ce pas faire croire que, dans l'autre, on n'apprend que le latin? ce qui n'est pas juste. L'autre, au contraire, soutient qu'il lui conviendrait mieux de porter ce nom qu'à son rival, puisqu'il a la prétention de n'enseigner le latin que pour qu'on sache mieux le français. De même on peut prétendre qu'en appelant l'enseignement nouveau « enseignement classique » on ne le caractérise pas suffisamment, puisque tous les deux peuvent s'appeler ainsi, et même que l'ancien y a plus de droits que l'autre. Assurément Bossuet et Racine sont des classiques, mais ils le sont moins que Cicéron et que Virgile. Il a donc paru que, puisque ce nom prêtait à des confusions fâcheuses, il fallait en chercher un autre. On s'est enfin décidé pour celui qui est en usage ailleurs, notamment en Belgique, et on l'a appelé « enseignement moderne. » Quelques personnes en ont été choquées, elles ont fait remarquer qu'en nommant l'un des deux « moderne, » on paraissait reconnaître que l'autre est vieux et démodé. J'avoue que cette crainte ne me touche guère. Je ne crois pas que, pour un système d'éducation, ce soit une grande qualité de dater d'hier, et un grand défaut de remonter loin. Oui, l'enseignement classique est ancien, antique même, si l'on veut. Il a ses racines dans l'empire romain, et plus haut encore. C'est précisément sa raison d'être. Grâce au nom qu'on lui a donné, aucune confusion n'est possible entre celui qui date d'hier et lui, et c'est ce qu'on devait avant tout chercher. Tous ceux qui veulent que leurs enfans soient élevés comme l'ont été leurs pères sauront au moins où les envoyer.

V.

Il était naturel que la création de « l'enseignement moderne » soulevât de très vives disputes. Ce qui est grave, c'est qu'elle a été accueillie avec défiance et inquiétude par une partie du corps enseignant. On l'a bien vu à la mort de M. Merlet, quand les agrégés des lettres, qu'il représentait au conseil supérieur de l'instruction publique, ont eu à lui donner un successeur : leur choix est tombé sur celui de leurs collègues qui s'était le plus résolument prononcé contre les nouvelles réformes.

On ne peut certes pas accuser nos professeurs d'être des conservateurs aveugles, des partisans obstinés des vieilles routines.

Ils ne croient pas que notre système d'enseignement soit parfait et qu'il soit défendu d'y rien changer. En 1880, quand ils furent appelés pour la première fois à se choisir des représentans au conseil supérieur, ils les prirent parmi ceux qui demandaient qu'on fît quelques sages modifications au régime des études et qu'on abandonnât certaines pratiques qui ne convenaient plus aux temps nouveaux. Mais on est allé beaucoup plus loin qu'ils ne le souhaitaient. Les innovations qu'ils étaient les premiers à réclamer ont été faites dans un autre esprit et avec des vues différentes : ils espéraient qu'elles fortifieraient les études littéraires, on s'en est servi pour les affaiblir. Placés au premier rang pour en constater les effets, ils ne peuvent se dissimuler qu'ils n'ont pas été favorables et que les pertes que certains enseignemens ont faites n'ont pas profité aux autres. Il leur est impossible de ne pas s'apercevoir de cette langueur qui se répand de plus en plus dans les classes; et, si le présent ne les contente guère, ils sont encore plus inquiets de l'avenir.

Cette inquiétude, il faut le reconnaître, n'est pas sans quelque raison. Personne ne sera surpris que les discussions qui se sont élevées dans ces derniers temps entre les partisans et les adversaires de l'enseignement des langues anciennes aient fort ému nos professeurs. Ils aiment les auteurs qu'ils expliquent, ils sont attachés de tout leur cœur à ces études auxquelles ils consacrent leur vie. Aussi ont-ils beaucoup de peine à comprendre qu'on en conteste sérieusement l'utilité; mais ce qui les étonne et les attriste plus que tout le reste, c'est de voir l'État se mettre du parti de ceux qui prétendent qu'on perd son temps quand on étudie l'antiquité et chercher à leur donner quelques satisfactions. Je me garderai bien de rentrer dans la querelle. Que pourrais-je ajouter aux argumens qui ont été donnés ici pour défendre l'enseignement classique (1)? Tout ce que je veux faire observer, c'est qu'il n'y a encore aucun pays qui se soit laissé convaincre par les ennemis des lettres antiques et qui les ait bannies de ses écoles. Même chez les Américains du Nord, qui n'avaient guère de goût pour elles, on remarque que les Universités et les gymnases classiques se multiplient depuis quelques années et que ceux qui les fréquentent deviennent plus nombreux. Et pourtant, on comprendrait à la rigueur qu'un peuple nouveau, qu'aucun lien n'attache au passé, s'intéressât médiocrement aux langues anciennes. Il a d'ailleurs bien d'autres choses à faire; l'agriculture, le commerce, l'industrie le réclament impérieusement. Aussi ne s'attarde-t-il pas d'ordinaire à des études trop longues : l'école l'ébauche à peine;

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1885.

il achève de s'instruire dans la boutique ou l'atelier. Les conséquences bonnes et mauvaises qu'a pour lui cette éducation rapide et pratique s'aperçoivent vite. Comme il ne fait pas d'études littéraires, il n'a presque point de littérature; il ne se forme guère chez lui de peintres, de sculpteurs ou de musiciens. Au fond, il n'y tient pas beaucoup et se console aisément en payant très cher les tableaux et en écoutant la musique des autres. Mais est-il possible de se figurer la France sans ses écrivains et ses artistes, forcée de renoncer à ces jouissances des arts et des lettres, auxquelles on peut dire que chez elle personne n'est tout à fait étranger, et qui sont devenues sa vie et sa gloire. Voilà pourtant ce qui nous menacerait, si l'on installait chez nous l'éducation américaine, qui est le rêve de quelques esprits systématiques. Il n'est pas douteux que l'affaiblissement des études littéraires n'amène vite la décadence du goût public. Un pays qui ne dépasse pas l'instruction primaire ne s'élève pas non plus, dans les choses de l'esprit, au-dessus d'un niveau médiocre. Même l'enseignement scientifique, auquel on veut quelquefois nous réduire, quelques mérites qu'on lui attribue, ne peut pas suffire à une société comme la nôtre que tant de siècles de culture littéraire ont affinée. En supposant, ce qui n'est pas toujours vrai, qu'il forme mieux qu'un autre des esprits fermes et droits, il ne pourra leur donner ni l'élégance, ni la souplesse, ni la grâce. Soyons sûrs que ce milieu de délicatesse éclairée, dans lequel s'épanouissent si volontiers les lettres et les arts, qui les fait naître et fleurir, cesserait bientôt d'exister chez nous, si l'on s'avisait de fermer les collèges classiques.

Nous n'en sommes pas là, Dieu merci! la littérature tient encore une place importante dans « l'enseignement moderne. » Si on en a banni les auteurs grecs et latins, on y lit, on y commente les chefs-d'œuvre des lettres françaises, on y explique les grands écrivains des nations voisines. D'ailleurs, l'enseignement classique existe toujours, et même on nous affirme qu'il va devenir plus florissant que jamais. Il sera, nous dit-on, plus à son aise, il marchera d'un pas plus léger, quand il n'aura plus à traîner ce fardeau de paresseux et d'incapables qui ne le suivent qu'à regret. Comment se fait-il pourtant que ces belles promesses ne suffisent pas à rassurer tout le monde? Ce n'est pas qu'on se méfie de ceux qui les font. Leur sincérité ne paraît pas douteuse, mais on est moins sûr de leur fermeté. Ce qui s'est fait jusqu'ici ne permet pas d'avoir une confiance entière dans ce qui pourra se faire plus tard. Nous avons eu, depuis quelques années, à la tête de nos affaires, d'honnêtes gens, pleins de bonnes intentions, mais qui ne savent pas assez résister à ceux qui parlent haut et qui viennent les sommer, au nom de l'opinion publique, du progrès, de la démocratie, d'entrer

dans des voies nouvelles. L'opinion, le progrès, la démocratie, entendez-vous? comment résister à ces grands mots quand on craint d'être traité de rétrograde et qu'on se fait un point d'honneur d'être toujours du parti de l'avenir? Ce ne sont pourtant que des mots, et il faut voir ce qu'ils veulent dire. Assurément, il est sage de consulter l'opinion publique, mais auparavant il convient de savoir où l'aller prendre. Ce ne sont pas ceux qui crient le plus fort qui la représentent le mieux. A côté de ces violens qui réclament toujours des innovations, il y a les paisibles qui voudraient bien qu'on leur laissât un peu de repos, qui souhaitent qu'on ne dérange pas trop leurs habitudes, qui se méfient de cette rage de nouveautés qui tourmente certaines personnes et qui, ne trouvant plus dans nos collèges ce qui se faisait de leur temps, vont le chercher ailleurs. La prospérité croissante des établissemens libres, qui continuent à enseigner comme autrefois et n'ont pas accepté nos réformes, semble bien prouver qu'elles ne satisfont pas tout le monde. Quant à la démocratie, dont on invoque si volontiers le nom quand il s'agit de détruire les institutions du passé, c'est son intérêt même qui devrait nous faire un devoir de les conserver. Dans la société du XVIIe siècle, le monde était une école où se complétait l'éducation du collège; aujourd'hui que l'égalité des droits amène inévitablement l'uniformité des manières, où irons-nous chercher le goût de l'élégance, de la distinction, et toutes ces qualités charmantes qui sont le caractère et qui ont fait la gloire de la France, sinon dans le commerce des grands esprits du passé? On nous laisse à la vérité Bossuet et Pascal: c'est beaucoup; mais ne convient-il pas de remonter plus haut et jusqu'à la source où ils puisaient eux-mêmes, si nous voulons que l'ombrageuse démocratie ne nous abaisse pas tous à son niveau? Plus le régime populaire nous tire vers le bas, plus il importe de conserver ce qui nous relève. C'est ainsi que l'enseignement des lettres anciennes, qui à la rigueur pourrait être un luxe dans les monarchies aristocratiques, me paraît un besoin impérieux dans les démocraties.

Ces idées n'ont rien de nouveau; c'est un lieu-commun sur lequel il me semble inutile d'insister. Je suis sûr que la plupart des ministres, qui ont gouverné depuis vingt ans l'instruction publique, les tenaient pour vraies. Cependant il ne s'est guère passé d'année qu'ils n'aient fait quelque concession grave à ceux qui professent des opinions contraires. Ils avaient toujours à la bouche l'intérêt des études classiques, et ils n'ont cessé de prendre des mesures qui leur étaient fâcheuses. L'enseignement des langues anciennes a été supprimé ou réduit dans les classes inférieures. La composition latine a perdu le prestige dont elle jouissait au concours général. On l'a ôtée du baccalauréat; il a même été

question de la faire tout à fait disparaître de la rhétorique, et de la déporter obscurément, en dehors des classes régulières, pendant les heures de récréation, pour ceux qui auraient le mauvais goût d'y tenir encore. C'étaient autant de sacrifices qu'on faisait pour désarmer ceux qui ont déclaré la guerre au grec et au latin; mais on ne les a pas contentés. Ils sont exigeans, impérieux, ils reviendront à l'assaut et réclameront des concessions nouvelles ; et malheureusement rien ne prouve qu'on aura le courage de les leur refuser. L'enseignement classique sera donc encore affaibli, diminué, et qui sait s'il ne viendra pas un jour où l'on trouvera que ce qui en reste ne vaut pas la peine d'être conservé? Certes un tel danger n'est pas à craindre avec l'administration d'aujourd'hui ; mais les ministres changent souvent chez nous. — A l'instruction publique, il s'en est succédé vingt-trois en vingt ans. — Ne pourra-t-il pas s'en trouver un, dans le nombre, plus radical, plus résolu que les autres, et qui se décide à détruire ce que ses prédécesseurs s'étaient contentés d'amoindrir? Il est certain que le succès lui sera rendu plus facile par les dernières mesures que nous avons prises. Cet enseignement moderne que nous venons de créer, auquel nous avons accordé les mêmes privilèges qu'à l'autre, qui affecte de prendre les mêmes noms, qui est donné par des professeurs pourvus des mêmes grades, et qui se termine par un baccalauréat qui confère à peu près les mêmes droits, n'est pas seulement un rival pour l'enseignement classique, c'est un héritier tout prêt à recueillir la succession. On a tant répété qu'ils doivent être mis sur la même ligne et se valent l'un l'autre, qu'on finira par se demander s'il est utile de les conserver tous les deux. Puisqu'ils font à peu près la même chose, et avec le même succès, n'est-il pas plus simple de n'en garder qu'un? C'est ainsi que, sans bruit, sans scandale, comme par une sorte d'évolution naturelle, l'enseignement moderne pourra se substituer un jour à l'enseignement classique.

Voilà ce que craignent, ce que prévoient, ce qu'annoncent quelques-uns de nos professeurs, et ce qui les rend des ennemis si décidés des réformes qu'on vient de faire. Pour moi, j'avoue que ces craintes me semblent exagérées et que j'ai quelque peine à imaginer de pareilles extrémités. Bien qu'il soit toujours téméraire de compter sur la sagesse des hommes, il me paraît difficile qu'on puisse de gaîté de cœur tenter une expérience devant laquelle toutes les nations ont reculé jusqu'à présent et supprimer tout à fait de l'éducation nationale ce qui, depuis tant de siècles, et dans tous les pays du monde, fait le fond de l'éducation. Mais quoi qu'il doive arriver plus tard, il y a, je crois, au moment où nous sommes, deux

souhaits que nous pouvons exprimer, sans qu'on nous accuse d'être exigeans. Le premier, c'est qu'on s'arrête enfin de changer, et qu'après nous avoir fatigués d'innovations, on nous accorde au moins un peu de répit. Quelque insatiables que puissent être les ennemis des études classiques, je ne vois pas quelle concession on pourrait encore leur faire. On vient de créer pour eux un enseignement nouveau où tout a été réglé selon leurs désirs. Que peuvent-ils réclamer de plus, à moins qu'ils ne veuillent enlever aux autres les libertés qu'ils ont demandées et obtenues pour eux-mêmes? L'autre souhait que je forme, c'est qu'on rende à l'enseignement des langues anciennes ce qu'on lui a ôté. Tant que tout le monde a passé par les mêmes écoles, le latin et le grec, qui cherchaient à désarmer ceux qui ne les étudiaient que par contrainte, étaient réduits à se dissimuler, à s'humilier, à se faire oublier et pardonner, pour obtenir le droit de vivre; mais aujourd'hui qu'on ne peut plus les accuser d'opprimer personne, ils peuvent prendre une plus fière attitude. Ceux-là seuls qui veulent les apprendre viennent dans les classes où on les enseigne ; il faut donc leur donner largement et sans marchander le moyen de les savoir. Nous n'avons plus à craindre qu'ils se plaignent que cette étude commence trop tôt et qu'elle prenne trop de temps, puisqu'ils ne la subissent plus par nécessité, et qu'ils l'ont choisie par goût; nous pouvons donc la rétablir dans les classes où on l'a supprimée et lui restituer, dans les autres, les heures qu'on lui a prises. Si nous la replaçons dans les conditions favorables où elle se trouvait autrefois, si nous lui rendons toutes ses armes pour combattre son adversaire, je ne doute pas qu'elle ne lutte avec succès. La sève des littératures antiques n'est pas épuisée; comme elles se sont surtout attachées à la peinture de l'homme même et des sentimens qui ne changent pas, elles se plient à tous les temps et conviennent à tous les régimes. Nous voyons qu'elles ont suffi aux générations les plus diverses : à l'époque de la renaissance, elles ont été des écoles de liberté et d'indépendance d'esprit; au XVIIe siècle, elles ont servi de parure aux monarchies absolues. Soyons sûrs qu'aujourd'hui elles sauront s'accommoder à nos idées et à nos besoins; quoique la forme du monde ait changé, nous les retrouverons toujours vivantes, toujours jeunes, et nous serons surpris de voir à l'usage que, des deux enseignemens, c'est encore le plus vieux qui est le plus « moderne. »

GASTON BOISSIER.

LENA

Elle est là qui flotte au fond de mon souvenir... Je n'ose y toucher. Sa grâce naïve, son charme ingénu ne vont-ils pas s'évanouir? Quelle misère que ce qu'on rêve on veuille le raconter ou l'écrire,.. le préciser!

A-t-elle gardé son rire d'enfant, sa bonne nature impulsive? Hélas! les années ont passé, ce n'est plus une enfant... Au penchant des bois du Limbourg, dans les prairies de la Meuse, ce sont ses fils ou ses filles qui s'ébattent aujourd'hui.

J'étais allé là-bas pour répondre à un triste appel. Crainte,.. espoir,.. l'image douloureuse de mon ami,.. toute la nuit du voyage fut remplie de pensées pénibles. Au matin, le train s'arrêta...

Gronsweld! C'était là.

Il n'y a au bord des rails qu'un petit chalet élégant, planté en rase campagne. Le village est là-haut, aux confins des prairies interminables. Le chemin qui s'y découpe aboutit en face de l'auberge.

IN DEN KEIZER

porte l'enseigne.

— Quel empereur? ai-je demandé en déjeunant.

Elle s'est arrêtée de servir, appuyant sur sa poitrine l'assiette qui m'était destinée, les doigts croisés sur la faïence. Et elle m'a fait une longue histoire...

A la fête, on plante devant l'église un grand mât surmonté d'un coq. Tous les garçons du village jouent à l'abattre avec leur carabine. Et le tireur le plus adroit est proclamé « empereur » pour

l'année. Son grand-père, son père, et ses frères ont si souvent mérité cet honneur, qu'il est devenu comme un titre héréditaire.

Lena a des gloires dans sa famille !

Dans l'après-midi, je me suis acheminé vers le monastère. J'ai lu, au-dessus du porche, la mélancolique inscription :

REGINA IMMACULATA
AD TE CLAMAMUS EXULES
FILII GALLIÆ.

Le pauvre frère est bien malade. A ma voix, il s'est soulevé des torpeurs de la fièvre, m'a regardé vaguement. Je doute qu'il m'ait reconnu...

Le père dominicain qui m'avait introduit, robuste et frais dans sa robe blanche, m'a accompagné jusqu'à la sortie. Cet air de santé, sa sérénité contrastaient d'une façon étrange avec ce que je venais de voir. Je me suis retiré tristement impressionné.

Et le soleil, sur la route, à travers les longues rangées d'ormes, épandait ses clairs rayons. Il dorait les coteaux de Rijekholt, les bois de chênes, les moissons étalées, faisait scintiller les ruisselets qui s'en vont vers la Meuse. Au loin, à l'ombre des bouquets d'arbres, les vaches paissaient... Cette joie qui m'enveloppait m'a suivi pendant tout le retour, jusqu'au village.

Le lendemain, à l'heure où les cloches sonnaient, Lena m'a dit:

— Monsieur, vous n'avez qu'à vous dépêcher, la messe commence... Moi, je suis allée à celle du matin.

— Il faut donc aller à la messe? ai-je demandé.

— A moins que vous ne soyez calviniste !

Comme je ne suis pas calviniste, je suis allé à la messe.

Une Vierge flamande, aux joues rebondies, se dresse sur l'autel, et l'enfant qu'elle tient dans ses bras, nourri de ce lait généreux, fait honneur à la mère.

Je déchiffre sous mes pieds les inscriptions tombales :

NOBIS FILIUM, O VIRGO,
POST HOC EXILIUM OSTENDE.

Ces rudes barons de Gronsweld, qui sans doute ont mené joyeuse vie, festoyant, guerroyant sans cesse, se croyaient donc, eux aussi, en exil sur cette terre?..

Elle a dix-sept ans. Elle est grande et fluette. Le vieux corsage d'indienne qu'elle use dans le service, étrangle sa taille et la plie en deux. Les manches, trop courtes, laissent ses bras à découvert : des bras rougis au grand air et aux récurages, des mains

aux ongles mal soignés, mais petites et nerveuses, jolies quand même.

Elle a, sur un cou mince, une grosse tête ronde de poupée. Ses cheveux blonds, avec un épi rebelle au milieu du front, se tirent vers le nœud du chignon. Les yeux, aux globes bleuâtres, et à fleur de tête, illuminent son visage de leur gaîté transparente. Sa petite bouche, tendue comme une peau de cerise, et découpée dans les joues pleines, est humide et brillante, quand elle rit, comme la bouche d'un enfant. Elle est sans apprêt. Elle ne sait pas qu'elle est bien avec ce mince cotillon qui bat sur ses longues jambes. Elle est séduisante sans y songer.

Sa mère, ce soir, a été malade. C'est la faute des pommes de terre nouvelles, dont elle a trop mangé.

— Et que lui a-t-on donné?

Elle m'a répondu, dans son français bizarre :

— Une bonne goutte !.. Ça digère...

Comme le repas s'achevait, Lena, dans la grande pièce vide, a pris un siège et est venue se placer familièrement en face de moi. Elle est là, assise de travers, son bras nu posé sur la nappe et un coude en l'air, picorant le dessert pendant que nous nous attardons à causer.

— Ne songez-vous pas à vous marier, mademoiselle Lena?

Elle m'a répondu sagement :

— Monsieur, pour se marier il faut trois choses : en avoir le goût, les moyens...

— Et troisièmement?

— Et troisièmement un amoureux!.. a-t-elle dit en souriant et en me jetant un regard en dessous.

On parle très librement des amoureux dans ce bon pays de Hollande. Chaque fille a le sien, qui la suit partout, l'accompagne aux kermesses, la mène au bois au temps des noisettes. Les frères de la jeune fille sont toujours de la partie. Celles qui n'ont pas de frères sont à plaindre, elles ne vont pas au bois... On remarque les jeunes filles qui n'ont pas d'amoureux : c'est qu'elles n'en peuvent pas avoir.

— Les amoureux ne doivent pas vous manquer, à vous?

— Eh! oui... Il n'y a que les laides qui n'en ont pas!

— Et peut-on savoir quel est celui?..

— Vous le verrez! vous le verrez!

Et elle s'est levée en riant.

Me voilà donc obligé de découvrir moi-même l'amoureux de Lena.

Ce matin, comme je me proposais d'aller à pied jusqu'à Maëstricht, elle m'a dit :

— Attendez! M. Leendert s'y rend aussi... Il vous montrera les raccourcis.

Et je suis parti avec le jeune Amandus Leendert, l'adjoint de l'instituteur de Gronsweld, qui va à Utrecht passer ses examens de français.

C'est un grand garçon, maigre et blond, de belle tournure, mais un peu paysanne, gai, expansif, et naïf, et bon. En l'examinant, un soupçon m'est venu. Je l'ai poussé à parler pour m'en éclaircir...

Lui aussi m'initie au secret de leurs mœurs, qu'il connaît bien comme instituteur, sur lesquelles il a réfléchi.

Dès leur plus jeune âge, garçons et filles s'en vont ensemble à l'école, s'asseyent sur les mêmes bancs, et, jusqu'à quatorze ou quinze ans, suivent les mêmes leçons, sous le même maître. C'est là qu'ils commencent à se lier et à se courtiser, au vu et su de la famille et de tout le monde, continuant plus tard à se rechercher, à danser à toutes les fêtes, à se brouiller et à se raccommoder jusqu'à ce que mariage s'ensuive. Comme cette cour dure de longues années, qu'on se marie tard, on a des chances pour se bien connaître et pour ne pas avoir de surprises dans le mariage.

— Vous autres, Français, vous y mettez trop de malice et trop jeunes... Vous ne pouvez rien comprendre à ces usages.

Je lui ai demandé, en le regardant bien en face :

— Et quel est le prétendant de Lena?

Il m'a dit simplement :

— Vous venez de le voir,.. le jeune homme à qui j'ai serré la main en partant. C'est le clerc du notaire, Hans Japick...

Pauvre Lena! Elle se berce de quelque rêve ambitieux... Ce jeune homme n'est pas fait pour elle, simple fille d'aubergistes. C'est un demi-monsieur. Une fois sa position faite, quand il sera établi notaire dans quelque petite ville des environs, il la dédaignera, l'oubliera...

— Et c'est un bon garçon?

Il m'a dit :

— Il l'aime bien... Pourtant, quelquefois, quand nous allons nous amuser à Maëstricht, il change d'avis. Les jeunes filles de la ville sont mieux de son goût... « Je ne reverrai plus Lena! » me dit-il moitié triste, moitié riant... Mais, sitôt de retour, il retourne à elle. Elle ne s'en doute pas, il ne faut pas le lui dire!..

Nous allons à travers les grands blés et les seigles que l'on moissonne.

Voici Heugen...

Leendert m'a cité le proverbe : *Quand la Meuse monte, Heugen chante.*

Heugen (lieu haut, par ironie) est bâti au niveau du fleuve qui

régulièrement l'inonde. Les habitans ne s'en effraient pas. Le flot se hausse insensiblement, très lent, très calme, inoffensif, jusqu'à la porte, puis jusqu'aux fenêtres. On les secourt, ils sont contens. Ils passent le temps à jouer. Lorsque l'eau envahit un étage, l'un prend la table, l'autre les sièges, un troisième les cartes et l'enjeu, et l'on s'installe à l'étage au-dessus... Bonnes gens !

J'ai serré la main à mon jeune ami en lui souhaitant bonne chance, et, quittant la gare et le quartier de Wijk, j'ai traversé le pont, en vue des remparts de briques écroulés, y cherchant la trace des boulets de Louis XIV...

Vu à Saint-Servais, dans une chapelle, un saint Sébastien aux donateurs. Les vitraux brouillés de poussière n'éclairent que le tableau, laissant le reste dans l'ombre. La figure est belle dans sa souffrance, triste sous ses cheveux roux, le corps jeune et délicat navré de tronçons de flèches... J'y remarque une vague ressemblance avec l'ami que je viens de quitter. Est-ce un présage?.. Les donateurs, dans les deux pendans du triptyque, les hommes à droite, les femmes à gauche, sont agenouillés les mains jointes, les doigts allongés, trois par trois, en lignes qui se succèdent...

Revenu par Ligtemberg, tour ruinée, sur une hauteur qui domine la ville et le cours de la Meuse. Louis XIV, au temps du siège, logeait là « avec ses mousquetaires, » disent les annales de l'endroit.

A Slavante, ancien couvent saccagé durant la révolution et transformé par une société en jardins d'agrément, avec kiosque, salle de bal, de concert, etc., on m'a présenté le livre des étrangers.

J'ai noté : « Séraphin, pilote à Compiègne... M. le vicomte et Mme la vicomtesse de Volboch (bock plein), propriétaires en France. » L'esprit français ne perd jamais ses droits.

Et j'ai hélé une barque pour traverser la Meuse. L'eau lente et basse laisse voir les herbes et les cailloux du fond...

J'ai dit le soir à Lena :

— Recevez mes excuses. J'avais fait une supposition indiscrète. Je vous donnais M. Leendert pour prétendant. Je sais qu'il n'en est rien.

— Eh ! non, dit-elle... Il aime une demoiselle de Maëstricht. Mais il a bien tort, il ne l'épousera jamais... A moins pourtant qu'il ne soit reçu à cet examen de français et que cela n'influence la jeune fille, ne la décide à repousser l'officier qui la courtise. Mais non ! Leendert ne l'aura pas. Il n'est pas assez monsieur pour elle, il n'a pas l'air baron.

— Ah ! baron... m'écriai-je en riant... Qui a l'air baron ?

— Vous, par exemple ! m'a-t-elle dit.

Je lui ai demandé, sans lui laisser voir le plaisir que me faisait son compliment :

— Et M. Johannes Japick a-t-il l'air baron, lui?

Elle a souri, elle a vu que je savais tout.

— Mais oui... aussi!.. Et vous en conviendrez comme moi... Le voilà!

Son amoureux entrait à l'auberge, et elle me l'a présenté, cherchant à lire sur mes traits l'impression qu'il me faisait.

Physiquement il est bien, trop bien même, avec sa petite tête frisée, ses cheveux de coupe soignée et pommadés, sa mince moustache en crocs et ses yeux fins, malins et sournois.

Mais il ne la vaut pas pour l'esprit, la bonne humeur rieuse, le bon caractère et la grâce aimable. Il gagnera encore à ce marché. Et il la connaît dès l'enfance! Il aurait tort de chercher mieux.

Il pleut. Je garde la chambre. M. Van den Boom, l'instituteur, m'a prêté des livres pour me distraire...

Il y a dans les environs des vestiges de cités lacustres, des débris de poteries celtiques, romaines... des amas de pierres taillées, emplacement des ateliers de l'âge préhistorique, dit le savant M. Ubaghs de Maëstricht... Dans la vallée de Sainte-Gertrude, une légion de César fut traîtreusement surprise par Ambiorix et ses Eburons, et massacrée... Cimbres, Teutons, les Francs, mille peuples ont sillonné ces parages, y campant un jour, chassés par d'autres...

Au milieu de tout cela, Lena, active et infatigable, levée à cinq heures, couchée à dix, aide à sa mère, lave et balaie, rince, récure, allume le fourneau, sert la bière, verse le café, rit, babille, s'agite, rêve à Japick, comme si le monde était né d'hier et que la fête de la vie commençât!

Le gazon des prés non plus ne sait pas de quelle antique graine il descend, par quelles lointaines migrations il est venu lever là. Sans s'en préoccuper, il verdoie et s'épanouit sous l'ondée...

L'eau continue à s'égoutter du toit en minces cascades, à rayer le ciel de longs fils obliques. Par la fenêtre, j'aperçois l'allée de noyers, le pré et le verger du château s'estompant sous ce voile humide, et plus loin, dans le brouillard de plus en plus compact, la longue avenue, le chemin en pente qui, à travers les prairies, s'en va à la gare. Tout cela n'est pas triste. La pluie qui tombe, l'eau qui s'écoule, la neige qui s'épanche sans bruit, le flot qui bat sans fin la grève marine, ce sont de doux et attrayans spectacles, attachans par leur continuité et leur monotonie, et qui engendrent la rêverie et la bercent.

Un grand silence plane sur le hameau. Il n'est troublé que par le mugissement des vaches, une centaine environ, qui, à l'heure accoutumée, d'un pas lent et sous l'averse, reviennent du pâtu-

rage. Deux fois par jour, sans pâtre ni guide, elles s'en vont ainsi et s'en reviennent, se séparant à l'entrée du bourg, en face de l'auberge, les unes à droite, les autres à gauche et rentrent chacune à son étable sans se tromper.

Lena est entrée pour faire ma chambre. Je me suis levé, j'ai fermé mon livre, heureux de la distraction qu'elle m'apportait.

Elle m'a dit :

— Monsieur, il faut sortir.

— Pourquoi ?

— Parce que je vais faire votre chambre.

— Faites, Lena, faites... Je ne vous empêche pas.

Elle m'a dit en souriant :

— Monsieur, ça ne se peut pas... Pour faire votre chambre, il faut que je sois seule. Si vous restez là, je m'en vais, je reviendrai plus tard...

J'ai bien vu qu'il n'y avait rien à répliquer.

J'ai pris mon livre, je suis descendu dans la salle basse où j'ai continué mes études sur les antiquités du Limbourg, pendant que Lena faisait ma chambre.

Ces hommes, habillés de laine blanche, mènent une douce vie, tranquille, réfléchie, et sainte. Ils prient, se promènent sous les arceaux du cloître, chacun seul avec sa pensée, près des corbeilles qui éclatent en rougeurs vives sous le soleil. Ils composent là de beaux discours qu'ils vont déclamer de ville en ville... s'éloignent pour quelque temps de leur retraite, puis y reviennent et recommencent...

La vie est dure, le siècle est grossier; la mêlée humaine vous froisse douloureusement. On voudrait comme eux se jeter dans la solitude... Que n'invente-t-on quelque ordre laïque, une règle de libres croyans ? un pieux et doux monastère où la pensée blessée et lasse aurait son refuge ?..

Le bonheur est dans une tâche facile, proportionnée à vos forces, qui entretienne l'activité de l'esprit sans l'épuiser... Quel tourment qu'une œuvre haute, que l'on s'impose gratuitement, pour laquelle on se consume dans la fièvre !

Et ce n'est que celles-là qui tentent !..

Il décline, le pauvre ami... sur le grabat de sa cellule, miné par les nuits sans sommeil, par les journées brûlantes, il s'affaiblit de minute en minute. Les soins n'y peuvent rien.

La règle du couvent m'interdit de le voir aussi souvent que je le désirerais. Les pères ont mis beaucoup de complaisance à la faire fléchir pour moi, je ne voudrais pas abuser.

Mais d'ailleurs mes visites sont inutiles, plutôt funestes. Ma pré-

sence agite le malade. Il y a eu quelques semaines d'espoir. Il semblait que sa jeune vigueur allait triompher du mal. Aujourd'hui, il est retombé dans cette horrible et douloureuse somnolence. Ses forces s'en vont.

Il n'a pas vingt ans! Et l'été et la nature rient autour de lui. La vie s'épand et souffle ses ardeurs à chaque être... La jeunesse aime, espère, rêve de douces joies.

Le père m'a dit en me quittant :

— Il aura sa récompense là-haut!..

Il croit.

Par cette belle après-midi, je suis allé m'installer dans le petit verger qui s'étend derrière l'auberge. Le gazon y est frais et dru; deux ou trois grands noyers, quelques arbres à fruits y jettent leur ombre.

Et je lis, renversé sur ma chaise... Mais je suis distrait.

A quelques pas, Lena, montée sur une échelle, cueille des cerises pour mon dessert. Pour une qu'elle cueille, elle en gobe cinq ou six. Les fruits vermeils éclatent dans les branches que crible le gai soleil. Il éclaire sa tête blonde perdue dans les feuilles... Au mouvement de ses bras, le court jupon se soulève au-dessus de sa cheville et flotte au vent. Elle voit que je la regarde...

Alors, les joues gonflées, de toute sa force, elle me souffle les noyaux qui viennent tomber sur mon livre. Et elle rit, se renversant sur l'échelle qui tremble sous elle à chaque rire.

— Prenez garde! vous allez tomber.

Et pour répondre à ses agaceries, je me lève, je m'approche :

— Laissez-moi au moins tenir le pied de l'échelle...

Elle s'est agitée violemment, ramenant ses jupes autour d'elle.

— Ah! bien, *si vous me tiendriez* l'échelle, c'est alors que je tomberais! Je tomberais sans y manquer... Allez-vous-en! allez-vous-en!

Et avec de grands cris et des gestes elle m'a repoussé.

Quelques instans après, elle s'en est allée, me remerciant de ma sagesse par un sourire et toujours prélevant sa dîme sur les fruits qui gonflent le fond de son tablier.

Au dîner, elle était triste. A chaque plat qu'elle apporte, elle ne me demande plus comme à l'ordinaire :

— Est-ce *gout?* (Est-ce bon?)

Gout ou non, peu lui importe. Elle reste silencieuse, l'air préoccupé.

Je l'ai interrogée :

— Qu'avez-vous, Lena?

— Je ne sais pas, ça ne va pas bien...

Elle se plaint de la tête et de l'estomac. Elle n'a pas faim.

— Vous aurez mangé trop de cerises!

Elle m'a regardé, a réfléchi,.. puis a souri et dit :

— Peut-être...

Japick n'est pas venu de la soirée. Au bord de la table où elle s'était accoudée, elle s'est endormie pendant que je lui parlais, le visage rouge de fièvre, sa tête ronde roulant de côté, avec ses longues paupières baissées qui semblent enflammées comme si elle avait pleuré, et sa petite bouche d'enfant qui est devenue sérieuse.

Sa mère est entrée et l'a réveillée :

— Il faut te coucher, Lena, si tu es malade...

Elle a ouvert des yeux étonnés, sourians,.. puis subitement, comme à un ressouvenir pénible, ses sourcils se sont contractés et son visage s'est attristé. Et elle est montée se coucher...

Elle ne s'en est pas moins levée de bonne heure et s'est remise fougueusement à l'ouvrage.

Enfin, j'ai su le mot de l'énigme. Les cerises n'y sont pour rien...

Japick passe et repasse devant l'auberge, se retournant, jetant des regards aux fenêtres, mais sans oser entrer. J'ai demandé à Lena l'explication de ce mystère.

Elle m'a avoué qu'hier soir, en allant faire une commission au bout du village, elle l'a surpris sur la route, au-dessous de la terrasse du bourgmestre, en train de causer avec Mlle van den V... C'est une longue demoiselle sèche, laide et sans amoureux, et qui commence à monter en graine; mais son père est un gros personnage des environs, riche de fermes et de beaux écus...

— Il a été bien attrapé! m'a-t-elle dit en riant.

Et depuis lors ils se boudent. Il voudrait bien revenir, n'attend qu'un signe, mais elle lui tient rigueur. Elle veut le punir de cette espèce de trahison... Hélas! elle se punit elle-même et souffre sans en convenir...

Je suis allé visiter l'école de M. Van den Boom. A mon entrée, garçons et filles, toute la classe s'est levée...

On a chanté un cantique en mon honneur; puis une marche guerrière, un chœur héroïque : « Ène évant! (en avant), Ène avant!.. » criaient bravement toutes ces petites bouches hollandaises.

J'ai examiné quelques devoirs, écouté les récitations, distribué des complimens... Tout cela gravement, d'un air entendu et qui impose. Le sérieux des fonctions que le hasard m'octroie n'était pas loin de m'imposer à moi-même. Et M. Van den Boom, fier de ses élèves, souriait dans sa bonne figure pleine, qu'il rase tous les jours aux ciseaux, en sorte que cette barbe courte lui enveloppe la face d'une ombre blonde et piquante.

Voilà les bancs où Japick et Lena se sont si longtemps assis côte à côte, où ils se sont connus, où ils ont commencé de s'aimer! Cela n'a pas empêché les malentendus et les chagrins, les petites déchirures de cœur et les larmes,.. toutes les tristesses dont les joies de l'amour s'accompagnent.

A l'issue de la classe, nous sommes partis avec M. Van den Boom à la découverte de l'*Atuatuca Eburonum*...

Rataplin trotte en avant, la queue en trompette, fouillant les haies, fourrageant les luzernes...

— Ce chien, monsieur, tout petit qu'il est, m'a dit l'aimable homme, est admirable pour courir le lièvre... Vous le voyez gras, bien en point, le poil reluisant. Il m'est revenu il y a quelque temps, après quinze jours d'absence, étique, sans souffle, tenant à peine sur ses pattes... Qu'était-il arrivé?.. Monsieur, il s'était lancé après un levraut, et avec une telle furie rageuse, une telle ardeur de l'atteindre, qu'engagé à sa suite dans une galerie, il s'est trouvé pris, serré entre la paroi comme dans un étau. Il a dû attendre là de maigrir... Les passans l'entendaient qui aboyait et gémissait. Impossible de le délivrer : il aurait fallu faire sauter le rocher, il aurait sauté avec... Enfin, un matin, la peau sur les os, à petits pas, il a regagné le village. Je l'ai soigné, je lui ai donné du lait, très peu d'abord, un peu plus ensuite... Vous voyez qu'il n'y paraît pas!

Nous montons les coteaux, nous errons dans le labyrinthe des fourrés et nous finissons par atteindre un vaste plateau. Çà et là, sur notre route, nous avons relevé les fouilles entreprises pour déterminer l'emplacement exact de la cité des Éburons... Pas plus que les érudits de l'endroit, M. Van den Boom et moi n'avons réussi à fixer ce point débattu...

Mais voici les fameux ateliers de l'âge de pierre... On est un peu déçu. D'ateliers, il n'y en a guère... Ces fragmens de cailloux enfouis dans le sol et qu'il faut déterrer du bout de sa canne, sont-ce vraiment des vestiges de l'industrie préhistorique? Les savans, quoi qu'on en pense, ont l'imagination complaisante... Il est évident, néanmoins, que sans parler des formes qu'ils affectent, plates, tranchantes, à arêtes vives, ces cailloux ne sont point ici, sur ces hauts sommets, en leur lieu d'origine. Qui les y a apportés, répandus en si grand nombre? et dans quel dessein? à quelle époque?.. Est-ce là que furent taillées dans le silex les haches et les pointes de flèches qui devaient exterminer les cohortes césariennes?..

Nous remuons le sol avec ardeur, choisissant les plus beaux spécimens et en bourrant nos poches...

Rataplin est venu se mêler à la besogne et gratter la terre à côté de nous. Il a flairé ces cailloux, ne leur a rien trouvé de rare, et,

dépité, n'y comprenant rien, est allé s'asseoir sur son derrière à l'écart. De là, il nous observe avec étonnement, et pitié, je pense.

— Rataplin, tu es un ignare... Tu ne soupçonnes rien de nos magnifiques spéculations! Et bien d'autres sont dans ton cas...

Nous rentrons par la vallée de Sainte-Gertrude. Elle se contourne entre deux hautes rampes boisées, s'élargissant un peu en certains endroits et serpentant ainsi jusqu'à la Meuse lointaine. Quelques légionnaires purent s'échapper de l'embuscade, rentrer au camp, et là, de désespoir, ils s'entr'égorgèrent les uns les autres...

Dans les premières ombres de la nuit, nous croisons des jeunes gens qui reviennent de la moisson et qui se dirigent du côté de Visé. Ils passent en chantant... Leur voix traînante et douce plane délicieusement dans cette solitude, sur ces bois muets, sur ces gazons qui ont bu tant de sang. M. Van den Boom me traduit les paroles :

Attends demain! attends dimanche!
Tu reverras ton bien-aimé!

Nous sommes au samedi : c'est une chanson de circonstance... Leur groupe s'enfonce dans la nuit, l'écho de leur voix se perd. Et le silence et l'obscurité nous reprennent.

A Rijekholt, à travers les arbres du jardin, une lumière vive brille encore à une fenêtre du couvent. C'est sa cellule... Le pauvre ami se débat dans les derniers et lents spasmes de l'agonie. Qu'il a de peine à mourir!

Nous nous sommes mis en route pour la kermesse de Keer...

Lena est réconciliée avec Japick, et ses frères l'accompagnent. Tous les jeunes gens de Gronsweld, et leurs fiancées, marchent en bande avec nous. Cela fait, par les sentiers, les ravins herbus, sous les bois que l'on traverse, à la bordure des ruisseaux, une longue suite de couples qui vont à la file, ou qui s'attardent et s'espacent... On rit de ceux-ci, on les engage à se hâter...

Tout est en fête autour de nous. Jamais la nature n'a été si jeune et si fraîche qu'en cette matinée d'été...

La kermesse a lieu sur la pelouse, à quelques pas du village. Cela ne diffère guère de ce qu'on voit en France, d'une foire de Neuilly en raccourci... Des baraques, des roulottes de saltimbanques où l'on dit la bonne aventure, des jeux d'adresse, des balancelles, des tourne-vire où l'on gagne de la porcelaine...

Sous des tentes dressées en plein vent, on débite des boissons. Les couples d'amoureux s'asseyent sur les bancs, serrés l'un contre l'autre comme s'ils avaient peur de se perdre. On boit de la bière forte, de la bière jeune, de la bière sucrée, des limonades, du

café... Puis ils se lèvent, et, les bras ballans, abordant d'autres couples et les quittant, vont faire le tour des boutiques, acheter de menus objets...

Lena sourit à tout venant, fière d'avoir reconquis son Japick, qui ne la quitte pas.

Elle m'a montré Mlle van den V.., qui se promène à l'écart, avec son petit frère, un enfant de dix à douze ans.

Elle est tout habillée de soie, sans goût ni grâce... : un grand chapeau de paille à plumes blanches... Et elle a mis tous ses bijoux, bagues et pendans d'oreilles. Une lourde chaînette lui pend du cou, déroulant ses anneaux d'or sur le vide de la poitrine, se balançant au-dessous de la taille, et, se relevant par une double courbe, vient s'agrafer à la ceinture où elle retient la montre.

— Comment la trouvez-vous?

— Bien! ai-je dit à Lena,.. élégante, reluisante, et de prix. A la seule vue, sans même la tenir dans la main, elle peut être estimée,.. mon Dieu, oui! de trois à quatre cents francs.

Étonnée d'abord, elle est partie d'un bon rire quand elle a compris que je parlais du sautoir.

— Elle vient chercher un amoureux, me dit-elle, elle n'en trouvera pas...

Pourtant je remarque quelques garçons qui ne la perdent pas de vue, la suivent de loin, semblent tentés... Mais Lena n'a pas le don d'observation. Tout ce qui ne la touche pas directement lui échappe.

Elle a tourné sur les chevaux de bois, bu de la bière et du vin chaud, joué à tous les jeux, et le soir, dans la grande salle du cabaret de Keer, aux bras de Japick, aux éclats du cornet et de la clarinette, elle a valsé comme une folle... Tous les assistans valsent sans fin...

Par groupes rompus, on regagne Gronsweld dans la nuit. Je marche en avant avec quelques jeunes gens. Au milieu des bois, dans un chemin creux et étroit où tout le monde est forcé de passer, nous nous sommes jetés au bord du fossé dans un fourré sombre... Accroupis dans l'ombre, silencieux, l'oreille aux aguets, nous attendons la venue des amoureux qui s'attardent sur la route. Il s'agit de les surprendre quand ils se croient seuls et ne se défient pas...

Nous n'avons rien surpris...

Lena est passée à son tour, appuyée au bras de Japick. Celui-ci faisait des protestations :

— Pour la vie, Lena! pour la vie!.. Et puis ses parens ne consentiraient pas... Elle est riche, très riche... et moi, tu le sais...

Le reste s'est perdu dans l'éloignement.

Amandus Leendert est revenu d'Utrecht... Il a été brillamment reçu à son examen de français...

Entre autres questions, on lui a demandé :

— Dans *le Maître de Forges*, de M. Ohnet, que signifie cette phrase : « Moquez-vous de votre maître, mais ne l'enrossez pas!.. »

Il a parfaitement expliqué le texte. Mais j'ai oublié le commentaire...

Il ne paraît pas aussi content qu'on aurait pu le supposer. Il semble, au contraire, qu'il y ait un peu de déception dans son triomphe. Et Lena, qui l'interroge adroitement, n'a pas de peine à le confesser... Il est allé en hâte à Maëstricht porter la nouvelle de son succès, mais la jeune fille qu'il aime n'en a pas été touchée. Et il est triste...

Dans la cuisine de l'auberge, autour de la table, nous formons chaque soir une petite réunion d'amis. M. Van den Boom, oncle de Lena, est avec nous. Et Japick, pressé contre sa fiancée, ne lâche pas sa main. Ils s'aiment, et se le disent, et s'en donnent des preuves devant tous...

La mère de Lena, vieille, souffrante, et un peu patraque, l'esprit désormais tendu vers le sérieux, vaque d'ici et de là, sert les cliens, et ne s'occupe pas plus de Japick et de sa fille que des chats amoureux qui ronronnent et jouent dans un coin de la pièce.

La conversation est revenue aux tristes amours d'Amandus Leendert. Il parle du temps où la demoiselle de Maëstricht semblait agréer ses vœux, accepter sa cour avec plaisir. Il en appelle au témoignage de Japick...

Celui-ci, avec une franchise un peu brutale, lui dit :

— Eh! non, mon pauvre ami, elle se moquait de toi, tu ne t'en es pas aperçu... Tu l'amusais, voilà tout!

Et Lena appuie. Tout le monde est de cet avis.

Amandus a réfléchi un moment, puis il a fait cette réponse admirable :

— Il me serait bien égal qu'elle se moquât de moi, pourvu qu'elle me permît de l'aimer encore!

Dans la salle à côté, assez pleine le dimanche, presque vide les autres jours, il y a un grand calme. On boit, on cause sans tapage et sans querelle. Ces gens ont des mœurs douces. Chaque dimanche, le bourgmestre, le notaire, quelques notables du village et des environs viennent jouer aux cartes. Ils ont une table réservée, celle-là même où je mange. Puis, au coup de dix heures, ayant gagné ou perdu quelques francs, bu beaucoup de *glas bier* à dix centimes, ils se lèvent et s'en vont contens.

Nos gens pacifiques s'emportent pourtant quelquefois. Mais cela ne va jamais loin, ils se donnent le temps de la réflexion...

M. Van den Boom nous raconte qu'il y a quelque temps, il y eut ici un échange de gifles entre deux messieurs. Un duel fut décidé. Le premier arrivé au rendez-vous, n'y trouvant pas son adversaire, lui dépêcha son domestique pour l'avertir qu'il l'attendait.

L'autre répondit bonnement à l'envoyé :

— Dites-lui que je n'irai pas et qu'*il en est très heureux !*

Et la chose en demeura là.

Ce soir, pendant qu'elle me servait, j'ai demandé à Lena ce qu'elle attendait pour épouser son ami Japick. Une fois mariée, elle serait bien plus sûre de lui...

— Oui, sans doute, m'a-t-elle dit... Mais nos parens ne veulent pas. Nous sommes trop jeunes. Quand on se marie jeune, on a trop d'enfans, cela met la misère dans les ménages... Et comme les moyens de nous établir nous manquent...

— Que vous faudrait-il donc pour vous établir?

Elle a cru à quelque offre généreuse, elle me suppose riche... Elle s'est laissée couler doucement sur la chaise en face de moi, et, ses bras nus croisés sur la table, me regardant en riant, elle m'a conté sa petite affaire. Ces âmes hollandaises, toutes sentimentales qu'elles sont, n'oublient jamais d'être pratiques.

— Voilà... Il nous faudrait vingt mille francs. Nous achèterions un terrain à l'entrée du village. Nous ferions construire une petite maison ; pour cinq mille francs on en a une fort belle... J'aurais quatre vaches...

Elle a continué son rêve de Perrette... On sentait que Japick et elle s'étaient longuement entretenus de la chose, et que peut-être l'un et l'autre avaient concerté ces explications et mis quelque espérance en moi.

— Et si je pouvais vous donner la somme, que m'accorderiez-vous en échange, Lena?

Elle a souri d'un air embarrassé, penchant de côté sa tête avec grâce ; puis elle m'a dit à voix basse :

— Tout ce qu'une fille reconnaissante pourrait honnêtement vous accorder...

Il est des cas, comme dit le chevalier des Grieux, où, sans être avare et sans aimer l'argent, on regrette de n'en pas avoir...

Et j'ai dû renoncer à savoir ce que l'honnêteté de Lena lui aurait inspiré pour répondre à ma générosité.

Il ne souffre plus !..

Je l'ai vu, sur le plancher de sa cellule, étendu sur la basse estrade posée à terre sur deux montans. La longue robe de laine

blanche l'enveloppe et le grandit démesurément. Ses mains aux doigts noués l'un dans l'autre sont croisées sur sa poitrine. Il semble une figure de marbre... Ces lourdes paupières abaissées, ces traits pâlis et amincis, l'arête du nez cambré, quel changement de ce qu'il était! et quelle vision ineffaçable!.. La capuche noire qui voile son front en fait ressortir la blancheur d'ivoire. Il repose, il ne souffre plus!..

Si jeune, il a déjà atteint le terme! Il avait renié la vie, la jeunesse, l'amour... Et l'amour, la jeunesse et la vie l'ont renié!

Deux pères, assis de chaque côté de l'estrade, un gros livre à tranches rouges dans les mains, le front chauve, le dos courbé, psalmodient hâtivement des prières. Ils ne se sont pas dérangés à mon approche... Et je me retire, sans qu'ils aient levé les yeux sur moi, continuant leurs psalmodies

Un novice, arrivé de la veille, rôde autour de la cellule. Loin de refroidir le zèle de sa vocation, cette vue lui est un encouragement. La vie est si peu de chose, semée de tant de douleurs...

Je me suis rendu à Maëstricht pour quelques nécessités de deuil. Mes emplettes faites, désœuvré, j'ai erré par la ville... Je suis allé revoir le saint Sébastien aux donateurs...

Au maître-autel de Saint-Servais, on célébrait un mariage... La joie est là, et les longues espérances, les invités parés, quelques costumes d'officiers... et, sur le velours des deux prie-Dieu, agenouillés côte à côte, les mariés dans l'ivresse et l'attente du mystère...

J'ai longuement contemplé le chef-d'œuvre... Et tout à coup, près de moi, un bruit de soupirs, de sanglots étouffés m'a tiré de ma rêverie. J'ai vu, dans l'ombre obscure de la chapelle, une forme humaine échouée, le dos fléchi...

J'ai mis la main sur l'épaule de ce malheureux et, quand il s'est retourné, j'ai reconnu Amandus Leendert.

C'est *elle* qui se marie, celle qu'il aime! et il est venu déchirer son cœur à ce spectacle.

Nous sommes revenus tristement par Wijk et Heugen, ces mêmes sentiers où se levait tant de joie par une matinée heureuse...

Je n'ai pas essayé de le consoler. L'heure n'était pas propice. Le temps seul peut panser de telles blessures, puis un peu d'oubli, l'illusion qui se reprend ailleurs quand on est jeune, enfin la surprise d'un sentiment si cruel et si éphémère, et la mélancolique conscience du néant de toutes choses.

Le malheur est sur le village, et voici que Lena est frappée à son tour, frappée dans son cœur et dans son orgueil.

Japick s'est enfui avec Mlle van den V... Il l'a enlevée...

Ici comme en tout pays, c'est la ressource des amoureux dont on contrarie les projets. Le mal fait, les parens sont bien obligés de pardonner et de consentir au mariage.

Mais quel événement! quel scandale!.. Personne qui ne blâme Japick, qui ne l'accuse d'avoir agi beaucoup plus par intérêt que par passion.

Et la pauvre Lena, tout en larmes, est assise à la cuisine... Les habitués de l'auberge, jeunes et vieux, tous viennent tour à tour la plaindre et s'ingénient à la consoler.

— Ne pleure plus, Lena, tu verras le beau charivari qu'on leur fera à leur retour...

— J'ai déjà préparé le chaudron, dit un autre...

— Et ils n'en dormiront pas, dit encore un autre... Toutes les nuits, ils auront le sabbat devant leur porte, ils seront la risée du village... Tant que tu ne te sentiras pas assez vengée, Lena!

Ainsi chacun fait de son mieux pour lui prouver sa sympathie. Elle les écoute, indifférente...

Quand ils se furent retirés, Amandus, seul avec elle, a pris sa main et a dit simplement :

— Pauvre Lena!..

Elle a levé son visage en larmes et l'a regardé. En reconnaissant celui qui avait tant souffert et pour les mêmes causes, ses sanglots ont redoublé.

Elle lui a dit :

— Vous aussi, mon ami!.. vous aussi!..

Mais on sentait que ces larmes maintenant la soulageaient, qu'elles étaient presque douces : elle était comprise et plainte comme elle voulait l'être... Elle a gardé dans les siennes la main du bon Amandus.

Je puis suivre jour par jour les métamorphoses de ce cœur qui renaît à la vie et à l'espérance. Ce n'est pas encore son ancienne gaîté, mais elle ne pleure plus. Et les soins incessans de l'auberge, qui la prennent du matin au soir, sont un bon dérivatif, un excellent remède pour oublier.

Si pénible et humiliée que soit sa situation, quand elle y repense, ses réflexions partent devant moi sans qu'elle songe à rien déguiser. Elle en est encore à la période de rancune et de colère.

— Étais-je bête d'aller à cette kermesse de Keer! Il n'y allait que pour elle, ils s'y étaient donné rendez-vous... Vous ne savez pas! à la nuit tombante, il s'est absenté plus d'une heure. Je n'ai jamais su pourquoi... Je le devine! ils se sont entendus à ce mo-

ment... C'est un lâche et un traître! un mauvais cœur! Et tant d'autres choses qui me reviennent... Si elle se croit aimée! il n'aime que son argent... Elle s'en apercevra et en souffrira. C'est bien fait!

Puis est venu un peu de mépris, ses yeux se sont ouverts. Ils ont vu ce qu'ils ne voyaient pas auparavant.

— Était-il ridicule avec cette raie qu'il se fait derrière la tête! J'avais beau me moquer, il y tenait. Il a l'air d'une fille... Leendert est bien mieux que lui, c'est un homme!.. et savant... délicat... qui ne songe pas à l'argent, qui vous aime pour vous-même.

— Il est étonnant, lui ai-je dit, que vous ayez mis si longtemps à vous en apercevoir!

Elle m'a regardé et a ri. Elle riait enfin! Elle devinait l'encouragement que je donne à la secrète sympathie qui, dans leur commune détresse, attire à présent ces deux cœurs l'un vers l'autre.

Elle m'a dit avec un peu de confusion :

— C'est que, voyez-vous! on n'approuve pas ici celles qui changent trop souvent d'amoureux; cela fait mauvais effet. Un, c'est bien... deux, c'est déjà moins bien... Au troisième...

— Espérons, Lena, que vous vous en tiendrez au second!

Elle a ri encore et m'a quitté.

Nos réunions du soir ont repris leur douce intimité. Il n'y a que Hans Japick en moins, et à peine s'aperçoit-on de son absence. Leendert a pris sa place. Le brave garçon est moins démonstratif. Et cela semble plaire à Lena qui, de plus en plus, apprécie cette âme droite et sincère, ce cœur loyal...

Un soir, M. Van den Boom, l'aimable moraliste, leur a dit en souriant :

— Vous vouliez, mes pauvres amis, monter d'un rang, sortir de votre caste... Je ne vous le reproche pas! c'est un besoin de nos âmes, un instinct de la nature. Tous, nous tendons à nous élever... Vous, Helena, vous rêviez d'être la femme d'un notaire, vous vous seriez crue d'une condition plus relevée... Et toi, mon cher Leendert, tu étais séduit par ce qu'il y a de raffiné, semble-t-il, dans une jeune fille de la ville... Il y a bien là quelques illusions, mais n'importe! Ce sont des sentimens louables, qui partent de nobles cœurs et vous haussent au-dessus de vous-mêmes. Il est même singulier qu'ils se rencontrent chez vous si pareils... Eh bien! supposez qu'un jour... Ce n'est qu'une supposition... Avec deux cœurs brisés il reste, vous le savez, de quoi faire un peu de bonheur... Oui, supposons que plus tard, bien plus tard, vous vous avisiez que, sentant d'une manière si semblable, vous êtes faits pour vous

entendre... et pour vous épouser... Supposons-le, je le répète!.. Ce rêve, qui fut déçu en vous, pourra se réaliser dans vos enfans. Ils en auront puisé le germe dans ces goûts mêmes et ces désirs qui, dès ce moment, vous tirent hors de la masse et font de vous en quelque sorte des êtres d'élite. Et par les idées, l'éducation, les exemples qu'ils auront reçus, ils se sentiront, et à bon droit, d'une sphère plus haute... Ainsi l'humanité continue son éternelle ascension, ainsi elle aspire au mieux, au beau, à l'idéal... L'homme se dégage peu à peu de l'animal farouche et solitaire, antisocial, qu'il était d'abord...

Je fais avec Amandus Leendert de longues promenades aux alentours.

Nous avons visité les anciennes carrières qui, dans les coteaux, au-dessus de Gronsweld, sont une des curiosités du pays. Toute la montagne, avec ce lourd manteau de forêts qui la revêt, n'est à l'intérieur qu'une sorte de vaste rucher criblé d'alvéoles qui s'entrecroisent à l'infini.

Maëstricht est sorti de cet abîme immense
Avec ses murs, ses tours et sa magnificence.

Nous allons, une bougie en main, dans la nuit de ces larges couloirs, effrayant les chauves-souris accrochées à la voûte, nous effrayant nous-mêmes de ce silence, de l'haleine sépulcrale qui souffle des profondeurs de l'antre, et de la crainte de nous égarer...

Il n'y a pas très longtemps qu'un ermite habitait là, dans une grotte à quelque distance de l'entrée. C'était, paraît-il, un homme fort bien, riche, des mieux apparentés, et qui, dans une des grandes villes de Hollande d'où il était, avait occupé de hautes fonctions, joué un certain personnage. Quel dégoût le prit soudain? Il quitta tout, fortune, honneurs, ses amis, sa famille. Il vint s'ensevelir dans cette retraite d'où il ne s'écartait que rarement, vêtu de misérables haillons, allant errer de ferme en ferme et revenant faire cuire sous la cendre les pommes de terre recueillies par l'aumône... Un jour, on le trouva mort, près de l'âtre éteint.

Celui-là donnait d'avance un démenti aux théories du bon M. Van den Boom et n'avait aspiré qu'à descendre.

J'ai vu sur la paroi noircie les traces du foyer de ce sage...

Nous avons parlé de Lena, qui s'attache à mon ami et pour laquelle il sent lui-même croître à chaque instant sa tendresse. Il ne doute pas qu'ils n'aient trouvé l'un et l'autre les meilleures condi-

tions de douce entente et de félicités relatives que peuvent se promettre encore ceux qui ne sont plus exigeans.

— Et à quand le mariage? ai-je demandé.

— Mais à supposer qu'il se fasse... Elle est bien jeune et moi aussi... dans deux ans, trois ans...

— Pas avant?

— Non... Pourquoi? m'a-t-il dit naïvement.

Ils ne semblent jamais, dans ce pays, pressés de conclure.

Et ils ont raison. Quand le roman conclut, l'intérêt s'efface.

. . . . . .

J'ai achevé le triste office qui m'amenait ici...

Je le laisse à cette terre de Gronsweld, à l'ombre du clocher, dans le petit cimetière qui tourne autour des murs de l'église et qui surplombe la route. Il dort là, au midi, sous le tertre encore exhaussé du sol de quelques centimètres et où Lena, à ma prière, a porté des fleurs d'automne...

Elle m'a accompagné jusqu'à la gare.

Voici les longues prairies que nous redescendons, les corbeaux par bandes s'y abattant d'une chute lourde et gauche et s'enfuyant à notre approche, les hochequeues butinant dans les immondices du sentier. Les peupliers, en lignes, se balancent au vent et frémissent à notre passage... Là-bas, derrière nous, le village que j'abandonne abaisse ses toits, le château étale au soleil la blancheur de sa façade... J'ai revu l'élégant kiosque au bord des rails, le chef de gare, Hollandais du nord, à barbiche et à cheveux blancs, un nez rouge dans la neige soyeuse de ses poils, — le seul calviniste de l'endroit, m'a dit Lena, — et qui, sous sa casquette galonnée d'or qui le coiffe d'un diadème, semble un roi de féerie, quelque vieux Lear de Scandinavie. Comme il a reçu le ticket d'arrivée, il me délivre le ticket du départ.

— Adieu, Lena...

Et, pendant que le train s'éloigne... Est-ce regret de nous quitter? souvenir de ses chagrins d'amour auxquels j'ai été mêlé?.. je la vois, à grandes enjambées, qui regagne le sentier du village, la tête basse, et portant de temps à autre son tablier à ses yeux.

LÉON BARRAGAND.

L'ÉVOLUTION

DE LA

DÉMOCRATIE EN SUISSE

Nous voudrions retracer la série des transformations par lesquelles a passé la démocratie dans un pays qui ne tient qu'une place fort restreinte sur la carte du monde, qui ne fait pas grand bruit dans cette étrange cacophonie dénommée le concert des nations, mais qui possède à son actif un long commerce avec les institutions d'un peuple libre. C'est de la petite et paisible république qui s'abrite au pied des géans des Alpes qu'il sera question dans cette étude.

Quoique l'observation ne soit pas nouvelle, il faut bien rappeler cependant que la Suisse était dans des conditions uniques pour expérimenter les formes diverses du *self-government*. République fédérative, elle laissait aux États contractans la faculté de s'organiser d'une manière conforme à leurs traditions, à leurs convenances et à leurs instincts. Et ces États, formant la famille helvétique, offraient des différences de race, de langue, de culte, de situation, de genre de vie qui devaient forcément se refléter dans leur structure politique. N'oublions pas non plus cette double circonstance : que nous avons affaire ici à de petits pays offrant plus de plasticité que de vastes territoires et que, grâce au rempart naturel de leurs montagnes, ainsi qu'au bienfait de leur neutralité politique, inscrite pour ainsi dire dans le droit public de l'Europe, ils ont joui d'ordinaire d'un isolement qui leur a permis un déve-

loppement ethnique, spontané et régulier, indépendant de celui de leurs voisins.

Mais ces conditions toutes particulières, qui ont fait la Suisse ce qu'elle est, disent assez combien il serait téméraire de prétendre proposer en exemple à tous les institutions qu'elle s'est données. Que les autres démocraties puissent, dans une certaine mesure, profiter des expériences faites en Suisse, nous le croyons fermement; mais il serait aussi ridicule que peu scientifique d'admettre en ce domaine un seul mode d'évolution. Comme l'a justement remarqué M. Herbert Spencer, les peuples ne sont que très partiellement déterminés dans leurs progrès par des raisons *a priori*. On peut leur appliquer ce qu'Horace disait des livres : *habent sua fata*. Pour eux, en tout cas, imiter c'est s'assimiler et refaire en grande partie, à leurs risques et périls, les découvertes d'autrui.

Il nous a paru que le chapitre d'histoire politique que l'on va lire arrivait à son heure, en ce moment où la confédération suisse célèbre, avec un élan facile à comprendre, le sixième centenaire de sa fondation. Ce n'est pas toutefois l'histoire des six siècles d'existence de la doyenne des républiques modernes qui va nous occuper. Notre dessein est plus modeste. Nous ne considérerons chez elle que le mouvement de la démocratie, ce qui ne nous obligera pas à remonter bien haut.

I.

De ce que la Suisse est dès longtemps parvenue à la possession de son indépendance comme nation, il ne faudrait pas conclure que la démocratie y soit fort ancienne. C'est le contraire qui est vrai. La souveraineté de l'État, ou la faculté pour chaque unité politique comprise dans le lien *confédéral* de régir elle-même ses intérêts, en n'obéissant qu'à soi, y a précédé de beaucoup la participation de tous les citoyens aux franchises et aux privilèges politiques. La souveraineté du peuple, au sens moderne du terme, se greffant sur celle de l'État, n'y date que de quelques générations.

Lorsque, à la Restauration, la Suisse se trouva reconstituée, les vingt-deux cantons dont elle se composait possédaient des droits égaux. Plus d'États souverains et de pays sujets : le régime français, sous lequel elle venait de passer, avait mis fin à cette choquante anomalie, et il n'y avait plus à revenir là-dessus.

Les gouvernemens cantonaux se recrutèrent pour la plupart dans les anciennes oligarchies, qui ressaisirent ce qu'elles purent

de leurs prérogatives. Mais peu à peu les classes tenues sous tutelle devaient réclamer contre leur infériorité politique.

Il importe de faire remarquer qu'au début des revendications démocratiques, le peuple suisse n'existait pas comme tel. Il n'y avait que vingt-deux républiques juxtaposées, appelées à se rencontrer dans une diète où l'on votait par cantons, et qui siégeait à tour de rôle dans les villes de Zurich, Berne et Lucerne. Le canton où se réunissait cette assemblée devenait *Vorort* ou canton directeur, et déléguait quelques-uns des membres de son propre gouvernement pour veiller, sous le nom de directoire, à l'exécution des décisions prises. Il n'y avait donc ni chambres nationales, ni gouvernement suisse possédant une existence propre, mais seulement une sorte de conseil supérieur des États contractans. La politique fédérale est ainsi absente du premier chapitre de notre étude. Elle n'avait fait qu'une courte apparition pendant la réunion de la Suisse avec la France, et la façon dont elle s'était alors comportée explique le peu de regrets qu'elle avait laissés.

Dans cette situation, on vit se développer le cantonalisme le plus absolu et le plus exclusif, et l'émulation dans la marche en avant faisait défaut. A l'heure où nous sommes, la politique fédérale est un élément considérable de la vie du peuple suisse et, tout en se laissant influencer par les progrès accomplis sur le terrain cantonal, il lui arrive aussi de communiquer à la politique cantonale certaines impulsions. Il y a action et réaction réciproques. Et, d'autre part, l'entrée en scène de la politique fédérale a sensiblement abaissé les barrières entre États confédérés, le particularisme politique s'est atténué, les républiques sœurs ont entretenu entre elles des rapports plus suivis, d'où est résulté un incessant échange dans les idées et les systèmes de gouvernement.

Pendant la première phase du mouvement qui nous occupe, outre que la politique fédérale n'existait pas, nous devons aussi faire presque complètement abstraction des petits cantons forestiers qui, sous le pacte de 1815, étaient revenus au régime patriarcal de la démocratie pure, et dans lesquels les grands problèmes de réforme politique agités ailleurs ne se posaient même pas.

Menacées par la rumeur populaire, les oligarchies cherchèrent à se fortifier dans leurs positions. Les événemens qui marquèrent, derrière la ligne du Jura, l'année 1830, eurent leur contre-coup en Suisse, et révélèrent l'imminence du danger. Il fallait à toute force retarder l'envahissement de la politique par les masses,

considérées comme inhabiles à gouverner; des moyens aussi ingénieux que variés furent employés à cet effet. Nous signalerons, en particulier, à côté du cens électoral, qui a été d'un usage général et que nous trouvons encore en vigueur tout près de nous, le suffrage au second degré devenu la règle; le système dit du « recrutement, » en vertu duquel les classes dirigeantes complétaient, par des membres de leur choix, les différens corps élus; puis l'attribution aux arrondissemens administratifs d'un chiffre fixe de représentation, non calculé sur celui de la population active. Les combinaisons protectrices abondaient, mais toutes trahissaient leur impuissance. Elles provoquaient de fréquens désordres. Il fallait continuellement abaisser les digues, de peur de les voir toutes emportées. A mesure que nous approchons de l'année 1848, les dernières résistances tombent, et cette fois encore, les événemens du dehors précipitent le cours des choses.

Deux faits politiques de première importance résument les conquêtes de la démocratie suisse à cette époque. C'est, d'une part, la suppression des mesures qui avaient servi à restreindre ou à mitiger le suffrage universel; de l'autre, la formation, au lendemain de la tentative sécessionniste du Sonderbund, réprimée par la force des armes, de la confédération actuelle avec deux chambres, un pouvoir exécutif et un tribunal fédéral émanant du peuple suisse, considéré comme tel. Dès lors, la démocratie coule à pleins bords, selon le mot de de Serre repris par Royer-Collard, et, sur ses larges eaux, toutes voiles dehors, imposant, le vent en poupe, cingle le vaisseau, non pas du parlementarisme, que la Suisse n'a jamais connu dans sa pureté, mais du régime représentatif.

Il semblerait, à première vue, que c'en soit bien fini maintenant des oligarchies. L'État, dans ses trois ressorts de gouvernement national, cantonal et communal, n'est-il pas livré à l'universalité des citoyens? Et pourtant, bien que les privilèges du rang et de la naissance aient cessé de maintenir une caste favorisée, le mal est encore là : il n'a fait que se déplacer.

Affranchi extérieurement de toute entrave, le peuple ne tarde pas, en effet, à s'apercevoir qu'il n'est point aussi entièrement maître qu'il l'avait espéré et que, s'il commande maintenant, c'est plus en apparence qu'en fait. Des coteries se forment en vue de l'exploitation de la chose publique : elles se servent de lui pour conquérir et garder le pouvoir, mais une fois qu'elles ont obtenu du souverain ce qu'elles désiraient, la mission d'agir en son nom, elles le mènent et parfois le malmènent. Ses mandataires tendent de la sorte à reprendre la place autrefois occupée par les aristocraties. En vérité, nous aimons mieux ces nouvelles oligarchies que

les précédentes. Elles ne blessent pas, dans leur origine, le principe de l'égalité démocratique, et quand elles abusent par trop de la position, elles sont plus faciles à renverser.

Mais ne vous inquiétez donc pas, s'écrient les chefs des partis dominans, qui, bien vite, ont regardé les fonctions publiques comme une sorte de fief, nous sommes les serviteurs du peuple; nous voulons son bien qui est le nôtre; si nous lui faisons parfois quelque petite violence, c'est que nous nous rendons mieux compte que lui des nécessités gouvernementales !

Soyons juste. Nous reconnaîtrons volontiers que le système représentatif avait d'excellentes raisons à invoquer pour sa défense, et qu'il réalise certains avantages incontestables. Mais, dans la donnée de la démocratie, c'est le souverain aux mille têtes qui commande, et la volonté générale fait loi. Telle est la logique du principe. C'est le cas de rappeler le mot de Mirabeau que d'avoir raison contre tout le monde c'est avoir tort. Aussi allons-nous assister, sous l'empire de ce sentiment, vague d'abord, puis de plus en plus défini et conscient, à un remaniement profond dans le mécanisme politique : la démocratie représentative s'achemine vers la démocratie directe.

II.

La première phase dans la transformation qui s'annonce, c'est ce qu'on pourrait appeler la démocratie plébiscitaire. Le peuple laissera ses mandataires légiférer et administrer pour son compte, mais il entend, le cas échéant, pouvoir prononcer après eux sur leur œuvre.

Le début de cette intervention directe du véritable souverain dans la marche des affaires se trouve dans le *veto* constitutionnel. La plupart des pactes cantonaux élaborés depuis 1830 soumettaient tout projet de constitution ou de loi constitutionnelle à la sanction du peuple.

Un peu plus tard apparaît le *veto* législatif, qui devait bientôt jouer un rôle considérable sous le nom de *referendum*. C'était là une innovation dans un sens, mais, historiquement, le retour à des pratiques déjà anciennes, conservées seulement sur une faible portion du territoire, savoir les cantons du Valais et des Grisons. Quant au mot de *referendum* lui-même, il provient de l'habitude où étaient les membres de l'ancienne diète, remplacée aujourd'hui par les chambres fédérales, de n'émettre un avis qu'*ad referendum*, c'est-à-dire sous réserve de la ratification des autorités cantonales, au nom desquelles ils agissaient.

Cependant, les gouvernemens qui avaient eu jusque-là leurs coudées franches virent de mauvais œil ce nouveau droit populaire, et ils ne négligèrent rien pour en paralyser l'exercice. C'était à qui trouverait une procédure compliquée ou quelque autre moyen d'en détourner les coups. A Saint-Gall, il fallait de telles formalités pour obtenir une consultation au scrutin que le *veto* législatif devenait pour ainsi dire une garantie illusoire; à Bâle-campagne, la simple majorité des voix n'était pas suffisante pour infirmer une décision prise par les autorités constituées; il fallait pour cela les deux tiers des suffrages.

Mais le peuple suisse était résolu à ne pas abdiquer un instant devant les hommes qu'il avait lui-même élevés sur le pavois. Le dépit qu'il lui arrivait souvent de ressentir de mesures mal conçues ou visiblement dictées par des intérêts de parti ou de camaraderie, l'excitait à réclamer une extension de ses attributions primordiales. La faculté de plébisciter l'œuvre du législateur gagne petit à petit la presque totalité des cantons, et pénètre aussi dans le droit public fédéral. Parallèlement, la nouvelle prérogative populaire se débarrasse de bien des restrictions dont l'avaient entourée les gouvernemens. Signalons pourtant ici une disposition qui a été assez généralement conservée et qui réclame une amélioration sérieuse. Nous faisons allusion à certaine clause dite d'urgence, applicable, à titre d'exception, à toute loi ou arrêté, et qui a pour effet de les soustraire au *referendum*. Il y a là, pour le législateur, un moyen de ruser et d'escamoter ce qu'il ne pourrait obtenir par les voies ordinaires. On en viendra probablement, ou bien à spécifier plus exactement dans quels cas il peut y avoir urgence, ou bien à n'autoriser la déclaration d'urgence que si elle a été décrétée, non à la majorité simple, mais à celle des deux tiers des voix, comme c'est le cas à Neuchâtel, ou même plus encore, des trois quarts par exemple.

Pour aider à la clarté de notre exposition, nous n'avons jusqu'ici parlé que du *referendum* entendu dans le sens d'un *referendum* facultatif. Mais il n'a pas toujours ce caractère. Certains cantons, dont les deux plus importans de la Suisse, Berne et Zurich, ont jugé que ce n'était point encore assez de mettre le peuple en état d'évoquer à lui, quand il en éprouve le désir, les décisions prises par les assemblées élues. Ils ont voulu lui laisser le dernier mot sur toutes les lois votées, sur toutes les mesures de quelque importance. Au *referendum* facultatif, ils ont substitué le *referendum* obligatoire, pouvant s'exercer chaque fois qu'il y a lieu ou à époques fixes.

Le *referendum* obligatoire heurte souvent à la porte de la plupart

des conseils cantonaux qui ne l'ont pas admis jusqu' ci, ainsi qu'à celle des chambres fédérales. On lui reproche, il est vrai, de diminuer à l'excès l'autorité des assemblées publiques, d'obliger le peuple à émettre son avis sur une foule d'objets qu'il n'est pas à même d'entendre, de multiplier à l'infini les consultations au scrutin, bref, d'énerver la démocratie. Ces argumens ne manquent pas de poids, mais on leur en oppose d'autres qui ne sont pas non plus sans valeur. Avec le *referendum* facultatif, dit-on, le peuple n'est consulté que lorsqu'un mouvement se manifeste dans le pays contre une question résolue en haut lieu. Il n'a plus dès lors la liberté d'esprit nécessaire pour examiner avec calme l'œuvre de ses mandataires; il y a autour de lui une odeur de poudre, une présomption défavorable à l'endroit de la mesure plébiscitée. Il n'en va plus de même lorsque les citoyens sont consultés régulièrement sur les décisions politiques ou administratives d'une certaine portée.

Un point déjà signalé, mais à bien retenir, c'est la résistance systématique que le *referendum*, tant facultatif qu'obligatoire, a eu à surmonter chez la plupart des gouvernans, jaloux de leurs prérogatives. Selon l'adage latin *principiis obsta*, ils se mirent en travers de ce premier mode d'intervention directe du peuple dans les questions pratiques, qui pouvait aller fort loin et ouvrir la porte à d'autres immixtions. Nous entendons encore les clameurs qu'ils n'ont cessé, jusqu'à ces dernières années, de jeter à ce sujet. Contentons-nous de rappeler quelques paroles d'un discours de M. Welti, le plus ancien membre du conseil fédéral, ou gouvernement suisse: « En appelant le peuple à se prononcer en dernier ressort sur l'œuvre de ses mandataires, s'écriait-il, on a affaibli le sentiment de la responsabilité parlementaire... Le *referendum* a abaissé le pouvoir législatif au niveau d'une simple commission parlementaire. » Ce violent réquisitoire retentissait au sein des chambres, en 1872. Rien n'y fit. A droit ou à tort, le peuple a voulu être le maître, déplacer de son côté l'axe de la politique, et sans épargner les manifestations de sa volonté à ceux qui refusaient de le suivre, il a poussé sa pointe. Il a généralisé le *referendum* facultatif et, s'il y renonce jamais, ce ne sera pas pour supprimer le *referendum*, mais pour le rendre obligatoire.

Depuis l'année 1848, le *referendum*, soit facultatif, soit obligatoire, et avec une ampleur plus ou moins grande, n'a cessé de faire boule de neige, si bien qu'à l'heure actuelle le canton de Fribourg est seul à ne le pas posséder. Dans le canton de Neuchâtel, il a été étendu au domaine municipal, et il suffit d'une demande du 5 pour 100 de la population active du ressort pour le mettre en branle.

Enfin, nous rappellerons qu'en 1874, dans sa nouvelle constitution revisée, le peuple suisse l'a admis en matière fédérale, à titre facultatif, et en a subordonné l'emploi à la présentation d'un pétitionnement signé, soit par 30,000 citoyens, soit par huit gouvernemens cantonaux.

C'était certes un pas hardi d'accorder aux citoyens le droit de statuer en dernière instance sur les décisions des mandataires publics. Mais on l'avait bien prévu, ce n'était là encore qu'une étape, et le *referendum* appelait son corollaire naturel, le droit d'initiative populaire.

La première manifestation positive du droit d'initiative se montre dans le privilège accordé au peuple de décréter à toute heure la revision des constitutions cantonales. Cette prérogative, en étroite corrélation avec le *veto* constitutionnel, ne tarda pas à marcher pour ainsi dire *pari passu* avec lui. Et il y avait d'autant plus nécessité à l'admettre que, presque partout, on renonçait aux revisions périodiques pour se contenter de revisions partielles opérées chaque fois qu'il y avait lieu. Mais celui qui a le pouvoir de décréter une revision du pacte fondamental du canton ou de la confédération, celui qui, de plus, a cet autre pouvoir de rejeter les lois qu'il évoque exceptionnellement ou régulièrement à son tribunal, ne saurait être empêché de demander à ses représentans telle ou telle mesure législative ou administrative qui lui semble utile, de leur suggérer l'œuvre à faire et les conditions dans lesquelles l'accomplir. Or, tel est le principe du droit d'initiative populaire, dont l'application revêt trois aspects principaux.

Ou bien les citoyens font connaître leurs vœux à l'autorité législative et lui laissent le soin d'y répondre en élaborant une loi ou un arrêté conforme à leurs intentions. Ou bien ils rédigent eux-mêmes le texte de la loi ou de l'arrêté qu'ils désirent voir introduire, sans que le législateur intervienne autrement que pour le recevoir de leurs mains et le soumettre au corps électoral. Cette dernière forme est celle du décret souverain, et c'est de toutes les combinaisons en présence celle qui a, au plus haut degré, le don d'exaspérer les vieux parlementaires. Ils se demandent, — et l'on peut comprendre jusqu'à un certain point leur appréhension, — ce que seront ces ukases préparés par des comités de circonstance, où il n'est point sûr que les hommes spéciaux, rompus aux secrets de la politique pratique, soient en nombre. Se figure-t-on, par exemple, un projet de tarif douanier élaboré en dehors d'une chambre et soumis tel quel au peuple?

Une troisième solution, combinaison des deux précédentes, admet, à côté du décret souverain, la possibilité, pour le législateur, d'y

joindre un projet de loi ou d'arrêté parallèle, en sorte que le peuple opte entre les deux propositions. De cette façon, les droits des commettans et la dignité des mandataires sont également respectés, mais ce système peut, dans l'application, présenter certaines difficultés particulières.

Ces divers modes comportent des différences quant à la sanction. Qu'une chambre, par exemple, interprète mal un simple vœu qui lui est transmis, et que les électeurs rejettent son projet, tout n'est pas fini. Il y a une procédure à établir pour arriver à une conclusion, mais c'est là un point dont l'examen sortirait du cadre de cette étude.

La nouvelle prérogative populaire qui venait compléter le *referendum* a eu une extraordinaire fortune. Le canton de Vaud en 1845 et celui d'Argovie en 1852 donnent le signal et, à la démocratie plébiscitaire, font succéder la démocratie directe. A l'heure où nous sommes, le droit d'initiative est presque partout en vigueur. Les adversaires capitulent les uns après les autres. L'autre jour, c'était le canton de Genève et la Confédération suisse elle-même, adoptant l'un et l'autre l'initiative, avec le décret souverain, mais sans exclure cependant les formes moins avancées du droit dont nous parlons. Ces deux décisions, soumises le 5 juillet dernier à la sanction du peuple, ont été ratifiées haut la main. Les électeurs genevois se sont prononcés, par plus de neuf contre un, en faveur du projet de loi les concernant, tandis que les électeurs de la Suisse entière ont accepté, à une majorité d'environ 60,000 voix sur 300,000 votans, le cadeau fait à la nation dans son ensemble.

Il est curieux de trouver dans la faible minorité des cantons qui n'ont pas encore ouvert la porte à l'initiative, celui de Berne et, chose plus singulière encore, celui du Valais, la terre par excellence du *referendum*. Mais peut-être la place faite chez eux à ce dernier a-t-elle diminué le besoin d'autres prérogatives populaires.

Au milieu des variétés d'application que présente le droit d'initiative, quelques exemples concrets aideront à mieux saisir la nature et le fonctionnement de ce rouage, moins simple et moins connu que le *referendum*.

Dans le canton de Vaud, il est réglé constitutionnellement par un article ainsi conçu : « Toute proposition émanant de l'initiative de 6,000 citoyens actifs » doit être soumise au peuple. L'initiative est ici une simple consultation appelée à trancher une question de principe.

La constitution du canton de Neuchâtel va plus loin et renferme les dispositions suivantes : « L'initiative populaire est le droit de

proposer au grand conseil l'adoption, l'élaboration, la modification et l'abrogation d'une loi ou d'un décret. La proposition doit être faite par 3,000 électeurs au moins. Si le grand conseil rejette la proposition ou modifie le texte d'un projet dont l'adoption intégrale est demandée, la question est soumise au peuple, mais le grand conseil peut présenter les motifs de son rejet, ou une proposition parallèle. »

Le canton de Zurich nous paraît être, de tous les États confédérés, celui qui a conçu le droit d'initiative de la façon la plus démocratique, ce qui est d'ailleurs dans le caractère de la population. Voici les articles de la constitution y relatifs. « *Droit de proposition du peuple :* Le droit de proposition de la part des électeurs (initiative) comprend le droit de demander l'élaboration, l'abrogation ou la modification d'une loi, ainsi que d'arrêtés législatifs, qui, aux termes de la constitution, ne sont pas exclusivement du ressort du grand conseil. Ces demandes peuvent être présentées sous la forme d'un simple vœu ou d'un projet tout rédigé, avec indication, dans les deux cas, des motifs à l'appui. — Quand un particulier ou une autorité constituée présente une demande de ce genre, si elle est appuyée par le tiers des membres du grand conseil, le peuple est de droit appelé à se prononcer. Le ou les représentans de l'autorité requérante pourront faire en personne l'exposé des motifs devant le grand conseil, si vingt-cinq membres de ce corps en expriment le vœu. La votation populaire aura également lieu sur toute demande présentée par 5,000 électeurs ou par un certain nombre de communes où elle aura été appuyée par 5,000 électeurs au minimum, pour autant que le grand conseil ne leur donnerait pas satisfaction. Toute requête présentée en temps utile sera soumise à la décision du peuple, au plus tard, la deuxième fois qu'il y aura votation. La requête relative à un projet de loi doit être préalablement déposée devant le grand conseil, pour être examinée par lui. Dans le cas où un projet de loi émanant de l'initiative populaire vient en votation, le grand conseil peut aussi, de son chef, s'il le juge bon, soumettre un projet de loi à la décision du peuple. »

Extrayons enfin les passages essentiels de l'arrêté sur le droit d'initiative en matière fédérale, sanctionné par le peuple, le 5 juillet dernier. Si, en apparence, il ne semble avoir trait qu'à des revisions partielles de la constitution, il est pourtant facile de se représenter à quelles fins variées il pourra servir.

« L'initiative populaire consiste en une demande présentée par 50,000 citoyens suisses ayant le droit de vote et réclamant l'adoption d'un nouvel article constitutionnel ou l'abrogation, ou la modi-

fication d'articles déterminés de la constitution en vigueur. Si, par la voie de l'initiative populaire, plusieurs dispositions différentes sont présentées pour être revisées ou pour être introduites dans la constitution fédérale, chacune d'elles doit former l'objet d'une demande d'initiative distincte. La demande d'initiative peut revêtir la forme d'une proposition conçue en termes généraux ou celle d'un projet rédigé de toutes pièces. Lorsque la demande d'initiative est conçue en termes généraux, les chambres fédérales, si elles l'approuvent, procéderont à la revision partielle dans le sens indiqué et en soumettront le projet à l'adoption ou au rejet du peuple et des cantons. Si, au contraire, elles ne l'approuvent pas, la question de la revision partielle sera soumise à la votation du peuple; si la majorité des citoyens suisses prenant part à la votation se prononce pour l'affirmative, l'assemblée fédérale procédera à la revision en se conformant à la décision populaire. Lorsque la demande revêt la forme d'un projet rédigé de toutes pièces et que l'assemblée fédérale lui donne son approbation, le projet sera soumis à l'adoption ou au rejet du peuple et des cantons. Si l'assemblée fédérale n'est pas d'accord, elle peut élaborer un projet distinct ou recommander au peuple le rejet du projet proposé, et soumettre à la votation son contre-projet ou sa proposition de rejet en même temps que le projet émané de l'initiative populaire. »

III.

La vague démocratique qui a apporté le *referendum* et le droit d'initiative, et si considérablement réduit le domaine du gouvernement représentatif en Suisse, a-t-elle produit tout son effort?

Poser cette question, c'est demander ce qu'il peut rester à faire pour permettre à la volonté populaire de s'exercer d'une manière de plus en plus complète, et aussi simplement que possible.

Eh bien, à cet égard, il est deux nouvelles réformes qui sont dans la ligne du *referendum* et du droit d'initiative, et qui se présentent comme leur développement naturel. Au surplus, nous ne raisonnons pas ici en pure théorie, et les faits viennent à l'appui de notre thèse.

Étant admis que c'est le peuple, directement, qui imprime sa direction à l'ensemble de la machine gouvernementale, il est vivement à désirer qu'il s'acquitte de sa mission avec tout le sérieux possible. Or, sa première tâche, c'est de voter. S'il ne fréquente le scrutin que faiblement, irrégulièrement, s'il faut, pour le rappeler au sentiment du devoir, l'aiguillon des luttes politiques, on

court le danger de voir, dans les périodes de calme, la masse électorale se désintéresser, laissant ainsi le champ libre à des majorités de hasard. Le danger que nous signalons se présente surtout là où existe le *referendum* obligatoire. Pour parer à cet inconvénient, différens perfectionnemens indispensables ont déjà été apportés au fonctionnement du scrutin. Les bureaux de vote ont été multipliés de manière à être plus à proximité de l'électeur : cette réforme si élémentaire n'a pas eu lieu sans provoquer, dans certaines occasions, la résistance des coteries autoritaires, qui sentaient bien que le contrôle permanent du peuple, déjà si effectif, ne leur était pas favorable. En outre, les votations ont été portées au dimanche, le jour le plus commode à la grande masse, et on cherche à grouper plusieurs objets dans un seul scrutin. Mais, malgré toutes ces facilités, l'abstention atteint parfois des proportions alarmantes. Que faire pour réagir contre ce laisser-aller? Cette question se pose dans toutes les démocraties. Aux États-Unis, un des collaborateurs des *Annals of American Academy*, M. Halls, l'agitait dans le numéro d'avril dernier de cette revue, et concluait au *compulsory vote*, ou vote obligatoire. En France, M. Paul Laffitte, dans son livre sur le *Suffrage universel et le régime parlementaire*, n'hésite pas à se prononcer dans le même sens. On sait qu'en Angleterre, John Stuart Mill avait déjà soutenu ce point de vue.

En Suisse, le sentiment public incline de plus en plus à regarder l'électorat, non comme un droit dont il est loisible de ne pas user, mais comme un devoir, comme une fonction analogue à celle du jury. Dans la portion la plus vivante de la population, c'est un axiome qu'il faut voter chaque fois que la parole est donnée au souverain, et que le civisme le plus élémentaire exige ce petit effort.

Le canton éminemment progressiste de Zurich commence à penser qu'il ne faut pas s'en tenir, à cet égard, à des vœux platoniques. Là, chaque commune est autorisée à introduire chez elle le vote obligatoire, et plusieurs localités, usant de cette faculté, ont déclaré tout citoyen valide, hors les cas de force majeure, astreint à venir émettre son suffrage. La sanction ne va pas, il est vrai, ainsi que le voudrait M. Laffitte, jusqu'à déposséder de ses droits politiques tout électeur qui, après trois sommations successives, persisterait dans son abstention. Il a paru suffisant d'inscrire la contrainte dans la loi, en l'accompagnant d'une faible amende (60 centimes à 1 franc), et les résultats ont été d'autant plus satisfaisans que, dans l'ensemble du canton de Zurich, le vote par délégation facilite l'accomplissement du devoir à remplir. Tout citoyen

peut, en effet, en déposant son propre bulletin, remettre aussi celui d'un ou de deux parens ou amis, sur la simple présentation de leur carte d'électeur.

Mais voici encore une nouvelle conquête démocratique qui, plus que toute autre, quelques obstacles d'ailleurs que dressent sur la route les craintes vagues des uns, les intérêts alarmés des autres, nous paraît assurée d'un lendemain plus ou moins prochain. Nous voulons parler de la représentation proportionnelle.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la représentation proportionnelle alimente les discussions en Suisse. Elle a déjà donné lieu, dans la première moitié de ce siècle, à des controverses prolongées; mais ce terme était pris dans un autre sens que celui qu'il a revêtu plus tard.

La représentation proportionnelle a désigné d'abord un rapport fixe entre le chiffre des électeurs et celui des députés à élire, cela en opposition à certains systèmes qui assuraient plus que leur dû à certaines circonscriptions, d'ordinaire le chef-lieu, ou qui établissaient d'avance le partage des sièges entre catholiques et protestans. La représentation proportionnelle répondait donc alors à l'idée de l'égalité de droits entre tous les membres de la famille politique.

A notre époque, on entend par là, comme on sait, un système électoral qui assure aux différentes opinions en présence une part de représentation correspondant à leur force numérique. Au lieu de déclarer que la liste qui, dans chaque collège, compte le plus fort contingent de voix, enlève tous les sièges disputés, on admet que chaque liste concurrente est appelée à participer à la représentation nationale au prorata du nombre de suffrages qu'elle atteint. Une liste qui aurait réuni la moitié des voix exprimées serait assurée de la moitié de la représentation; réduite au tiers ou au quart de l'ensemble des suffrages, elle obtiendrait encore le tiers ou le quart des sièges. Il n'y a plus, par conséquent, le soir de la bataille, un vainqueur qui s'en retourne les mains pleines et des vaincus complètement dépouillés; il y a partage à l'amiable et dans un esprit de justice de l'enjeu de la journée. C'est la fin de l'écrasement obligatoire.

Nous n'entreprendrons pas la défense de la représentation proportionnelle. Nous entendons bien les reproches que l'on peut lui adresser à divers points de vue. Que voulez-vous que nous fassions d'un système qui permettrait aux ennemis jurés de nos institutions, aux hommes que nous combattons à outrance, de pénétrer de droit dans les corps élus? s'écrieront ses adversaires dans les pays, comme la France, où la forme même de l'État est encore en

discussion. Que peut-on attendre de bon de l'émiettement des partis et de leur remplacement par des groupes minimes, sans programme général, sans autre boussole qu'un intérêt particulier? s'écrieront les admirateurs des grands courans d'opinion, ceux-là surtout qui appartiennent à une majorité maîtresse du terrain. Que les proportionnalistes, dira-t-on encore, se mettent d'accord entre eux sur une méthode reconnue pratique, avant de venir nous vanter leur orviétan électoral!

A tous ces reproches, nous nous contenterons de répondre, d'une part, que la représentation proportionnelle a été préconisée par des hommes marquans de tous les partis et de tous les pays, qui estiment qu'elle offre d'immenses avantages, et, de l'autre, qu'elle est tenue, par ses partisans, pour un système d'une application aisée.

La meilleure preuve, d'ailleurs, que ce n'est pas une utopie fallacieuse, une brillante bulle de savon, c'est qu'elle a déjà reçu la sanction de l'expérience. Nous parlons en ce moment de la représentation proportionnelle proprement dite (1) et non pas seulement du vote limité, dans lequel les électeurs sont tenus d'inscrire sur leur bulletin moins de noms qu'il n'y a de députés à élire, de façon que le parti le plus fort n'obtient plus la part du lion, mais laisse quelque chose à la principale minorité. Ce système réalise sans doute un progrès sur l'état de choses généralement en vigueur, mais il laisse subsister quelques-uns de ses inconvéniens les plus graves; en sorte que les réformistes décidés, en dépit de sa facilité de mise en œuvre et des conquêtes déjà nombreuses et importantes qu'il a faites, n'y voient qu'un palliatif et demandent mieux que cela.

Que l'on pense de la représentation proportionnelle ce qu'on voudra, toujours est-il qu'il n'est pas aisé de voir comment la démocratie suisse, dans son évolution actuelle, y pourrait échapper.

Une condition est nécessaire, d'abord, à un pays doté du *referendum :* c'est que la composition des corps élus corresponde à celle du corps électoral; autrement, ce dernier rejette la plupart des matières soumises à son tribunal, et la machine politique se détraque. Or, l'expérience a démontré que cette harmonie n'existe pas en Suisse; aussi le *referendum* y a-t-il pris un caractère fon-

(1) Voir, entre autres, sur ce sujet, dans la *Revue* du 15 mai 1870, *le Suffrage universel dans l'avenir*, par M. Aubry-Vitet; *la Représentation proportionnelle* (librairie Pichon), un monumental ouvrage publié par l'Association française pour la représentation proportionnelle, que préside M. George Picot; de nombreux opuscules de M. Ernest Naville, le principal théoricien de la doctrine; pour une vue d'ensemble, notre volume, *le Contribuable* (librairie Alcan).

cièrement négatif. Pendant ses seize années d'existence sur le terrain fédéral, pour ne point parler de ses effets ailleurs, il a dit *non* plus haut et plus souvent que *oui*.

On comprendra l'épithète désobligeante de « sabot » que ses adversaires lui ont appliquée. Mais, il faut bien qu'on se le dise, le *referendum* demeurera « un sabot » aussi longtemps que les assemblées délibérantes seront formées suivant un mode qui élimine les minorités, et sème des germes de mécontentement et d'irritation dans les esprits.

Et quant au droit d'initiative, il donne lieu à peu près aux mêmes réflexions que le *referendum*. Si le peuple et ses mandataires ne pensent pas de même, il devient un instrument de combat; s'ils s'accordent, ce n'est plus alors qu'une épée de Damoclès sur la tête des gouvernans pour leur inspirer la sagesse.

Mais, d'autre part, le fonctionnement des droits populaires, *referendum* et initiative, ne laisse pas de présenter des difficultés et des inconvéniens. Encore qu'il puisse être bon de les posséder, ils sont encombrans. Or, le jour où les citoyens auront une représentation vraie, ils craindront moins que l'on n'entreprenne sur eux; les débats sérieux retourneront du sein du peuple dans celui des corps délibérans, et l'on ne sera que bien rarement dans le cas de se servir de ces lourdes armes défensives. La représentation proportionnelle simplifiera donc le jeu de la démocratie directe.

Enfin, ce qui ne sera pas sa moindre vertu, elle atténuera les maux qui découlent du système électoral actuel. Rappelons d'abord l'inévitable antagonisme de deux grands partis politiques en rivalité permanente et dans lesquels les groupes modérés sont trop souvent débordés par les élémens extrêmes; puis, l'indifférence, le scepticisme en matière politique, qui est, pour un grand nombre d'esprits, la seule manière de protester contre un système de gouvernement qui force l'électeur à s'enrôler, *volens nolens*, dans une des deux armées en présence et à en accepter la discipline. Que dire encore de cette injustice criante : dans chaque arrondissement, des électeurs impuissans à faire passer un seul homme de leur choix, pendant que d'autres, par la vertu d'une majorité infime peut-être, monopolisent tous les sièges? Signalons enfin la scandaleuse pratique qui consiste à découper les circonscriptions électorales, non pas de manière à assurer la justice, mais de façon à favoriser le parti le plus fort, qui profite ainsi de sa position pour piper le suffrage universel.

Le temps n'est plus, en Suisse, où les hommes qui discernent dans la représentation proportionnelle le coup de mort porté au gouvernement des coteries, y pouvaient répondre par un simple

haussement d'épaules. A la suite de la période d'agitation causée au Tessin par l'insurrection du 11 septembre dernier, la nouvelle doctrine électorale a été introduite dans la constitution de ce canton. C'est le gouvernement suisse, par l'organe autorisé de M. le conseiller fédéral Ruchonnet, qui la recommanda aux intéressés, et ceux-ci, les Tessinois des deux partis, ont été presque unanimes à s'y ranger, le seul différend survenu à son sujet portant sur la question de savoir s'il convenait de l'appliquer, ainsi que le demandaient les conservateurs et comme il en a été décidé, non-seulement à l'élection de l'assemblée législative, mais encore à celle des municipalités. Nous devons cependant ajouter qu'en conséquence d'un vote du 14 juin dernier, dans lequel conservateurs et libéraux se sont prononcés dans le même sens, la constitution tessinoise va être revisée à nouveau et qu'il est question, dans certains groupes, d'y remplacer la représentation proportionnelle par le vote limité, ce qui serait un recul fâcheux, mais non définitif. La réforme proportionnaliste est pendante à cette heure devant les grands conseils de Neuchâtel et de Genève, patronnée à Neuchâtel par les *leaders* des deux partis, à Genève par ceux du parti démocratique ou conservateur libéral, et assurée, dans ces deux cantons, de très nombreuses sympathies au sein du peuple. Elle a pour elle la plupart des minorités sacrifiées par le principe actuel du « tout à la moitié plus un », et si ses promoteurs ont été, en général, des hommes à tendances conservatrices plus ou moins accentuées, elle a pourtant obtenu l'adhésion soutenue de la principale société ouvrière suisse, le Grütli, à l'influence de laquelle on doit d'avoir vu élire, il y a quelques mois, selon le principe proportionnaliste, le comité de l'*Arbeiterbund*, ou Fédération des travailleurs, auquel se rattachent plus de 100,000 membres. Enfin, et quoi que l'on pense, d'ailleurs, du vote limité, il faut regarder son extension comme un acheminement vers la représentation proportionnelle. Le vote limité est admis dans le canton de Neuchâtel, à titre facultatif, dans le ressort communal, où ses avantages ont été fort appréciés, et ailleurs il est appliqué occasionnellement.

On connaît le colonel Künzli, qui a rempli au Tessin, pendant l'occupation militaire nécessitée par les troubles récens, les fonctions de commissaire fédéral. Membre des chambres, il occupe dans le parti radical suisse une des places les plus en vue. Or, au milieu d'un discours-programme prononcé il y a quelques semaines dans une importante réunion politique, l'honorable conseiller national argovien a cru pouvoir pronostiquer que l'un des premiers usages que les électeurs feraient du droit d'initiative dans le domaine fédéral serait de s'en servir pour demander l'introduction de la représentation proportionnelle. Certains journaux à tendance auto-

ritaire ont tout aussitôt cherché à démontrer que le péril n'était pas si imminent; l'impression produite n'en a pas moins été grande et d'autant plus grande que M. Künzli ne se donne point lui-même pour un réformiste en matière électorale.

Est-ce tout, et les diverses interventions du peuple, que nous venons d'énumérer, marquent-elles le dernier terme dans l'avènement du gouvernement direct en Suisse?

Ce n'est pas notre pensée, mais on comprend qu'il nous serait assez difficile d'indiquer sans témérité la série de progrès que l'avenir peut tenir en réserve. Il en est qui nous paraissent fort probables, sinon certains; il en est d'autres que nous croyons d'une réalisation plus difficile, et cependant possibles.

Nous signalerons tout d'abord le rayonnement, jusque dans la sphère de la commune, des droits populaires qui, peu à peu, prennent déjà sous nos yeux possession de la nation et du canton.

Nous indiquerons ensuite la nomination des juges par le peuple, sans disconvenir que cette innovation ne soit combattue par d'excellens esprits comme dangereuse, subversive, et qu'elle n'ait causé certains mécomptes dans les pays où elle a été introduite, notamment aux États-Unis et dans quelques cantons helvétiques. Que devient, demandera-t-on, l'indépendance d'un magistrat, qui, en agissant selon sa conscience, est toujours exposé à créer des mécontentemens qui lui donnent rendez-vous à l'expiration de ses fonctions, et qui n'arrivera à son poste que sous l'égide d'un parti politique?

On conviendra pourtant que dans les démocraties, — chez lesquelles la magistrature ne saurait être inamovible, — il faut que ce soit ou le peuple ou les corps constitués qui la nomment et qu'il peut être tout aussi dangereux, plus dangereux même, pour un homme en place, de déplaire à une majorité politique dans une assemblée fermée, surchauffée, menée à la baguette, que de mécontenter certains groupes au milieu d'un corps électoral où la libre discussion des hommes et de leurs actes a chance de redresser les erreurs d'appréciation et de ramener les esprits à des sentimens d'équité.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, des avantages et des inconvéniens du système de l'élection directe des juges, force est de reconnaître qu'il répond à l'idée régnante en Suisse que le pouvoir est exercé par le peuple. Tout dernièrement, et à une forte majorité, le demi-canton de Bâle-ville est venu se joindre aux cantons suisses, Zurich entre autres, qui désignaient déjà au scrutin les fonctionnaires de l'ordre judiciaire, et, si nous en croyons certains indices, nous ne sommes pas au bout de la série.

Actuellement, le tribunal fédéral est à la nomination des cham-

bres suisses. Certaines voix s'élèvent pour réclamer qu'il en soit autrement. On lui reproche de n'être pas assez près du peuple, de ne pas subordonner, ainsi qu'il conviendrait, sa manière de voir à l'opinion générale, de rendre, sur d'importantes questions de droit public et de droit civil, des jugemens appelés à faire jurisprudence et qui procèdent de théories juridiques étroites, unilatérales, surannées. En viendra-t-on à le faire élire directement, lui aussi?

Pour le moment, cette question nous paraît dépendre de l'issue d'un autre débat plus sérieusement engagé. C'est à savoir si le conseil fédéral, ou gouvernement suisse, continuera d'être nommé par les chambres. Encore ici, comme dans toutes les réformes de ce genre, il y a du pour et du contre, mais nous sommes fort disposé à croire que le courant démocratique finira par l'emporter et que, dans un avenir plus ou moins éloigné, le conseil fédéral émanera de l'élection populaire. Ce n'est un mystère pour personne que le parti catholique, très naturellement indisposé de son exclusion systématique du conseil fédéral, — qui dure depuis le Sonderbund, — compte demander, à l'aide du droit d'initiative populaire, un changement dans le mode de nomination du pouvoir exécutif. Il n'est point douteux, non plus, que cette campagne sera appuyée par d'autres groupes : les ouvriers, certains radicaux, et même des libéraux modérés, qui estiment que le gouvernement suisse, à l'inverse de tant d'autres, ne se renouvelle pas assez souvent dans son personnel, qu'il s'ankylose et prend des allures autoritaires dont il le faut corriger. Le terrain une fois déblayé de cette question, il sera temps d'aborder celle de l'élection du tribunal fédéral par le peuple.

Nous venons de considérer la possibilité qu'il y a à ce que la désignation du pouvoir exécutif fédéral finisse par être laissée aux citoyens eux-mêmes. Dans les cantons où le gouvernement local est nommé par la législature, cette élection au second degré est également en recul. Le principe de l'élection directe gagne des sympathies, et ce printemps même, le peuple de Saint-Gall, s'orientant de ce côté, nommait pour la première fois au scrutin les membres de son conseil d'État.

Dans un ordre de faits un peu différent, nous devons indiquer une autre conséquence à prévoir de l'extension incessante des droits du peuple. Tant que le système représentatif subsiste dans son ancienne pureté, il est assez naturel que le peuple, qui donne pour ainsi dire carte blanche à ses mandataires, soit appelé, à intervalles rapprochés, à se prononcer sur leur gestion. Le satisfont-ils? il les conserve; le mécontentent-ils? il les élimine. Les nommer pour un terme trop prolongé l'exposerait à de graves déconvenues

et encouragerait l'audace chez les hommes disposés à le braver. Telle a été la situation, en Suisse, dans la période dont nous sortons; aussi le renouvellement des pouvoirs a-t-il eu lieu, en général, à brève échéance.

Or, maintenant que les citoyens sont directement consultés sur l'œuvre des hommes qu'ils chargent de gérer, *ad referendum*, la chose publique, que rien ne se décide sans leur assentiment, qu'ils peuvent faire entendre leur voix à toute heure et donner des leçons en même temps que des ordres, l'autorité des corps publics est considérablement amoindrie, leur faculté de méconnaître le vœu du pays fort restreinte, et, partant, la nécessité de les appeler à venir se retremper souvent dans le baptême populaire, moins urgente. Dans le canton de Genève, où les pouvoirs législatif et exécutif étaient nommés alternativement pour une durée de deux ans, un projet de loi tendant à prolonger leur mandat à chacun d'une année vient de trouver un accueil favorable auprès de la législature et du peuple lui-même. Il nous paraît difficile de ne pas voir là une évolution nécessaire.

Nous ne pousserons pas plus loin notre exploration dans le domaine de l'avenir. Mais, de tout ce qui précède, il résulte, on en conviendra, cette impression très nette que, depuis l'année 1848, âge d'or du régime représentatif, la démocratie suisse a parcouru un chemin considérable.

Nous nous sommes parfois demandé ce qu'eût pensé l'illustre et chimérique auteur du *Contrat social* s'il lui avait été donné d'assister à l'évolution que nous avons sommairement retracée. On sait quelle aversion il nourrissait à l'égard du système représentatif : — « A l'instant qu'un peuple se donne des représentans, écrivait il avec son outrance habituelle, il n'est plus libre, il n'est plus. » Et, ailleurs : — « Le peuple anglais pense être libre, il se trompe fort; il ne l'est que durant l'élection des membres du parlement; sitôt qu'ils sont élus, il est esclave, il n'est rien. »

La logique lui commandait dès lors de remettre le gouvernement de l'État au souverain lui-même. Mais il y a impossibilité matérielle à transformer les citoyens de nos sociétés modernes en une assemblée siégeant en permanence sur le Pnyx ou le Forum. « On ne peut imaginer, reconnaît-il lui-même, que le peuple fût incessamment assemblé pour vaquer aux affaires publiques. » Faute de réussir à organiser le pouvoir populaire, il échoue dans le plus effroyable absolutisme gouvernemental, en admettant, contre toute vraisemblance, que l'intérêt général se confond avec l'intérêt individuel et qu'il le protège, même quand il semble faire le contraire.

Nous ne saurions nous empêcher de croire que Rousseau aurait

salué, dans la transformation de la démocratie représentative en démocratie directe, la réponse à ses rêves, le moyen de réaliser normalement la souveraineté de la nation : n'est-ce pas, en effet, ici, le peuple qui commande et sans qu'il soit besoin de le réunir en assemblées délibérantes? Une fois de plus l'utopie n'aura été que la vérité vue de loin.

Que diraient aussi, en présence de l'évolution dont nous sommes témoins, les conservateurs suisses des précédentes générations, qui, à l'aurore des temps nouveaux, se demandaient avec angoisse ce qu'il allait advenir de l'ordre, du droit, de la liberté, du progrès. Dans leur incapacité à découvrir, dans la démocratie elle-même, un point de résistance qui permît de réagir contre ses écarts, une sauvegarde efficace, ils s'accrochaient à toutes les épaves du passé.

Or, à cette heure, l'élargissement de la démocratie ne trouve pas seulement grâce, mais faveur auprès des fils de ces mêmes hommes. Ceci est absolument topique. Que l'on consulte l'histoire politique de ces dernières années, et l'on verra que les progrès du gouvernement direct en Suisse sont dus, le plus souvent, à l'effort convergent de deux partis : les groupes ouvriers, qui donnent l'impulsion, et les groupes conservateurs, qui suivent et parfois même devancent les premiers.

Est-ce à dire qu'il faille attribuer aux masses la sagesse, la prudence, l'intelligence politiques infuses? Il n'est pas question de cela; mais l'expérience a démontré, au moins en Suisse, que, comme propulseur gouvernemental, comme volonté dirigeante, elles valent infiniment mieux qu'on ne l'avait cru. Elles sont, en somme, portées aux mesures honnêtes, ennemies, — par intérêt bien entendu, — du favoritisme et du gaspillage. Il est permis de compter sur elles beaucoup plus que sur des assemblées facilement dominées par l'esprit de parti. Il est vrai que, pour pouvoir se reposer plus entièrement encore sur leur initiative, une redoutable mission s'impose. Il faut faire leur éducation, leur mettre sous les yeux de nobles exemples de civisme et de fidélité au devoir. Heureuse nécessité, d'ailleurs, puisqu'elle oblige chaque citoyen à se considérer comme ayant charge d'âmes dans l'incessant combat qui fait le fond de la vie des nations, entre les forces ennemies du bien et du mal.

Voilà donc où arrive la démocratie helvétique à la fin de ce grand siècle qui aura vu tant de choses. Si la direction suivie a été bonne, il faut s'en feliciter; mais cela prouverait qu'il y a dans les destinées des nations quelque chose comme ce que Bossuet appelait les ordres de la Providence, car le procès dont nous avons

suivi la marche a été bien plutôt un travail spontané que le résultat d'une délibération. Un courant irrésistible s'est dessiné, entraînant les volontés, emportant celles-là mêmes qui répugnaient le plus à la démocratie directe. Où les convictions manquaient, la crainte de se singulariser, d'encourir l'impopularité, a forcé les récalcitrans, — individus ou partis, — à emboîter le pas derrière les hommes d'avant-garde. Que de chemins de Damas, que de subits éblouissemens nous aurions à rappeler ! Mais nous devons nous hâter. Il est temps de conclure.

IV.

Nous venons de considérer les efforts accomplis par une petite démocratie pour réaliser le principe du *self-government*, et nous l'avons vue chercher dans le peuple lui-même son point d'appui.

Cependant le problème qui se dressait devant la Suisse contemporaine s'est posé aussi pour les autres nations maîtresses de leurs destinées. Nous dirons même que c'est par excellence le problème de notre époque ; car, à bien prendre les choses, l'organisation normale de la démocratie est l'aboutissement, le confluent de toutes les questions vitales de notre temps. Mais ce problème est susceptible de solutions diverses.

En thèse générale, on peut dire qu'il y a trois manières pour un peuple de tenir le sceptre et de devenir le souverain effectif.

Il pourra d'abord faire sentir sa volonté, non-seulement de loin, mais de près, être toujours présent aux travaux de ses mandataires, les surveiller, les arrêter s'il y a lieu, les contraindre, en un mot, à remplir ses intentions en matière législative et en matière administrative. Dans cette conception, le système représentatif est réduit au minimum. Les corps délibérans ressemblent à de simples commissions chargées de préparer le travail pour les assemblées élues, et, ici, l'assemblée élue est remplacée par le peuple. Cette action du souverain en personne dans la gestion des intérêts publics ira plus ou moins loin ; elle pourra se limiter à l'État ou s'étendre aussi à la province et même à la commune. Mais, à quelques ressorts qu'elle s'applique et à quelque degré qu'elle s'exerce, on peut s'attendre à une chose, c'est qu'elle s'accentuera avec le temps : on n'a jamais vu, en effet, les citoyens renoncer complaisamment, de propos délibéré, à des droits acquis, et leur tendance naturelle est d'augmenter leurs privilèges. La Suisse offre ce premier type de gouvernement démocratique.

Un deuxième type est celui que nous trouvons incarné, à cette heure, dans différentes républiques américaines. Arrêtons-nous un instant à la plus importante de toutes, celle des États-Unis. C'est là, d'ailleurs, que le système est le plus achevé. Dans ce nouveau mode, le peuple entend, certes, commander, comme tout à l'heure, mais il s'y prend autrement. Il n'a ni le goût, ni le loisir de rester toujours sur le qui-vive, prêt à intervenir s'il le faut; il estime aussi que les questions soumises aux autorités constituées sont trop nombreuses et trop complexes pour qu'il convienne d'en abandonner la solution finale à la masse des citoyens. Mais alors comment s'effectuera le contrôle désiré?

On compte d'abord un peu pour cela sur les garanties très expresses, très précises, inscrites en faveur des droits du peuple dans les constitutions du pays, celle de la nation comme celles des états. Les constitutions locales sont, dans la règle, soumises tous les vingt ans à une revision : la constitution fédérale, pour laquelle il n'est pas prévu de revisions périodiques, n'a subi depuis son adoption, il y a plus d'un siècle, que quelques modifications. Ces chartes des prérogatives du souverain sont défendues avec un soin jaloux contre les décisions des différens corps politiques qui pourraient y porter atteinte. Les tribunaux sont armés à cet effet, et la cour suprême des États-Unis possède en particulier, à cet égard, des attributions dont on chercherait en vain l'équivalent dans le tribunal fédéral en Suisse. Mais il fallait d'autres moyens encore pour réaliser le contrôle des constituans sur les corps constitués. Cette tâche sera confiée surtout à un haut magistrat, muni d'attributions étendues, et à qui l'on dira : « Use de l'autorité que nous te déléguons, défends nos intérêts. »

Le président des États-Unis, appelé à jouer ce rôle prépondérant, possède d'amples pouvoirs. Il choisit ses ministres. Il nomme les membres de la magistrature fédérale et les fonctionnaires de tout ordre. La constitution l'a mis en mesure, quand les circonstances l'exigent, de tenir la dragée haute aux chambres. Ces dernières votent-elles une loi qui soulève une violente opposition et dont les conséquences pourraient être préjudiciables au pays, il la frappe de son *veto* suspensif. Pour être maintenu, le *bill* contesté devra alors réunir dans chacune des deux chambres les deux tiers des voix, la simple pluralité n'étant plus tenue pour suffisante dans cette épreuve décisive. C'est à une sorte d'entrepreneur d'administration publique que nous avons ici affaire.

Mais voici que ce défenseur des droits du peuple, devenant l'élu d'un parti et poussé par ce parti, n'a pas fait toujours de son pouvoir l'usage qu'il eût dû faire; qu'il a opéré, à son avènement, des

hécatombes de fonctionnaires, afin de fournir des places âprement réclamées par les meneurs des bataillons électoraux, et qu'il a ainsi transformé le jeu de la politique en une lutte pour les « dépouilles, » en une curée fatale à la bonne marche des affaires, et absolument démoralisante. De là, un intéressant mouvement qui a pris naissance il y a quelques années, et qui tend à soumettre la nomination et l'avancement des employés fédéraux aux « règles du service civil, » de façon à les protéger contre l'arbitraire officiel et l'avidité de la gent politicienne, en limitant à leur égard les attributions du chef de l'exécutif.

Ajoutons que ce que nous venons de dire de la nation dans son ensemble s'applique aussi très généralement aux états; que les gouverneurs de ces états, sorte de présidens au petit pied, ont été d'ordinaire investis du droit de *veto* suspensif, et qu'il a été reconnu utile de restreindre aussi, en ce qui les concerne, leurs privilèges administratifs par l'introduction des principes du service civil qui ont déjà remporté, en divers quartiers, des victoires décisives, prélude probable d'autres succès.

A côté de cet effort de la part du peuple, pour ressaisir une partie du pouvoir remis à l'origine au chef de l'état, il faut signaler aussi dans la confédération américaine une innovation démocratique récente, qui rappelle à la fois le *referendum* et le droit d'initiative en usage en Suisse. Nous voulons parler du mécanisme appelé « local option. » La question de la répression de l'alcoolisme a donné tant de tablature aux autorités constituées qu'il a été jugé nécessaire, en quelques États tout au moins, de laisser les districts administratifs se prononcer eux-mêmes, d'une manière indépendante, sur la méthode à suivre : interdiction de la vente des spiritueux, élévation plus ou moins forte des patentes des débits de boisson, limitation de leur nombre, etc.

Ce n'est là encore qu'un embryon de souveraineté populaire directe. Ira-t-on plus loin? nous l'ignorons, mais nous devons rappeler que la représentation proportionnelle a obtenu au pays de Washington plus qu'un succès d'estime, qu'elle y a reçu un commencement d'application dans les ressorts administratifs inférieurs et qu'elle est venue en discussion au congrès fédéral. Les États-Unis ne possèdent ni le parlementarisme pur, ni la démocratie directe, mais un système mixte, fort ingénieux, qui a donné pendant un siècle des résultats satisfaisans. Il faut toutefois convenir que ce régime a favorisé aussi le développement excessif, souvent scandaleux, des coteries gouvernementales les plus rapaces, et comme c'est là le fléau à combattre, la représentation proportionnelle atteindrait le but. En attendant, il faut regarder, comme étant

d'un bon augure pour l'avenir, la peine prise en ces dernières années, pour assurer, à l'aide du procédé électoral dit : « scrutin australien » l'indépendance et la sincérité dans les opérations électorales.

La troisième manière de réaliser le principe démocratique est fournie par le système parlementaire. Ici, le ressort, la force motrice réside dans les chambres. Pendant la durée de leur mandat, elles sont omnipotentes. Les citoyens les élisent, après quoi ils les laissent agir au mieux des intérêts du pays. Ni le peuple comme en Suisse, ni le président comme en Amérique, ne les dominent, prêts à les tenir en échec, si besoin est. Pour les contraindre, sur le terrain légal, à ce qu'elles ne veulent pas, il faut recourir à une dissolution, et le chef de l'État, qu'il s'agisse d'une monarchie constitutionnelle ou d'une république, ne recourra à ce moyen que dans des cas exceptionnels.

Les deux reproches principaux que l'on peut formuler à l'endroit de ce système, c'est qu'il n'est guère favorable à la stabilité ministérielle dont l'absence est toujours si dommageable à l'intérêt public, et qu'il permet aux chambres d'engager le pays, même sur de graves questions, plus avant que le pays ne le voudrait, ce qui jure avec l'essence de la démocratie. Le mal est toutefois moins grand dans les nations décentralisées, parce que l'autonomie locale soustrait des matières importantes à ces inconvéniens ordinaires.

Si le parlementarisme a compté de beaux jours dans plusieurs États, parmi lesquels et au premier rang l'Angleterre, il ne faut pas oublier qu'il s'est développé habituellement dans des démocraties incomplètes, inachevées, conservant des inégalités politiques considérables, où la chambre populaire a pour correctif une chambre héréditaire, où le cens électoral, quoique plus ou moins abaissé, tient encore lieu de digue préservatrice. Qu'adviendra-t-il de ce régime placé dans un cadre franchement démocratique, reposant sur la base du suffrage universel, tel, par exemple, que nous le trouvons en France depuis la troisième république? Pourra-t-il subsister dans ses traits essentiels, ou bien faudra-t-il le modifier, soit en fortifiant les prérogatives du chef du pouvoir, soit en accroissant les droits populaires? Nous n'en sommes pas encore à admettre que ses jours soient comptés, mais nous inclinons à croire qu'il subira la loi générale des choses humaines, qu'il ne vivra qu'à la condition de se transformer. Ce qui se passe à l'heure actuelle en Belgique, où le roi demande l'introduction du *referendum* laissé à la libre disposition du pouvoir exécutif, et cela pour faire contrepoids au parlementarisme, au moment où le suffrage très élargi, peut-être universel, en va changer les conditions, nous paraît

symptomatique : ce serait armer à la fois l'exécutif et le peuple contre l'absolutisme des chambres. Dernièrement, *l'Économiste français*, sous la plume autorisée de son directeur, M. Paul Leroy-Beaulieu, s'exprimait avec sympathie à l'endroit du *referendum* en matière municipale, disant qu'essayé dans deux villes de France, il avait donné « d'excellens résultats » et s'était montré « conservateur. »

Voilà encore un indice du travail qui se poursuit dans les esprits, et nous pourrions citer aussi cet autre fait, les hésitations, en plusieurs pays, entre le scrutin de liste et le scrutin par arrondissemens restreints ou uninominal, qui attestent le manque d'assiette dans l'édifice politique en même temps qu'un malaise évident.

Il y a donc quelque raison de regarder le parlementarisme, — du moins sous sa forme classique, orthodoxe, de la rivalité entre deux partis qui s'épient, où chacun profite des fautes de l'autre, et, pour un peu, lui aiderait à faillir à sa tâche, qui se disputent le pouvoir sans que, dans l'ardeur de la mêlée, la notion de la patrie conserve toujours son prestige, — comme une forme transitoire dans l'évolution de la démocratie. En outre, ces deux grands partis, qui sont censés se faire équilibre, nous les voyons de plus en plus se fractionner en tronçons dont un seul, en se déplaçant dans un seul vote, peut ouvrir une ère de crise et de désarroi. Il n'y a pas toujours sur le tapis de ces conflits aigus qui forcent les groupes à se masser en deux camps opposés.

Grosses et vitales questions que tous ces problèmes de philosophie politique qui surgissent ici ! Ce sera la tâche des démocraties, éclairées de plus en plus par les leçons du temps et de l'expérience, de chercher la structure la mieux adaptée à leurs besoins. Nous devons nous borner à émettre timidement quelques hypothèses.

LOUIS WUARIN.

ÉTUDES SUR LE XVIIE SIÈCLE

V [1].

LA PHILOSOPHIE DE BOSSUET.

Il y aurait plusieurs hommes à étudier dans Bossuet, et, si nous osions en courir l'aventure, de récens et excellens travaux nous y inviteraient comme de toutes parts. La savante *Histoire critique de la prédication de Bossuet*, par M. l'abbé Lebarq, elle-même suivie d'une nouvelle édition des *Sermons*, dont les deux premiers volumes viennent justement de paraître, nous serait sans doute une heureuse occasion de reparler ici du plus grand des orateurs. Je l'appelle le plus grand, et il l'est, d'autant que les intérêts éternels qu'il agite dans ses *Sermons* sont eux-mêmes au-dessus de ceux qu'ont remués dans leurs discours les Démosthène, les Cicéron, les Mirabeau. Mais, au lieu de l'orateur, si c'était plutôt l'écrivain qu'on voulût étudier, le livre de M. R. de la Broise sur *Bossuet et la Bible* nous en procurerait tout naturellement le prétexte. Il ne se peut pas que plus de soixante ans d'un assidu commerce avec la Bible n'aient profité, par l'intermédiaire de Bossuet, à l'enrichissement de la langue ou de la pensée française, et, certes, pour grand qu'il soit, il n'en a pas changé les destinées, mais, en y versant sa propre originalité, peut-être trouverait-on qu'il en a modifié le caractère. Enfin, c'est un meilleur livre encore que le *Bossuet* de M. Lanson, dont on pourrait s'inspirer et s'aider pour tracer un nouveau portrait de l'homme. La moindre nou-

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1890.

veauté n'en serait pas de le montrer lui-même aussi différent que possible de la nature de son éloquence, plus humble et plus doux qu'elle n'est impérieuse, plus conciliant qu'elle n'est agressive, plus naïf, disons-le franchement, qu'elle n'a de profondeur. Mais je n'ai pas aujourd'hui tant d'ambitions, ni si diverses, et ce n'est que sa philosophie dont je voudrais parler. Si l'on a pu suivre, en effet, dans une précédente étude, les progrès de l'incrédulité pendant la première moitié du XVIIe siècle, il est bon de savoir ce que d'autres ont fait, d'autre part, pour les ralentir; comment, en face des libertins, le plus illustre des évêques de France a compris son devoir; et si vraiment, du haut de sa chaire, il n'a rien vu des dangers qui menaçaient son église.

I.

C'est dans ses ouvrages philosophiques, — dans le *Traité du libre arbitre*, ou dans le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, — que l'on est accoutumé de chercher ou d'étudier la philosophie de Bossuet; et rien ne semble, en vérité, plus naturel ni plus sage. Je ne dis donc pas que l'on ait tort; et, pour caractériser ou pour définir, après tant d'autres, la philosophie de Bossuet, je ne me priverai pas moi-même du secours de ses écrits philosophiques. Mais je ne puis m'empêcher d'observer qu'en s'y renfermant, on leur accorde plus d'importance que ne leur en attribuait Bossuet lui-même, qui ne les a ni publiés, ni songé seulement à préparer pour l'impression; — et ceci ne laisse pas d'être assez significatif. Dira-t-on qu'il n'a non plus fait paraître lui-même ni sa *Politique tirée des paroles de l'Écriture sainte*, ni ses *Élévations sur les Mystères*, ni sa *Défense de la Tradition et des saints pères?* Je le sais; mais je sais aussi que la mort l'en a seule empêché. Je sais que, parmi les occupations infinies de sa verte vieillesse, et pour ainsi parler jusqu'à son dernier jour, dans les relâches que lui laissait la maladie qui devait l'emporter, il retouchait et il revoyait sa *Tradition*, sa *Politique*, ses *Élévations*, avec des scrupules, et une inquiétude, et une impatience d'en finir qui témoignent assez de la grandeur du service qu'il eût cru rendre en les publiant. Mais, au contraire, depuis le temps où il composait le *Traité de la connaissance de Dieu*, c'est-à-dire aux environs de 1680, pour l'éducation du dauphin, fils de Louis XIV, on ne voit pas que Bossuet l'ait relu seulement, et, — chose assez singulière, — quand l'ouvrage a paru pour la première fois, en 1722, d'après une copie qu'on en avait trouvée dans les papiers de Fénelon, ç'a été sous le titre faux d'*Introduction à la Philosophie*, et sous le nom de l'archevêque de Cambrai. On ne saurait être plus

insouciant ou plus détaché de son propre ouvrage; et n'est-ce pas d'abord ce qu'oublient ceux qui réduisent la « philosophie » de Bossuet tout entière au peu qu'ils en retrouvent dans ses écrits philosophiques?

Mais je crains surtout qu'ils ne se méprennent sur la portée de son œuvre, et qu'ils ne se fassent, de la philosophie même, une idée trop courte et trop étroite. La philosophie consisterait-elle à discuter seulement si les qualités de la matière sont en elle ou en nous, si l'espace et le temps sont des choses ou des conditions de notre sensibilité? Ces sortes de questions, dont je ne méconnais pas l'intérêt, ont quelque chose de trop « scolastique, » au vrai sens, au sens étymologique du mot, et je veux dire par là qu'en dehors de l'école ni l'intérêt n'en est compris, ni peut-être n'en est réel. C'est comme la question de savoir en quoi la nature ou les fonctions propres des « Séraphins, des Chérubins, et des Trônes, » diffèrent de celles des « Puissances, des Vertus, et des Dominations. » Elle appartient sans doute à la théologie, mais la théologie en examine d'autres aussi, de moins excentriques à la vie présente, et si je puis ainsi parler, de plus effectives. Quelque opinion que Bossuet, dans ses ouvrages que l'on appelle philosophiques, ait donc exprimée sur des questions de ce genre, elles ne sont pas sa « philosophie. » Comme la « philosophie » de Voltaire, c'est dans l'ensemble de son œuvre que la « philosophie » de Bossuet est éparse ou plutôt diffuse. Tout autant que dans le *Traité de la connaissance de Dieu*, c'est dans son *Discours sur l'histoire universelle* qu'il nous la faut chercher, ou même dans son *Histoire des variations des églises protestantes*. Elle est encore dans son *Instruction sur les états d'oraison*, ou dans sa *Politique tirée des paroles de l'Écriture sainte*. Là est sa métaphysique, là sa logique, là sa psychologie. Là surtout, pour mieux dire encore, est sa conception de la vie, sa manière de résoudre l'énigme de la destinée; là sont les principes de sa morale; et là enfin tout ce qu'il convient d'envelopper sous ce nom de sa philosophie, quand on parle d'un homme qui, pendant plus d'un demi-siècle, a plus agi que discouru, et moins disserté que lutté.

Cette manière d'entendre « la philosophie » de Bossuet a plusieurs avantages, et celui-ci premièrement, qui est de décider, en la supprimant, la question de son cartésianisme. Si nous en voulions croire les historiens de la philosophie moderne, — et aussi quelques historiens de la littérature française, — le *Discours de la méthode* ou les *Méditations sur la Philosophie première* auraient non-seulement contenu en puissance, mais déterminé en fait toute la pensée du XVIIe siècle, et nous n'aurions, dit-on, ni Pascal ni

Molière, ni Bossuet ni Racine, si Descartes n'avait existé. C'est faire trop d'honneur à ce génie chagrin et singulier, qui peut-être n'a manqué de rien tant que de bon sens, à moins encore que ce ne soit de l'expérience de la vie, et du sentiment de la réalité. Pas un de nos grands écrivains du XVIIe siècle n'a vraiment subi la domination de Descartes, et quand Descartes est devenu, trente ou quarante ans après sa mort, le maître des esprits, il y avait longtemps que tous ceux dont on fait ses disciples, arrivés eux-mêmes au terme de leur vie, s'étaient formés à l'école d'une autre philosophie que la sienne. L'influence du cartésianisme au XVIIe siècle est l'une des inventions, l'une des nombreuses erreurs dont Victor Cousin a jadis infesté l'histoire de la littérature française ; — et je le montrerais, si je ne l'avais déjà fait (1).

Mais pour Bossuet, s'il semble quelque part être cartésien, ce n'est précisément que dans son *Traité de la connaissance de Dieu*; et, là même, ce que l'on veut qu'il doive à Descartes, c'est à saint Thomas, ou à saint Anselme, ou à saint Augustin qu'il l'emprunte, quand il ne le tire pas de son fonds. J'en pourrais produire, si c'en était ici le lieu, de notables exemples. Et comment, en vérité, n'abonderaient-ils pas, si Descartes s'est moqué de nous avec sa prétention de faire en lui table rase de tout ce qu'il devait à l'enseignement de ses maîtres? Quand au surplus on épiloguerait sur ce point, et quand on établirait que ce que, saint Thomas ou saint Anselme avaient dit avant lui, Descartes, dans son poêle, l'a réinventé, il serait toujours vrai que ni la théologie, ni la morale, ni l'histoire, ni la politique, qui sont toute la philosophie de Bossuet, n'ayant de place dans celle de Descartes, Bossuet, cartésien par accident ou par occasion, dans celui de ses ouvrages dont les destinées l'ont le moins occupé, ne l'est pas dans les autres. Qu'y a-t-il de cartésien dans le *Discours sur l'histoire universelle*, ou dans l'*Instruction sur les états d'oraison*, ou dans la *Politique tirée des paroles de l'Écriture sainte?* Et, cependant, la question de savoir quel est le fondement du droit des peuples ou du titre des rois? ce que c'est que l'amour? ou encore s'il s'exerce une action de Dieu sur le monde, sont-ce ou non, — je le demande aux philosophes eux-mêmes, — des questions de philosophie?

J'insisterais, si dans une lettre qu'on ne connaît, il est vrai, que depuis une quinzaine d'années (2), Bossuet en personne, avec une franchise entière, ne s'était expliqué sur Descartes. C'était en 1689, et Huet, l'évêque d'Avranches, qu'on lui avait jadis associé dans l'éducation du dauphin, venait de publier sa *Censure de la philo-*

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 octobre 1888 : *Jansénistes et Cartesiens*.

(2) *Correspondance et œuvres inédites de Bossuet*, publiées par l'abbé Guillaume. Bar-le-Duc, 1877; Contant-Laguerre.

sophie cartésienne. En en faisant tenir un exemplaire à Bossuet, l'évêque d'Avranches y joignit une lettre, où il exprimait, par manière de badinage, la crainte que son illustre confrère « n'eût pas pour agréable un ouvrage si contraire à ses opinions. » Bossuet lui répondit, avec un peu d'aigreur, — « autant qu'il me parut, » nous dit Huet en ses *Mémoires;* — sur quoi les historiens de la philosophie, sans y regarder davantage, ont conclu que « Bossuet ne put supporter en silence l'apostasie cartésienne de Huet. » C'est exactement le contraire qu'il fallait dire; et, sans doute, je le répète, on n'avait pas la réponse de Bossuet sous les yeux, mais il était si facile de n'en pas supposer le contenu! Nous reproduisons ici toute la lettre, comme ne figurant que dans une seule des éditions des *Œuvres* de Bossuet.

Je ne puis partir, Monseigneur, sans vous faire mes remercîmens, sur le présent que je reçus hier de votre part, ni aussi sans vous dire un mot de la lettre dont il vous a plu de l'accompagner. Vous dites que *la doctrine que vous attaquez a eu le bonheur de me plaire;* — c'est Bossuet qui souligne; — et vous dites aussi dans la *Préface*, qui est tout ce que j'ai eu le loisir de lire de votre livre, que vous ne prenez la peine de combattre cette doctrine que parce qu'elle est contraire à la religion. Je veux croire, pour ma satisfaction, que vous n'avez pas songé à lier ces choses ensemble; mais la foi, dans un chrétien et encore dans un évêque qui la prêche depuis tant d'années sans en être repris, est un dépôt si précieux et si délicat (1) qu'on ne doit pas aisément se laisser attaquer par cet endroit-là en quelque manière que ce soit, surtout par un confrère qu'on aime et qu'on estime autant que vous. Je vous dirai donc franchement ce que je pense sur la doctrine de Descartes ou des cartésiens. Elle a des choses que j'improuve fort, parce qu'en effet je les crois contraires à la religion, et je souhaite que ce soit celles-là que vous ayez combattues : vous me déchargerez de la peine de le faire, comme je le fais en toute occasion, et je serai ravi d'avoir un ouvrage de votre façon où je puisse renvoyer les contredisans. Descartes a dit d'autres choses, que je crois utiles contre les athées et les libertins, et, pour celles-là, comme je les ai trouvées dans Platon, et ce que j'estime beaucoup plus, dans saint Augustin, dans saint Anselme, quelques-unes même dans saint Thomas et dans les autres auteurs orthodoxes, aussi bien ou mieux expliqués que dans Descartes, je ne crois pas qu'elles soient devenues mauvaises depuis que ce philosophe s'en est servi : au contraire, je les soutiens de tout mon cœur, et je ne crois pas qu'on les puisse combattre sans quelque

(1) On remarquera, pour ne pas se méprendre sur le sens de cette phrase, que Bossuet était alors au fort des polémiques soulevées par son *Histoire des variations*

péril. Pour les autres opinions de cet auteur, qui sont tout à fait indifférentes, comme celles de la physique particulière, et les autres de cette nature, je m'en amuse, je m'en divertis dans la conversation, mais, à ne vous rien dissimuler, je croirais un peu au-dessous du caractère d'évêque de prendre parti sérieusement sur de telles choses.

Voilà, Monseigneur, en peu de mots, ce que je crois sur Descartes. Je vous le dis sans avoir rien sur le cœur qui diminue la cordialité et le respect avec lequel je suis, etc.

A Paris, 18 mai 1689.

Voilà, je pense, une étrange façon de reprocher à Huet son « apostasie cartésienne; » mais voilà, sur Descartes et sur le cartésianisme, le fond de la pensée de Bossuet. Une part de la doctrine lui est indifférente : c'est, par exemple, la théorie de l'arc-en-ciel, ou le *Traité de la formation du fœtus;* et je ne veux point rechercher ici s'il a tort ou raison dans son indifférence. Je dis seulement que ni la religion, ni la politique, ni la morale ne lui paraissant dépendre du nombre des couleurs du spectre ou des phénomènes de la segmentation de l'œuf des mammifères, ce sont choses, pour lui comme pour l'auteur des *Pensées*, dont il ne faut pas négliger de s'informer en passant, mais qui ne valent pas une heure de peine. Une autre part du cartésianisme n'appartient pas à Descartes : on remarquera que c'en est précisément pour Bossuet la meilleure, celle que Descartes doit lui-même aux Anselme ou aux Augustin. Et enfin, pour la troisième, non-seulement il l'improuve, mais en toute occasion, non content de l'improuver, il l'a combattue, il la combat, il la combattra. Peut-on être moins cartésien? d'une manière plus explicite, plus modérée d'ailleurs, mais plus ferme aussi dans sa modération?

Qu'improuvait-il cependant, et qu'a-t-il combattu dans le cartésianisme? Ce que nous avons déjà vu qu'y aurait combattu Pascal, — si Pascal avait eu le temps de mettre la dernière main à cette *Apologie de la religion* dont les *Pensées* ne sont que les fragmens mutilés; — et ce qu'après Pascal et Bossuet, Fénelon y a combattu à son tour : une conception mécaniste du monde, où, n'y ayant de place que pour la nécessité, il n'y en avait plus pour la liberté de l'homme, et encore moins pour celle de Dieu. Non que Descartes l'eût ainsi voulu; et au contraire, tout ce que l'on pouvait essayer pour sauver la liberté de Dieu, je crois, et on doit dire qu'il l'a effectivement tenté. Ce sage n'aimait pas qu'on lui fît des affaires; et c'est un trait de sa prudence que Bossuet a noté quelque part. Mais la logique intérieure du système avait été la plus forte. On l'avait bien vu, quand des spéculatifs plus hardis, Spinosa

dans son *Éthique*, ou Malebranche dans ses *Entretiens métaphysiques*, et ailleurs, avaient tiré des doctrines du maître ce qu'elles contenaient d'inévitables conséquences. Alors, il avait bien fallu s'avouer que les principes du cartésianisme, bien ou mal entendus, mettaient en question ou plutôt en péril quelques-uns des dogmes essentiels de la religion : la possibilité du miracle, le péché originel, la vraie notion de la grâce, le dogme même de la Providence. Et qui sait si ce n'est pas pour cela qu'un peu inquiet de ce qu'il y avait de trop cartésien encore dans son *Traité de la connaissance de Dieu*, Bossuet décida de ne pas le faire imprimer?

Nous commençons à entrevoir les linéamens de sa philosophie. La philosophie de Descartes est une philosophie de la nature : la philosophie de Bossuet est une philosophie chrétienne. Mais nous ne saurions nous en tenir là. Car, sans cesser d'être orthodoxe, et de demeurer fermement uni au corps de l'église, il y a plus d'une manière d'être chrétien ; il y en a surtout plus d'une, de philosopher, si je puis ainsi dire, dans le vaste sein du christianisme. Pour achever donc de déterminer le caractère original et personnel de la philosophie de Bossuet, c'est au cœur du christianisme qu'il faut l'aller étudier; c'est dans la nature aussi du génie de Bossuet; et c'est enfin ou peut-être surtout dans les circonstances qui l'ont obligé lui-même à se la définir. On ne tarde pas alors à s'apercevoir qu'entre tous les dogmes de sa religion, s'il en est un qu'il ait pris à cœur de démontrer et de fortifier, c'est celui de la Providence. Bossuet est éminemment le philosophe ou le théologien de la Providence; son œuvre entière, vue d'assez haut, n'est qu'une apologie de la religion chrétienne par le moyen de la Providence; et depuis ses premiers *Sermons* jusqu'à sa *Politique tirée des paroles de l'Écriture sainte*, s'il est une idée qui reparaisse dans tous ses ouvrages, qui en éclaire l'intention pour en recevoir à son tour une lumière nouvelle, et qu'il excelle à ramener où et quand on l'attendait le moins, c'est l'idée de la Providence.

II.

Je ne dis pas qu'il l'ait inventée. Si je l'osais dire, et qu'il pût m'entendre, cette manière de louer son originalité le ferait frémir d'indignation et de colère. En effet, je parle ici de l'homme qui n'a pas craint d'écrire quelque part : « L'hérétique est celui qui a une opinion. » Bossuet n'a pas eu d'opinion, et il a mis sa gloire, ou plutôt sa religion, à ne rien inventer. Mais, comme il le fait également observer, puisque les mêmes dogmes, selon les temps, les occasions, et le génie particulier des novateurs, sont attaqués de diverses manières, tantôt dans une partie d'eux-mêmes et tantôt

dans une autre, il en faut suivre les contradicteurs sur le terrain qu'ils se sont choisi; et, à de nouveaux assauts, il faut ainsi qu'on oppose des défenses nouvelles.

C'est justement ce que Bossuet a fait. Sans doute, les païens eux-mêmes avaient déjà l'idée d'une Providence, puisque Lucrèce, en son poème, ne s'est rien proposé de plus capital que de la ruiner. En revanche, cette même idée, les stoïciens, eux, la considéraient comme constituant en quelque manière le fond de la définition de Dieu. « Que resterait-il à la neige, disait l'un d'eux, si on lui ôtait le froid, et au feu si on lui ôtait la chaleur? De même, que resterait-il à l'âme si on lui ôtait le mouvement, et à Dieu si on lui ôtait la Providence? » Les Pères étaient venus ensuite, ceux de l'église grecque, Chrysostome et Grégoire de Nysse, qu'à la vérité j'ai peu lus; et ceux de l'église latine, saint Augustin, Orose, Salvien « le prêtre de Marseille, » avec son *de Gubernatione Dei*, et Boèce, à leur suite, et plus tard saint Thomas, combien d'autres encore, que j'ignore ou que j'oublie! Mais si les principes étaient depuis longtemps posés et consentis, il y avait bien des conséquences que l'on n'en avait pas encore aperçues ou tirées; et, sans parler de cette magnificence ou de cette force de style grâce auxquelles Bossuet devait presque égaler la grandeur de son sujet, personne avant lui n'avait donné plus d'extension à cette idée de la Providence, n'en avait fait des applications plus diverses, n'y avait enfin, et en un certain sens, plus savamment réduit la religion tout entière.

Aussi bien n'en était-il pas qu'il fût alors plus urgent de défendre contre les libertins, n'y en ayant pas, — ce sont les termes de Bossuet lui-même, — qui « fût exposée à des contradictions plus opiniâtres. » Pour le prouver, j'ai déjà plusieurs fois cité le père Garasse, en sa *Doctrine curieuse des beaux esprits*, ou Mersenne encore, dans ses *Questions sur la Genèse*. A leur témoignage, puisqu'on en a contesté la valeur, je puis joindre aujourd'hui celui de Lessius (1), ce même Lessius que Pascal a si fort malmené, mais qui n'en est pas moins l'une des gloires de la compagnie de Jésus. Nous avons, en effet, dans les *Opuscules* de Lessius, à la date de 1613, un traité dont le titre tout seul est assez caractéristique: *de Providentia numinis, et animi immortalitate libri duo, adversus atheos et politicos;* et peut-être, en passant, n'est-il pas superflu de noter que Bossuet possédait les *Opuscules* de Lessius, sous le numéro 131 du catalogue de sa bibliothèque. Il possédait aussi, sous le numéro 314, la *Politique* d'un autre jésuite, le père Adam Contzen. Et Lessius disait, dans la *Dédicace* de son livre à

(1) J'y en joindrai d'autres encore, quand on le voudra.

l'évêque de Gand : « Parmi beaucoup de sectes impies dont les funestes doctrines déchirent le sein de la religion, il n'y en a ni de plus nombreuse en adeptes, ni de plus étendue, ni qu'on retrouve en plus de lieux sur terre que celle des athées, — *secta ἀθέοτητος*, — je veux dire de ces libertins qui nient ou qui révoquent en doute la Providence divine et l'immortalité de l'âme. » C'est ce que disait également Contzen, dans sa *Politique*, dont il employait presque entièrement le premier livre à la réfutation des argumens des athées contre la Providence. Héritiers, par notre Montaigne, de l'épicurisme ou du naturalisme italien de la renaissance, s'il était un dogme qui fût en butte aux sarcasmes des libertins du XVIIe siècle, nous pouvons l'affirmer, c'était celui de la Providence; — et si ce n'est pas la seule raison que Bossuet ait eue de le défendre, c'en est au moins la première.

Car il en avait d'autres, que je me contenterai d'indiquer en courant. — Les jansénistes, embarrassés peut-être par leurs doctrines sur la prédestination, qui restreignait singulièrement la liberté de Dieu même, n'avaient pour ainsi dire pas touché cette matière de la Providence. Est-ce pour ce motif secret que, si l'idée s'en retrouve dans l'*Augustinus* de Jansénius et dans les *Pensées* de Pascal, comme étant inséparable de l'idée même de Dieu, je ne me rappelle pas que le nom s'y en rencontre une seule fois? — On sait d'autre part qu'à Metz, la seule ville de France où les juifs eussent un état légal, leur misérable condition avait éclaté aux yeux de Bossuet, tout jeune encore, comme une preuve vivante de la Providence de Dieu. N'a-t-on pas retrouvé, dans un sermon de cette époque, *Sur la bonté et la rigueur de Dieu*, le dessin un peu grêle, mais aisément reconnaissable de la deuxième partie du *Discours sur l'histoire universelle?* — Et enfin, si, depuis longtemps, la tentation des libertins était d'imputer à la « Nature » ou au « Destin » la régularité de ce gouvernement du monde que la religion déférait à Dieu, le cartésianisme, en précisant ce que la tentation avait d'encore vague, n'avait-il pas fixé ce qu'elle avait avant lui d'incertain? Bossuet, plus perspicace qu'on ne le veut bien dire, a compris que si les progrès de la science devaient bientôt menacer quelque dogme, c'était d'abord celui de la Providence.

Mais sa grande raison de s'attacher, pour ainsi dire, au dogme de la Providence, de le faire sien, — comme Pascal aurait fait celui de la chute originelle, s'il avait achevé son *Apologie de la religion*, — c'est qu'il n'y en avait pas qui convînt mieux à la nature de son génie. Qui donc a cru dire autrefois quelque chose de spirituellement malicieux, en appelant Bossuet « un conseiller d'État? » C'était en tout cas un évêque, non un moine; et j'entends par là qu'en même temps qu'un dogme et qu'une morale, sa religion est

une politique aussi. Ce n'est pas tout pour lui que d'enseigner ou de prêcher les hommes : il se croit également investi du droit ou chargé de l'obligation de les conduire. Lisez plutôt, dans sa *Politique*, l'article intitulé : *Erreurs des hommes du monde et des politiques sur les affaires et les exercices des religions.* Aussi, ce qu'il a vu d'abord dans le dogme de la Providence et ce qu'il s'est complu à en bien dégager, est-ce l'idée de gouvernement, et, pour user de ses propres expressions, ce sont les « maximes d'État » de la « politique du ciel. » Les rois sont *comme* des dieux, et Dieu est le Roi des rois. De même donc que les rois sont rois pour faire régner sur terre, par des moyens dont le choix et l'application n'appartiennent qu'à eux, la justice, la paix, et la prospérité; de même, Dieu, par des voies qui nous sont cachées, conduit le monde à des fins également dignes de sa justice, de sa puissance, et de sa bonté. Dans les *Sermons*, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, dans la *Politique tirée des paroles de l'Écriture sainte*, il n'y a pas d'idée qui revienne plus souvent, de comparaison qui soit plus naturelle à Bossuet, d'analogie qui lui paraisse mieux fondée. Évidemment, comme il y avait une affinité secrète entre le pessimisme de Pascal et la sévérité ou la dureté du dogme de la chute, il y en a une entre le dogme de la Providence et le goût comme inné de Bossuet pour la règle, pour l'ordre, pour l'unité. S'il a défendu comme personne l'idée de la Providence, c'est qu'il l'a sentie, ou éprouvée, si je puis ainsi dire, comme personne; et quand il n'aurait rien ajouté que lui-même à ce qu'on en avait dit avant lui, c'est pour cela qu'il en demeurerait toujours le philosophe et le théologien.

Suivons donc le développement de l'idée dans son œuvre; et voyons-la, non pas assurément d'informe ni de vague, mais pourtant, de flottante ou de trop générale encore, devenir plus précise ou plus particulière, et, en se particularisant, s'élargir, s'enrichir, s'approfondir.

Elle est partout dans les *Sermons*, et par exemple, il y a longtemps qu'on l'a signalée dans ce sermon *Sur la bonté et la rigueur de Dieu*, que je rappelais plus haut. Bossuet avait alors environ vingt-cinq ans. Peu de sermons sont plus caractéristiques de sa première manière, agressive et souvent violente, militante et passionnée, peu pitoyable à la faiblesse humaine. L'idée que ce jeune prêtre se fait là de la Providence, — ou plutôt des vengeances du Dieu dont il est le ministre, — outre qu'elle manque un peu de générosité, manque surtout d'ampleur et d'originalité. Tout frémissant encore d'une horreur sacrée des bourreaux du Christ, comme s'il sortait d'assister au drame du calvaire, il n'y a rien là de personnel que l'accent, que l'éclat de la parole, que l'allure

du discours. Rien de plus : rien surtout qui indique la présence dans son auditoire d'un autre ennemi que le juif; rien qui pousse, ou qui perce, et qui passe au-delà des murs entre lesquels il prêche, mais

. . . Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;

et la destruction de Jérusalem, la dispersion du peuple juif, la malédiction qui continue toujours, après dix-sept cents ans, de peser partout sur eux, tournées, pour le chrétien intransigeant qu'il est, en preuves irrécusables de la vérité de sa religion.

Il y a quelque chose d'autre, et de plus, dans les deux sermons *Sur la Providence*, que l'on date, l'un de 1656, et le second de 1662. Si nous en avions le loisir, l'occasion serait belle et la tentation naturelle de comparer les deux discours, pour montrer ce que six années seulement d'intervalle ont mis de différence entre deux manières de traiter le même sujet par les mêmes argumens. Mais, ce qui nous importe beaucoup davantage, on voit les libertins ici paraître en scène, et Bossuet, dans son exorde, annoncer son intention d'établir contre eux la vérité du dogme de la Providence :

De toutes les perfections infinies de Dieu, celle qui a été exposée à des contradictions plus opiniâtres, c'est sans doute cette Providence éternelle qui gouverne les choses humaines. Rien n'a paru plus insupportable à l'arrogance des libertins, que de se voir continuellement observés par cet œil toujours veillant de la Providence ; il leur a paru, à ces libertins, que c'était une contrainte importune de reconnaître qu'il y eût au ciel une force supérieure qui gouvernât tous nos mouvemens et châtiât nos actions déréglées avec une autorité souveraine. Ils ont voulu secouer le joug de cette Providence qui veille sur nous, afin d'entretenir dans l'indépendance une liberté indocile qui les porte à vivre à leur fantaisie, sans crainte, sans retenue, et sans discipline.

Mais, comme une eau qui sort en bouillonnant d'une source trop pleine, les idées de Bossuet, se pressant ici les unes les autres, si leur abondance ne le détourne pas lui-même de son principal dessein, cependant l'ensemble du discours a quelque chose encore de confus ou d'irrégulier. L'idée en est belle, elle est grande : c'est que, pour prendre notre point de perspective, et pour entendre quelque chose au plan divin de la création, il faut sortir du monde, en franchir les limites étroites, s'élever soi-même au-dessus du temps qui passe, plus haut, plus loin encore, et se transportant en espérance au jour du dernier jugement, voir de là se débrouiller la confusion des

choses humaines, tout se remettre en place, et le désordre enfin prouver l'ordre. Mais, pour reconnaître ensuite avec lui, — je parle en libertin, — « toute l'économie de la Providence » dans le verset du psalmiste : *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto*, n'y faut-il pas peut-être, avec beaucoup de bonne volonté, quelque subtilité d'esprit? ou est-on seulement obligé de l'y reconnaître? J'ajoute que, dès le second point, il ne s'agit plus dans le sermon que de l'utilité des afflictions, lequelle fait sans doute une partie de la question de la Providence, mais ne l'est pas cependant tout entière, et semble en résulter comme une conséquence plutôt qu'elle ne sert à la démontrer ou à l'établir. S'il est d'ailleurs toujours hasardeux de lier le libertinage de l'esprit à celui des mœurs, — parce que la vertu d'un seul athée suffit à renverser toute l'argumentation, — c'est un danger que Bossuet n'a pas évité dans ce premier sermon.

Je le trouve plus libre dans le second, dont l'ordonnance, ayant plus de simplicité, a plus de solidité aussi. Les libertins font plus ici que de paraître, ils occupent tout le discours, comme ils occupaient, en le composant, toute la pensée du prédicateur. Je ne puis résister au plaisir d'en recopier au moins l'exorde, l'un des plus beaux que nous ayons de Bossuet, où l'on entend sonner comme un bruit de guerre, et dont le geste superbe semble celui d'un Condé menant ses troupes à l'assaut :

Nous lisons dans l'histoire sainte que le roi de Samarie, ayant voulu bâtir une place forte qui tenait en crainte et en alarme toutes les places du roi de Judée, ce prince assembla son peuple, et fit un tel effort contre l'ennemi que, non-seulement il ruina cette forteresse, mais qu'il en fit servir les matériaux pour construire deux grands châteaux par lesquels il fortifia sa frontière. Je médite aujourd'hui, Messieurs, de faire quelque chose de semblable, et dans cet exercice pacifique, je me propose l'exemple de cette entreprise militaire. *Les libertins déclarent la guerre à la Providence divine*, et ils ne trouvent rien de plus fort contre elle que la distribution des biens et des maux, qui paraît injuste, irrégulière, sans aucune distinction entre les bons et les méchans. *C'est là que les impies se retranchent comme dans leur forteresse imprenable;* c'est de là qu'ils jettent hardiment des traits contre la sagesse qui régit le monde, se persuadant faussement que le désordre apparent des choses humaines rend témoignage contre elle. Assemblons-nous, Chrétiens, pour combattre les ennemis du Dieu vivant; renversons les remparts de ces nouveaux Samaritains. Non contens de leur faire voir que cette inégale dispensation des biens et des maux du monde ne nuit en rien à la Providence, montrons, au contraire, qu'elle l'établit. Prouvons, par le désordre même, qu'il y a un ordre supérieur qui rapporte tout à soi

par une loi immuable, et bâtissons les forteresses de Juda des débris et des ruines de celle de Samarie.

Ai-je besoin de faire observer qu'en prêchant ici le dogme, Bossuet ne le détachera pas de l'usage ou de l'application que son auditeur en doit faire? Quoi que l'on en ait voulu dire, du haut de la chaire chrétienne ce sont bien des leçons de morale qu'il donne, ce sont des règles de conduite qu'il prescrit; et je me repens de l'avoir jadis représenté, sur la foi de Désiré Nisard, comme j'aurais pu faire un théologien argumentant dans l'école sur le mystère de la Trinité. Mais l'intention polémique, et par suite aussi l'intention doctrinale, est, sinon mieux marquée, du moins plus facile à saisir dans ce second sermon. Contre les libertins, qu'il n'accuse plus ici de dérèglement dans les mœurs, mais plutôt d'orgueil et de confiance en eux-mêmes, dans les fumées de leur propre sagesse, il semble que Bossuet se prépare à ramasser l'arme qui va, dans quelques jours, tomber des mains de Pascal expirant. Et ne peut-on pas dire qu'il va déjà plus loin que l'auteur des *Pensées*, si ce n'est plus seulement, comme lui, l'indifférence ou l'insouciance des athées qu'il combat en eux, mais leurs attaques auxquelles il se propose de répondre par des ripostes, leurs raisons auxquelles il oppose les siennes, leurs argumens enfin dont il se fait fort de leur démontrer publiquement la faiblesse? Je ne crois d'ailleurs pas qu'il y ait réussi, dans le second sermon *Sur la Providence*, et, lui-même, il n'allait pas tarder à s'en apercevoir.

Qu'il y ait, en effet, de l'ordre dans la nature, et un point fixe, par conséquent, d'où se démêle et s'organise l'apparente confusion des affaires humaines; qu'il y ait des lois, dont la stabilité soit le premier caractère, un caractère sans lequel elles ne seraient pas lois; et que l'enchaînement secret en forme le système du monde, ce n'était plus, aux environs de 1660, ce que niaient nos libertins, ni surtout les cartésiens, puisqu'au contraire ils arguaient de cette stabilité même des lois de la nature, et de la réalité de l'ordre universel, pour établir en quelque manière l'inexistence de la Providence sur son inutilité. Interrogés sur la place, ou sur le jeu, qu'ils laissaient à l'action divine dans le gouvernement du monde, ils auraient pu déjà répondre, comme ce géomètre, qu'ils n'avaient pas besoin de cette hypothèse; et, ainsi que l'on disait alors, c'était faire pour eux, en tout cas, que de leur montrer tout l'univers soumis à une loi d'airain dont la nécessité enchaînait Dieu lui-même. Bossuet a failli commettre cette erreur; mais c'est Fénelon qui y est tombé, dans la première partie de son *Traité de l'existence de Dieu*.

Les libertins disaient encore qu'il n'était pas de la majesté de

Dieu, s'il existait, de se soucier des affaires des hommes, non plus que les hommes ne s'occupent de celles des fourmis ou des moucherons. *Si est aliquod numen supremum, credibile est illud se rebus humanis non immiscere, nec curare quid apud nos agatur.* Cela n'était pas davantage de sa perfection, ajoutaient-ils, dont le propre, étant de se suffire à elle-même, est donc aussi d'habiter éternellement en soi, sans en pouvoir sortir que pour se nier en se manifestant.

Enfin, et de tous leurs argumens, celui-ci, — qui détruisait les autres, il est vrai, mais on n'y regardait pas de si près, — est sans doute le plus ingénieux : ils soutenaient qu'il n'arrive à chacun que ce que chacun a voulu; que la proportion est constante entre l'effort et le résultat; et qu'heureux ou malheureux, tout homme est lui seul à lui-même l'artisan de sa destinée. Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, il n'y en avait pas moins vingt raisons pour qu'Octave vainquît au promontoire d'Actium, et que tout ce qu'il était, joint à tout ce qu'il représentait, triomphât de tout ce qu'était l'amant de l'Égyptienne. La conséquence est assez claire : si nous sommes ainsi à nous-mêmes notre Providence, que réservera-t-on pour sa part à celle de Dieu? où, quand, et comment veut-on qu'elle s'exerce? dans quels intervalles des affaires humaines? Il faut retenir cet argument, pour bien entendre la philosophie de Bossuet sur les « choses fortuites, » et ce que l'on pourrait appeler sa théorie du hasard.

Parcourez maintenant les sermons de sa grande époque. C'est l'expression dont on se sert pour désigner ceux qu'il a prêchés de 1662 à 1670. Aussi souvent que le sujet le comporte, vous n'en trouverez pas un qui ne soit un commencement de réponse à quelqu'un de ces argumens.

Qu'essaie-t-il de prouver dans son sermon *Sur l'ambition*, qu'il a prêché cinq ou six fois? Précisément ce qu'il a si bien résumé plus tard dans un endroit de sa *Politique*. « On a beau compasser, dira-t-il, tous ses discours et tous ses desseins, l'occasion apporte toujours je ne sais quoi d'imprévu, en sorte qu'on fait toujours plus ou moins qu'on ne pensait. *Et cet endroit inconnu à l'homme dans ses propres actions et dans ses propres démarches, c'est par où Dieu agit, et le ressort qu'il remue.* » Voyez encore ses sermons *Pour la fête de tous les saints* ou *Pour le jour de Noël*. Ils célèbrent le mystère du jour; mais, dans cette commémoration solennelle, ce qu'ils ont surtout pour objet de mettre en lumière, c'est le pacte d'amour que la bonté de Dieu, en le rachetant, a voulu conclure avec la faiblesse de l'homme. Et, tel sermon *Sur les devoirs des rois* ou *Sur la justice*, quelle en est l'idée intérieure et profonde? C'est, comme Bossuet le dit lui-

même, c'est de nous apprendre que « Dieu a voulu tout décider, c'est-à-dire donner des décisions à tous les états, » ou, en d'autres termes, régler les conditions des hommes, celle du roi comme celle du prêtre, celle du marchand dans sa boutique ou de l'artisan dans son ouvroir, et leur donner à tous des principes de conduite qui le mêlent, pour ainsi dire, à toutes nos actions comme à toutes nos pensées. Descendant des hauteurs inaccessibles où jusqu'alors on l'avait placée, n'est-il pas vrai qu'ici l'idée de la Providence ne s'abaisse assurément pas, mais enfin s'humanise? La preuve qu'on en cherchait dans de vains raisonnemens, Bossuet nous la fait voir et comme toucher en nous, dans le secret de notre conscience. Il y a une force cachée qui fait servir nos actes à des fins que nous n'avions ni prévues, ni souvent souhaitées, qui nous effraient quelquefois nous-mêmes, et cette force, c'est Dieu.

Arrivé là, il ne lui restait plus qu'à en montrer la présence dans l'histoire, et je ne sais si ce n'est pas le principal objet de ses *Oraisons funèbres*, mais surtout des deux premières : l'*Oraison funèbre d'Henriette de France*, datée, comme l'on sait, de 1669, et l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*, prononcée le 21 août 1670. Bossuet avait quarante-trois ans. Rappellerai-je ces paroles, qui sont, ou qui étaient jadis, il n'y a pas longtemps encore, dans toutes les mémoires? Le Français qui les vantait n'apprenait rien alors à l'étranger, et je commence à craindre que ce ne soit bientôt l'étranger qui nous les rapprenne :

C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Église. Il voulait découvrir, par un grand exemple, tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « Je suis le Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie; c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît. Et maintenant, j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur. » Il l'appelle son serviteur, quoique infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. « Et j'ordonne, poursuit-il, que tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux, » tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande! Mais écoutez la suite de la prophétie : « Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne. » Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusques à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.

Si j'ai cru devoir choisir ce passage parmi tant d'autres, ce n'est pas seulement qu'il nous montre Bossuet en pleine possession de son idée maîtresse, mais encore c'est que l'on y voit la promesse des applications qu'il en va faire, et qui vont remplir maintenant trente ans de son existence. « Ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime, » c'est l'*Histoire des variations des églises protestantes*. Mais « quand ce Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, » la manière dont « il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance, » n'est-ce pas l'idée du *Discours sur 'histoire universelle?* Et l'un et l'autre, c'est toujours aussi l'idée de la Providence. Or, si les protestans n'avaient pas attaqué l'*Histoire des variations*, nous n'aurions ni les *Avertissemens aux protestans,* ni les deux *Instructions pastorales sur les promesses de l'Église,* ni l'*Explication de l'Apocalypse*. Nous n'aurions, d'autre part, ni *la Défense de la tradition et des saints pères*, ni les deux *Instructions sur la traduction du Nouveau-Testament publiée à Trévoux*, ni tant d'autres écrits, s'il n'avait fallu défendre contre les « libertins, » et contre les « critiques, » le *Discours sur l'histoire universelle*. Mais l'*Histoire des variations* soulève tant de questions particulières, et d'un autre ordre, qui ne se rattachent qu'indirectement à celle que nous examinons, qu'on ne s'étonnera pas si, de ces deux grands ouvrages, puisque le choix en est libre, nous nous attachons de préférence au *Discours sur l'histoire universelle*.

III.

Nous n'avons pas sans doute à justifier, contre tant de vaines critiques dont il a été l'objet, mais auxquelles, d'ailleurs, nous voyons qu'il ne laisse pas d'avoir assez heureusement résisté, le plus célèbre, et presque le plus achevé des ouvrages de Bossuet. Qui croirait qu'on lui a sérieusement reproché, dans un *Discours* qui se termine à l'avènement de Charlemagne, de n'avoir pas parlé de l'Amérique? Un autre s'est plaint qu'il eût passé Mahomet sous silence, comme si Bossuet, à deux reprises, et notamment à la fin du livre, n'avait pas renvoyé de parler de Mahomet et de l'islamisme à un autre *Discours!* On ne saurait discuter, selon le vieil adage, avec ceux qui ne conviennent pas des principes; et nous, que pouvons-nous répondre à des critiques dont le premier soin semble avoir été de ne pas lire l'ouvrage qu'ils voulaient critiquer? Nous attendrons qu'ils l'aient lu.

Quant au reproche de n'avoir pas tenu les promesses de son titre, et, par exemple, dans une *Histoire universelle,* de n'avoir traité ni

de l'Inde ni de la Chine, je ne dirai pas que Bossuet l'eût fait dans son second *Discours*, — quoique d'ailleurs on pût le soutenir et presque le prouver. Comme de l'islamisme et comme de Mahomet, il attendait, pour parler de l'Inde et de la Chine, qu'elles fussent entrées dans le plan de l'histoire de la civilisation occidentale, et même, pour les y introduire, nous pourrions indiquer le moyen qu'il eût pris. C'est celui dont Fénelon, quelques années plus tard, a usé dans un sermon classique, *Pour la fête de l'Épiphanie*, où il montre la catholicité passant les mers, et allant réparer au loin, dans les contrées de l'extrême Orient, les pertes que lui avaient infligées les victoires de Luther et de Calvin. A moins encore qu'il n'eût naïvement répondu, comme il l'a fait dans un curieux passage de sa seconde *Instruction pastorale sur les promesses de l'Église :*

S'il y a des particuliers qui ne croient pas à l'Évangile, qui doute qu'il y ait aussi des nations, puisqu'on en trouve même « à qui l'esprit de Jésus ne permet pas de prêcher » durant de certains momens? (*Act.* XVI, 6, 7.) Allez donc chicaner saint Paul et Jésus-Christ même, *et alléguez-leur la Chine, comme vous faites sans cesse, et, si vous voulez, les Terres Australes*, pour leur disputer la prédication écoutée par toute la terre. Tout le monde, malgré vous, entendra toujours ce langage populaire qui explique par *toute la terre le monde connu, et dans ce monde connu une partie éclatante et considérable de ce grand tout.* En sorte qu'il sera toujours véritable que ce sera de ce monde que l'Église demeurera toujours composée...

Il est bien difficile de ne pas croire qu'il songe, en écrivant ces mots, à son *Histoire universelle*. Et, en effet, ne pourrait-on pas dire, non-seulement avec « le langage populaire, » mais avec celui même de la philosophie, que le premier caractère d'une *Histoire* vraiment *universelle* est de ne l'être pas (1)? Comme l'histoire de chacun de nous, pareillement l'histoire des nations est pleine de momens qui ne s'objectivent point, pour ainsi parler; d'événemens qui périssent en naissant; d'accidens qui ne laissent point après eux de traces d'eux-mêmes; et je sais bien que ce sont ceux que les chronographes ou les annalistes se complaisent à enregistrer, mais ce sont ceux aussi dont on a dit avec raison qu'il n'y avait rien de plus méprisable qu'un fait. Bossuet n'a compté, lui, ni cru devoir compter qu'avec les autres, ceux qui forment la trame éternellement subsistante de l'histoire; et, de lui demander, au lieu de son *Discours*, de n'avoir pas écrit *l'Art de vérifier les dates*, ne serait-ce pas se moquer du monde?

(1) Voyez, à cet égard, dans les *Opuscules* de Kant, son *Examen de la philosophie de l'histoire de l'humanité*, de Herder, et surtout ses *Idées sur une histoire universelle*.

Enfin, si Voltaire et les voltairiens se plaignent qu'il ait fait graviter l'histoire de l'univers autour de celle du peuple juif, — pour lequel on sait l'étrange, l'insolent, et l'inhumain mépris qu'ils affectent encore, — à qui l'érudition contemporaine a-t-elle donné raison? Qui donc a dit qu'il n'y avait au monde que « trois histoires de premier intérêt? » Celle des Grecs, celle des Romains, celle des Juifs. Qui a prouvé que, si le christianisme était et demeure jusqu'ici le fait le plus considérable de l'histoire du monde, il ne s'expliquait lui-même, et ne se comprenait qu'à la lumière de l'histoire du peuple de Dieu? N'est-ce pas M. Ernest Renan? Nous dira t-on aussi de lui, que, s'il n'a pas fait plus de place, une part plus large, dans ses *Origines du christianisme*, au bouddhisme par exemple, ou, généralement, à l'influence des philosophies orientales, c'est qu'il les ignore? Mais si l'idée que M. Renan se fait de la philosophie de l'histoire est sans doute un peu étroite, — j'entends toujours chrétienne, en dépit qu'il en ait, ou plutôt toujours biblique, — reprocherons-nous à Bossuet, il y a deux cents ans maintenant passés, de ne s'en être pas fait une plus large? Ne le trouverons-nous pas excusable, lui, qui n'avait pas été l'élève d'Eugène Burnouf? Et ne conviendrons-nous pas qu'imaginaire comme les autres, le grief qu'on lui fait, d'avoir *ordonné* l'histoire du monde par rapport à celle du peuple juif, ce grief à son tour tombe, s'évanouit, et se dissipe comme eux?

C'est ce que je dirais si j'avais à défendre le *Discours sur l'Histoire universelle*. J'ajouterais qu'à mon avis, les lacunes ou les défauts n'en sont pas où l'on croit les voir, mais ailleurs, et qu'assurément ce n'est point Voltaire qui les a réparés, dans son *Essai sur les mœurs*, avec ce qu'il y dit de l'*Ezour-Veidam* ou de l'empereur Kam-Hi. Mais ce qu'il est plus intéressant de montrer, c'est le dessein que Bossuet s'est proposé dans son *Discours*, ce sont les raisons particulières qu'il a eues de le publier. C'est aussi que l'intention en est plus subtile, et surtout plus complexe que ne le donneraient à croire la simplicité de l'ordonnance, la lucidité du raisonnement, l'incomparable netteté du style. Unique en effet, pour l'aisance ou la négligence même, un peu hautaine, avec laquelle il jette, en passant, dans sa phrase plus rapide encore que majestueuse, autant d'idées que de mots, Bossuet ne l'est pas moins, dans ses grands ouvrages, pour l'art dont il sait faire marcher du même pas, ou courir de la même allure, l'exposition des faits, la réfutation des opinions adverses, et la démonstration du dogme. J'en voudrais montrer un bel exemple dans le *Discours sur l'histoire universelle*.

On n'y voit d'ordinaire qu'une philosophie de l'histoire, mais il est encore, et de plus, une apologie de la religion, et une démon-

stration du dogme de la Providence contre les libertins. Nous en avons pour garant un curieux endroit du *Journal de l'abbé Ledieu*. Ledieu, qui fut vingt ans le secrétaire de Bossuet, nous a laissé sur son maître des *Mémoires* panégyriques, et un *Journal* particulier qui sent moins l'admiration d'un fidèle secrétaire que la sourde hostilité d'un plat valet de chambre. Or, un jour qu'ils causaient du *Discours*, dont Bossuet préparait la dernière édition qu'il ait donnée, et que Ledieu, comme il le pouvait sans flatterie, lui en faisait de grands complimens, Bossuet lui dit: « Oui, j'ai voulu dans mon *Discours* réunir à l'autorité des premiers apologistes et de saint Augustin tout ce qui est répandu dans la tradition. *Mais, il y a plus: après avoir épuisé l'Écriture et les Pères, j'ai voulu combattre, de mon propre fond, les philosophes anciens et païens, par des raisons nouvelles, qui n'ont jamais été dites*, et que je tire le plus souvent de mes adversaires mêmes. » Nous ne saurions mieux définir la part d'invention ou d'originalité de Bossuet dans son *Discours*, ni rien répondre de plus net à ceux qui veulent qu'il en doive la première idée à Pascal, ou à M. Duguet. On n'a pas besoin de rien emprunter, fût-ce à l'auteur des *Pensées*, lorsque l'on est Bossuet, et que l'on a saint Augustin sous la main. Quant aux « raisons nouvelles » qu'il avait tirées de « ses adversaires mêmes, » il ne faut, pour les trouver, chercher ni bien longtemps ni bien loin; — et il suffit d'une seule observation.

Si la raison de l'homme, en effet, peut s'élever toute seule, d'elle-même et sans effort, à l'idée d'une Providence générale, qui gouvernerait le monde par des lois générales, immuables et nécessaires, il nous est moins aisé de concevoir l'idée d'une Providence particulière, dont l'active sollicitude, partout et toujours présente, ne souffrirait ni que la liberté de nos caprices troublât l'ordre de ses desseins, ni qu'i tombât sans sa permission « un seul cheveu de notre tête. » Même, nous la formons d'autant moins aisément que la raison de l'humanité se développe davantage; et il semble qu'elle ait quelque chose de plus enfantin encore qu'inconcevable. Cependant, cette Providence particulière est celle des chrétiens. « Qu'entendons-nous par le mot de providence, — dira bientôt Fénelon, dans sa *Réfutation du système du P. Malebranche*, inspirée, presque dictée, revue et corrigée par Bossuet? — Ce n'est point l'établissement des lois générales ni des causes occasionnelles; tout cela ne renferme que les règles communes que Dieu a mises dans son ouvrage en le créant. *On ne dit point que c'est la Providence qui tient la terre suspendue, qui règle le cours du soleil, et qui fait la variété des saisons;* on regarde ces choses comme les effets constans et nécessaires des lois générales que

Dieu a mises d'abord dans la nature; mais ce qu'on appelle Providence, selon le langage des Écritures, *c'est un gouvernement continuel qui dirige à une fin les choses qui semblent fortuites.* » Et Bossuet met à la marge : « La Providence semble enfermer tout cela, mais *plus particulièrement* ce qui semble fortuit. » C'est là, précisément, ce qu'il est difficile à la raison d'admettre, que Dieu ait déchaîné les révolutions d'Angleterre pour sauver l'âme de Mme Henriette! Ou plutôt, c'est ce qu'il lui serait impossible d'admettre, comme étant contradictoire, si la révélation n'était là, qui l'en assure. La conséquence est évidente. Pour établir le dogme de la Providence, il fallait commencer par mettre hors de doute l'autorité de la révélation, ou, si l'on veut, il fallait les prouver l'une par l'autre, et toutes les deux par l'histoire, en montrant que l'histoire inexplicable sans la Providence, ne s'éclaire et ne se comprend qu'à la lumière de la révélation.

C'est ce que niaient les libertins, et, en particulier, le plus illustre alors d'entre eux, ce juif d'Amsterdam « au long nez, au teint blême, » le plus logique aussi des cartésiens, Spinosa, dont le *Traité théologico-politique*, après avoir soulevé des orages, lors de son apparition, en 1670, venait d'être traduit et réédité jusqu'à trois fois en français, dans la même année 1678, sous le titre de: *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes au salut, tant public que particulier.* Bossuet avait lu Spinosa. Le *Tractatus theologico-politicus*, en édition originale, [*Hamburgi*. 1670. *Kunrath*], figure au catalogue de sa bibliothèque, sous le numéro 638. J'y vois figurer également l'*Éthique*, — ou plutôt l'*Opus posthumum*, — en manuscrit, sous le numéro 666; et ceci est plus curieux. Car, puisque l'*Éthique* a paru pour la première fois en 1677, quatre ans avant le *Discours* de Bossuet, il fallait donc que Bossuet fût singulièrement attentif à tout ce que faisait Spinosa, pour se l'être ainsi procurée manuscrite. Mais ce qui achève de nous rendre certains qu'il connaissait bien l'auteur du *Traité théologico-politique*, c'est qu'à chaque instant, s'il ne le nomme pas, il le réfute, ou il lui répond, dans la seconde partie du *Discours sur l'histoire universelle.*

Les preuves en seraient innombrables. C'est contre Spinosa qu'il s'est efforcé d'établir « la vocation du peuple de Dieu; » et on lit, effectivement, dans le *Traité théologico-politique :* « Si quelqu'un persiste à soutenir que l'élection des juifs est une élection éternelle... je n'y veux pas contredire... pourvu qu'on demeure d'accord qu'à l'égard de l'intelligence et de la vertu véritable, *toutes les nations sont égales,* Dieu n'ayant sur ce point aucune sorte de préférence, ni d'élection pour personne. » Spinosa dit ailleurs : « Puisqu'il est bien établi que Dieu est également bon et miséri-

cordieux pour tous les hommes, et que la mission des prophètes ne fut pas tant de donner à leur patrie des lois particulières que d'enseigner aux hommes la véritable vertu, *il s'ensuit que toute nation a eu ses prophètes, et que le don de prophétie ne fut point propre au peuple juif.* » Et Bossuet lui répond : « Les nations les plus éclairées et les plus sages, les Chaldéens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étaient les plus ignorans et les plus aveugles sur la religion : *tant il est vrai qu'il y faut être élevé par une grâce particulière et par une sagesse plus qu'humaine!* » Mais, de tous les raisonnemens de Spinosa, celui qu'il ne cesse de combattre, dont on pourrait presque dire que son *Discours* entier n'est qu'une perpétuelle contre-partie, c'est celui qui fait le fond de l'*Éthique* aussi bien que du *Traité théologico-politique :* « Si un phénomène se produisait dans l'univers qui fût contraire aux lois générales de la nature, il serait également contraire au décret de Dieu, et si Dieu lui-même agissait contre les lois de la nature, il agirait contre sa propre essence, ce qui est le comble de l'absurdité... *Je conclus donc qu'il n'arrive rien dans la nature qui soit contraire à ses lois universelles, rien qui ne soit d'accord avec ces lois et qui n'en résulte...* Et ces lois, bien que nous ne les connaissions pas toujours, la nature les suit toujours, et par conséquent elle ne s'écarte jamais de son cours immuable. » C'est ce que Bossuet, comme on le pense bien, refuse d'admettre un seul instant :

Moïse, et les anciens pères dont Moïse a recueilli les traditions, nous donnent d'autres pensées. Le Dieu qu'il nous a montré a bien une autre puissance ; *il peut faire et défaire ainsi qu'il lui plaît, il donne des lois à la nature, et les renverse quand il veut...*

Si, pour se faire connaître dans le temps que la plupart des hommes l'avaient oublié, il a fait des miracles étonnans, et forcé la nature à sortir de ses lois les plus constantes, il a continué par là à montrer qu'il en était le maître absolu, et que sa volonté est le seul lien qui entretient l'ordre du monde...

C'est justement ce que les hommes avaient oublié : *la stabilité d'un si bel ordre ne servait plus qu'à leur persuader que cet ordre avait toujours été et qu'il était de soi-même.*

Qui des deux cependant a raison, de Bossuet ou de Spinosa, c'est ce que je ne discuterai point. J'aurais assez gagné si j'avais convaincu tous ceux qui parleront du *Discours sur l'histoire universelle* de la nécessité d'avoir, en le lisant, l'*Éthique* et le *Traité théologico-politique* à portée de leur main. Car peut-être alors ne croirait-on pas qu'en fait de philosophie « Bossuet en est

toujours resté à ses vieux cahiers de Sorbonne ; » et peut-être, en rapprochant son *Discours* des circonstances qui le lui ont inspiré, le comprendrait-on mieux, si l'on ne l'admirait pas davantage! On saisirait alors aussi l'occasion de dissiper une fâcheuse et indigne équivoque ; et, s'il y a plus de dix-huit cents ans que, sous ce nom de Providence, bien loin d'envelopper la même chose, chrétiens et philosophes entendent précisément le contraire, ceux-ci l'impossibilité pour Dieu même de déroger aux lois qu'il se serait imposées, et ceux-là la liberté de les renverser quand il lui plaît, on le dirait. La Providence des philosophes est si peu celle des chrétiens qu'elles sont, à vrai dire, la négation l'une de l'autre. Et s'il fallait enfin prendre parti dans le débat, voici le motif qu'on aurait et qu'on aura toujours de se ranger du côté de Bossuet. C'est qu'il y a quelque chose d'occulte et de mystérieux qui se joue dans les affaires humaines, — n'importe le nom dont on le nomme, fortune, ou hasard, ou nature, ou Dieu même ; — et, ce qui vaut sans doute ici la peine qu'on le remarque, il en est de cette idée de la Providence comme de celle de la chute originelle : nous sommes sans la seconde « incompréhensibles à nous-mêmes, » et, sans la première, c'est notre propre histoire qui nous devient inintelligible.

Mais il ne suffisait pas à Bossuet d'avoir établi contre les libertins le droit de croire au miracle, plutôt que le miracle même : il lui fallait encore, contre les juifs, montrer le Messie dans le Christ, et, dans le Nouveau-Testament, l'accomplissement des prophéties de l'Ancien. On ne doit pas l'oublier, si l'on veut bien entendre l'économie de son *Discours*. Ce qu'il n'avait fait qu'indiquer ou que pressentir au temps de sa jeunesse, dans les sermons où nous avons signalé la première idée du *Discours* lui-même, — *Sur la bonté et la rigueur de Dieu*, *Sur le caractère des deux alliances*, *Sur Jésus-Christ objet de scandale*, — dix ou douze chapitres de sa seconde partie n'ont d'autre objet que de l'éclaircir, que de le développer, que de le fortifier. Par les prophéties et par l'histoire, contre les « illusions, » les « inventions, » les « subtilités, » et « l'obstination » des rabbins, il s'efforce d'établir, il prétend démontrer que, si Jésus-Christ n'est pas le Messie, il faut alors que les « prophètes en qui les Juifs espéraient les aient trompés. » On remarquera là-dessus que si Bossuet ne savait pas l'hébreu, cependant il connaissait bien les raisons des docteurs juifs, grâce au savant Huet, son collègue dans l'éducation du dauphin, qui travaillait lui-même, en ce temps-là, à sa *Démonstration évangélique ;* grâce à Renaudot ; grâce encore à ces frères de Veil, deux juifs qu'il avait convertis au christianisme, et dont le second, sous le nom de Louis de Compiègne, devenu « interprète du roi pour les lan-

gues orientales, » est l'auteur du premier catalogue des manuscrits hébraïques, syriaques, samaritains et arméniens de la Bibliothèque nationale.

Là, dans ces quelques chapitres, est le centre du *Discours*, et là aussi toute la force de l'argumentation de Bossuet.

Dieu a réservé à son Écriture une marque de divinité qui ne souffre aucune atteinte. *C'est le rapport des deux Testamens.*

On ne dispute pas que l'Ancien-Testament ne soit écrit devant le Nouveau... Il n'en faut pas davantage. *Par le rapport des deux Testamens, on prouve que l'un et l'autre est divin.* Ils ont tous deux le même dessein et la même suite : l'un prépare la voie à la perfection que l'autre montre à découvert, l'un pose le fondement et l'autre achève l'édifice, en un mot l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli.

Ainsi, tous les temps sont unis ensemble, *et un dessein éternel de la divine Providence nous est révélé.* La tradition du peuple juif et celle du peuple chrétien ne font ensemble qu'une même suite de religion, et les Écritures des deux Testamens ne font aussi qu'un même corps et un même livre.

Et, assurément, c'est ce que tous les chrétiens savaient ou croyaient comme lui, mais c'est ce que personne avant lui n'avait dit avec autant d'autorité.

Aussi est-ce à ce point précis du *Discours* que s'en rattache la troisième partie, la seule ou à peu près qu'on lise de nos jours, et dont il est bien certain qu'il demeure debout des chapitres entiers, mais dont l'ensemble échappe, si l'on ne connaît pas et que l'on n'ait pas bien compris la seconde. Parmi le fracas des grands empires qui s'écroulent les uns sur les autres, c'est la perpétuité de la religion qui fait aux yeux de Bossuet la preuve de sa divinité, mais cette perpétuité même ne saurait résulter que du « rapport des deux Testamens. » Si Jésus n'est pas le Messie promis par les prophètes, ce n'est plus pour lui préparer les voies que Rome a conquis, pacifié, et unifié le monde ; — et la philosophie de l'histoire s'évanouit, pour ainsi parler, avec la divinité du Christ. Mais si les prophètes n'ont pas annoncé le Christ, en ce cas Spinosa dit vrai, il n'y a pas eu de peuple « élu de Dieu ; » — et avec leur inspiration qui cesse d'être divine, c'est la Providence, puisque c'est Dieu lui-même qui se retire du monde, loin des affaires humaines, loin de la créature, dans la catégorie de l'idéal, disons : dans la région du rêve. Nous n'avons donc qu'un moyen de le retenir parmi nous, et c'est celui que Bossuet nous propose. *In eo vivimus, movemur et sumus :* il faut que Dieu soit partout ou qu'il ne soit nulle part ; que « son bras ne soit pas moins fort quand il se cache que quand il

se déclare; » et qu'il ne montre quelquefois des effets sensibles de sa puissance, « que pour nous convaincre de ce qu'il fait en toute occasion plus secrètement. »

Mais, dira-t-on, — et on le disait ou on l'insinuait déjà du temps de Bossuet, — si ce « rapport des deux Testamens » était l'œuvre des hommes? Si les évangélistes, pour établir que Jésus était le Messie, lui avaient d'eux-mêmes appliqué ce qu'il était dit du Messie dans les prophètes? Et si les prophètes n'en étaient pas, au sens chrétien du mot, c'est-à-dire si leurs prophéties étaient postérieures aux faits que l'on veut qu'ils aient prédits? Ou si Moïse encore n'était pas l'auteur des livres qui nous sont parvenus sous son nom? C'est le grand problème de la moderne exégèse, et l'on a l'air communément de croire que Bossuet ne l'aurait pas vu, ni seulement soupçonné. Lorsque Richard Simon, ce prêtre de l'Oratoire, qu'on appelle volontiers « le père » ou « le fondateur » de l'exégèse biblique, ayant achevé d'imprimer, en 1678, son *Histoire critique du vieux Testament*, voulut la faire paraître, « la rage de Bossuet contre l'investigateur qui venait déranger ses belles phrases éclata comme un tonnerre, » nous dit-on; et dans cette occasion mémorable il donna la mesure de son intolérance et de son « étroitesse d'esprit. » Mais je regrette, en vérité, pour cette « belle phrase, » que, très loin d'être irrité que Simon dérangeât les siennes, et même de pouvoir l'être, Bossuet, qui jusqu'alors n'avait presque rien publié, les ait précisément écrites pour répondre à Richard Simon. Deux longs chapitres de la seconde partie du *Discours* ne tendent justement qu'à cette fin. En même temps qu'aux « libertins, » Bossuet a parfaitement vu la nécessité de répondre aux « critiques; » ou plutôt il a reconnu en eux les pires ennemis de sa religion. De telle sorte que, cette seconde partie, commencée par une réfutation du *Traité théologico-politique* et de l'*Éthique* de Spinosa; continuée par une exposition ou une apologie de la religion, dont le dessein résume à la fois celui des *Pensées* de Pascal et de la *Démonstration évangélique* de Huet, se termine par une réponse directe à l'*Histoire critique du vieux Testament*, de Richard Simon.

Au docte et subtil hébraïsant, dont je ne me permettrais de contester ni l'orthodoxie ni la science, mais qui commençait presque par déclarer dans son *Histoire :* « qu'il y a *toujours* lieu de douter si le sens qu'on donne aux mots hébreux est véritable, *puisqu'il y en a toujours d'autres qui ont autant de probabilité*, » Bossuet oppose d'abord le raisonnement.

Laissons les vaines disputes et tranchons en un mot la difficulté par le fond. Qu'on me dise s'il n'est pas constant que de toutes les ver-

sions, et de tout le texte, quel qu'il soit, *il en reviendra toujours les lois, les mêmes miracles, les mêmes prédictions, la même suite d'histoires mêmes, le même corps de doctrine, et enfin la même substance?* En quoi nuisent après cela les diversités des textes? Que nous fallait-il davantage que ce fond inaltérable des livres sacrés, et que pourrions-nous demander de plus à la divine Providence?

Ne semble-t-il pas que ce soit le bon sens qui parle par sa bouche? Mais il faut concevoir que ce n'est pas ici la région du bon sens. Quelqu'un faisait récemment observer qu'en ce qui touche le *Pentateuque* il y avait presque autant d'opinions que d'hébraïsans. Est-il l'œuvre d'un seul auteur, ou de deux, ou de trois, ou de quatre, ou de cinq, ou de six, ou de sept? On l'ignore. On ne peut pas dire davantage s'il date du temps de Josué, ou de celui de Saül, ou de David, ou de Salomon, ou de Josias, ou d'Esdras, ou de Néhémias, ou d'Alexandre, ou des premiers Ptolémées, ou des Macchabées (1). Et quand on y songe, c'est de quoi nous mettre en défiance! Pourtant, cela ne prouve pas non plus qu'il soit effectivement de Moïse, ni même que Moïse ait réellement existé. Aussi Bossuet ne s'est-il pas contenté de cet argument de fond, si je puis ainsi dire, et en a-t-il opposé d'autres à l'*Histoire critique du vieux Testament*, j'entends de moins généraux, de plus topiques, — et de plus savans.

Quand j'en serais capable, je n'essaierais pas de les résumer. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir ce que valent aux yeux de nos modernes exégètes les argumens de Bossuet; la question est de celles qu'on ne tranche point incidemment; et, aussi bien, tout ce que je veux dire, c'est que Bossuet n'a laissé sans réponse aucun des argumens de Richard Simon. On en trouvera un exemple dans le passage de son *Discours* où il essaie de prouver, par le moyen de l'identité du *Pentateuque* des Juifs et de celui des Samaritains, l'existence d'un original bien antérieur à Esdras et contemporain du schisme des dix tribus. Si c'est un argument dont le savant M. Münck, le prédécesseur de M. Renan dans la chaire d'hébreu du Collège de France, estimait, il y a trente ou quarante ans de cela, qu'un honnête homme pouvait encore se servir, n'avouera-t-on pas bien que Bossuet n'est pas tant critiquable de s'en être aussi lui servi, voilà deux siècles maintenant passés (2)? Ne puis-je pas ajouter que lorsque l'on trouve, dans une bibliothèque, comme dans la sienne, jusqu'à dix-neuf éditions de

(1) Voyez à ce sujet le dernier état de l'exégèse orthodoxe dans le *Cursus scripturæ sacræ* des PP. Cornely, Knabenbauer et de Hummelauer, t. Ier et II. Paris, 1887, Lethielleux.

(2) S. Münck, *Palestine*, p. 137-138. Paris, 1845. Didot.

la Bible, hébraïques et grecques, latines et françaises, anglaises et allemandes, c'est que le possesseur en a sans doute l'usage? « Pour Dieu! comme il l'a dit dans sa langue énergique, ne pensons pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit dans notre esprit, dont nous vantons la délicatesse. » A vrai dire, toutes les difficultés que la critique de son temps, catholique, protestante, ou libertine a élevées contre l'authenticité des livres saints, Bossuet les a connues. Il en a prévu les conséquences prochaines, et il a essayé d'y parer. C'est en partie pour cela qu'il a composé son *Discours*, « dont les derniers chapitres de la seconde partie, nous dit l'abbé Ledieu, étaient pour lui *la preuve complète de la vérité de la religion et de la certitude de la révélation des Livres saints contre les libertins.* » Et là enfin est la raison de la sollicitude avec laquelle, jusqu'à son dernier jour, lui qui laissait volontiers ses autres ouvrages à leur fortune, il a revu et corrigé son *Histoire universelle.*

A cet égard la comparaison des trois éditions qu'il en a données lui-même, en 1681, 1682 et 1701, est curieuse et instructive. Mais ce qui l'est bien plus encore, c'est de constater ce qu'il a laissé dans ses papiers de corrections ou d'additions au texte même de 1701. Il y en a qui forment jusqu'à des chapitres entiers, comme celui qu'il a intitulé : *Moyen facile de remonter à la source de la religion, et d'en trouver la vérité dans son principe.* C'est le vingt-neuvième de la seconde partie, dans nos éditions actuelles, où il ne figure que depuis 1806. Le début en est significatif. Bossuet vient de développer les argumens qu'il oppose à Richard Simon, et il reprend : « Mais comme tous les esprits ne sont pas capables d'un raisonnement suivi, prenons par la main les plus infirmes, et menons-les doucement jusqu'à l'origine... » D'autres additions ne sont guère moins importantes. Mais tandis qu'elles se rapportent toutes à la seconde partie, il ne s'en est point trouvé pour *les Époques* ni pour *les Empires,* ou de tellement insignifiantes qu'il est inutile d'en parler. Preuve assez évidente à la fois, et du prix que Bossuet attachait à cette seconde partie ; et de sa préoccupation de rétablir ce qu'il croyait être la vérité contre les attaques ou les insinuations des nouveaux critiques ; et des craintes enfin que lui inspirait le progrès croissant du « libertinage. » Qui ne sait, au surplus, qu'il est mort, pour ainsi parler, sur sa *Défense de la tradition*, laquelle, n'étant qu'une réponse à l'*Histoire critique du Nouveau Testament*, du même Richard Simon, n'est donc aussi qu'un appendice ou une continuation du *Discours sur l'histoire universelle?*

C'est alors, après avoir comme balayé le terrain de tous les obstacles où pouvait se heurter le dogme de la Providence, et alors

seulement, qu'il l'a développé dans la troisième partie de son *Discours*. Je ne rappellerai pas avec quelle éloquence. Mais je dirai plutôt avec quelle modération, quels ménagemens, et quel souci, tout en ne cédant rien d'essentiel, de ne rien exagérer d'accessoire. Si bien qu'au fond, pour accepter sa philosophie de l'histoire, non-seulement il n'est pas même besoin d'être chrétien, mais il suffit de convenir de trois points : — premièrement, que le christianisme est sorti du judaïsme ; — secondement, que son apparition demeure toujours, après dix-huit cents ans, le fait le plus considérable de l'histoire de l'humanité ; — troisièmement et enfin, qu'avant et depuis lui, toutes choses se sont passées *comme si* son établissement en était la raison d'être. On voudra bien faire attention que la science, même la plus prudente, n'en demande pas davantage pour édifier tant de théories ou plutôt d'hypothèses qu'elle considère comme des certitudes? Nous ne sommes assurés ni que les corps célestes « s'attirent, » ni que les formes vivantes « évoluent » et se changent les unes aux autres ; mais il nous suffit, pour le croire, que l'*évolution* et l'*attraction* nous expliquent plus de faits qu'aucune autre théorie qu'on leur puisse opposer. C'est pour cela que je me suis quelquefois demandé si ce que l'on reproche le plus à Bossuet sous le nom d'étroitesse et de médiocrité d'esprit ne serait pas peut-être ce que sa conception de la Providence a de plus personnel, mais surtout de plus large et de plus philosophique? On ne saisirait pas avec tant d'empressement les moindres occasions qui s'offrent de la contester, si l'on ne reconnaissait pas intérieurement ce qu'elle a de vraisemblance ; et on lui reprocherait moins aigrement d'avoir « manqué de critique » si l'on ne se rendait compte que de la manière dont il a posé la question, il l'a pour ainsi dire élevée au-dessus des chicanes de la critique.

Non pas sans doute qu'il n'y ait plus d'une lacune à signaler dans son *Discours* ; et même s'il n'y en avait pas, ce serait à désespérer de l'érudition et de l'histoire ! Ayant, par exemple, écrit quelque cent ans avant que l'on sût déchiffrer les hiéroglyphes et les caractères cunéiformes, il est assez naturel que Bossuet ne s'en soit pas servi pour contrôler les récits d'Hérodote et de Diodore de Sicile. Possible aussi qu'il en ait cru trop aisément Xénophon sur Cyrus et Tite-Live sur Ancus Martius ou Tarquin le Superbe. Admettons également, si l'on le veut, que sa chronologie soit fautive : Volney, l'un des premiers, dans ses *Recherches sur l'histoire ancienne*, s'est donné assez de mal pour le démontrer. Il est vrai que Bossuet lui avait répondu par avance :

Ceux qui se trouveront trop resserrés dans [ma] supputation des années pour y ranger à leur gré tous les événemens et toutes les dates

qu'ils croiront certaines, pourront se mettre au large tant qu'il leur plaira dans la supputation des Septante, *que l'Église leur laisse libre*, pour y placer à leur aise tous les rois qu'on donne à Ninive avec toutes les années qu'on attribue à leur règne ; toutes les dynasties des Égyptiens, en quelque sorte qu'ils les veuillent arranger ; *et encore toute l'histoire de la Chine, sans même attendre, s'ils veulent, qu'elle soit plus éclaircie.*

Et, en effet, pourvu que la splendeur de Babylone ou de Ninive ait été jadis éclipsée par celle de Persépolis ou d'Ecbatane; pourvu que l'empire des Perses ait à son tour succombé sous les coups d'Alexandre, traînant après lui toute la Grèce; et pourvu qu'enfin Rome ait hérité du pouvoir encore agrandi d'Alexandre, la philosophie de Bossuet ne subsiste-t-elle pas tout entière? Les « époques, » ici, n'importent guère, ni la longueur de temps, mais la seule succession des faits ; — et la succession des faits est certaine. Pareillement, quelques fables que Tite-Live ait consignées dans ses *Histoires*, ou le bon Hérodote, c'est assez qu'aux journées de Marathon et d'Actium l'Occident ait vaincu l'Orient. « Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire les folles amours, les plaisirs et la mollesse ; du côté de la Grèce était Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique... » Il n'y a qu'à lire attentivement le *Discours* de Bossuet pour y trouver ainsi une réponse à la plupart des objections qu'on lui a faites.

C'est comme encore quand on lui reproche de n'avoir pas fait dans la formation du dogme chrétien une part assez large à l'influence du génie grec. Mais en vain s'est-on efforcé de montrer que les philosophes de la Grèce et de Rome, bien loin de partager les superstitions du vulgaire, étaient en quelque sorte déjà chrétiens avant le Christ. « Quand Socrate fut accusé de nier les dieux que le public adorait, il s'en défendit comme d'un crime, et Platon, en parlant du Dieu qui avait formé l'univers, dit qu'il est difficile de le trouver et qu'il est défendu de le déclarer au peuple. » — On pourrait ajouter, si l'on voulait s'en donner le facile plaisir, que les Scherer et les Renan n'ont pas dit autre chose. La sagesse antique, dont le principe était l'orgueil, ne se serait jamais abaissée jusqu'à l'humilité, qui est le principe de la vertu chrétienne. Les Grecs et les Romains, qui tenaient la pauvreté pour honteuse, n'auraient jamais eu l'idée d'y réduire les « huit béatitudes. » Leur société, qui reposait sur l'esclavage et sur le patriotisme local comme sur ses deux assises, ne se serait jamais élargie d'elle-même jusqu'à devenir la Jérusalem universelle des prophètes. Qu'est-ce à dire, sinon qu'en rapportant tout le christianisme au judaïsme comme à sa source Bossuet avait raison? et que, dans une *Histoire de la for-*

mation du dogme chrétien, on pourrait lui reprocher d'avoir omis de parler de l'influence des philosophes grecs, mais non pas dans un *Discours sur l'histoire universelle?* Ici encore, la lacune est plus apparente que réelle, et la critique a pris le change, ou peut-être a-t-elle voulu nous le donner.

Je ne reviendrai pas, après cela, sur ce que j'ai déjà dit de l'omission de l'Inde et de la Chine dans le plan de l'*Histoire universelle*. On aura certainement remarqué ce que Bossuet en disait lui-même : « qu'il attendait qu'elles fussent éclaircies ; » et une fois éclaircies, j'ai tâché de montrer qu'il lui aurait été facile d'en envelopper l'histoire dans son *Discours*. Il eût encore pu, s'il eût voulu, les insérer au commencement de sa seconde partie, à l'endroit où il dit, un peu avant d'arriver à Moïse, que, « le monde que Dieu avait fait pour manifester sa puissance, était devenu un temple d'idoles. » La Chine surtout, avec la prodigieuse antiquité dont sa civilisation se vante, eût trouvé là sa place ; et l'Inde, un peu plus loin, au commencement de la troisième partie, quand il dit : « Je ne compterai pas ici parmi les grands empires celui de Bacchus ni celui d'Hercule, *ces célèbres vainqueurs des Indes et de l'Orient*. Leurs histoires n'ont rien de certain, leurs conquêtes n'ont rien suivi : il les faut laisser célébrer aux poètes, qui en ont fait le plus grand sujet de leurs fables. » Les scrupules du critique se mêlent dans cette phrase à l'impatience du philosophe. Et qui l'aurait enfin empêché, s'il avait cru devoir le faire, au début encore de sa deuxième partie, de nous conter la longue histoire de l'humanité primitive et de nous montrer, dans le barbare ou dans le sauvage, un Adam dégénéré de son institution première? Mais il ne l'a pas fait, pour la raison que nous venons de dire, parce qu'il n'aimait pas à parler de ce qu'il savait mal, et puis, et surtout parce que rien n'était au fond moins nécessaire à son dessein.

Car, encore une fois, il s'agissait pour lui de prouver qu'il y a du divin dans l'histoire, ou plutôt, en un certain sens, que l'histoire est toute divine, et que, ce qu'il y a d'universel en elle, c'est précisément ce caractère de divinité. Otons-le, tout s'y brouille, tout s'y confond, tout s'y obscurcit; et la connaissance de son long passé ne sert à l'homme que pour le convaincre de sa perversité, de son impuissance, et de l'inutilité de la vie. Mais, posons-le, tout s'éclaircit, tout s'ordonne, tout dans l'histoire tend vers une fin, qui devient ainsi notre raison d'être et notre loi. Que fait à une démonstration de ce genre le nombre des exemples dont on l'autorise ou dont on l'appuie? La qualité seule en est de quelque prix, et non la quantité. Si la Providence peut se démontrer par l'histoire, une seule histoire y pourrait suffire; et au fait Bossuet n'en a vraiment exposé qu'une : c'est celle du « peuple de Dieu, » dans

laquelle, ayant montré la raison de toutes les autres, il lui eût si peu coûté de multiplier les exemples qu'au contraire il en a trop donnés, et que, comme son *Discours* est tout ce qu'il est sans l'Inde ni la Chine, il le serait encore s'il n'en avait pas consacré à l'Égypte un chapitre entier.

On nous pardonnera d'avoir si longuement insisté sur le *Discours sur l'histoire universelle*. C'est qu'on le lit peu, et on le lit mal. C'est qu'à force d'entendre dire « qu'il y a trop de religion dans la seconde partie pour ceux qui ont la foi et qu'il y en a trop peu pour les incrédules et pour les indifférens, » — ce qui n'est qu'une jolie antithèse, — il semble que l'on ne sache plus où est le centre et le nerf de l'ouvrage. C'est enfin qu'il a été l'œuvre préférée de Bossuet, et par conséquent, si nous voulons connaître sa philosophie, celle qu'il nous faut toujours relire. Il nous reste à montrer maintenant qu'une fois tout à fait maître, pour ainsi parler, de cette idée de la Providence, Bossuet n'a pas cessé de la développer encore, et qu'elle est demeurée jusqu'à son dernier jour l'idée essentielle de sa philosophie.

IV.

Rien de plus naturel que de la retrouver dans ce *Traité du libre arbitre*, — qu'il composa, dit-on, comme son *Discours*, pour l'éducation du dauphin, — si le fond même en est d'accorder ou de concilier la liberté de l'homme, non point avec la « prescience, » mais bien avec la « Providence » de Dieu. C'est ce qu'il déclare en propres termes :

Nous concevons Dieu comme un être qui sait tout, qui prévoit tout, qui gouverne tout, qui fait ce qu'il veut de ses créatures, et à qui doivent se rapporter tous les événemens du monde. Que si les créatures libres ne sont pas comprises dans cet ordre de la Providence divine, on lui ôte la conduite de ce qu'il y a de plus excellent dans l'univers, c'est-à-dire des créatures intelligentes. Il n'y a rien de plus absurde que de dire qu'il ne se mêle point du gouvernement des peuples, de l'établissement ni de la ruine des états, comment ils sont gouvernés, par quels princes et par quelles lois, toutes lesquelles choses s'exécutant par la liberté des hommes, si elle n'est en la main de Dieu, en sorte qu'il ait des moyens certains de la tourner où il lui plaît, il s'ensuit que Dieu n'a point de part à ces événemens, et que cette partie du monde est entièrement indépendante.

Et on connaît la solution qu'il donne de la difficulté, plus sage, plus hardie peut-être en sa sagesse même, que bien des décisions

qui semblent mieux répondre aux exigences de notre logique. Également assurés de la réalité de notre libre arbitre, et de celle de la Providence, nous n'aurions aucun moyen de les concilier « qu'il nous faudrait, pour ainsi parler, tenir toujours comme fortement les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue. » N'a-t-il pas raison, si, tout ce que prouve la contradiction, comme en tant d'autres rencontres, c'est que les deux vérités qui se contrarient ne sont pas du même ordre : l'une, la liberté, s'établissant en fait par l'évidence du sentiment ou par les nécessités de l'institution sociale, et l'autre, la Providence, telle que Bossuet l'a définie, ne nous étant connue que par l'autorité de la révélation.

Je ne pense pas avoir besoin non plus de montrer la liaison du dogme de la Providence avec le dessein principal de l'*Histoire des variations des églises protestantes*. Assurément, beaucoup d'autres intentions s'y mêlent, et nulle part mieux on ne saurait saisir, ni trouver une plus belle et plus ample occasion d'admirer la complexité, la richesse, la fécondité de la pensée de Bossuet. Ce que la discussion du dogme a de plus métaphysique ; ce que la dialectique a de plus pressant et parfois de plus audacieux ; ce que la narration historique a de plus vivant et de plus coloré ; ce que la critique des textes ou leur interprétation ont de plus épineux, de plus délicat, de plus subtil aussi ; ce que l'éloquence enfin du pasteur qui veut conquérir ou ramener des âmes ont de plus persuasif et de plus convaincant, de plus impérieux et de plus insinuant tour à tour, la promesse et la menace, l'indignation et l'ironie, le conseil et la prière, l'adjuration et l'anathème, tout est réuni dans ce livre qu'à peine quelques curieux lisent encore de nos jours ; — dont Hallam disait qu'il était la plus formidable machine qu'on eût dirigée contre le protestantisme ; — que ceux mêmes qui l'ont lu n'osent pas admirer publiquement ; et qui n'en demeure pas moins le plus beau livre de la langue française, comme joignant à ses autres mérites celui d'en être à la fois le plus sincère et le plus passionné. Mais tout en développant l'histoire des origines et des variations de la réforme, Bossuet y a voulu faire voir en même temps que l'on ne peut rien contre Dieu que ce qu'il veut bien permettre, et que le triomphe de la Providence est de tourner à sa gloire, en le tournant à la confusion des rebelles, tout ce que l'on entreprend contre lui. Lorsque Dieu se retire de nous, et qu'il lui plaît, pour des fins cachées, de nous abandonner ou plutôt de nous livrer aux inspirations de notre sens humain, ni Luther ni Mélanchthon, ni Henri VIII ni Élisabeth, ni l'éloquence ni la science, ni la force ni la ruse, ne sauraient empêcher l'erreur de se diviser contre elle-même, de se trahir en se multipliant, et de rendre à la

vérité, toujours une et toujours la même, l'involontaire hommage de ses contradictions.

Si cette idée se retrouve partout dans l'*Histoire des variations;* si c'est elle peut-être qui en fait l'âme diffuse; si Bossuet n'y perd pas une occasion de la remettre en lumière, ne pourrons-nous donc pas dire avec raison qu'il se montre toujours, là, comme ailleurs, le philosophe ou le théologien de la Providence et le ministre, pour ainsi parler, des vues de son Dieu sur le monde? Le prodigieux succès de la réforme l'aurait fait trembler pour l'Église; et, ainsi qu'il le dit lui-même, « ce n'était pas sans étonnement » qu'il lisait la parole de l'apôtre: *Oportet hæreses esse.* Mais, à la clarté du dogme de la Providence, il a compris ce « terrible *il faut;* » et la plus redoutable épreuve qu'eut traversée l'église s'est changée à ses yeux en un témoignage de la bonté de Dieu sur ses élus. En ce sens, l'*Histoire des variations* n'est qu'une application particulière du principe posé dans le *Discours sur l'histoire universelle*, et la justesse même de l'application achève, pour Bossuet, de démontrer la vérité du principe.

En veut-on d'autres preuves encore? On les trouvera jusque dans le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même.* Car pourquoi Bossuet n'y a-t-il pas consacré moins d'un livre entier, le cinquième, qui n'en est pas le moins curieux, à démontrer « l'extrême différence de l'homme et de la bête? » C'est un problème actuel encore aujourd'hui, s'il en fût, et dont on peut bien dire que vingt autres dépendent, y compris celui même de l'immortalité de l'âme et de la Providence. Était-ce qu'il crût bien nécessaire, comme on l'a prétendu, de réfuter le paradoxe de Descartes sur les animaux machines? En aucune façon, mais il voulait enlever aux « libertins » l'argument qu'ils tiraient contre la Providence de l'apparente identité de l'homme et de l'animal. Ils allaient répétant le mot de l'*Ecclésiaste: Unus est interitus hominum et jumentorum;* et ils en concluaient que Dieu ne se souciait pas plus des hommes que des bœufs: *Numquid de bobus cura est Deo?* N'était-ce donc pas un grand point de gagné si l'on établissait contre eux, sans aucun recours à la révélation, mais par le seul secours de l'observation, que l'homme diffère extrêmement de la bête? Le cinquième livre du *Traité de la connaissance de Dieu* n'a précisément pas d'autre objet; et nous, les contemporains de Darwin et d'Hæckel, quand nous cherchons où est la différence, nous la trouvons où Bossuet l'a mise.

Là, également, est l'explication de la vivacité avec laquelle, dans plusieurs lettres adressées à l'évêque de Castorie, et à un disciple de Malebranche, il a pris parti contre l'auteur de *la Recherche de*

la vérité ou plutôt du *Traité de la nature et de la grâce*. Certes, il n'y avait pas de chrétien plus sincère, — disons, si l'on veut, plus candide, — que Malebranche, mais il n'y avait pas non plus de cartésien plus naïf, ni de philosophe ou de spéculatif qui s'assurât plus tranquillement de la parfaite orthodoxie de ses sentimens, sur la droiture et la pureté de ses intentions. On pouvait dire de lui, bien plus encore que de Spinosa, que ses livres étaient pleins de Dieu; mais son Dieu, dont les volontés générales enveloppaient des conséquences quelquefois regrettables, n'était déjà plus celui de l'Écriture, et sa manière de traiter le miracle ne tendait à rien moins qu'à le nier, en le faisant rentrer dans des lois qu'il faut qu'il interrompe, ou qu'il contrarie, ou qu'il renverse, pour être le miracle. Bossuet vit le danger. Peut-être même est-ce alors, aux environs de 1685, qu'il aperçut plus clairement qu'il n'avait fait jusque-là l'incompatibilité du cartésianisme et de la religion. Mais ce qu'il vit surtout, c'est que, si la doctrine de Malebranche se répandait, c'en était fait du dogme de la Providence.

Croyez-moi, Monsieur, — écrivait-il au disciple de Malebranche, — pour savoir de la physique et de l'algèbre et pour avoir même entendu quelques vérités générales de la métaphysique, il ne s'ensuit pas pour cela qu'on soit fort capable de prendre partie en matière de théologie, et afin de vous faire voir combien vous vous méprenez, je vous prie seulement de considérer ce que vous croyez qui vous favorise dans mon *Discours sur l'histoire universelle*. Il m'est aisé de vous démontrer que les principes sur lesquels je raisonne sont directement opposés à ceux de votre système... Je ne vous en écrirai ici que ce mot, qu'il y a bien de la différence à dire, comme je fais, *que Dieu conduit chaque chose à la fin qu'il s'est proposé par des voies suivies*, et de dire *qu'il se contente de donner des lois générales dont il résulte beaucoup de choses qui n'entrent qu'indirectement dans ses desseins*. Et puisque, très attaché que je suis à trouver tout lié dans l'œuvre de Dieu, vous voyez au contraire que je m'éloigne de vos idées générales, de la manière que vous les prenez, comprenez du moins une fois le peu de rapport qu'il y a entre ces deux choses.

On le voit, ce sont d'autres vérités aussi, mais c'est surtout le dogme de la Providence qui lui paraît menacé par le système de Malebranche. Dans une autre lettre, il ne cache pas à l'évêque de Castorie qu'il a tout fait pour empêcher la publication du *Traité de la nature et de la grâce*. Et je ne me porte point garant que, si la préparation de son *Histoire des variations*, — qui était sur le point de paraître, — ne l'eût absorbé tout entier, il eût voulu lui-même répondre à Malebranche, mais ce qui est certain, c'est que non con-

tent de lui opposer Arnauld, il fit écrire à Fénelon cette *Réfutation du système du père Malebranche sur la nature et sur la grâce*, que l'on regarde comme le meilleur des écrits philosophiques du futur archevêque de Cambrai. Pour quelles raisons d'ailleurs cette *Réfutation* ne vit pas le jour, c'est ce que l'on ignore, mais c'est ce qui nous dispense aussi d'y insister. Il suffit que Bossuet, comme nous l'avons vu, l'ait corrigée de sa main, et que cette sollicitude nous soit un nouveau témoignage de l'intérêt presque personnel qu'il prenait dans la controverse. Elle en est un aussi de celui qu'il portait à l'abbé de Fénelon.

Ce n'était pas pourtant que les libertins eussent quitté la lutte; et, sans parler de ceux qui promenaient leur incrédulité dans les salons ou dans les ruelles, dans les cabarets ou dans les cafés du temps, Bayle venait de donner ses *Pensées diverses sur la comète*, et Fontenelle allait écrire son *Histoire des oracles*, deux de ces livres où Voltaire, quelques années plus tard, devait apprendre à lire. Mais on sait, d'autre part, qu'à peine Bossuet avait-il termine son *Histoire universelle*, il lui avait fallu s'occuper des affaires du gallicanisme. L'*Histoire des variations* était alors survenue, qu'il avait dû défendre, après l'avoir écrite, et justifier tour à tour contre les attaques des Basnage et des Jurieu. Grâces leur soient rendues de leurs attaques! Nous devons au premier la *Défense de l'histoire des variations*, et, sans le second, nous n'aurions pas les six *Avertissemens aux protestans*, qui valent bien la *Critique de l'École des femmes* ou la *Défense de l'Esprit des lois*. Enfin, bien malgré lui, sur les instances réitérées de Fénelon et des amis de Fénelon, il était intervenu dans la querelle du quiétisme, dont au bout d'un an il s'était trouvé seul à porter tout le poids. A quoi si l'on ajoute un important diocèse à gouverner, un temporel à administrer, des religieuses à diriger, qui le fatiguaient de leurs infinis scrupules, ses fonctions aussi d'aumônier de la dauphine, on comprendra que, de 1681 à 1700, il n'ait pas pu donner aux progrès du libertinage toute l'attention qu'il aurait voulu. Mais il ne fut pas plus tôt délivré de tant de soins divers, qu'il revint à son idée maîtresse, et que, résumant toute sa morale dans ses *Méditations sur l'Évangile*, toute sa politique dans la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, et tout le dogme enfin dans ses *Élévations sur les mystères*, c'est à rendre sa philosophie de la Providence plus claire encore qu'il employa ses dernières années.

Contentons-nous ici de le montrer dans sa *Politique*. On en a loué souvent, de nos jours même, avec autant de courage que de raison, le bon sens, la sagesse, l'esprit de modération et de paix. Qui a mieux parlé que Bossuet de l'amour de la patrie, avec plus d'éloquence, et je dirais volontiers avec plus de tendresse?

La société humaine demande que l'on aime la terre où l'on habite ensemble; on la regarde comme une mère et une nourrice commune, on s'y attache, et cela unit. C'est ce que les Latins appellent *caritas patrii soli*, l'amour de la patrie, et ils la regardent comme un lien entre les hommes.

Les hommes, en effet, se sentent liés par quelque chose de fort lorsqu'ils songent que la même terre qui les a portés et nourris étant vivans, les recevra dans son sein quand ils seront morts : — « Votre demeure sera la mienne, » disait Ruth à sa belle-mère Noémi, votre peuple sera mon peuple, je mourrai dans la terre où vous serez enterrée et j'y choisirai ma sépulture. . . . . .

C'est un sentiment naturel à tous les peuples. Thémistocle Athénien était banni de sa patrie comme traître; il en machinait la ruine avec le roi de Perse, à qui il s'était livré, et, toutefois, en mourant,.. il ordonna à ses amis de porter ses os dans l'Attique pour les y inhumer secrètement, à cause que la rigueur des décrets publics ne permettait pas qu'on le fît autrement. Dans les approches de la mort, où la raison revient et où la vengeance cesse, l'amour de la patrie se réveille; il croit satisfaire à sa patrie; il croit être rappelé de son exil après sa mort, et, comme ils parlaient alors, que la terre serait plus bénigne et plus légère à ses os.

La *Politique tirée de l'Écriture sainte* est pleine de ces leçons ; et si j'ai tenu à rappeler celle-ci, c'est pour que l'on sache bien que ce qu'il avait dit de son vieux maître, Nicolas Cornet, nous pouvons, nous devons, nous, le dire de Bossuet : que, si son prince n'a pas eu de sujet plus fidèle, « la France aussi n'a pas eu de cœur plus français que le sien. »

Pour l'idée de la Providence, on la retrouve ici partout : dans cette phrase de son *Avant-propos :* « Dieu, par qui les rois règnent, n'oublie rien pour leur apprendre à bien régner,.. c'est une partie de la morale chrétienne que de former la magistrature par des lois : *Dieu a voulu tout décider, c'est-à-dire donner des décisions à tous les états*, — nous dirions aujourd'hui : des règles de conduite à toutes les conditions, — et, à plus forte raison, à celui d'où dépendent tous les autres. » On la retrouve encore dans les chapitres qu'il a intitulés : *Il n'y a point de hasard dans le gouvernement des choses humaines, et la fortune n'est qu'un mot qui n'a aucun sens.* [VII ; 8, proposition 5.] *Comme tout est sagesse dans le monde, rien n'est hasard.* [VII, 6, proposition 6.] *Il y a une providence particulière dans le gouvernement des choses humaines.* [VII, 6, proposition 7.] *Dieu décide de la fortune des états.* [VII, 6, proposition 3.] *Dieu forme les princes*

guerriers. [IX, 1, proposition 1.] *Dieu faisait la guerre pour son peuple du plus haut des cieux, d'une façon extraordinaire et miraculeuse*. [IX, 4, proposition 1.] Et on la retrouve enfin jusque dans les caractères qu'il assigne à l'autorité légitime, lesquels sont précisément ceux qu'il reconnaît et qu'il adore en Dieu : « Premièrement, l'autorité royale est sacrée ; secondement, elle est paternelle ; troisièmement, elle est absolue, — ce qui veut dire indépendante, — et quatrièmement, elle est soumise à la raison. » Ce sont là, comme on voit, les traits mêmes dont il a représenté la Providence, et le gouvernement des hommes n'est qu'une imitation de celui de Dieu sur le monde.

A la vérité, ce qui faisait à ses yeux la force de sa *Politique* est ce qui en fait aujourd'hui la faiblesse pour nous. Si nous sommes chrétiens, il nous faut d'autres garanties que la crainte de Dieu contre l'incrédulité du prince, ou, pour mieux dire, du souverain. A plus forte raison, si nous ne sommes pas chrétiens, nous en faut-il en ce cas contre l'excès de la piété même. Et Bossuet l'a bien senti, puisqu'il a essayé d'en trouver ou de nous en donner. C'est ainsi qu'il s'est efforcé de distinguer nettement le pouvoir absolu du pouvoir qu'il appelle arbitraire :

Quatre conditions accompagnent le gouvernement arbitraire :

Premièrement, les peuples sujets sont nés esclaves, c'est-à-dire vraiment serfs, et parmi eux il n'y a point de personnes libres ;

Secondement, on n'y possède rien en propriété, mais le fond appartient au prince, et il n'y a point de droit de succession, pas même de fils à père ;

Troisièmement, le prince a le droit de dissiper à son gré, non-seulement des biens, mais encore de la vie de ses sujets, comme on ferait des esclaves ;

Et, enfin, en quatrième lieu, il n'y a de loi que sa volonté. . . .

. . . . . .

C'est autre chose que le gouvernement soit absolu et qu'il soit arbitraire. Il est absolu par rapport à la contrainte, n'y ayant aucune autorité capable de forcer le souverain, qui, en ce sens, est indépendant de toute autorité humaine. Mais il ne s'ensuit pas de là que le gouvernement soit arbitraire... C'est qu'il y a des lois dans les empires contre lesquelles tout ce qui se fait est nul de droit ; et il y a toujours ouverture à revenir contre, ou dans d'autres occasions ou dans d'autres temps.

Mais il a beau faire, le vice est toujours là, dans le caractère sacro-saint dont il investit le souverain, quel qu'il soit, prince ou peuple, république ou monarchie ; il est dans cette étroite et mu-

tuelle dépendance de la politique et de la religion, qui devient trop aisément l'instrument de la pire tyrannie ; il est enfin, non point où on le veut voir, en tel ou tel endroit du livre et du système, mais dans la conception même que Bossuet se fait du fond des choses. Il n'en était peut-être que plus intéressant de le montrer poursuivant son idée jusqu'aux applications pratiques, et risquant ainsi, « pour la vouloir outrer et pousser trop avant, » de nous la rendre inacceptable.

V.

Que vaut-elle cependant, et qu'en penserons-nous, au moment de conclure? C'est ce qu'il est assez difficile de dire ; et, de la manière que Bossuet a posé la question, il nous faudrait, pour y répondre, discuter après lui la possibilité du miracle, la vérité des prophéties, et l'authenticité de la révélation. On conviendra que de tels problèmes ne se traitent point comme occasionnellement, et, — si j'ose l'avouer, — ne les ayant pas décidés pour ma part, ni ne sachant si je les déciderai jamais, il y aurait sans doute à les trancher moins de courage que de présomption, moins de liberté que d'improbité philosophique. Je me contenterai donc d'une seule remarque.

S'il est vrai, comme le croit Bossuet, — et on ne peut guère le lui disputer, — « qu'il n'y a pas de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens, » c'est-à-dire, si l'histoire de l'humanité n'a en elle-même ni sa raison d'être, ni sa loi, ni seulement sa condition d'intelligibilité ; l'idée de la Providence ne l'explique pas mieux, mais ne l'explique pas moins aussi, n'a rien qui répugne davantage à la raison, ne soulève pas enfin plus de difficultés que les idées qui l'ont remplacée pour nous : celle du progrès, ou celle de l'évolution. Ce sont trois hypothèses. La dernière : celle de l'évolution, a d'ailleurs pour elle d'être plus conforme aux données de la science contemporaine ; la seconde : celle du progrès, a quelque chose de plus consolant, mais aussi de plus douteux, et, pour ainsi parler, de moins autorisé par l'histoire ; la première a surtout contre elle de nous rengager dans l'anthropomorphisme, et, conséquemment, d'abaisser, en la rapprochant de nous, l'idée même de la divinité. Les philosophes, qui savent les moyens d'épurer les idées de ce que l'imperfection du langage humain y mêle inévitablement de sensible ou de matériel, ont en général préféré l'hypothèse de la Providence aux deux autres. Je ne parle pas des chrétiens, que l'accusation d'anthropomorphisme ne saurait guère toucher, puisque Dieu « a fait l'homme à son image et à sa ressemblance. » Les politiques,

les hommes d'action, eux, se rangent plus volontiers à l'hypothèse du progrès, qui met dans l'humanité le principe de son mouvement et le terme idéal de son activité. Enfin, les savans, qui en sont les auteurs, préfèrent assez naturellement l'hypothèse de l'évolution. Mais aucune de ces trois hypothèses, aucune de ces trois idées n'est parfaitement claire; et, d'un autre côté, si cependant l'histoire a besoin de l'une ou de l'autre d'entre elles pour prendre conscience de soi, comme aussi l'humanité pour ne pas mettre le dernier mot de la sagesse dans l'inertie des épicuriens, il est, je le répète, assez difficile de décider entre elles.

Aussi bien, dans les pages qui précèdent, n'ai-je point du tout voulu prendre parti dans la question de la Providence, mais seulement mettre en lumière les trois points que voici :

J'ai voulu montrer d'abord qu'une grande idée, celle de la Providence, dominait ou commandait le système entier des idées de Bossuet. Chrétien sincère, et, si je l'ose dire, catholique passionné, nourri de la moelle des Chrysostome et des Augustin, tous les dogmes de sa religion, Bossuet les a touchés, selon les occasions et les temps, il les a expliqués, il les a éclairés de la lumière de son génie, qui peut-être ne s'est nulle part déployé plus à l'aise que dans l'expression de « ce que l'œil n'a jamais aperçu, de ce que l'oreille n'a jamais ouï, de ce qui n'est jamais entré dans le cœur de l'homme. » Voyez-le plutôt, dans son *Histoire des variations*, élucider le mystère de la transsubstantiation, ou le dogme de la chute, encore, dans ses *Élévations sur les mystères*. Mais, de tous les dogmes, s'il en est un auquel il se soit particulièrement attaché, qu'il ait en quelque sorte fait sien, j'ai tâché de montrer et je voudrais que l'on eût vu que c'est le dogme de la Providence. Plus ami, comme je l'ai dit aussi, de la sévérité de la discipline romaine que de la liberté grecque, c'est sur le dogme de la Providence qu'en fondant l'assurance de l'ordre, qui est le premier besoin des sociétés humaines, il a fondé l'apologie de la religion. Et comme il n'y avait pas d'ailleurs une seule manifestation de l'intelligence ou de l'activité qui ne fût enveloppée dans les replis de sa religion, c'est ainsi que toute sa politique, toute sa morale, toute sa philosophie s'est trouvée exprimée en fonction de la Providence. Si ce point était bien établi, Bossuet, dans l'histoire de la philosophie, et peut-être dans celle de l'Église, n'aurait-il pas sa place, qui ne serait qu'à lui, comme l'un de ces anciens Pères auxquels ses contemporains ne craignaient pas de le comparer? Ne le craignons pas davantage; et si l'un a été, comme Athanase, le théologien de la Trinité, ou l'autre, comme Augustin, le théologien de la Grâce, disons que, dans cette longue histoire du développement du dogme catholique, Bossuet a été celui de la Providence.

J'ai voulu montrer, en second lieu, qu'on lui faisait tort de sa plus grande part d'invention personnelle et d'originalité quand on ne cherchait sa philosophie que dans ses œuvres « philosophiques. » C'est une idée qui ne fut venue, je pense, à l'esprit de personne avant Victor Cousin, que de prétendre distinguer, dans l'œuvre d'un Pascal, d'un Bossuet, ou d'un Fénelon, leur « philosophie » d'avec leur « religion. » Comme on ne croyait pas de leur temps que la philosophie fût une enseigne ou une profession, il n'y avait pas alors de questionnaire ou de formulaire sur lequel on interrogeât un homme avant que de l'inscrire au rang des philosophes, et sa philosophie, c'était tout simplement la conception générale du monde, de l'homme, et de la vie qui se dégageait de son œuvre. Un Voltaire, en ce sens, un Rousseau, que dis-je ! un La Fontaine ou un Molière même avaient leur philosophie. Nous avons changé tout cela. Nous ne tenons plus aujourd'hui pour philosophes que ceux qui font métier d'argumenter en règle sur la métaphysique ; et l'histoire même de la philosophie ne se soucie d'un grand écrivain qu'autant qu'il lui est arrivé, comme à nos nouveaux scolastiques, d'en disserter en forme. Ne sais-je pas bien des *Histoires de la philosophie* où tout ce qu'ont pu proposer sur le libre arbitre, dans leurs dissertations inaugurales, les Allemands les plus ignorés, on l'y trouve, mais rien en revanche de ce qu'en ont dit les Luther, les Calvin ou les Jansénius ? Si j'avais aidé quelques philosophes à se faire de leur science une idée plus large, et moins « scientifique, » je ne leur aurais pas rendu, non plus qu'à leurs études, un médiocre service ; et je ne leur demande pas de saluer en Bossuet ce qu'ils appellent « un penseur, » mais d'y voir seulement quelque chose de plus que l'auteur de sa *Logique* et de son *Traité de la connaissance de Dieu.*

Et j'ai voulu montrer enfin que rien n'était plus faux que de se représenter Bossuet, comme on le fait trop souvent encore, sur l'autorité de Voltaire, de Sainte-Beuve, et de M. Renan, « tranquillement installé dans sa chaire d'évêque, au moment le plus solennel du grand règne ; » aveugle aux progrès du libertinage, sourd aux bruits précurseurs de la tempête prochaine ; et mourant, en 1704, sans se douter « lui, prophète, » que Voltaire était né. Car on ne l'a donc pas lu ? On n'a lu ni ses *Sermons,* ni ses *Oraisons funèbres*, ni ses *Avertissemens aux protestans*, ni sa *Défense de la tradition et des saints pères ?* Mais, au contraire, toute sa vie publique n'a été qu'un long combat contre les libertins, — auxquels même on a vu qu'il fallait joindre les critiques, — et, de 1652 à 1704, on pourrait dire, qu'à l'exception de ses écrits dans l'affaire du quiétisme, Bossuet n'a rien publié que contre les critiques et contre les libertins. Si l'on permettait à Richard Simon, au nom de son grec et

de son hébreu, de faire dans l'Église le docteur et le théologien, nul n'a mieux vu que Bossuet, qu'il y allait de la tradition tout entière et, avec la tradition, de la religion même. Nul n'a mieux vu que lui, ni ne l'a dit plus clairement, que, du luthéranisme au calvinisme, du calvinisme à l'arminianisme, de l'arminianisme au socinianisme, l'évolution nécessaire du protestantisme tendait, avec une rapidité de jour en jour croissante, à l'indifférentisme. Que voudrait-on qu'il eût fait davantage? Quelle est cette « crise » dont on parle et qu'on lui reproche de n'avoir pas prévue? Que veut-on dire enfin quand on dit que « son coup d'œil aurait sauté par-dessus Voltaire? » Il n'y a rien dans Voltaire, j'entends rien de sérieux, qui ne fût déjà dans Bayle ou dans Spinosa, — qu'on a vu si Bossuet connaissait; — il n'y a que des bouffonneries ou des grossièretés. Mais de tous les argumens qu'on opposait à la religion, s'il n'en est pas un seul que Bossuet ait laissé sans réponse, on peut donc lui reprocher d'avoir manqué de tolérance, de ménagemens, de prudence, de critique même, si l'on veut, et de largeur d'esprit, en un certain sens, — mais non pas de perspicacité.

Le siècle suivant ne s'y est pas trompé. Non-seulement c'est bien en Bossuet qu'il a reconnu son principal adversaire, mais c'est au dogme de la Providence, que Bayle, dans ses *Pensées diverses sur la comète*, au lendemain même de la publication du *Discours sur l'histoire universelle*, que les libres penseurs anglais, que Voltaire à leur suite, se sont d'abord attaqués. Pendant près d'un demi-siècle, c'est sur le dogme de la Providence que la controverse philosophique a roulé. Même le dogme de la chute, il a fallu, pour pouvoir le prendre corps à corps, et le combattre à son tour qu'on eût ruiné celui de la Providence. Il a fallu qu'avant de pouvoir utilement nier la corruption originelle et la perversité foncière de l'homme, on eût établi l'indifférence du créateur pour sa créature; et, comme si le dogme de la Providence eût été contre les libertins l'ouvrage avancé de la religion chrétienne, on n'y a pas eu plus tôt fait brèche que le déisme s'est trouvé au cœur de la place. Qu'est-ce à dire? Sinon que Bossuet, en essayant de le fortifier, a été mieux inspiré peut-être que l'auteur lui-même des *Pensées?*.. Mais il ne s'agit pas de les opposer l'un à l'autre, il faut plutôt les réunir; et après avoir dit ce qu'ils ont fait pour arrêter les progrès de l'incrédulité, il faut essayer de dire comment, pour quelles raisons, dans quelles conditions ils y ont échoué. Ce sera l'objet d'une prochaine étude, où j'essaierai de faire à Bayle la place qu'il mérite et qu'il ne me semble pas qu'on lui ait faite encore dans l'histoire des idées.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

M. LE COMTE ALEXANDRE DE HUBNER

ET

SES SOUVENIRS DE 1848 (1)

Après avoir fait deux fois le tour du monde, M. le comte de Hübner vient de faire un voyage dans son passé. Le récit de ses excursions lointaines a été goûté ; ses souvenirs de 1848 ne le seront pas moins. Il n'était alors qu'au début de sa brillante carrière diplomatique. Simple conseiller de légation, il résidait à Leipzig en qualité de consul-général d'Autriche en Saxe et de chargé d'affaires accrédité auprès des petites cours d'Anhalt, de Schwarzbourg et de Reuss. Il commençait à se lasser de ses fastidieuses et ingrates fonctions, qui n'étaient guère qu'une sinécure, quand, vers le milieu de février, M. de Metternich, qui depuis deux ans lui promettait de l'avancement, le manda à Vienne pour lui confier une importante mission en Italie. On avait constitué à Milan, sous le nom de conférence, une sorte de comité exécutif, composé du vice-roi, archiduc Rainer, du feld-maréchal Radetsky, et du gouverneur de la Lombardie. M. de Metternich avait résolu d'y adjoindre un diplomate, chargé d'entretenir d'étroites relations avec les petits princes italiens, de leur prêcher la résistance aux sociétés secrètes, aux idées dangereuses et au parti du mouvement, et de leur répéter sans cesse que s'ils se sentaient impuissans à se défendre contre les hommes de désordre, l'Autriche était là, qu'elle se ferait un plaisir de leur prêter main-forte.

(1) Hachette, Paris; et Brockhaus, Leipzig, 1891.

Le prince sentait venir l'orage, mais malgré l'échec qu'il avait essuyé en Suisse l'année précédente, il n'éprouvait aucune inquiétude. La plus grande erreur des hommes d'État est de croire à l'éternelle efficacité de la méthode qu'ils ont adoptée ; tous les moyens humains finissent par s'user, et, les circonstances ayant changé, on se perd par les mêmes démarches qui vous avaient plus d'une fois sauvé. C'est l'éternelle ironie de l'histoire. M. de Hübner n'avait pas encore quitté Vienne quand on y apprit la chute de la monarchie de juillet. Le chancelier n'en parut que médiocrement ému ; son imperturbable confiance, son olympienne sérénité ne se démonta point. Deux semaines après, une révolution éclatait à Vienne, et celui qui avait tenu si longtemps dans ses mains tous les fils de la diplomatie européenne en était réduit à rentrer brusquement dans la vie privée. De son côté, M. de Hübner, à peine arrivé en Italie, s'apercevait qu'on l'y avait envoyé trop tard, que le temps des négociations était passé, que c'était aux épées de prendre la parole.

Heureusement, il avait déjà cette vive curiosité qui l'a conduit depuis jusqu'au bout du monde, et les curieux se distraient bientôt de leurs chagrins. Il avait pris l'habitude d'écrire chaque matin son journal. C'est ce journal qu'il vient de publier, non sans le retoucher un peu et en y ajoutant tout un chapitre rédigé l'an dernier à Corville-House. On ne se résout pas facilement à livrer au public, sans y changer un mot, sans rien donner à ses repentirs, des pages qu'on a écrites il y a quarante-deux ans. C'est de tous les courages le plus rare et, à vrai dire, le plus inutile (1).

M. de Hübner persiste à croire, aujourd'hui encore, que M. de Metternich a été fort calomnié et que l'administration autrichienne a procuré à l'Italie de longues années de prospérité, d'ordre et de paix. En 1849, le prince lui disait à Richmond : — « J'ai toujours pensé que les questions sociales devaient avoir le pas sur les questions politiques. Depuis 1815, je ne me suis plus occupé de politique. » — Il entendait par là qu'il avait toujours accordé la première place aux intérêts matériels des peuples. Il les regardait comme des troupeaux que leurs propriétaires doivent s'appliquer à engraisser et à maintenir en santé; il pensait que le bonheur auquel ils ont droit est celui d'un bœuf de labour, que son maître ne maltraite que lorsqu'il donne de la corne, et auquel il est bon d'assurer, autant qu'il est possible sans trop se déranger, une litière fraîche, une étable passablement tenue, un râtelier bien fourni.

Il est certain que sous le régime autrichien, la Lombardie ne dépérissait point, qu'une administration probe, régulière, exacte, si lentes que fussent ses allures, si lourde que fût sa main, était plus protectrice que tracassière à l'égard des petits, et que dans les états sur lesquels l'Autriche étendait son bras tutélaire, le peuple, tout compté,

tout rabattu, *alles in allem*, était heureux. Les gouvernemens, se sentant garantis contre toute injure, contre tout ennemi du dehors et du dedans, n'avaient besoin que de peu de troupes et pouvaient épargner à leurs sujets les charges du service militaire. Malgré les douanes intérieures, le commerce ne languissait pas, l'industrie florissait. Les dépenses ne dépassant pas les ressources, la situation financière était satisfaisante, et on assure qu'elle n'était nulle part meilleure que dans le royaume des Deux-Siciles.

Mais si le prince de Metternich avait quelque souci des besoins matériels, les seuls qu'il prît au sérieux, il n'avait aucun égard pour les besoins de l'esprit, qui lui semblaient factices et de pure convention. Il voulait que le bœuf fût gras, il ne lui permettait pas de penser, de caresser des chimères, de se complaire dans les imaginations dangereuses, de s'arroger des droits abstraits, et il était impitoyable pour quiconque se plaignait : — « Sous le règne de l'empereur François Ier, nous dit M. de Hübner, l'Autriche était un heureux pays, mais ses fils n'étaient pas tous heureux. Qu'il y eût des mécontens, cela ne pouvait échapper au vigilant père de famille, et, dès le début, il considéra comme une des principales tâches de son gouvernement d'étouffer le mal dans son germe. Il en voyait le principe dans les idées nouvelles, qui, parties de France, s'étaient répandues sur les bords du Rhin et menaçaient d'envahir l'Europe centrale. Avant la grande Révolution, jouer avec les doctrines des encyclopédistes passait à Potsdam comme à l'Ermitage pour un agréable amusement. Mais depuis que chaque soldat français, dans ses marches à travers l'Europe, avait laissé tomber de sa giberne quelques graines et que ces graines commençaient à germer sur les grandes routes, les cours du nord et la Sainte-Alliance en ressentaient de vives inquiétudes. On croyait la société chrétienne menacée par la société philosophique; on voulait la sauver, on fit ce qu'on fait dans les temps de maladies contagieuses : on entoura la monarchie d'un cordon. »

S'il y avait des mécontens à Vienne, il y en avait bien plus encore en Italie, dans ce pays profondément remué, travaillé par les idées de 1789. Comme le remarque M. de Hübner, le parti libéral ou national, qu'on appelait alors le parti français, était représenté jusque dans les cours qui avaient à l'Autriche les plus grandes obligations, dans l'entourage des princes, dans les chancelleries, dans les salons de la noblesse et jusque dans le sacré-collège et dans l'antichambre des papes. A plus forte raison trouvait-il des adhérens dans toutes les professions libérales.

L'Autriche procurait aux peuples la vie commode; mais sa pesante tutelle, sa police oppressive, sa censure aussi rancunière qu'ombrageuse exaspérait les classes intelligentes, tous ceux à qui ne suffisait pas le bonheur du bœuf gras. M. de Hübner en convient, mais peut-être n'en

convient-il pas assez. Il faut rendre justice à l'homme, il est ainsi fait que ses plus nobles souffrances sont aussi les plus aiguës. Quand il a commencé de raisonner, c'est lui infliger un supplice que de lui interdire de penser; quand il a conçu une haute idée de la dignité humaine, c'est le réduire au désespoir que de lui donner pour maître souverain un agent de police qui ne connaît que sa consigne. Ainsi que l'écrivait Lamennais dans ses *Affaires de Rome*, ne pouvant interdire aux classes élevées une certaine mesure d'instruction, on réglementait scrupuleusement celle qu'on leur permettait d'acquérir, et toutes connaissances ne leur étant pas bonnes, on décomposait le spectre solaire pour ne laisser arriver jusqu'à elles que des rayons d'une couleur choisie. Le XVIIIe siècle avait répandu dans le monde l'esprit d'universelle discussion; les gouvernemens s'y prenaient bien tard pour dire : « Quiconque discute sera traité par nous comme un malfaiteur, comme un criminel. » Il y avait, à l'Université de Padoue, un professeur d'histoire moderne; pour s'assurer de sa discrétion, on lui envoyait ses cahiers de Vienne; défense à lui d'y changer une phrase. A Naples, les droits énormes dont on avait frappé les livres équivalaient presque à une prohibition, ils n'y pénétraient qu'en fraude. « Si la douane, écrivait encore Lamennais, pouvait parfaitement répondre aux sages vues de l'administration, les habitans de ce beau pays, qu'ont illustré tant d'hommes remarquables, deviendraient en peu de temps les lazzaroni de l'intelligence. » Un patriote italien dit un jour à M. de Hübner : « Vous avez fait de nous des cadavres. » De son propre aveu, il ne trouva rien à répondre.

Dès son arrivée en Lombardie, il avait senti remuer ces cadavres, et il ne doutait pas que l'Autriche ne fût appelée avant peu à jouer son va-tout. Ce qui le rassurait, c'était l'étonnante verdeur du maréchal Radetsky et l'absolue confiance que cet octogénaire inspirait à ses troupes dont il était l'idole. Un jour que M. de Hübner dînait à sa table, le général Wallmoden lui dit : « Voyez comme sa main tremble, cet homme devient vieux, très vieux. » Et aussitôt, il s'assoupit. — « Regardez-le, dit à son tour le maréchal. A son âge, il est encore fou du beau sexe, il veut faire le galant et il ronfle à table. » Mais s'agissait-il de se battre, ces vieillards rajeunissaient comme par miracle, ils n'avaient plus que trente ans.

Cependant, le parti de la noblesse, des *signori* lombards avait fait alliance avec les sociétés secrètes, et le 18 mars, une insurrection éclatait à Milan. A la vérité, on ne s'accordait guère; les uns voulaient annexer la Lombardie au Piémont, les autres en voulaient faire une république; mais au commencement des révolutions, on a toujours l'air de s'entendre, les dissidences ne se prononcent que plus tard. Quelques jours après, le roi Charles-Albert déclarait la guerre à l'Autriche. Surpris par l'événement, Radetsky dut évacuer la ville pour se

replier sur le quadrilatère, y concentrer son armée et y attendre des renforts. M. de Hübner n'avait pu partir à temps; il fut pris dans la souricière. On le retint comme otage; sa captivité devait durer plus de trois mois.

Il avait eu tout d'abord une mission assez agréable à remplir. En face de sa maison, demeurait un haut fonctionnaire autrichien, qui, ayant couru en toute hâte chercher un refuge chez des amis, le conjura de tenir compagnie à sa femme jusqu'à des temps meilleurs : « Nous avons un peu ri, elle et moi. C'est vraiment une très jolie femme, une vraie Viennoise. Le piquant de l'affaire est que je la connais à peine, je ne l'ai vue qu'une fois, et les circonstances nous obligent à faire ménage ensemble. Cela ne fait-il pas penser à un vaudeville français ou mieux encore au *Décamiron?* » Ils passèrent une nuit dans la même chambre, étendus sur deux matelas, dormant, nous assure-t-il, du sommeil du juste, et se disant l'un à l'autre, à leur réveil : « Honni soit qui mal y pense! » Le lendemain, il restituait cette aimable Viennoise à son mari, et il trouvait lui-même un asile auprès d'un vieux couple, qu'il baptisa du nom de Philémon et Baucis. Philémon était Trentin et avait pris parti pour les insurgés; Baucis était une Milanaise aux petits yeux ardens, aux cheveux blancs comme neige, et elle disait : « Je me crois une aussi bonne Italienne que tous ces braillards, *schiammazoni*, mais je suis pour l'Autriche. »

On confia à Baucis et à Philémon le soin de garder l'otage. Il ne pouvait avoir des geôliers plus doux, et il profitait de leur indulgence pour s'échapper quelquefois et voir ce qui se passait dans Milan. La grande rue avait été barricadée avec des meubles, des chaises d'églises, des charrettes, d'élégans coupés de marquises et de duchesses. Grâce aux couloirs qu'on y avait ménagés, on pouvait circuler, et une foule bigarrée s'y pressait. Les abbés abondaient, la cocarde au chapeau, l'épée au poing. D'innombrables *signori* paradaient coiffés de grands *sombreros* à plumes, vêtus d'un pourpoint espagnol ou se drapant dans leurs capes; c'était une Espagne d'opéra. Par une combinaison dont il a seul le secret, l'Italien joint le goût du théâtral à l'exquise perfection du naturel. Les joies, les émotions de ce peuple émancipé de la veille étaient sincères; les gestes étaient violens, le langage était excessif : l'Italien ne craint pas d'exagérer, mais il a l'esprit trop fin pour être dupe de ses hyperboles et des airs qu'il se chante à lui-même dans ses heures d'ivresse.

M. de Hübner assista à l'arrivée de la princesse Belgiojoso, qui amenait quatre-vingts jeunes Napolitains et marchait à leur tête, un drapeau tricolore à la main. On s'entassait sur les balcons pour la voir passer; on agitait des mouchoirs, on applaudissait, on criait, on poussait de bruyans vivats. Pendant quarante-huit heures, les jeunes

héros furent hébergés, nourris aux frais de la ville; puis on les conduisit en grande pompe à la Porta Tosa, en leur souhaitant de revenir sains et saufs du champ de carnage. Trois semaines après, ils n'étaient plus que vingt-cinq, qu'on voyait rôder à travers les rues en mendiant. On assurait que l'ennemi les avait décimés. La vérité était que ces quatre-vingts *prodi* n'avaient jamais vu le feu, qu'ils étaient allés à la maraude, et qu'ayant eu maille à partir avec les paysans, la plupart avaient été assommés ou éventrés à coups de fourche. « Tel fut le dénoûment de cette manifestation républicaine, écrivait M. de Hübner dans son journal. Les hommes du gouvernement provisoire, qui ne sont pas républicains, en ont ri sous cape; la princesse, qui a l'esprit inventif, saura se consoler en se procurant quelque autre distraction; les Milanais ont eu trois ou quatre jours de réjouissance gratuite. Ainsi, à l'exception des pauvres *giovinotti* napolitains, chacun a sujet d'être content. »

Les jours se suivaient sans se ressembler. En quittant Milan, Radetsky avait emmené à titre d'otages quelques gentilshommes lombards. Sur les instances de leurs familles inquiètes de leur sort, le gouvernement provisoire résolut de proposer au vieux maréchal un échange de prisonniers, et on choisit M. de Hübner pour aller négocier cette affaire avec lui. Il se mit en route, mais il ne put dépasser Brescia. On lui avait donné, pour traverser cette ville, une escorte composée d'un capitaine de la garde civique et d'un gendarme. Ce capitaine était un petit homme fluet, chaussé de grandes bottes de couleur claire; sur son chapeau en forme de cône flottait une grande plume d'autruche; il avait ceint sa taille d'une large écharpe tricolore, et des pieds à la tête, sa chétive personne était toute couverte de cocardes; il en avait mis partout où l'on en peut mettre.

Se souciant peu d'aller aux avant-postes et n'accomplissant sa mission qu'à regret, il chevauchait d'un air mélancolique près de la voiture. En vain M. de Hübner le pressa de quitter son cheval, de venir s'asseoir à ses côtés, il s'y refusa obstinément. Il y a toujours en Italie, quoi qu'il se passe, des curieux pour qui les événemens politiques ne sont que des phénomènes d'histoire naturelle et dont l'unique souci est de trouver le mot des situations. Un de ces curieux s'approcha du diplomate autrichien pour lui dire d'un ton grave, comme un philosophe qui est heureux d'éclaircir les idées de son prochain : « Il va à cheval afin de pouvoir fuir en cas de besoin : *va a cavallo per poter fuggire nel caso di bisogno.* » Ce grand philosophe connaissait son monde. Comme la voiture allait sortir de la ville, elle fut entourée par une populace qui criait : « Mort à l'Allemand ! mort au traître ! » Le moment psychologique était venu; le capitaine enfonça ses éperons dans les flancs de son coursier et prit le large, le gendarme disparut aussi, et pendant

une heure et demie M. de Hübner se trouva seul pour disputer sa vie à une bande de forcenés blêmes, livides de fureur, à la bouche écumeuse et hurlante, qui l'accablaient d'injures, le menaçaient de leurs piques et braquaient sur lui leurs fusils.

Par intervalles, un pseudo-signore, vêtu d'un pourpoint espagnol et armé d'une longue épée, faisait mine de lui en larder le cou. Son geste était à la fois si terrible et si gracieux que la foule éclatait en applaudissemens. Mais ce noble matassin n'avait garde d'endommager la peau du traître et il lui murmurait à l'oreille : « N'ayez pas peur, ce n'est qu'une démonstration : *Non abbia paura, è una dimostrazione.* » Cette incommode, mais innocente épée, ne faisait pas grand'peur à M. de Hübner; ce qui l'effrayait beaucoup plus, c'étaient les femmes qui s'étaient mises aux fenêtres pour assister à cette scène. Quelques-unes lui montraient des assiettes sales, comme pour lui dire : « Voilà ce qui désormais vous attend en Italie. » D'autres jouaient de la prunelle. Il leur parlait par signes, il leur disait piteusement : « Voilà pourtant comme on traite un homme du monde. » — « Nous le voyons bien, répondaient leurs yeux noirs, et nous en sommes ravies. —Cette musique sans paroles, ajoute-t-il, me restera à jamais gravée dans la mémoire, et jamais non plus je n'oublierai le visage d'une de ces femmes. C'était une de ces figures comme on en rencontre ici dans les hautes classes, une figure qui parcourt à son gré toute la gamme des passions humaines, des yeux également faits pour exprimer le désespoir et l'extase, un teint de marbre ombragé d'un crêpe noir, un léger duvet au-dessus d'une bouche fine et sarcastique. Cette femme me contemplait avec une expression de haine qui m'eût paru flatteuse, si son regard s'était adressé à ma personne et non à mon espèce. Qui sait haïr ainsi doit être capable d'aimer beaucoup. »

Parmi les énergumènes qui hurlaient autour de lui, il y en avait un qui, moins déguenillé que les autres, semblait le plus enragé, le plus sanguinaire de tous. Il jurait continuellement, en brandissant son braquemart, et criait avec un accent étranger : « Qu'il meure, mais non de la main du peuple ! Ce serait trop d'honneur pour lui; il doit mourir de la main du bourreau, non aujourd'hui, mais demain : *Non adesso, domani!* » Tout en jurant et gesticulant, il s'efforçait de percer la foule pour arriver jusqu'à l'homme qu'il se promettait de voir pendre ; il y réussit à grand'peine, et lui dit tout bas en français : « Je tâcherai de vous sauver. » Et il se retira aussitôt en criant de plus belle : *Non adesso, domani!* Quelques années plus tard, un jour que M. de Hübner, ambassadeur d'Autriche à Paris, se promenait aux Champs-Élysées, il fut pris dans un embarras de voitures, et vit venir à lui un gentilhomme savoyard, qu'il reconnut sur-le-champ et qui lui dit : « Sans aucun doute, monsieur l'ambassadeur, vous n'avez pas oublié Brescia. Vous vous

êtes bravement comporté, mais vous étiez bien pâle. C'est une affaire de tempérament. »

Grâce à un gentilhomme savoyard dont il ignore le nom, grâce à l'intervention de quelques *signori* généreux ou compatissans et de soldats lombards, déserteurs du régiment de l'archiduc Albert, M. de Hübner échappa aux fureurs de la populace de Brescia. Mais il dut renoncer à s'acquitter de sa mission et retourner à Milan, auprès de Philémon et de Baucis. Sa captivité lui fut douce, il en a gardé le meilleur souvenir. Le cœur lui saignait souvent quand il entendait crier dans les rues : « Grande défaite des Autrichiens ! Radetsky est mort ou prisonnier ! » Plus tard, la fortune des armes ayant tourné, il vit plus d'une fois Baucis entr'ouvrir la porte de sa chambre pour lui dire d'une voix émue et d'un air radieux : « Tout va bien, nous avons été battus. » Il avait découvert une bibliothèque pleine de livres à son goût, et tour à tour il relisait Fielding, Cervantes ou Machiavel et Guichardin. Dans les temps agités, rien n'est plus tranquillisant que les vieilles histoires ; elles nous apprennent que les choses qui nous étonnent le plus sont souvent arrivées déjà, et que le monde n'est jamais resté au milieu d'une semaine.

Il avait d'autres distractions. A l'une des fenêtres de la cour sur laquelle donnait son appartement, il voyait s'asseoir une jeune fille qui cousait en fredonnant. Ses vocalises étaient charmantes et légères, et ses yeux, qu'elle laissait trotter, n'étaient point farouches. Elle avait une tête de sainte Vierge ; quand elle regardait le ciel, elle ressemblait à un Léonard de Vinci. M. de Hübner l'avait surnommée la Madone à l'aiguille, *Madonna dell'ago*. Il craignait d'en tomber amoureux et tâchait de se persuader qu'un homme de trente-sept ans, surtout quand il est diplomate, est maître de son cœur, que ses plus beaux rêves s'évanouissent dans la fumée d'un régalia. Un soir, dans les premières heures langoureuses d'une vraie nuit d'Italie, une voix douce lui cria : *Felice sera !* Il fut sur le point de succomber, de se rendre ; mais la cour sentait le graillon. Il répondit par un *Felicissima notte!* et ouvrit son Guichardin. Il a eu dans son aimable cachot de Milan tous les plaisirs, même celui de mépriser le bonheur et de pouvoir se dire : « Je ne veux pas. Et pourtant si je voulais ! »

Cet Autrichien aime les Italiens. Ce qu'il apprécie surtout en eux, c'est la facilité, l'ouverture, la souplesse de leur intelligence et plus encore, leur urbanité, répandue dans toutes les classes. Quand Henri Heine passa pour la première fois les Alpes, il s'arrêta quelques heures à Trente, et la meilleure fut celle qu'il employa à faire causer une vieille marchande de fruits : il lui semblait qu'en ce moment un jeune Obotrite, un jeune barbare, s'entretenait familièrement avec une civilisation âgée de deux mille ans qui avait beaucoup de choses à lui

apprendre. M. de Hübner aime les Italiens, parce qu'ils sont les premiers-nés de la civilisation ; il adore l'Italie parce qu'elle est le pays des éternels et universels souvenirs, le retentissant théâtre où s'est jouée en tout temps la grande comédie humaine : « Nous voici dans la campagne de Rome. Parmi beaucoup de ruines, le tombeau d'un patricien du siècle d'Auguste attire notre attention ; ses cendres y reposaient avant que le christianisme eût paru dans le monde. Sur le magnifique couronnement du mausolée, on aperçoit des murs à créneaux, restes dégradés d'un fort construit par quelque baron romain ; nous sommes ici en plein moyen âge. Mais sur la toiture du fort, un *campagnuolo* s'est bâti une cabane avec des débris de bas-reliefs sculptés dans le marbre. La porte est encadrée dans un berceau de vigne, et un figuier, qui a poussé entre deux pierres, lui verse son ombre. Dans cette maison vingt siècles cohabitent. »

M. de Hübner a pardonné aux Italiens les vilaines heures qu'il passa à Brescia le 2 avril 1848. Ce qui est plus méritoire de la part d'un diplomate, il leur pardonne aussi d'avoir démenti les prédictions qu'il avait faites sur leur avenir. Frappé du peu d'homogénéité des diverses races qui se sont partagé la péninsule, il n'avait jamais cru qu'elles pussent se réunir en un corps de nation, et il traitait l'unité italienne de chimère. Elle s'est faite pourtant par l'habileté et la persévérance d'une maison royale, chez qui le génie de la politique est un héritage de famille. Condamnée à défendre son indépendance contre de puissans voisins, elle a combattu la force par la ruse, qui est l'arme des faibles. Les démocrates de Milan et de Venise répétaient sans cesse : « Laissez-nous faire, nous nous sauverons nous-mêmes : *Italia farà da se.* » Plus avisée, la maison de Savoie a pratiqué la vieille politique italienne, qui consiste à se servir de l'étranger, à employer un *straniero* pour se débarrasser d'un autre *straniero*. « Il semble, dit M. de Hübner, que les événemens m'aient donné tort. La nouvelle Italie a-t-elle vraiment l'étoffe d'un grand état? J'appelle un grand état celui qui *fa da se*, celui qui a bâti tout seul sa maison, qui l'arrange à son gré et la défend lui-même. Je ne cherche pas à soulever les voiles de l'avenir. Je me permets seulement de remarquer que la diplomatie a plus contribué à la formation du nouveau royaume que son armée. D'habitude, les États se conservent par les moyens qui ont servi à les créer, et on peut croire que l'Italie sera plutôt une puissance diplomatique qu'un état militaire. Première question : l'importance que l'Europe lui attribue dès aujourd'hui, ne l'a-t-elle pas acquise par son accession à l'alliance de l'Autriche et de l'Allemagne? Seconde question : son traité avec ces deux grandes monarchies n'a-t-il pas été conclu dans l'intention bien arrêtée de fortifier le jeune trône contre les menées inquiétantes du parti républicain ? »

Le gouvernement provisoire n'avait pas attendu pour relâcher son otage, que le maréchal Radetsky fût rentré en vainqueur à Milan. En gagnant la frontière suisse, M. de Hübner entendit un vieillard italien s'écrier au milieu d'un groupe de paysans : « Quand donc viendra ce Radetsky que Dieu bénisse ! Il nous fait trop attendre. » Les idées conservatrices ont pour défenseurs naturels les paysans et les femmes; les gouvernemens absolutistes ont tort de s'imaginer que ces deux forces suffisent à les garantir de tout péril, et les gouvernemens libéraux ont quelquefois l'imprudence de ne pas assez compter avec elles. M. de Hübner, en arrivant à Vienne, n'y trouva partout que trouble, désarroi et confusion. Il fut témoin de la révolution du 6 octobre, à la suite de laquelle l'empereur Ferdinand et la famille impériale se retirèrent à Olmütz, abandonnant la capitale aux tribuns et aux étudians. M. de Hübner n'avait pas su sortir de Milan assez tôt; il réussit à sortir de Vienne, non sans courir quelques dangers, et il en conclut qu'en temps de révolution, les sages doivent avoir toujours dans leur tiroir un passeport visé, ainsi qu'un ou deux rouleaux de napoléons, et se faire une règle de ne jamais coucher que dans une maison à deux portes.

Si le désordre régnait dans la rue, il était encore plus dans les têtes. Les uns ne songeaient qu'à se mettre en sûreté; d'autres conseillaient de capituler avec l'émeute; les plus habiles n'avaient que des expédiens à proposer; soit par nécessité, soit par effarement, on vivait au jour le jour. La situation semblait désespérée. L'assassinat du ministre de la guerre, comte de Latour, avait jeté l'épouvante parmi les hauts fonctionnaires; ils avaient tous déserté leur poste, à l'exception toutefois du ministre des finances, le baron de Krauss, qui étonna la cour et la ville par son courage passif et se comporta dans ces jours sinistres comme un véritable héros de la bureaucratie.

Ce petit homme corpulent, au teint pâle, aux joues pendantes, à l'œil pénétrant et doux, avait la physionomie d'un saint, phénomène rare dans le monde administratif. Il déclara qu'il ne pouvait vivre loin de ses bureaux, il s'obstina à rester à Vienne, et il parvint à empêcher le pillage de la Banque nationale, des magasins et des caisses publiques, A la vérité, ses procédés n'étaient pas très orthodoxes. Il avait su se concilier les étudians, il entretenait avec eux des relations courtoises, presque affectueuses. « Ce sont des enfans, disait-il, mais de bons enfans. » Il les détournait de leurs méchantes entreprises par de belles paroles, des plaisanteries, d'amicales remontrances. Avaient-ils besoin d'argent, il leur faisait des avances sur les caisses de l'État; le comité démocratique lui-même avait part à ses libéralités et tout se passait en douceur.

De temps à autre, on le voyait arriver à Olmütz, et il racontait avec

candeur ses petites négociations, ses traités de paix avec l'ennemi commun. Pendant que le prince Windischgraetz, investi du commandement suprême, s'apprêtait à bombarder la capitale de l'empire, le ministre des finances fournissait aux rebelles des subsides pour la défendre. — « Mais y pensez-vous, chère Excellence? lui dit un jour M. de Hübner; c'est tout simplement un crime de haute trahison. — Non, assurément non, répliquait-il avec son sourire bénin et ascétique, ces pauvres diables sont faciles à traiter, ils se contentent de doses homéopathiques. Et d'ailleurs, le peu d'argent qu'ils reçoivent de moi prend plus souvent le chemin du cabaret que de la boutique de l'armurier. » On le pressait de rester à Olmütz, on l'engageait à se souvenir du comte de Latour, il secouait la tête et s'en retournait comme il était venu, sans secrétaire, sans huissier, son gros portefeuille sous le bras. Ce Daniel semblait se plaire dans la fosse aux lions. *Cosas de España!* s'écrie à ce propos M. de Hübner. Tous les pays en révolution sont des Espagnes. Le cours ordinaire des choses étant comme suspendu, les mots changent de sens, c'est Babel et la confusion des langues : le crime parle comme la vertu et la vertu ressemble quelquefois au crime. C'est alors surtout que les gens de bien qui aimeraient mieux mourir que de manquer à leur devoir ont plus de peine à le découvrir qu'à le faire.

Il semblait que c'en fût fait de l'Autriche. Si déplorable que soit la situation d'un pays, rien n'est perdu quand il a des hommes ; c'est un bonheur qui peut tenir lieu des autres et qu'aucun autre ne remplace. Le prince Félix de Schwarzenberg disait : « La monarchie a été sauvée par trois soldats indisciplinés. » Le maréchal Radetsky, lorsqu'il était à Vérone et avant ses victoires, avait résisté ouvertement à la cour d'Innsbruck, qui lui commandait de céder la Lombardie. Le prince Windischgraetz, prévoyant une insurrection à Prague, avait refusé de se dessaisir d'une partie de l'armée de Bohême. Jellachich, ban de Croatie, traité de traître par l'empereur Ferdinand et dépouillé de tous ses emplois, de tous ses honneurs, avait déclaré qu'il tenait cette destitution pour nulle et non avenue, et l'empereur s'en était bien trouvé. Mais les épées ne suffisaient pas, il fallait à l'Autriche un homme d'état, et c'est l'oiseau rare. Les intelligences les plus vives sont souvent les plus irrésolues et les plus timides. L'Autriche trouva dans le prince de Schwarzenberg un de ces hommes d'État qui voient très clair et n'ont peur de rien. Ils sont le contraire de ces *capitani* qui chevauchent à côté de la voiture pour pouvoir fuir en cas de besoin; ce n'est pas ainsi qu'ils l'entendent, et, si elle verse, ils rouleront avec elle dans le fossé.

— « L'entourage de la famille impériale, écrivait M. de Hübner dès le 14 août 1848, se compose de personnalités fort estimables, de digni-

taires dévoués et sûrs, mais selon l'usage de notre cour, tout à fait étrangers à la politique, et, par suite, incapables de donner des conseils alors même qu'on leur en demande. Nous avons besoin d'un homme qui soit en état de prendre la conduite des affaires. Je n'en vois, je n'en connais qu'un, Félix de Schwarzenberg. » — M. de Hübner prit sur lui d'écrire au prince, qui était alors à Milan; il lui représenta combien sa présence était nécessaire à Vienne. Le 30 septembre, au matin, il voyait entrer dans son cabinet de toilette un officier général de haute stature, aux cheveux déjà rares et grisonnans, taillés en brosse, au front élevé et étroit, au visage pâle, impassible, mais les yeux parlaient beaucoup : — « Oh! mon Autriche, ma chère patrie, pensa-t-il, tu n'es pas perdue! » — A peine osait-il croire à son bonheur; était-ce un rêve? Le prince s'avança lentement vers lui, la main tendue, en disant : « Oui, c'est bien moi! »

Les révolutions de février, de mars et d'octobre, les insurrections de Milan et de Venise, Radetsky et la bataille de Custozza, la révolte de la Hongrie, Windischgraetz, Jellachich, le prince de Schwarzenberg lui-même, tout cela nous paraît aujourd'hui bien loin de nous, tant l'Europe a changé dans ces vingt dernières années. Les grands événemens qui renouvellent la face des choses sont comme de hautes montagnes qui nous cachent le passé. Et pourtant c'est en 1848 que tout avait été préparé. Le monde politique offrait alors, a-t-on dit, l'aspect d'une maison de fous; il s'est trouvé que ces fous étaient les confidens du destin. C'est 1848 qui a donné à l'Europe le suffrage universel, qu'on traita longtemps d'insanité; un homme d'État très absolu en a doté l'Allemagne, et, selon toute apparence, l'une après l'autre, toutes les monarchies l'adopteront.

C'est en 1848 aussi que fut proclamé le principe des nationalités. Les révolutionnaires pensaient le faire servir au triomphe de la république et de la démocratie, il n'a servi jusqu'ici qu'à créer une royauté unitaire et un grand et puissant empire. — « La plupart du temps, disait Machiavel, ceux qui font les révolutions ne sont pas ceux qui en profitent. » — Les uns sèment, les autres moissonnent, et il arrive souvent que les moissonneurs sont des gens contre qui les semeurs avaient conspiré et auxquels ils avaient juré une haine irréconciliable. C'est encore là une des éternelles ironies de l'histoire.

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet.

Certainement, ce n'est point un mal qu'il y ait des jours où l'on s'amuse en compensation des jours où l'on s'ennuie, sans compter les jours où l'on travaille, — et puisque le 14 juillet est passé au rang des fêtes publiques, c'est tout simple qu'on le célèbre.

Si c'est toujours un peu la même chose, si c'est presque invariablement le même programme assez banal d'illuminations, de feux d'artifice, d'inaugurations de monumens ou de nouveaux boulevards, la spontanéité populaire supplée à tout, en mettant dans la fête le mouvement et la gaîté. Aussi bien, à mesure qu'on avance, cette date qui réveillait d'abord des souvenirs assez mêlés, qui a pu être un objet de contradiction, finit par se dépouiller de ce qu'elle pouvait avoir d'équivoque, de ce que l'esprit de parti y ajoutait d'irritant. La masse française, c'est évident, n'y voit plus une signification de guerre et de dissension intestine. Pour elle, cet anniversaire n'est plus que la commémoration idéale d'une époque qu'elle voit de loin, qui a été certainement, dans tous les cas, la date d'un des plus puissans mouvemens humains, le commencement d'une société nouvelle où elle a désormais sa place. Elle voit cela ou elle le sent ; elle voit aussi une occasion de promenade et de délassement qu'elle se hâte de saisir. Elle ne s'intéresse sûrement, ni aux réhabilitations de Danton, ni aux discours révolutionnaires qui ont été prononcés dans une cérémonie prétentieuse, — où le gouvernement a brillé par son absence. La masse française ou parisienne va à son plaisir ; elle va surtout, guidée par son instinct, à la revue de Longchamps, où elle voit, avec un généreux frémissement, défiler une armée qui est pour elle la vivante et saisissante image de la patrie. C'est le plus clair de ses sentimens ; c'est ce qui semble avoir été plus que jamais le caractère de cette fête nouvelle du 14 juillet qui s'est passée aussi paisiblement que possible : diversion d'un jour jetée au milieu des tracas de la politique, entre les derniers troubles

d'une session expirante et les grèves suscitées par de malfaisans agitateurs.

Ce qu'il y a toujours de frappant, en effet, c'est ce contraste entre les instincts d'une population paisible dans ses plaisirs comme dans sa vie laborieuse, et les incessantes menées de ceux qui n'ont d'autre souci que de provoquer à propos de tout des crises et des agitations nouvelles. Le fait est que s'il n'y a pas eu aux dernières heures de la session, à la veille des vacances, une crise ministérielle, ce n'est pas la faute de quelques meneurs de la chambre, et qu'il suffit d'une occasion, d'une interpellation pour dévoiler l'inconsistance de nos malheureux pouvoirs publics.

A quoi cela a-t-il tenu? On n'y songeait guère assurément, lorsqu'un député, connu pour se mêler de tout et pour mettre partout ses excentricités, a cru devoir soulever en plein parlement une question des plus délicates qui touche aux relations de la France avec l'Allemagne. Il s'agissait du régime des passeports en Alsace-Lorraine, de restrictions nouvelles qui auraient été imposées par la police allemande, d'une sorte d'exclusion qui frapperait nos industriels et nos commerçans. Les faits étaient-ils vrais ou étaient-ils d'une date récente ou s'appliquaient-ils particulièrement aux commerçans français? N'importe, les journaux l'avaient dit! M. Laur, sur la foi d'un bruit de journaux, se hâtait de mettre M. le ministre des affaires étrangères sur la sellette, prêt à le foudroyer de ses interpellations. M. le ministre des affaires étrangères, à son tour, un peu impatienté à ce qu'il semble des obsessions de M. Laur, croyait pouvoir s'abstenir d'explications qu'il jugeait, sans doute inopportunes, — et se bornait à demander un ajournement. Qu'arrivait-il? On répondait sur-le-champ par un vote qui repoussait l'ajournement, qui était un échec sensible pour le chef de notre diplomatie et était un triomphe pour M. Laur! Evidemment, M. le ministre des affaires étrangères ne s'était pas rendu compte de ce qu'on peut toujours attendre ou craindre d'une chambre livrée à la mobilité de ses impressions; la chambre, de son côté, ne s'était pas rendu compte de la gravité de son vote, — et un instant on s'est trouvé sans le savoir, sans le vouloir, par une sorte de surprise, au bord d'une crise ministérielle! Il a fallu aussitôt se mettre à l'œuvre pour réparer une bévue qui était un peu la faute de tout le monde; il a fallu que M. le ministre des affaires étrangères retrouvât son élégante parole pour donner les explications qu'il n'avait pas données la veille, que la chambre se désavouât elle-même en retirant un vote d'étourderie, — et provisoirement on en a été quitte pour la peur! — Ce n'est pas tout encore. A peine était-on remis de cette alarme, deux ou trois jours après, M. le président du conseil demandait un crédit pour la reconstruction de l'École polytechnique: on lui répondait aussitôt en lui refusant le crédit qu'il demandait, — et M. le président du conseil quittait la chambre en an-

nonçant sa démission. Toute réflexion faite, la démission n'est pas allée jusqu'à l'Élysée. Ainsi en quelques jours, au lendemain du 14 juillet, le ministère a été deux fois sur le point de disparaître, la chambre a été tout près d'ouvrir une crise de pouvoir qui n'eût point été assurément sans gravité !

Qu'est-ce que tout cela, sinon une parfaite incohérence de parlement et de gouvernement, — une incohérence dans les actions, suite de l'incohérence dans les idées? — Il y aurait, dit-on, quelque secret dans ces inconstances de majorité, dans ces mouvemens de partis qui redeviennent plus sensibles depuis quelque temps. Tous les incidens qui ont éclaté coup sur coup sous les pas du ministère, qui l'autre jour donnaient à réfléchir à M. le président du conseil, ces incidens ne seraient que les signes d'un travail qui n'est pas encore arrivé à maturité, qui ne se dévoilerait qu'au retour des chambres, et tendrait à un remaniement ministériel. En d'autres termes, il y aurait une petite conspiration dont les maîtres dans l'art de conduire les intrigues ministérielles et parlementaires tiendraient les fils. C'est possible, tout est possible; mais, en attendant, ce qu'il y a pour le moment de plus grave, c'est cet état moral où une assemblée qui prétend décider de tout n'est pas même maîtresse de ses impressions, où le premier venu peut engager les questions les plus périlleuses, où un ministère n'a pas assez d'autorité ou de résolution pour arrêter du premier coup des débats peut-être compromettans pour les intérêts du pays. Car enfin on ne sait pas ce que peuvent produire des entraînemens de discussion, des votes d'imprévoyance ou de surprise, des conflits, même des conflits diplomatiques provoqués à la légère. On ne le sait plus, on l'a oublié depuis 1870 ! Et détail curieux de ces confusions parlementaires ! ceux qui mènent cette campagne d'excitations et d'incidens tapageurs, se servant tour à tour des susceptibilités patriotiques ou des revendications ouvrières, ce sont les boulangistes suivis par les radicaux et même accompagnés au besoin des irréconciliables de la droite. M. Laur et M. Déroulède font une figure parmi les leaders des majorités de hasard ! On n'en serait pas là, convenez-en, si le gouvernement, au lieu de se mettre à la merci des mobilités d'une chambre qui ne sait pas elle-même ce qu'elle veut, faisait plus souvent sentir son autorité, gardait un sentiment plus vif de son rôle, de sa responsabilité devant le pays.

Une crise ministérielle, à l'heure qu'il est, n'aurait point été une solution, — elle n'eût été qu'un contre-temps de plus dans une situation déjà assez compliquée. Elle n'aurait, certes, dans tous les cas, ni simplifié ces questions de diplomatie imprudemment soulevées, ni contribué à apaiser cette grève bruyante, assez violente, qui, pendant quelques jours, autour du 14 juillet, a pu être un danger pour les affaires, peut-être même pour la paix publique. Cette fois, ce ne sont plus les

boulangers qui ont ouvert les hostilités par la suspension du travail, ce sont les ouvriers des chemins de fer ou leurs délégués qui ont cru pouvoir engager la campagne de la revendication; mais dans les deux cas, le fait est le même, la grève est l'œuvre des syndicats qui ont visiblement voulu essayer leurs forces. Il est certain que pendant quelques jours, les chefs des syndicats n'ont rien négligé pour pousser à toute extrémité cette dernière grève, qui a commencé par le chemin de fer d'Orléans et qu'ils se flattaient d'étendre à toutes les compagnies. Ils ont rempli Paris de leurs manifestations et de leurs excitations; ils ont déployé une activité extraordinaire, procédant par tous les moyens, par la captation ou par l'intimidation, pour détourner les ouvriers du travail, — répandant de faux bruits de grève universelle, prodiguant la menace aux compagnies, s'efforçant d'intéresser à leur cause le conseil municipal, même quelques députés de bonne volonté. On a eu sous les yeux un spécimen significatif de ces campagnes auxquelles s'essaient des syndicats qui se disent professionnels et qui ne sont que des bureaux de démagogie plus préoccupés de la guerre sociale que des intérêts des ouvriers. En réalité, elle a fini, cette grève, comme elle devait finir; elle a expiré dans l'impuissance parce qu'elle n'avait pas de motif sérieux, parce qu'elle n'a intimidé ni le gouvernement ni les chefs des chemins de fer, ni même les vrais ouvriers, parce que de tous les griefs qu'on invoquait, les uns sont de ceux que les compagnies ne refusent pas d'accueillir, les autres ne sont qu'une série de prétentions exorbitantes et chimériques.

Que ces tentatives puissent se renouveler, c'est vraisemblable : elles sont la suite presque inévitable de l'état moral qu'on a créé, des idées fausses et des passions qu'on a encouragées, des facilités qu'on donne aux agitateurs. Telle qu'elle est cependant, avec ses violences et ses excès, cette dernière grève, qui vient de passer comme une bourrasque, n'aura peut-être pas été du moins une expérience inutile : elle aura laissé voir sur deux ou trois points caractéristiques la vérité des choses.

D'abord, c'est un fait démontré, les organisateurs de grèves ont pu s'apercevoir que s'il y a partout un intérêt naturel pour les ouvriers, il y a un point où l'opinion se refroidit et se détourne brusquement. On peut discuter sur les salaires, sur les heures et les conditions du travail, soit ! Lorsqu'on parle, ne fût-ce que par une exagération de club, d'affamer Paris, d'interrompre les communications de chemins de fer, au risque de provoquer une crise universelle dans la vie nationale, il y a une sorte de révolte instinctive. Les grévistes voient aussitôt l'opinion se tourner contre eux; ils forcent le gouvernement à remplir son rôle de protecteur de l'intérêt public; ils fortifient les compagnies dans leur résistance à des prétentions démesurées. Ils restent seuls avec leurs violences stériles, et c'est ce qui explique en partie l'impuissance

de la dernière grève des chemins de fer; mais il y a de plus, après cette récente expérience, un fait évident, saisissant : c'est que le moment est venu de régulariser, de ramener à leur destination tous ces syndicats qui se multiplient, qui, au lieu d'être un bienfait pour le monde du travail, menacent de devenir un instrument de désorganisation. Il ne s'agit pas de céder à un esprit de réaction, de supprimer le droit de grève et de coalition pour les ouvriers, de rétracter la loi de 1884, qui a constitué les syndicats. Il s'agit tout simplement de rester dans la vérité, de ne pas aller plus loin, de ne pas aggraver surtout le danger en proposant, comme on le faisait récemment, d'affaiblir les garanties imposées à des associations qui sont déjà un privilège. Les syndicats ont été créés pour les ouvriers, au profit des ouvriers; ils n'ont pas été créés pour être le refuge de ceux qui ne songent qu'à exploiter les griefs, même les misères des populations laborieuses. Les syndicats sont faits pour permettre aux ouvriers de se réunir, de se concerter, de défendre leur liberté, leurs droits et leurs intérêts; ils ne sont pas institués pour être une force révolutionnaire et préparer la dictature des agitateurs, pour décréter la grève obligatoire et disposer de la liberté du travail, pour devenir une sorte d'attentat organisé contre de grands services publics. C'est là précisément la périlleuse confusion dévoilée par la dernière grève. C'est aussi ce qui est fait pour préoccuper désormais les pouvoirs publics, dont le rôle n'est point apparemment de subordonner à de faux calculs de basse popularité les intérêts de la puissance industrielle et de la sécurité de la France.

Sans doute, il faut le croire, l'Europe qui a tant vu de choses finira par s'accoutumer à tous ces spectacles variés et souvent imprévus qui lui sont offerts, — d'autant plus qu'il est bien entendu, on ne cesse de le lui répéter, que tout ce qui se fait est pour son bien et pour son repos. Le plus simple est donc de suivre sans illusion, sans se laisser abuser, sans rien exagérer, cette série de représentations d'été qui, sous la forme de voyages princiers, de réceptions, de démonstrations, sont les événemens du jour. On ne peut pas dire assurément que tout soit sans signification et sans conséquence; il est bien évident au contraire qu'on peut voir sans grand effort à travers tout cela les situations se dessiner de plus en plus, les affinités entre puissances se prononcer, les politiques se caractériser ou se rechercher pour ainsi dire. L'essentiel est que ces manifestations de courtoisie, où il y a toujours un peu d'ostentation, ces visites, ces échanges de politesse qui se succèdent, ne dépassent pas la mesure au-delà de laquelle ils prendraient un autre caractère.

A tout prendre, le voyage que l'empereur d'Allemagne vient de faire en Angleterre est resté dans la mesure et s'est bien passé. S'il avait commencé avec un peu d'apparat et de fracas, il n'a pas tardé à re-

prendre ses vraies proportions dans l'atmosphère britannique. La réception publique faite au petit-fils de la reine paraît avoir été courtoise, sans nulle exagération, et surtout sans aucune démonstration, qui puisse encourager une politique de coups de tête. L'empereur a pu passer sa revue militaire à Wimbledon sans incident. Il a eu son gala à Guildhall, dans ce puissant asile du négoce où l'on n'aime pas les aventures, et dans le discours du jeune souverain comme dans le discours du lord-maire, il n'y a pas eu une dissonance, pas une parole risquée : il n'y a eu qu'une invocation à la paix! Tout avait été sans doute réglé et calculé d'avance. Guillaume II a passé une journée chez lord Salisbury, à Hatfield, où l'attendait une somptueuse hospitalité. Il a pu se promener dans le vieux parc, toucher de sa main le chêne trois fois centenaire planté par la reine Élisabeth, — et si sous les ombrages de Hatfield il y a eu des confidences entre le souverain allemand et lord Salisbury, on n'en a rien su naturellement. Lord Salisbury ne l'a pas dit à M. Labouchère. Tout ce qu'on sait ou à peu près, c'est que l'Angleterre, sans déguiser ses sympathies pour les alliances continentales, évite de se compromettre par des engagemens exclusifs, qu'elle tient, comme on le dit, à garder « ses mains libres, » et que dans la réception de Hatfield l'ambassadeur de France a eu sa part des témoignages de la courtoisie anglaise. On s'est séparé presque sans bruit; puis l'empereur Guillaume a disparu dans les brumes du nord, cinglant vers les côtes de Norvège où il est allé se retremper à l'air plus vif et se reposer des fêtes britanniques.

A peine l'empereur était-il parti cependant, l'Angleterre a reçu aussitôt une visite nouvelle qui pourrait peut-être passer pour un supplément ou un épilogue de la grande visite impériale. L'héritier de la couronne d'Italie, le prince de Naples, est arrivé à Londres comme un messager des bonnes intentions italiennes. Et lui aussi, le jeune prince, il a eu ses réceptions, il a eu son banquet à Windsor, sa visite à Hatfield. Il a été fêté; les fêtes pourtant paraissent plus modestes. Il y a même des journaux qui ont saisi l'occasion de faire sentir à l'Italie ce qu'ils entendent par l'équilibre de la Méditerranée, en la félicitant de voir sans envie l'Angleterre maîtresse de Gibraltar et de Malte, campée en Égypte et à Chypre. Bref, c'est ce qu'on pourrait appeler une représentation nuancée de la triple ou de la quadruple alliance qui vient d'être donnée à Londres, — l'Allemagne, l'Italie comptant sur l'Angleterre, — l'Angleterre comptant sur tout le monde sans trop se lier avec personne. Mais voici l'imprévu, le jeu des contrastes qui ne manquent jamais dans les affaires humaines!

Est-ce une simple coïncidence? Y a-t-il eu l'intention avouée ou inavouée d'opposer à une démonstration qu'on dit pacifique une démonstration qui n'est pas moins pacifique? Toujours est-il que les fêtes de la triple alliance semblent désormais avoir leur contre-partie dans un

incident d'une autre nature qui ne laisse pas de faire quelque bruit en l'Europe. Au moment où les princes alliés du continent passaient à Londres, une escadre française sous les ordres de M. l'amiral Gervais, voyageant elle aussi pour son plaisir, pour montrer ses couleurs, se dirigeait vers le Sund et la Baltique. Elle s'est arrêtée d'abord devant Copenhague, où elle a trouvé une population hospitalière, un souverain et des princes empressés à lui témoigner les vieilles sympathies danoises, un pays tout entier qui a paru heureux de saluer le drapeau de la France. Elle s'est avancée encore, elle est arrivée sur la côte suédoise, devant Stockholm, où l'accueil n'a pas été moins chaleureux et moins expansif. Partout nos marins n'ont rencontré que des visages amis. Le roi Oscar, en recevant l'amiral et ses lieutenans, s'est plu à se souvenir de son origine française, de ses voyages en France, de ses relations avec quelques-uns de nos chefs militaires, des vieux liens d'amitié qui unissent les deux pays. De toutes parts banquets et bals ont été offerts à nos officiers dans une ville en fête. — Ce n'était que le prélude de la réception que l'escadre allait trouver à Cronstadt où elle est encore, où pour la première fois depuis un demi-siècle paraissaient des navires de guerre français. Ici les démonstrations se succèdent et prennent des proportions de plus en plus significatives qui vont jusqu'à l'enthousiasme. A Cronstadt comme à Saint-Pétersbourg nos marins sont l'objet des manifestations les plus vives de sympathie. L'empereur lui-même a tenu à faire sa visite à l'escadre française, et il s'est rendu à bord du vaisseau-amiral *le Marengo*, accompagné de l'impératrice, des grands-ducs, de la reine de Grèce. Étrange révolution des choses! Un tsar porte aujourd'hui un toast à M. le président Carnot, et devant un tsar une musique militaire russe joue la *Marseillaise!* Il paraît bien, en effet, que tout arrive dans le monde. Puis, comme si cela ne suffisait pas, les nouvellistes à l'esprit inventif ont déjà imaginé un voyage de la tsarine, du grand-duc héritier, et qui sait? de l'empereur lui-même en France, — un voyage de M. le président de la république en Russie. On va probablement un peu vite. Restons-en, si l'on veut, aux manifestations provoquées par la présence de notre escadre dans les eaux russes et couronnées ces jours derniers par un échange de chaleureuses cordialités entre l'empereur Alexandre et M. le président de la république. C'est bien assez!

Ainsi, en peu de jours voilà le spectacle rare offert à l'Europe. D'un côté les alliés du continent échangent des complimens à Londres, d'un autre côté Français et Russes échangent des témoignages de sympathie à Cronstadt comme à Saint-Pétersbourg. Voilà le fait qui a éclaté, non pas comme un coup de foudre, mais peût-être comme un avertissement et qui n'est pas sans faire une certaine figure dans notre histoire contemporaine! Ni à Cronstadt, ni à Londres d'ailleurs, il faut l'ajouter, il n'a pas été dit un mot qui ne soit favorable à la paix, qui

ressemble à une menace ou à un défi : tout a été correct dans les discours. L'inconvénient de ces démonstrations néanmoins est toujours d'exciter les esprits, de mettre les imaginations en effervescence, de laisser flotter devant l'Europe des mirages d'alliances qui dépendent certainement en grande partie d'événemens encore inconnus, — et que chacun, ce jour-là, aurait le soin de mesurer à ses intérêts.

Après toutes les interprétations, tous les commentaires sur ce mouvement de visites princières dont l'Angleterre vient d'avoir sa part, même après tous les dialogues incessamment renouvelés à la chambre des communes, on n'est peut-être pas plus avancé. On pourrait seulement distinguer dans le monde anglais l'intention de ne pas laisser l'opinion s'égarer dans les conjectures, de décourager les polémiques sur la triple alliance, sur les engagemens de l'Angleterre, de ramener l'attention sur les affaires intérieures du jour. Tandis que sir James Fergusson s'épuise à Westminster en explications qui n'expliquent rien, M. Balfour fait retentir le parc de Hatfield de ses harangues à demi humoristiques sur l'Irlande, sur la nécessité de s'entendre plus que jamais entre conservateurs et unionistes pour pacifier l'éternelle révoltée. Lord Salisbury lui-même, dans les libres réunions où il est convié, évite le plus qu'il peut de toucher aux affaires étrangères ; il n'y fait en passant quelque allusion que pour cribler de son ironie M. Labouchère, l'interpellateur obstiné, « qui connaît l'existence au *foreign office* de documens dont le *foreign office* n'a jamais entendu parler, qui sait des actes de lord Salisbury que celui-ci n'a jamais accomplis même en rêve... » Lord Salisbury n'a point de secrets diplomatiques, c'est tout au plus s'il connaît la triple alliance, il l'assure ; il est tout entier à d'autres affaires, surtout, à ce qu'il semble, au soin de préparer la durée de son ministère, et son dernier discours au banquet de l'*United club* est certes un des plus curieux qu'il ait prononcés depuis longtemps. C'est tout un programme de réforme électorale fait pour distraire ou occuper l'opinion en attendant le scrutin qui renouvellera le parlement et qui ne s'ouvrira pas avant un an.

Évidemment lord Salisbury a entendu parler, sinon des secrets diplomatiques qu'il assure ne pas connaître, du moins des élections partielles qui se succèdent autour de lui, qui sont autant de menaces pour le parti conservateur anglais. Ces jours derniers encore, il a pu voir une élection nouvelle qui a été un succès de plus pour ses adversaires. Il ne peut se dissimuler que le courant de l'opinion va ou revient de plus en plus vers M. Gladstone, et que si rien ne vient l'interrompre, les élections prochaines peuvent être une victoire libérale. C'est précisément pour détourner ou déconcerter ce mouvement, qu'il a conçu sa réforme électorale. Lord Salisbury est de l'école de lord Beaconsfield, il aime à étonner ; il ne recule pas devant les conceptions hardies ou subtiles. Son projet est certes ingénieusement combiné.

La première innovation électorale se fonde sur ce fait que la population a augmenté dans certaines parties du royaume-uni, dans l'Angleterre proprement dite, qu'elle a, au contraire, diminué dans d'autres parties. De là, la nécessité de modifier la représentation nationale, de la proportionner aux mouvemens de la population. Il résulterait seulement de ce fait, par une coïncidence piquante et imprévue, que le chiffre de la représentation se trouverait augmenté justement là où les conservateurs ont le plus de chances, qu'il serait, en revanche, réduit en Écosse, dans le pays de Galles favorables aux libéraux et surtout en Irlande où l'opposition est toujours sûre de triompher. Première innovation merveilleuse ! Ce n'est pas tout : lord Salisbury, dans la pensée avouée d'enlever au *home-rule* son armée, propose d'exclure du vote les illettrés. Le coup est dirigé contre l'influence des prêtres irlandais qui sont les vrais chefs du mouvement national en Irlande. C'est réellement ici la guerre du vieux tory contre le papisme ! Pour déguiser ou pallier ce qu'il y a de réactionnaire dans ces combinaisons, il est vrai, lord Salisbury se hâte d'accorder aux libéraux une réforme réclamée depuis longtemps : il supprime le privilège du vote multiple, le droit réservé jusqu'ici aux propriétaires de voter dans toutes les circonscriptions où ils ont des propriétés. Pour couronner l'œuvre enfin, pour l'égayer aussi peut-être, lord Salisbury, en intrépide novateur, inscrit dans son projet l'affranchissement politique des femmes, le droit de vote pour les femmes. Et tout cela, mêlé ensemble, représente la réforme électorale conçue et proposée par le premier ministre de la reine Victoria ! En réalité, ce qu'il y a de plus original dans cette prétendue réforme électorale, à part le droit des femmes, à part le subterfuge imaginé pour servir les conservateurs, par un remaniement des circonscriptions, c'est la campagne engagée contre les prêtres irlandais. Lord Salisbury n'en est peut-être pas venu là du premier coup.

Lorsqu'il y a quelques années, à l'occasion du jubilé de la reine, le chef du cabinet envoyait un pair catholique, lord Norfolk, à Rome auprès du Vatican, il lui avait donné, on le sait aujourd'hui, à côté d'une mission ostensible de courtoisie, une mission particulière des plus graves. Il avait espéré obtenir du pape une intervention auprès de l'église d'Irlande à peu près analogue à celle que M. de Bismarck obtenait de Léon XIII auprès des catholiques allemands à l'époque du septennat militaire. Le pape, sans refuser absolument, sentait ce qu'il y avait de délicat dans l'intervention qu'on lui demandait; il agissait avec une extrême mesure. De fait, il n'en a rien été; le clergé irlandais est resté le vrai chef du mouvement national, et les récentes mésaventures de M. Parnell n'ont fait que fortifier son influence. Lord Salisbury cherche aujourd'hui à prendre sa revanche par sa réforme électorale. Il se flatte tout à la fois de neutraliser le clergé par l'exclu-

sion des illettrés irlandais et d'embarrasser les libéraux en intéressant le sentiment protestant à la guerre qu'il engage. Tout cela peut être plus ou moins habile. La question est de savoir quelle sera la fortune de cette œuvre industrieuse et perfide dans le parlement et même, dans le cas où elle serait acceptée, si elle réussirait à détourner le mouvement qui menace le ministère conservateur, à désarmer le libéralisme anglais.

Il y a de la comédie dans la politique, il y en a un peu partout et à propos de tout, dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, à Washington comme dans les plus vieilles capitales de l'Europe. Ce qui semble préoccuper pour le moment le monde américain, ce n'est pas le bill Mac-Kinley : — l'expérience du bill Mac-Kinley suit son cours et produira ce qu'elle pourra ; ce n'est pas non plus l'incident des Italiens exécutés sommairement à la Nouvelle-Orléans : c'est déjà une vieille histoire. Le cabinet de Washington s'est lestement dégagé vis-à-vis de l'Italie en déclinant toute compétence et toute responsabilité au nom du gouvernement fédéral. Il ne s'agit point de cela, il s'agit d'autre chose. La vérité est qu'il semble depuis quelque temps se jouer une comédie singulière aux États-Unis, autour des deux hommes qui ont le premier rôle dans les affaires américaines, qui restent au moins les chefs ostensibles du parti républicain si durement atteint aux dernières élections du congrès.

Ce n'est point un mystère qu'entre le président régnant de l'Union américaine, M. Harrison, et le secrétaire d'État, M. Blaine, l'harmonie est loin d'être complète. Depuis la dernière élection présidentielle où M. Blaine, par des considérations de circonstance, s'est cru obligé de s'effacer devant M. Harrison et de se contenter du poste de secrétaire d'État, président et ministre sont dans le gouvernement des alliés de nécessité, des rivaux d'influence et de situation. Pour se voiler du décorum officiel, l'antagonisme n'est pas moins réel et profond entre eux. La cruelle défaite essuyée aux dernières élections du congrès par le parti républicain qu'ils représentent, loin de les rapprocher, les a peut-être encore plus divisés, sans décourager leurs ambitions. M. Harrison, depuis qu'il est entré à la Maison-Blanche, garde malgré tout l'arrière-pensée d'y rester par une seconde élection : il ne s'est signalé par aucun acte fait pour le populariser ou pour révéler en lui une intelligence supérieure; mais il a le pouvoir et il compte sur le temps, — il a encore un an, — pour ramener l'opinion plus qu'à demi conquise par les adversaires des républicains et du protectionnisme. M. Blaine, dans son poste de secrétaire d'État, est visiblement resté l'homme de tête du gouvernement poursuivant avec une tenace énergie une politique assurément exclusive et dangereuse pour l'Europe, mais faite pour flatter l'orgueil américain. C'est lui qui, l'an dernier, réunissait à Washington un congrès de tous les États du Nouveau-Monde

avec la pensée de former une sorte de Zollverein américain, et ce qui semblait alors une chimère, il a commencé à le réaliser par le chemin de fer qui pénètre dans les provinces mexicaines, par le traité de commerce qu'il a signé, il y a trois mois, avec le Brésil, par les négociations qu'il a ouvertes avec d'autres républiques. Tout en restant avec son parti protectionniste vis-à-vis de l'Europe, il se réserve d'interpréter le bill Mac-Kinley à sa façon, dans ses relations avec les républiques du Nouveau-Monde dont il veut faire les tributaires de l'industrie américaine. M. Blaine, par ses vues et ses facultés, est le véritable homme d'État à Washington, et il n'a sûrement pas renoncé à l'ambition d'être à son tour président de l'Union. Il était déjà et il reste le candidat désigné du parti républicain, le compétiteur éventuel de M. Harrison.

Qu'arrive-t-il alors? C'est ici que commence la comédie. M. Harrison, dans l'intention évidente d'évincer ou d'éclipser d'avance son redoutable concurrent, n'a pas attendu l'ouverture de la période électorale pour se mettre en campagne. Il a déjà entrepris des voyages de propagande dans les états de l'est et du sud, où il s'est efforcé de rallier l'armée protectionniste à sa cause. Ce n'est pas tout; les amis du président, profitant d'un état d'indisposition et de fatigue du ministre de M. Harrison, se sont empressés de répandre les bruits les plus sinistres sur la maladie de M. Blaine, sur l'affaiblissement de ses facultés, en ajoutant qu'il ne pouvait plus rester ministre. M. Blaine paraît bien, en effet, avoir été assez sérieusement atteint; mais ses amis assurent que tout ce qu'on dit n'est qu'une perfide exagération, que les bruits répandus par les amis de M. Harrison ne sont qu'une manœuvre pour ruiner d'avance la candidature de M. Blaine, que le secrétaire d'État va reprendre ses fonctions. Où est la vérité dans cette comédie, il faut l'avouer, un peu lugubre? Si M. Blaine est réellement aussi malade que le disent ses adversaires, M. Harrison n'y gagnera peut-être pas beaucoup, et M. Mac-Kinley, qui brigue en ce moment le poste de gouverneur de l'Ohio, aurait, dit-on, l'ambition d'être lui-même candidat à la présidence: ce n'est pas le retentissement qui aura manqué à son nom. Si M. Blaine traverse heureusement cette crise de santé, sa candidature sera certainement fortifiée par tout ce qu'on aura fait contre elle. Ce sera, dans tous les cas, une scission des plus graves dans le parti républicain des États-Unis. Ce sera aussi pour l'Europe une chance de plus de voir s'atténuer cette guerre de protectionnisme à outrance inaugurée au-delà de l'Atlantique.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La seconde quinzaine de juillet, période ordinairement favorisée par l'afflux, sur le marché, des capitaux que rend disponibles la mise en paiement des coupons et des dividendes semestriels, a été marquée cette fois par un mouvement général de réaction sur les fonds d'États et aussi sur un groupe de titres que le public tient cependant fort en estime, les obligations des chemins de fer d'Espagne.

Les mauvaises dispositions des marchés de Londres et de Berlin ont été la cause principale de la dépréciation dont un si grand nombre de valeurs viennent d'être frappées. Londres souffre toujours des suites de la crise de novembre dernier et du désarroi croissant des finances dans presque toutes les républiques de l'Amérique du Sud. De plus, une spéculation à la baisse, constamment victorieuse depuis plusieurs mois, a entrepris de ruiner le crédit du Portugal, puis après avoir amené à un état suffisant d'avancement cette œuvre de destruction, a commencé à s'en prendre au crédit de l'Espagne.

A Berlin et à Vienne, la mauvaise humeur causée par la brillante réception que le tsar Alexandre, la municipalité de Saint-Pétersbourg et toute la population russe, ont faite aux marins de notre escadre en visite à Cronstadt, a conduit à ce singulier résultat d'entraîner dans une baisse commune non-seulement le rouble-papier et les 4 pour 100 or de Russie, mais le 4 pour 100 hongrois et la rente italienne, c'est-à-dire les fonds de la triple alliance.

Enfin sur tous les marchés a pesé, plus que de raison, ce semble, la question du change. Partout le papier-monnaie a été discuté, la circulation fiduciaire mise en suspicion, et les métaux précieux, considérés comme une marchandise bonne à accaparer en vue d'une hausse des prix. Il en est résulté que la prime de l'or s'est élevée à Lisbonne de 7 ou 8 pour 100, où elle était récemment encore, jusqu'à 37 pour 100, à Madrid de 3 ou 4 pour 100 à 7 et 8 pour 100. A Buenos-Ayres, la prime atteint 300 pour 100. Le change à Rio-de-Janeiro est à 16 1/2, alors qu'il se tenait un peu au-dessus du pair, soit à 27 pour 100, la veille de la révolution. En Italie, la prime, très légère jusqu'ici, s'est élevée subitement de deux ou trois points. La Grèce n'échappe pas au fléau, et l'agio sur l'or y a déjà déterminé un recul des fonds publics.

Il y a dans cette dépréciation générale un élément factice qui en exagère les effets apparens. Déjà, à Lisbonne, la prime s'est étendue. La crise monétaire, qui s'est déclarée après l'insuccès de l'opération des Tabacs et à la veille du paiement du coupon semestriel de la dette, a surtout consisté en une insuffisance de numéraire. Le gouvernement et la Banque du Portugal y ont paré par la création de petites coupures de billets de banque. Le Portugais n'en a pas moins fléchi de 4 unités et demie, de 43 à 38 1/2, le marché anglais vendant sans cesse, tout en accusant Paris de grossir le découvert, et réciproquement. Une telle baisse tient suffisamment compte d'une gêne monétaire qui peut n'être que passagère.

L'Extérieure a reculé de 73 à 71, sur la seule crainte des embarras que devra susciter l'application de la nouvelle loi sur la circulation fiduciaire. Jusqu'à présent la Banque n'a pas encore étendu son émission de billets au-delà du montant de 750 millions de pesetas, ancienne limite légale.

Dans l'Amérique du Sud, tout va de mal en pis. Une recrudescence de crise s'est produite à Buenos-Ayres, et le krach a gagné l'Uruguay qui, jusqu'ici, avait essayé de sauver son crédit. L'Uruguay 1888 a été précipité de 53 à 45. Quant au 5 pour 100 argentin 1886, le seul fonds du pays sur lequel le service d'intérêt n'eût pas été interrompu, il a baissé de 325 à 265, soit de 65 à 53, c'est-à-dire de 12 pour 100. Le délégué du gouvernement argentin à Londres a engagé des négociations pour le règlement des fonds provinciaux. Ces derniers titres ont encore reculé du cours de 100 francs à celui de 80. Les fonds brésiliens ont été atteints par contre-coup et aussi à cause de la lourdeur du change. On tenait encore le 4 pour 100 à 73 au milieu du mois, il ne vaut plus que 70.

Les fonds italiens, hongrois et russes ne présentent point d'aussi fortes différences. La dépréciation sur ce groupe a été uniformément d'une unité. L'Italien a fléchi en une séance de 91 à 90 sur le bruit que le gouvernement du roi Humbert se préparait à lancer à Berlin un emprunt à obligations de chemins de fer, ce qui a été démenti. La spéculation a surtout redouté de nouvelles livraisons de titres. Le Hongrois a rétrogradé de 91 1/4 à 90 1/4, et les 4 0/0 russes de 97 à 96, sur des réalisations continues de la spéculation à Vienne et à Berlin. Le rouble, sur notre place, a reculé de 275 à 265 et à Berlin de 225 à 216. L'état de la récolte des blés en Russie est toujours l'explication invoquée pour cette rapide dépréciation du papier russe.

Les fonds ottomans ont échappé, en partie, au courant de baisse. Le 1 pour 100 n'a cédé que quelques centimes, l'obligation Douanes a fléchi de 452.50 à 445, la Privilégiée est au même cours à 1 ou 2 francs près. La stabilité que l'entente franco-russe semble promettre à l'Europe orientale ne peut que favoriser la bonne tenue des fonds otto-

mans placés en quelque sorte sous la tutelle générale de l'Europe par la forte organisation du conseil d'administration de la dette. C'est pour la même raison que l'Unifiée, la Daïra et l'Égyptienne convertie 3 1/2 pour 100 font preuve d'une telle fermeté dans cette période de faiblesse pour les fonds internationaux.

Les rentes françaises se sont tenues sans changement bien sensible. Toutefois, le mouvement qui semblait, au milieu du mois, les porter un peu en avant, a été enrayé, et la spéculation a cru pouvoir hasarder quelques ventes. Le 3 pour 100 a été ramené de 95.37 à 95 francs, puis s'est relevé à 95.15. L'emprunt, aujourd'hui libéré de 60 francs, a détaché un coupon de 0 fr. 30, puis a fléchi à peu près d'autant, de 93.95 à 93.65. L'amortissable et le 4 1/2 pour 100 ont été plus fermes. Le premier reste à 95.90 après avoir poussé jusqu'à 96.10 ; le second reste fixé à 106 francs.

L'action des Chemins portugais et celles du Nord de l'Espagne et du Saragosse perdent environ une vingtaine de francs à 175 et 287.50. Mais des cours plus bas ont été vus un moment, 155 et 280. Les obligations des Chemins portugais avaient déjà fléchi à 220 et n'ont pas reculé depuis. Au contraire, une faiblesse générale s'est emparée de toutes les catégories d'obligations des Chemins espagnols. Tout d'abord, le recul a été uniforme, frappant les premières séries comme les dernières. Ainsi l'obligation Nord de l'Espagne 1re série a baissé de 387.50 à 379, la 2e de 372 à 355, la 3e de 360 à 350, la 4e de 341.25 à 327.50, la 5e de 342.50 à 329, la Pampelune de 363 à 346, la Barcelone de 365 à 347, etc. Puis, la réflexion reprenant ses droits, les premières séries, pour lesquelles aucune appréhension ne peut exister, se sont relevées de 8 à 10 francs, celles d'un rang hypothécaire inférieur sont restées faibles.

Les Autrichiens et les Lombards ont baissé les premiers de 5 francs à 622.50, les seconds de 10 francs à 223.75.

La Banque de Paris a fléchi de 782.50 à 765, le Comptoir national d'escompte de 578.75 à 560, la Banque d'escompte de 470 à 450, le Crédit mobilier de 362.50 à 335, la Banque ottomane de 575 à 565. La souscription aux actions de la Société nouvelle de dépôts n'a pas réussi, les titres sont restés, pour le plus grand nombre, aux mains du syndicat. Le Crédit lyonnais, seul du groupe des banques, est en hausse de 5 francs à 810.

Le Crédit foncier a reculé de 12.50 à 1,245. Les actions des Chemins français se sont tenues aux mêmes cours ainsi que le Gaz. Les Omnibus ont été portés de 1,025 à 1,045, le Suez de 2,752.50 à 2,767.50. Le Rio-Tinto a perdu 25 francs de 575 à 550.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.